

# Guerre des États ou guerre des classes / Édouard Berth

Berth, Édouard (1874-1939). Auteur du texte. Guerre des États ou guerre des classes / Édouard Berth. 1924.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

ÉTUDES SUR LE DEVENIR SOCIAL

XVIII

Édouard BERTH

# Guerre des États ou Guerre des Classes

« L'effusion du sang n'est rien ; c'est  
la cause qui le fait répandre qu'il faut  
considérer... Qu'est-ce que la vie,  
quand il s'agit du droit ? »

Proudhon, *La Guerre et la  
Paix*, t. I, p. 318.



PARIS  
Marcel RIVIÈRE, Éditeur  
31, rue Jacob et 1, rue Saint-Benoît



307  
**Guerre des États**

**ou**

**Guerre des Classes**



Édouard BERTH

# Guerre des États ou Guerre des Classes

« L'effusion du sang n'est rien ; c'est  
la cause qui le fait répandre qu'il faut  
considérer... Qu'est-ce que la vie,  
quand il s'agit du droit ? »

Proudhon, *La Guerre et la  
Paix*, t. I, p. 318.



PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

MARCEL RIVIÈRE, ÉDITEUR

31, rue Jacob et 1, rue Saint-Benoît

1924





## AVERTISSEMENT AU LECTEUR

---

*Ce livre a été écrit durant le cours des années 1919, 1920, 1921 et 1922, pris et repris sans cesse, au fur et à mesure que se développait l'après-guerre : il sera donc facile et d'y relever des différences de rédaction et de contester certains détails d'un tableau historique en perpétuelle et rapide, sinon vertigineuse, transformation. Il n'est pas aisé à l'historien-philosophe, à notre époque de bouleversements dont la vitesse égale l'énormité, de fixer l'essentiel, de dégager le nécessaire du contingent, de faire coïncider, pour employer la terminologie hégélienne, le réel et le rationnel; car si tout ce qui est réel est rationnel, selon Hegel, ce géant de la philosophie historique (1), il ne s'ensuit nullement que tout ce qui est, arrive ou se produit soit réel, comme certains commentateurs fort*

---

(1) Sorel avait accoutumé de dire que *cela seul comptait dans la pensée au XIX<sup>e</sup> siècle qui avait subi, plus ou moins, l'influence de Hegel*. Et, de fait, Taine et Renan, comme Proudhon et Marx, doivent évidemment beaucoup à Hegel; en Italie, Benedetto Croce est aussi un hégélien, tout comme le grand écrivain romagnole Oriani.

*légers et très superficiels pourraient le croire. Mais j'oserai dire que peu importe. La vérité de mon propos n'est pas suspendue à l'exactitude de tous les détails d'un tableau historique, je le répète, vertigineux. L'idée essentielle de mon livre est qu'avec la Révolution russe a commencé ce que Sorel a appelé une ère nouvelle, celle qui doit mettre fin à l'ère ploutocratique, dont il faisait remonter les débuts à 1850, époque où, selon lui, se termine le siècle de Rousseau ou ère démocratique proprement dite, comme en témoignent ces lignes significatives de Proudhon, écrites en tête de La Guerre et la Paix, en 1861 : « La France, depuis une dizaine d'années, a commencé une vie nouvelle; je n'avais pas besoin de venir en Belgique pour l'apprendre. Les idées auxquelles, jusque vers la fin de la seconde République, elle semblait attachée, aujourd'hui elle paraît ne les comprendre plus qu'à moitié, et s'en soucier de même. Les hommes qui lui servaient de guidons, qui par leur génie et la diversité même de leurs opinions, personnifiaient en elle le mouvement, elle les repousse; leur parole l'importune... Je conçois ce revirement, et, pour ma part, je m'y résigne. De semblables évolutions ne sont point rares dans la vie des peuples. Le vaincu peut s'inscrire en faux contre les arrêts de la Providence; malgré lui, il est forcé de s'incliner devant la souveraineté des masses. Le temps a marché, le monde a tourné, la France a fait ce qui lui a plu; que pouvons-nous,*

*républicains et socialistes de 1848, avoir à dire encore qui l'intéresse ? Suivons-nous seulement sa voie ?... On nous l'a dit avec une franchise cruelle : « Les hommes de 1848 sont finis, enterrés, oubliés. Ils ne sont pas au niveau; ils ne suivent pas le courant, ils sont hors du mouvement. Ils ont perdu jusqu'au sentiment français. De grandes choses ont été faites que leur seule ressource est de calomnier. Ils ont pris dans l'exil le langage et les idées de l'étranger, ils ne peuvent plus exprimer une pensée qui ne soit une injure à la Nation. Qu'ils se taisent, s'il leur reste, à défaut de bon sens, une étincelle de patriotisme. L'abstention est leur droit à eux, et c'est plus que jamais leur devoir. »*

*Ce langage que Proudhon prêtait au monde du second Empire par rapport aux hommes de 1848, les socialistes, depuis la guerre, se l'entendent tenir également; et quelqu'un leur a dit, avec une hauteur dédaigneuse et qui voulait être écrasante, que le socialisme était désormais une antiquaille, qu'il ne valait plus la peine de discuter et dont seuls des fous ou des égarés pouvaient encore être partisans. L'éviction du socialisme par la guerre était constatée, dès 1918, par un syndicaliste révolutionnaire, disciple de Sorel, et rallié depuis au fascisme, Agostino Lanzillo, dans un livre intitulé précisément *La disfatta del socialismo*. Et, selon Georges Valois, le 2 août 1914 a ouvert une ère nouvelle, où les valeurs nationales primeront désormais les valeurs sociales — le socialisme*

*retombant dans la préhistoire... tout simplement. Or, pour nous, au contraire, la guerre n'a rien commencé d'essentiellement nouveau, elle ne fut qu'un accident — un accident énorme, si l'on veut, au point de vue quantitatif, — et qui n'a fait que précipiter à grande allure la dissolution du monde moderne : elle s'intercale dans le processus de l'ère ploutocratique, tout comme la Révolution française s'est intercalée dans le processus de l'ère démocratique ou siècle de Rousseau, ouverte en 1750 et close en 1850. L'événement nouveau et qui inaugure une ère vraiment nouvelle, c'est la Révolution bolchevique du 27 octobre 1917.*

*Ce qui peut faire illusion et donner une apparence de vérité à la thèse nationaliste, c'est que la civilisation bourgeoise, à la faveur de la guerre, a rétrogradé de ses formes libérales à des formes Ancien Régime, dont le fascisme italien est l'une des plus... pittoresques : pour reprendre une très heureuse symbolisation employée par Robert Louzon, ce n'est plus le Liberty Hall de Manchester qui est actuellement le temple des idées bourgeoises, c'est l'ancien couvent de la rue de Madrid, où siège le Comité des Forges. Mais il ne faut jamais oublier que, selon la remarque de Marx, l'Ancien Régime est le défaut caché de l'Etat moderne, celui-ci étant toujours disposé, quand il se sent quelque peu menacé par le prolétariat révolutionnaire, à se replier en quelque sorte sur des positions ancien régime; — et qu'au surplus l'Ita-*

*lie et l'Espagne sont des pays où le parlementarisme bourgeois, d'origine anglaise, ne fut jamais qu'un article... d'importation, les pays latins étant toujours plus aptes au césarisme qu'à la démocratie libérale. Cette rétrogradation politique ne fait d'ailleurs que traduire une rétrogradation économique, je veux dire la subordination du capital industriel au capital financier, phénomène que Lénine a magistralement mis en lumière dans son Impérialisme, dernière étape du capitalisme.*

*Dans la préface nouvelle, intitulée « Les Commentaires de Clovis », de l'édition définitive de l'Homme qui vient, je lis ces lignes de Georges Valois : « L'Europe tout entière est en réaction contre les idées que lui avait données la Révolution française. Deux pouvoirs en exercice, l'un dans la steppe, l'autre au pays latin, sont la négation totale, intellectuelle et pratique, de toutes les valeurs démocratiques : mais Lénine est dictateur de la barbarie, tandis que Mussolini est dictateur de la civilisation... L'homme qui est venu, ce n'est pas l'homme aux cent têtes de la démocratie, c'est le chef, qui n'a qu'une tête, un cœur, une volonté. Mais, en Russie, c'est un chef de horde; en Italie, c'est le chef de la Cité... La question est de savoir qui l'emportera en Europe de l'autorité dévastatrice de la horde scythique ou de l'autorité constructive du monde latin. L'Europe n'est plus menacée de périr par la dissolution démocratique. Sa chute ne peut venir aujourd'hui que de la défaite du monde*

*romain devant les barbares. » Et Georges Valois se gausse superbement de ceux qui s'imaginaient que la guerre aurait amené le triomphe des principes démocratiques !*

*Les choses sont pourtant extrêmement simples. Personne ne niera que l'idéologie des Alliés n'ait été une idéologie essentiellement démocratique et qu'il s'est bien agi, pour eux, de vaincre la dernière monarchie qui eût en Europe des allures ancien régime, pour arriver à couler le monde entier dans le moule de la civilisation bourgeoise. Mais l'ordre bourgeois, nous le savons, est une combinaison d'anarchie économique et de centralisation autoritaire; il gravite, je l'ai dit souvent, autour de deux pôles, l'étatisme et l'anarchisme, l'Etat et l'Individu; et, selon les occurrences, il se contracte et se resserre autour de l'Etat, ou se dilate et se disperse jusqu'à sembler tendre à l'anarchie pure et simple. La guerre amène toujours d'ailleurs une régénération de la notion d'autorité, et si l'on a pu dire que... Græcia capta ferum victorem cepit, on pourrait dire également que ferus victus græciam victricem capit : la Germanie vaincue a germanisé ses vainqueurs. Mais le fait essentiel reste que la noblesse prussienne, la dernière noblesse d'esprit féodal qui subsistât en Europe, ayant été vaincue par la bourgeoisie de l'Entente, c'est bien le triomphe de la démocratie bourgeoise que marque la « grande guerre ». Or, pour nous marxistes, qui voyons dans l'histoire un devenir de classes, ce*

qui importe avant tout, c'est de savoir quelle est la classe qui conquiert l'hégémonie sociale.

Georges Valois affirme avec solennité que le XX<sup>e</sup> siècle sera « le siècle de l'autorité ». Il s'agirait seulement de savoir, selon lui, qui l'emportera « de l'autorité dévastatrice de la horde scythique » ou « de l'autorité constructive du monde latin »; de Lénine, « chef de horde et dictateur de la barbarie » ou de Mussolini, « chef de Cité et dictateur de la civilisation ». Ces oppositions font bien, évidemment, et voudraient impressionner; mais il est vraiment quelque peu ridicule de comparer Lénine à un « chef de horde », et d'incarner la civilisation en un... Mussolini: si la civilisation latine ne trouve plus d'autre incarnation que cet aventurier et cet histrion, je la crois décidément bien malade. Il est clair qu'en toute société une autorité est nécessaire: l'anarchie absolue est une simple utopie et un rêve insane; et l'on dit précisément qu'une société se dissout, quand il n'y a plus aucun pouvoir capable d'exercer l'autorité et d'imposer le respect de la loi. Vilfredo Pareto, l'illustre économiste, qui est mort cette année (juste un an après Georges Sorel, dont il était l'ami et l'admirateur), avait mis magistralement en lumière le phénomène social « de la circulation des élites ». Tout le problème est de savoir si du prolétariat pourra surgir une élite nouvelle, capable de remplacer la bourgeoisie, comme celle-ci a remplacé la noblesse, et l'on sait que ce qui divise le monde révolution-

naire, c'est précisément la question du meilleur mode de sélection de cette élite prolétarienne — Syndicat ou Parti —, les syndicalistes révolutionnaires soutenant que le syndicat, organe par excellence de la lutte de classe et cellule de la future société productrice, est plus apte à constituer la nouvelle autorité sociale (pour employer une expression de Le Play, à laquelle Sorel aimait à recourir), que le Parti, formation plus hybride, plus purement idéologique et démocratique. Robert Louzon — et je partage entièrement sa manière de voir — soutient que, pour ce qui est tout au moins de la France, le syndicalisme est la vraie épine dorsale du mouvement ouvrier révolutionnaire, la pépinière d'où peut sortir la nouvelle élite prolétarienne. En Russie, les communistes, que Bertrand Russell a comparés aux puritains de Cromwell ou même aux guerriers platoniciens (rien, comme on le voit, de la « horde scythique ») ont constitué l'autorité sociale qui a su armer le prolétariat, assurer son salut en résistant aux assauts répétés de la coalition bourgeoise et qui se dévoue maintenant à l'œuvre de résurrection de l'économie russe. Mais, comme je l'ai dit ailleurs, les syndicalistes révolutionnaires et les communistes ont les mêmes adversaires, c'est-à-dire ceux qui, anarchistes individualistes ou marxistes orthodoxes, ne représentent, sur le terrain ouvrier, qu'une projection de la démocratie bourgeoise.

La question essentielle est bien celle que j'ai



*dite; il s'agit de savoir de quand l'on veut dater, du 2 août 1914 ou du 27 octobre 1917 et quelle interprétation on donne à la « grande guerre ». Si l'on croit vraiment que la « grande guerre » a ouvert pour l'humanité un cycle nouveau, dont les Unions sacrées nationales sont en quelque sorte le symbole et l'armature, et où les valeurs nationales primeront les valeurs sociales, alors on est fasciste, on tient pour la guerre des États, on se range du côté de la bourgeoisie; mais si l'on croit que la « grande guerre » ne fut qu'un accident dans le devenir de l'ère ploutocratique, et que la date vraiment importante est celle du 27 octobre 1917, c'est-à-dire la Révolution bolchevique inaugurant l'ère prolétarienne qui doit précisément mettre fin à l'ère ploutocratique, alors on est communiste, on tient pour la guerre des classes, on se range nettement du côté du prolétariat révolutionnaire. Les fascistes ont la prétention de ressusciter la grandeur romaine et de reconstituer la Cité héroïque; mouvement issu des classes moyennes et tout imbu de rhétorique classique, le fascisme s'imagine parfois, s'élevant au-dessus des classes, être antiploutocratique; mais l'expérience a déjà montré avec quelle facilité il est absorbé, dominé et manœuvré par la ploutocratie — tout comme le socialisme parlementaire ou réformiste lui-même. La vraie grandeur romaine a été représentée par « ces soldats russes du socialisme », comme dit Sorel, qui, dans des conditions terriblement difficiles et critiques, ont*

*sauvé « la Rome du prolétariat » et administré aux soldats déguisés de l'Entente bourgeoise, non pas de simples purges, mais une série de défaites magistrales. Le fascisme ne peut être qu'un masque, une contrefaçon, une charge : il relève plus de la caricature que de la majesté de l'Histoire; la « marche sur Rome » ne fut qu'une promenade et Mussolini, comme Napoléon III en 1851, ne peut apparaître un « restaurateur de l'ordre » que grâce à l'aplatissement des classes bourgeoises et aux déceptions des classes ouvrières trahies par leurs chefs. « L'être qui vit et qui pense, demandait Proudhon, sera-t-il dévoré par le cadavre ? »*

*La contre-Révolution, une fois encore, semble triompher dans notre Occident, et, après l'Italie et l'Espagne, devenues fascistes, il ne manque pas de Français impatients de suivre l'exemple... glorieux des « deux sœurs latines ». Une ombre solennelle et tragique, au fond de laquelle la Guerre et la Révolution aiguïssent leurs armes et, sourdement, se défient l'une l'autre, pèse sur le monde : comme dans la Symphonie fantastique du grand Berlioz, une sorte de « Marche au supplice » a commencé, que toutes les puissances infernales semblent s'appréter à clore en entonnant un Dies iræ sardonique et diabolique. J'ai intitulé ce livre : Guerre des Etats ou Guerre des Classes — autrement dit : Guerre ou Révolution; et c'est en effet le dilemme dans lequel nous enferme, implacablement, la situation présente du monde. Fascisme*

*ou communisme ? Dans l'énorme crevasse entr'ouverte par la « grande guerre », la civilisation bourgeoise libérale proprement dite semble prête à disparaître ; on n'a plus que dérision pour toute idéologie pacifiste et humanitaire. Le vieux monde — aristocraties moribondes et nouvelles classes bourgeoises nanties — essaie, une dernière fois, de se draper dans le somptueux manteau du Passé et de se hausser au ton épique ; l'histriion Mussolini joue au César, évoque les aigles romaines et l'antique grandeur latine ; le romantisme conservateur tourne la tête à tous nos intellectuels bourgeois, qui s'imaginent sauver le monde de la « barbarie prolétarienne », en lui réapprenant le latin. En vain ! La bourgeoisie aura beau reculer au bord de l'abîme, renier ses dieux, abjurer sa foi, vouloir ressusciter les morts et appuyer lourdement sur le front prostré du prolétariat son Talon de fer. La Révolution russe est faite ; la Révolution allemande se fera ; la coalition germano-russe — coalition prolétarienne — se consommera ; les classes ouvrières de France et d'Italie, aujourd'hui comme étourdies, abruties, inertes, trahies qu'elles ont été par tous leurs chefs parlementaires ou syndicaux, se réveilleront à leur tour ; et la Révolution européenne mettra fin à l'ignoble ère ploutocratique ouverte le 2 décembre 1851.*

*Décembre 1923.*



## AVANT-PROPOS

---

En mai 1914, c'est-à-dire à la veille de la guerre, paraissaient mes *Méfais des Intellectuels*, et, dans la conclusion de ce livre, intitulée « La Victoire de Pascal », on pouvait lire ceci : « *Sursum corda*, est-on tenté de s'écrier au sortir de ces rêves fades, dont on reste surpris qu'ils aient pu capter une minute des cœurs virils. Nous sommes à tout jamais dégoûtés de cette philosophie optimiste, et, loin de croire à l'atténuation des antagonismes dans le monde, bien mieux, loin de penser que cette atténuation, si elle était possible, serait un bien, nous proclamons la vertu souveraine de la guerre, dont l'intervention dans les choses humaines est toujours pareille à celle d'un vent fort, âpre et salubre, venant renouveler les eaux putrides des marécages humains » (p. 316-317). La guerre a éclaté; elle a duré quatre longues années; elle a été « la Grande Guerre », « la Guerre mondiale »; et quelque ironiste facile pourra me demander, aujourd'hui qu'après dix

ans de silence, je reprends la plume : « Eh bien, êtes-vous toujours aussi convaincu de la « vertu souveraine de la guerre ? » Est-elle vraiment « ce vent fort, âpre et salubre qui vient renouveler les eaux putrides des marécages humains » ? Vous avez été servi à souhait ; l'épreuve a été, Dieu merci, suffisamment solennelle et complète ; estimez-vous encore, en vérité, que la guerre possède la vertu de renouveler et de purifier l'humanité ?

Le but de ce livre est de répondre à ces questions, ou plutôt, ce qui revient au même, de rechercher quelle est, des deux formes essentielles que la guerre peut revêtir — guerre des Etats ou guerre des classes — celle qui a vraiment *aujourd'hui* la vertu souveraine que j'attribuais au phénomène guerrier. La guerre de 1914-1918 a été une gigantesque guerre des Etats, mais elle a aussi donné lieu à la Révolution russe, qui est le prélude d'une guerre des classes qui menace de n'être pas moins gigantesque ; et le monde aujourd'hui se trouve plus que jamais partagé entre deux groupes, ceux qui soutiennent que la guerre des Etats a gardé toute sa vertu civilisatrice — ce sont les nationalistes — et ceux qui estiment au contraire, qu'elle a, comme on dit, *fait son temps*, et que, seule, la guerre des classes possède cette vertu — ce sont ceux qu'on appelle maintenant les *bolchevistes* ou *communistes*.

Et la question essentielle est si bien celle-là, le problème qui divise les esprits a une grandeur si capitale, que nous voyons d'anciens socialistes ou syndicalistes, oscillant en quelque sorte entre les deux pôles d'attraction — le pôle *national* et le pôle *social* — adhérer à ce qu'en Italie on appelle *le fascisme*, c'est-à-dire à une sorte de socialisme nationaliste. On pourra même me demander, à moi aussi, pourquoi, après avoir, à la veille de la guerre, écrit mes *Méfaits des Intellectuels*, d'où il semble que, précisément, on puisse conclure au fascisme, et qui attribuaient à Maurras et à Sorel une influence parallèle et synergique, j'adhère aujourd'hui d'une manière si absolue au bolchevisme, c'est-à-dire à une forme de socialisme internationaliste qui est aux antipodes de ce socialisme nationalisant. Et je n'ai pas à dissimuler qu'avant la guerre je m'étais en effet très sensiblement rapproché de l'*Action Française*. En fondant avec Georges Valois le *Cercle Proudhon*, où nous nous proposons de lutter contre la démocratie du double point de vue national et syndical, nous avons fait presque *du fascisme avant la lettre*. Je dois donc au public, sur ce point, une explication, que je vais lui donner, comme il y a droit, aussi franche, aussi sincère et aussi complète qu'il me sera possible.

Daniel Halévy reprochait naguère à Sorel d'être

« un vent marin aux sautes rapides ». C'est là un reproche bien surprenant de la part de l'homme qui a écrit l'*Histoire de quatre ans*. Max Ascoli (1) comprend mieux le Maître des « *Réflexions sur la violence* », quand il sait reconnaître la profonde unité logique de sa pensée ! Proudhon, lui aussi, dérouta sans cesse ses contemporains ; et je demande pourtant si — sauf peut-être celle de Pascal — pensée fut jamais plus intrépidement logicienne que celle de Proudhon. Mais il faut savoir de quelle unité logique il est question, et l'on sait que les philosophes se partagent en deux camps : les *unitaires* et les *pluralistes*, les *intellectualistes* et les *pragmatistes*. Or Proudhon et Sorel sont deux grands pluralistes et ils ne peuvent être que pluralistes, puisqu'ils proclament tous deux la nécessité primordiale et éternelle des antagonismes dans le monde, lequel, à leurs yeux, n'est pas *un opéra*, mais *une tragédie*. « Il s'agit de savoir, écrit Proudhon (*Justice*, T. III, p. 212), si toutes ces spontanités dont se compose la création, s'accordent entre elles ou se combattent ; si, soit par la loi de leur constitution, soit par ordre supérieur, elles forment une ronde de parfait amour

---

(1) Voir sa brochure : *Georges Sorel*, publiée chez Delesalle, 16, rue Monsieur-le-Prince.



*ou si elles se livrent une bataille immense ; si l'ordre enfin, qui çà et là se découvre dans cette mêlée, provient du concert d'instruments accordés comme les tuyaux d'un orgue ou si ce n'est pas plutôt un effet d'équilibre entre forces antagoniques. Quant à moi, mon opinion ne saurait être douteuse : ce qui rend la création possible est à mes yeux la même chose que ce qui rend la liberté possible, l'opposition des puissances. C'est avoir une idée très fautive de l'ordre du monde et de la vie universelle que d'en faire un opéra. Je vois partout des forces en lutte ; je ne découvre nulle part, je ne puis comprendre cette mélodie du grand Tout, que croyait entendre Pythagore ».*

Donc, loi des antinomies, rôle éternel de la guerre, conception pluraliste et tragique du monde : voilà ce qu'on trouve au fond de la pensée sorelienne comme de la pensée proudhonienne. Le mouvement historique s'accomplit par le jeu même des antagonismes, le choc des absolus, l'opposition des puissances ; et ce qu'il dépose en dessous de lui, c'est une sorte de *résidu*, qui s'incorpore à la civilisation et devient une acquisition définitive de la conscience humaine. Pour nous, socialistes, pour qui le problème essentiel est la formation d'une conscience de classe prolétarienne, dont la pureté et la vigueur sont nécessaires à l'élaboration d'un *droit nouveau* et de

*valeurs nouvelles* capables d'enrichir et d'agrandir le patrimoine moral de l'humanité, le grand danger n'est pas par conséquent dans l'opposition franche d'une force nettement antagonique, mais au contraire dans *l'absence d'opposition*, dans ce que nous avons accoutumé d'appeler le borbier démocratique, la démocratie ayant la prétention de mêler tout, de nier les classes et de faire disparaître les antagonismes dans ce qu'elle déclare être *la volonté nationale* exprimée par le suffrage universel. Et c'est ainsi qu'ayant discerné dans la démocratie le grand obstacle à la « marche au socialisme », quand, avant la guerre, nous rencontrâmes des hommes qui semblaient faire aux conceptions démocratiques une guerre acharnée et catégorique, nous n'avons pas craint de faire alliance avec eux, au grand scandale de tous les démocrates et de tous ceux pour qui le socialisme est simplement la démocratie entière, achevée, poussée à ses dernières limites. Ici je prie qu'on veuille bien relire la réponse que je fis à Georges Valois republiant son *Enquête sur la Monarchie et la classe ouvrière* et qui a paru dans les *Cahiers du Cercle Proudhon* (janvier-février 1912); mon lecteur y verra que si je ne voyais pas alors d'inconvénient essentiel pour un syndicaliste à adhérer à la monarchie, c'est que celle-ci me paraissait plus apte à présider à

une vraie lutte des classes et par conséquent à *la marche au socialisme*, que la République démocratique, « devenue un terrain mou, marécageux, où les classes s'enfoncent, perdent pied, et où, par suite, la lutte, au lieu de prendre des formes de plus en plus aiguës, cesse au contraire bientôt par la rapide immersion des combattants dans une vase pestilentielle (1) ».

Or, aujourd'hui, après la guerre, que voyons-nous? La guerre s'est terminée par la victoire des démocraties bourgeoises occidentales, par le triomphe *du principe démocratique*: l'Allemagne féodale, l'Allemagne du *droit divin*, a été vaincue, et la Russie des Soviets, qui ne reconnaît pas plus le principe démocratique que l'Allemagne des Junkers, est déclarée hors l'humanité; on ne veut pas plus de conciliation avec Lénine qu'avec Guillaume II : le *Bolchevik* et le *Boche* sont les deux *monstres* que la plouto-démocratie bourgeoise a juré d'exterminer. Il y a une *philosophie ententiste* de la guerre, à laquelle nous avons vu l'*Action Française* adhérer, en consentant à faire partie de l'*Union sacrée*; et Charles Maurras a si bien camouflé son opposition à la

---

(1) Mon point de vue était d'ailleurs partagé par un autre rédacteur du Cercle Proudhon qui s'est écarté de Georges Valois dès qu'il a vu qu'à le suivre il risquait de manquer à son « serment » de fidélité au prolétariat.

démocratie qu'on a vu Léon Daudet devenir député de Paris, la défense *nationale* se transformer rue de Rome en défense *sociale*, et Georges Valois proclamer que la lutte des classes est une *invention boche*, qu'il n'y a pas de lutte des classes, pour la bonne et simple raison qu'il n'y a pas *de classes*, mais seulement des Français, tous désormais ouvriers de la Production nationale comme ils furent tous soldats de la Défense nationale : on ne peut donc imaginer un triomphe plus complet des principes démocratiques. *L'Action Française* a platement imité le socialisme électoral de jadis qui, sous prétexte de faire du haut de la tribune du Parlement une propagande plus retentissante et plus large, avait abandonné le terrain révolutionnaire. Dès lors nous n'avions plus, nous syndicalistes, qu'à reprendre purement et simplement, et sans nos alliés défectionnaires, notre lutte contre la démocratie — puissamment réconfortés d'ailleurs en ce dessein resté inébranlé par l'exemple magnifique de la Russie des Soviets. *Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier*, et ce n'est pas notre faute vraiment si des gens, pour qui les principes ne sont rien et changent au gré des circonstances nous abandonnent, et, prenant la dernière guerre pour une *révélation* nouvelle, dont nous serions les Juifs, ont la prétention de nous exclure de cet Ordre,

baptisé *national*, et qui n'est que *bourgeois*, dont ils se font maintenant les hérauts et les défenseurs fanatiques.

Avant la guerre, l'*Action Française* constituait vraiment une force qui pouvait paraître neuve et hardie; elle groupait des lettrés, dont le langage attirait la sympathie par sa netteté, sa franchise et sa crânerie; il fut même un moment, vers 1908, lors des événements de Villeneuve-Saint-Georges, où l'*Action Française*, comme journal, fut la seule gazette *lisible* à Paris et où je crois pouvoir affirmer que le rapprochement entre les révolutionnaires et les royalistes fut vraiment spontané et sincère: son conservatisme semblait être un conservatisme de grande allure, — et non mesquinement bourgeois (1) comme il est devenu; et je pouvais écrire ceci, dans mes *Méfaits*, p. 247, en note: « Cet ordre napoléonien est vraiment la caricature monstrueuse de l'ordre véritable; il est l'ordre géométrique opposé à l'ordre vital; et l'on conçoit que l'*Action Française* qui travaille, elle, à restaurer un ordre sérieux, organique, spirituel, vivant et libre par opposition à cet ordre de façade tout mécanique et matérialisé, n'ait pas d'ennemis plus acharnés que tous nos conservateurs *genre Gaulois*, tous

---

(1) Voir note finale A.

férés plus ou moins de bonapartisme et qui ne verraient dans le Roi, s'il revenait, qu'un *Bonaparte légitime*. » Aujourd'hui, au contraire, l'*Action Française* ne se distingue plus guère du bonapartisme; son royalisme est bien atténué; et je ne sais si le fait est exact, mais André Gaucher a même accusé Léon Daudet d'avoir, pendant sa campagne électorale, empêché ses partisans de pousser le cri de « Vive le Roi » devenu compromettant. Sa conception de la tradition apparaît comme tout à fait réactionnaire et tombe sous les reproches que Sorel fait *aux conservateurs bornés* (*De l'utilité du Pragmatisme*, p. 184-185-186). « La tradition, écrit Sorel, n'a la force probative dont je parle ici que si dans la cité, où elle est considérée, existent ces libres concurrences de volontés éclairées, que les Américains regardent comme indispensables pour assurer la prospérité des nations civilisées. Les neuf dixièmes des gens, qui, chez nous, prétendent se faire une arme de la tradition dans leurs polémiques politiques et religieuses, regardent comme néfastes les conditions qui, aux yeux du pragmatiste, légitiment la tradition; suivant eux, *la tradition n'est pas nourrie de liberté, mais enregistre les décisions de l'autorité; le pragmatisme n'a donc rien à débattre avec l'idée réactionnaire de la tradition qui fleurit en Europe* ». Charles Maur-

ras n'est pas un disciple de Le Play ni de Renan — du Renan de la *Réforme intellectuelle et morale* si scandaleusement sympathique à l'odieuse Germanie; c'est une sorte de *Jacobin blanc*, disciple de Joseph de Maistre et d'Auguste Comte, qui voudrait ressusciter les plus mauvaises traditions de l'Ancien Régime, un *athée clérical* et théocrate, qui voit dans l'Eglise, à la manière bonapartiste, *une gendarmerie sacrée*; et son dogmatisme politique est aussi étroit que son dogmatisme esthétique — un dogmatisme de chapelle, de cénacle ou de cabaret littéraire. « De l'Inquisition à la justice politique de la royauté et de celle-ci aux tribunaux révolutionnaires, il y avait eu constamment progrès dans le sens de l'arbitraire des règles, de l'extension de la force et de l'amplification de l'autorité. L'Eglise avait eu, très longtemps, des doutes sur la valeur des procédures exceptionnelles que pratiquaient ses Inquisiteurs. La royauté n'avait plus eu autant de scrupules, surtout quand elle eut acquis sa pleine maturité; mais la Révolution étalait au grand jour les scandales de son culte superstitieux de l'Etat ». Ainsi écrit Sorel dans ses *Réflexions sur la violence*, ch. III, p. 150; et il est certain que si Léon Daudet, qui fut le procureur officieux de Clemenceau, devenait jamais procureur officiel du Roi, sa justice contre les *traîtres*, les *espions*

et autres *vendus aux Boches* serait expéditive et peu embarrassée de scrupules juridiques ou même de simples preuves : *Salus populi suprema lex esto !* (1).

Avant la guerre, nous avions cru possible la

---

(1) Je m'attends ici à ce qu'on m'objecte les procédures, non moins exceptionnelles sans doute, suivies par la Terreur rouge dans sa lutte contre la contre-Révolution russe, et à ce qu'on me dise que Lénine ne paraît pas avoir pour la Justice et le Droit un respect plus grand que l'Inquisition, la royauté ou le trop fameux Tribunal révolutionnaire de Fouquier-Tinville. Dans sa *Ruine du monde antique* (Conclusions, p. 273) que Sorel voulait rééditer, on peut lire ceci : « J'ai toujours été très frappé de la férocité des révolutions idéalistes ; la Terreur en France a été l'œuvre de théoriciens obstinés et elle a failli faire sombrer l'œuvre économique-juridique ; à la Restauration, retour offensif de nouveaux idéalistes et persécutions auxquelles le pays ne comprend rien ; les légitimistes lui apparaissent comme des fous furieux. L'Eglise a persécuté avec une ténacité et une habileté surprenantes ; mais n'est-elle pas le modèle de tous les gouvernements idéalistes ? Pour assurer le bonheur des peuples (et leur pouvoir), nos modernes saint-simoniens ne se montreraient sans doute pas inférieurs aux évêques du v<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas la première fois que j'appelle l'attention sur le caractère sanglant qu'aurait une révolution conduite par des intellectuels affamés de vengeance et de domination. Je crois qu'une révolution ouvrière, conduite suivant les idées marxistes, résultant de l'action du prolétariat organisé, aura de grandes chances de se produire sans Terreur et sans proscriptions. *Ce caractère pacifique n'est, sans doute, qu'une hypothèse ; mais la férocité des idéalistes est une certitude.* » Les bolcheviks, Lénine en tête, sont-ils donc



restauration d'une Monarchie, qui, mieux que la République de nos républicains radicaux, eût pu *réduire et neutraliser* l'Etat et laisser aux groupes sociaux une pleine liberté d'antagonisme ; comme le dit Proudhon quelque part, rien ne

---

vraiment des intellectuels affamés de vengeance et de domination, qui, soi-disant pour exercer la dictature *impersonnelle* du prolétariat, ont provoqué une Terreur rouge toute marquée au coin de cette férocité idéaliste si bien dénoncée par Sorel ? Arturo Labriola, qui, avant d'être Excellence, jugeait plus favorablement les bolcheviks, ne voit plus en eux aujourd'hui que des intellectuels fanatiques ayant instauré en Russie une domination plus dure et plus affreuse que la domination tzariste elle-même. Il ne s'agit pas évidemment de justifier *en bloc* tous les actes de la Révolution russe ; la théorie du *bloc*, si chère à Clemenceau, n'est pas la nôtre ; et Sorel, dans le *Resto del Carlino*, a publié un article intitulé « Ombre e luce bolceviche ». Sous beaucoup de rapports évidemment, les bolcheviks rappellent les Jacobins et ils continuent le tzarisme comme les Jacobins étaient les parfaits continuateurs des traditions royales les plus authentiques ; dans un pays comme la Russie, tout autocratique depuis des siècles, il était difficile que le passage à un régime de liberté s'accomplît sans Terreur et sans proscriptions ; la Révolution russe ressemble beaucoup à la Révolution française, elle n'est à bien des points de vue qu'une *Révolution française russe*, dont le résultat essentiel sera peut-être une translation de la propriété rurale et la création d'un capitalisme d'Etat ; mais je crois Lénine trop profondément marxiste pour avoir vraiment le culte superstitieux de l'Etat, qu'ont eu nos Jacobins ; sa brochure *L'Etat et la Révolution* nous montre bien que, tout pénétré des idées de Marx sur l'Etat, idées qui étaient radicalement *antiétatistes*, il ne voit

prouve qu'il y ait incompatibilité absolue entre *liberté* et *dynastie* et une monarchie héréditaire peut mieux conjurer sans doute le péril « des présidences, des dictatures, des oligarchies » ; mais la conduite de nos *enragés de chauvinisme*, qui trouvent admirables la Saint-Barthélemy et la révocation de l'Edit de Nantes, nous prouve que nous n'aurions à attendre, nous syndicalistes

---

dans l'Etat prolétarien créé par lui qu'un régime provisoire, né de circonstances historiques spéciales, et qui n'aspire qu'à disparaître pour laisser place à une société productrice autonome. L'histoire n'est pas simple; les grandes choses ne se réalisent pas selon un plan tracé d'avance; toute Révolution, comme toute guerre, a ses atrocités. Sorel reconnaissait lui-même que le caractère pacifique d'une révolution ouvrière n'était qu'une hypothèse. Anatole France qui, dans *Les Dieux ont soif*, a fait une peinture si vive des procédés de nos *grands ancêtres*, se déclare néanmoins favorable aux Bolcheviks : c'est donc qu'il voit en eux autre chose que des fanatiques hallucinés et féroces. Lénine, sans doute, doit lutter contre les fanatiques qui voudraient prolonger la Terreur et finiraient, eux aussi, par compromettre l'œuvre économique-juridique de la Révolution russe. On a souvent cité, pour l'appliquer à la Révolution bolchevique, une célèbre page de Proudhon où celui-ci montre, en un tableau saisissant, ce que serait une révolution sociale conduite par des avocats et autres idéologues. Il est très possible qu'il y ait encore trop d'idéologie dans la Révolution russe; pour quiconque a connu des Russes révolutionnaires, cela n'a rien d'étonnant; mais il faudrait savoir si l'œuvre économique-juridique des Soviets, à travers beaucoup de déformations idéalistes, sera

révolutionnaires, *ennemis de l'intérieur*, de la part de nos fervents *patriotes* et *ligueurs* qu'une proscription en masse. La monarchie de Maurras et de Daudet ne serait pas la monarchie de Saint Louis ou d'Henri IV, mais celle de Catherine de Médicis, de Laubardemont et des Dragonnades : toute illusion est désormais impossible (1).

---

capable de durer. La Révolution hongroise de Bela-Kun n'a été qu'un court cyclone; elle ne fut vraiment, celle-là, que l'œuvre de quelques fanatiques, sans appui bien solide dans la réalité : aussi n'a-t-elle pas duré. Mais le régime instauré par Lénine semble montrer plus de vitalité ; il est une création beaucoup moins arbitraire; il finira sans doute par s'imposer à ses adversaires et par devenir le régime normal de la Russie, auquel presque tout le monde se ralliera et qu'aucune Restauration ne pourra détruire, pas plus que les résultats essentiels de la Révolution française ne purent être atteints par aucune Restauration en France après 1815.

(1) Dans la conclusion de mon livre *Les Méfaits des Intellectuels*, sous le titre « La victoire de Pascal », j'envisageais un triomphe général de ce qu'on appelle l'Autorité et par suite comme une défaite universelle de la liberté révolutionnaire. Je paraissais ainsi être quelque peu infidèle à l'esprit proudhonien, qui prévoit au contraire une émergence progressive de la Liberté par rapport à l'Autorité en rétrogradation permanente. Mais ce n'était là qu'une apparence. En réalité, ce que j'affirmais, et cela parfaitement en accord avec Proudhon, c'est que le socialisme constituerait ce qu'on appelle dans le langage saint-simonien *une période organique*, ou ce que M. Hauriou, dans un livre plein d'idées suggestives, *La Science sociale traditionnelle*, appelle *un Moyen-Age*, par rapport à une

Nous n'avons donc plus qu'une chose à faire, reprendre purement et simplement notre travail, tel que nous l'avions ébauché aux temps du syndicalisme révolutionnaire et le continuer en profitant des leçons que nous donne le grand fait de la Révolution russe. Car, ainsi que je l'ai dit dans mon *Avant-propos* à la brochure de Max Ascoli,

---

*période critique* ou *Renaissance*. Au reste, Proudhon lui-même ne voyait, dans le vaste mouvement qui commence au xv<sup>e</sup> siècle avec la Réforme et la Renaissance et qui aboutit à la Révolution française, *qu'une transition* (voir ce qu'il dit à ce sujet dans les conclusions de son livre *Le Principe de l'art et sa destination sociale*). On peut affirmer en effet qu'il n'y a que deux formes possibles de la Cité: elle est *militaire* ou elle est *ouvrière*; c'est la *Cité héroïque* des Grecs ou c'est la *Cité socialiste* que nous voulons fonder; il n'y a pas de *Cité bourgeoise*, parce que la démocratie bourgeoise ne connaît que des négations et n'est animée que de l'esprit de critique et de destruction. Le socialisme, au contraire, selon une formule très heureuse de Sorel, *combat en édifiant*; il est essentiellement constructeur et organique; sa mission est de refaire la Cité moderne, en prenant le Travail et ses institutions comme base et comme ciment — tout comme la Cité antique dont la Guerre était vraiment l'institutrice et l'âme. Or, toute période organique se caractérise par une constitution de l'Autorité; et il est facile d'ailleurs de constater la tenace opposition tant des socialistes étatistes que des anarchistes individualistes au syndicalisme révolutionnaire comme à l'actuel *bolchevisme*; cette opposition s'explique tout naturellement par ce fait que l'anarchisme et l'étatisme ne sont que le produit extrême de l'esprit de la Renaissance.

le bolchevisme n'est au fond qu'une *renaissance* du socialisme, et, chose remarquable, il a pour adversaires exactement ceux qui déjà s'opposaient au syndicalisme révolutionnaire : *marxistes orthodoxes*, genre Kautsky et *anarchistes individualistes*, genre Kropotkine. Aussi bien, dans cette Europe bouleversée par la guerre, où gisent écrasés les corps exsangues des trois grandes monarchies absolues et où la ploutocratie bourgeoise et démocratique, sur les ruines de l'Allemagne féodale, étend sa totale et hideuse domination et ne rencontre plus qu'un adversaire sérieux : la Russie des Soviets, serait-il absolument enfantin (1) de continuer à *rêver* avec nos lettrés d'*Action Française*, à qui le sens historique fait vraiment par trop défaut, une restauration monarchique pour laquelle désormais il n'existe plus aucun facteur sérieux de réalisation. Et quel aveuglement ! Au moment même où le duel de la Bourgeoisie et du Prolétariat s'avère sous des formes évidentes et formidables, Georges Valois, avec cet illusionnisme volontaire et dogmatique qui le caractérise, nie la lutte des classes et veut ressusciter je ne sais quel corporatisme à peine modernisé ! Continuera-t-on à dresser devant nous le spectre d'une Allemagne affamée

---

(1) Voir note finale B.

de revanche et à vouloir exploiter notre patriotisme pour des fins toutes bourgeoises ? En 1914, le doute pouvait encore être permis, et l'on a pu faire marcher les syndicalistes et les socialistes contre l'Allemagne de Guillaume II ; mais aujourd'hui et alors que notre gouvernement s'est rangé derrière Mussolini brutalisant la Grèce, on ne peut vraiment plus faire jouer les *préjugés démocratiques* et abuser notre sentiment, aussi vif que celui de quiconque, de l'indépendance nationale. Nous ne pouvons vraiment plus apercevoir dans le patriotisme, sentiment assurément très noble quand il est sincère, qu'*un masque ploutocratique*, que *la dernière ressource sentimentale* d'une Bourgeoisie à qui la crainte de la Révolution prolétarienne inspire une terreur folle. Nous aimons certes la France autant que personne, et Charles Maurras, rendant compte avant la guerre de mes *Méfaits*, m'avait baptisé de *syndicaliste français* ; mais il y a France et France (1) et la France d'après-guerre, cette

---

(1) Nous savons que Charles Maurras n'admettra pas qu'il y ait France et France ; sa conception du patriotisme est surtout *territoriale*, c'est-à-dire en définitive *matérialiste*. Il paraît cependant difficile de vider l'idée de patrie de tout contenu spirituel, et si l'on définit la patrie « la terre de nos pères » on pourra toujours demander : quels pères ? Pour un royaliste, les « vrais pères de la patrie »,

France bourgeoise, ploutocratisée jusque dans les moelles, et qui semble reprendre toutes les traditions détestables d'un *Ordre moral* trop fameux, cette France qui n'est ni républicaine, ni bonapartiste, ni royaliste, ni chrétienne, ni révolution-

---

ce sont les rois; et qui trahit ou abandonne son roi, trahit et abandonne sa patrie. Je défie Charles Maurras de nous *prouver* — quelle que soit son habileté dialectique — que telle ne doit pas être, pour un royaliste sérieux, la conception de la patrie. Maurras nous a démontré à satiété que la démocratie, c'est la ruine et la mort de la patrie; en bonne logique donc, quand la patrie est en danger, quand l'ennemi est à nos portes, il importe au plus haut degré de renverser le gouvernement démocratique; c'est déjà un devoir impérieux en temps de paix; en temps de guerre, cela devient une nécessité inéluctable et qui ne souffre aucun délai, car c'est évidemment quand la tempête se déchaîne, qu'il importe de remplacer au gouvernail un mauvais pilote par un bon. Maurras nous répète, toujours à satiété, « qu'on ne fait pas de révolution devant l'ennemi ». Argument qui ne peut satisfaire que les « bonnes têtes » : à ce compte, les Vendéens, qui attaquèrent la Convention nationale, quand celle-ci avait l'Europe sur les bras, furent des traîtres, d'infâmes vendus, non pas aux Boches (il n'était pas encore question d'eux), mais aux Anglais. Charles Maurras accepte-t-il de traiter les Chouans de... traîtres ? La vérité, c'est que *l'Action Française* a manqué une occasion unique de restaurer la Monarchie en France, et ce fut en août 1914 : soit incapacité, soit manque de hardiesse, soit tout ce qu'on voudra, Maurras et Daudet ont laissé passer le moment, l'instant rapide, qu'il faut saisir aux cheveux, avec audace et résolution; — maintenant, il est trop tard; pour toute l'éternité ! C'est la République qui, malgré toutes leurs

naire, mais une synthèse amorphe et obscène de tous les principes, capable de crier tour à tour et du même cœur : Vive Jeanne d'Arc ! Vive Napoléon ! Vive Gambetta ! cette France-là, en qui il nous est impossible de reconnaître la France de

---

déclamations et leurs arguties, a remporté la victoire ! Nous savions de reste que Maurras n'a aucun tempérament révolutionnaire ; les lettrés, en général, n'ont pas de tempérament dans l'action ; tout se passe toujours... en littérature ! Maurras avait écrit une brochure pour nous démontrer, par  $A + B$ , que *le coup de force est possible* ; mais quand l'occasion s'est présentée de faire ce coup de force, il ne l'a pas saisie, il l'a laissée passer ; et maintenant il voudrait nous faire croire que c'est « parce qu'on ne fait pas de révolution devant l'ennemi » ! Allons donc ! un tel argument nous ferait croire que Maurras n'est pas un homme sérieux, et qu'il n'est, comme les autres, qu'un rhéteur, qui ne croit pas un traitre mot de ses propres et pourtant copieuses démonstrations. Et je demande à Urbain Gohier, qui aujourd'hui marche d'accord avec Maurras et Daudet, si un pareil argument ne lui semble pas le comble de la dérision. « Par tout le territoire, nous voulons créer un mouvement d'opinion qui soit assez intense pour susciter, *le jour venu*, des hommes de coup de main ». (Henri Vaugeois, Congrès de 1907). Voilà ce qu'on lit en tête de la brochure *Si le coup de force est possible* ; or, le jour venu, Maurras est resté très tranquille, bien mieux, il est entré dans l'Union sacrée destinée à sauver la République ! Dans le corps de la brochure, on lit aussi ceci, p. 28 : « Mais alors, vous calculez les mauvaises nouvelles ! Vous comptez sur les Prussiens, comme au lendemain de Sedan ! ou sur les Alliés, comme après Waterloo ! » Et, à cette objection, Maurras de répondre : « Nous prions les lecteurs de ne pas se laisser démonter par des



Pascal, de Bossuet, de Corneille, de Proudhon et de Flaubert, nous fait positivement horreur. « La France a épuisé les principes qui la soutenaient. Sa conscience est vide, de même que sa raison. Tout ce qu'elle a produit depuis un demi-siècle

---

mouvements oratoires. *Ce ne sont pas des arguments. Ce sont des bêtises.* » Et il ajoute : « Nous avons parfois le regret de trouver celles-ci sous des plumes honnêtes, bien intentionnées, *et qui croient ce langage patriotique.* S'il faut répliquer, répliquons que mieux vaut calculer les mauvaises nouvelles que de les rendre inévitables, comme font les drôles au pouvoir ou leurs innocents collaborateurs et complices de la Droite nationaliste ou de la Droite ralliée. » Et encore ceci : « La cause ou le prétexte du détraquement spontané n'importe pas du tout, *ce peut être Sedan ou Waterloo,* ce peut être Lang-Son, ou les premières venues de ces fausses rumeurs qui déterminèrent presque tous les mouvements populaires de la première Révolution. Que la force publique montre du flottement, les chefs civils ou militaires de l'indécision, *en ces cas-là* (ceci a force d'axiome en histoire, par conséquent, en politique) *devant un groupe d'individus résolus, sachant bien ce qu'ils veulent, où ils vont, et par où passer, le reste plie, le reste cède, le reste est mené, enlevé.* Ce n'est pas seulement la loi de la lutte civile ou de la sédition heureuse. C'est l'éternelle condition du succès des coups de main dans toutes les guerres connues. » *C'est clair,* comme dit l'autre. Ajouterai-je que la brochure était dédiée « à Emile Pataud et Emile Pouget, c'est-à-dire aux auteurs de *Comment nous ferons la Révolution sociale,* bienheureux qui n'eurent pas à expliquer au public révolutionnaire que deux et deux font quatre et que les bâtons ont deux bouts? »

d'écrivains fameux, les de Maistre, les Chateaubriand, les Lamennais, les de Bonald, les Cousin, les Guizot, les Lamartine, les Saint-Simon, les Michelet, catholiques, éclectiques, économistes, socialistes, parlementaires, n'ont cessé de prédire cette syncope morale, qui, par la miséricorde de Dieu, la sottise des hommes et la nécessité des choses, est enfin arrivée. Aux prophètes de la France ont répondu les philosophes de l'Allemagne, si bien qu'enfin la destinée de notre patrie est devenue commune à tout l'ancien monde, car telle est la société française, tel il est écrit que sera le genre humain ». Ainsi parlait Proudhon dans l'*Avant-propos* de sa *Philosophie du progrès*, en 1851; ces paroles nous semblent aujourd'hui, en l'an de grâce 1923, plus vraies que jamais; car la France, plus que jamais, semble avoir perdu ses principes; seul un mouvement vraiment révolutionnaire peut la réveiller de cette « syncope morale ». Au travail donc, syndicalistes, et que le génie français, génie essentiellement révolutionnaire, se redresse enfin de toute sa hauteur, et, sortant de sa torpeur sceptique, au souffle de l'Orient, reprenne ses plus glorieuses traditions nationales.

---

## CHAPITRE PREMIER

---

### La faillite du sublime bourgeois

---

Nul n'est prophète en son pays (1). Si cet aphorisme s'est jamais appliqué à quelqu'un, je crois bien que c'est à Georges Sorel, autour du nom et de l'œuvre duquel un épais silence, très hermétique, s'est fait en France, surtout depuis la guerre. Avant la guerre, certes, les *Réflexions sur la violence* avaient cependant réussi à « percer » et ce livre magistral était même parvenu presque à la grande notoriété, bien qu'il soit certain, aujourd'hui, que si cette œuvre maîtresse, comparable,

---

(1) Je m'excuse de conserver ce début, qui est déjà celui de l'avant-propos que j'ai écrit pour la brochure de Max Ascoli sur Georges Sorel, parue chez Delesalle en juin 1921; mais ce livre n'est en somme que le développement de cet avant-propos et l'on ne s'étonnera pas par conséquent d'y retrouver jusqu'à certaines phrases.

J'ajoute que, depuis que ce chapitre a été écrit, Sorel, dont la santé déclinait beaucoup depuis plusieurs années, et qui, néanmoins, a continué à travailler presque jusqu'à la dernière minute, (il a pu ainsi nous laisser une 2<sup>e</sup> édition de la *Ruine du monde antique*, augmentée d'une *Introduc-*

pour l'importance historique et la signification idéologique, au *Contrat social*, à la *Justice dans la Révolution et l'Église* et au *Capital*, a été assez lue, elle a été fort peu comprise; mais peu importe, le propre de ces œuvres-là étant précisément d'être à la fois si actuelles et si inactuelles que leur sens profond et véritable échappe presque toujours aux contemporains : ceux-ci, en effet, ne sont pas si étourdis, si distraits ou agités qu'ils ne sentent au moins vaguement, à l'apparition de telles œuvres, *qu'un livre est né*, exprimant avec profondeur et justesse, une justesse toute historique, ce que Hegel appelait le « jugement du monde », et la subite notoriété qui se fait autour d'eux en est le témoignage; mais il serait, d'autre part, absurde, étant donné la médiocrité générale et ordinaire de l'esprit public, de leur demander cette perspicacité philosophique qui n'appartient presque qu'au Temps lui-même ou au génie... Quoi qu'il en soit, les *Réflexions sur la violence* avaient conquis au nom de Sorel une soudaine célébrité qui alla

---

*tion* nouvelle, que M. Marcel Rivière ne manquera pas de nous donner, espérons-le) — Sorel, dis-je, nous a quittés. Sa mort, survenue le 28 août 1922, a privé le socialisme français de son second grand théoricien; car on peut certainement considérer Sorel comme le continuateur de Proudhon, — un Proudhon qui, sous l'influence de Marx, a réussi à dégager le proudhonisme de ce qu'il contenait encore de *survivances démocratiques*. Le lecteur est donc prié de mettre à l'imparfait ce qui, malheureusement, ne peut plus être mis au présent.

jusqu'à cet article du *Matin*, illustré s'il vous plaît d'un portrait de l'auteur, ce qui en fut, certes, le signe le plus sensible, le plus *gros*, sinon le plus certain et le plus élevé. Et, chose curieuse, le monde conservateur, ou du moins, ce qui pouvait simuler un restant de monde conservateur, par exemple M. Paul Bourget et les gens de *l'Action Française*, avaient accueilli le livre avec une faveur marquée. M. Paul Bourget, par sa pièce *La Barricade*, l'avait presque porté sur la scène, et M. Léon Daudet (1), alors très *antiparlementaire* (il ne signait pas encore Léon Daudet, *député de Paris*, avec cette ostentation comique où il y a tant de jobarderie), l'avait beaucoup goûté. En ce temps-là, temps très lointain, on dirait antédiluvien, la thèse antidémocratique des *Réflexions* flattait évidemment la marotte contre-révolutionnaire de ces messieurs; *l'Action Française* flirtait assez volontiers avec ceux qu'elle avait baptisés les « contre-révolutionnaires d'extrême-gauche »; elle espérait amener les syndicalistes à accepter

---

(1) S'il était permis de donner des conseils de ce genre et surtout si ces conseils avaient quelque chance d'être suivis, on souhaiterait que Léon Daudet, abandonnant la politique, où il ne joue plus guère qu'un rôle de pitre et de bouffon à la Max Régis, se livrât tout entier à la critique littéraire, où il serait un écrivain véritable, d'une large, subtile et profonde compréhension, moins fermée et moins *cénacle* que celle de Maurras, et au *mémorialisme*, où il pourrait devenir une sorte de Saint-Simon de la III<sup>e</sup> République.

la monarchie qu'elle semblait alors vouloir sérieusement restaurer; et, en vérité, notre mépris et notre dégoût de la démocratie bourgeoise étaient tels que nous l'aurions acceptée en effet assez volontiers... Depuis, la guerre a révélé que les idées directrices de l'A. F. conduisaient beaucoup plus *au chauvinisme intégral* qu'à la monarchie; et ce chauvinisme intégral l'a amenée, de gré ou de force, à rentrer dans le giron de la démocratie bourgeoise dont son loyalisme gouvernemental forcené l'a constituée défenderesse fanatique. N'en parlons plus : depuis août 1914, l'A. F. a cessé *moralement* d'exister, et la contre-révolution d'extrême-droite s'est rangée sous la bannière de la Révolution bourgeoise et du monde qu'elle appelait *quatre-vingt-neuvien*. Il ne reste plus que le Bloc dit National, ou des « ventres dorés »... c'est-à-dire la dictature pure et simple de la ploutocratie démagogique.

Le monde conservateur, celui tout au moins qui ne gravite pas exclusivement autour du *Gaulois*, du *Figaro* ou de *l'Echo de Paris*, avait donc accueilli les *Réflexions sur la violence*, avec une certaine sympathie; il avait deviné en Georges Sorel ce qu'il est vraiment, un *grand conservateur* (1) qui se sert de moyens révolutionnaires,

---

(1) Proudhon, lui aussi, assure quelque part qu'il est un « grand faiseur d'ordre ». On prête d'ailleurs, tout gratuitement, aux révolutionnaires un goût des ruines et

presque à son corps défendant et parce que, véritablement, la situation n'en comporte plus d'autres... René Johannet, dans un article de la *Revue critique des Idées et des Livres* — article consacré à célébrer sur un mode lyrique qui n'atteint qu'au ridicule (le sujet, il est vrai, ne se prête guère au lyrisme!) la grandeur de la bourgeoisie française (la victoire, cette victoire incroyable et à l'existence de laquelle elle a comme de la peine à ajouter foi, tant elle a eu peur, a donné à cette chère et grande bourgeoisie française un sentiment de suffisance grotesque, où l'on trouve mélangés à doses diverses, l'esprit du sacristain, la vanité de l'intellectuel, les larges vues patriotiques du pipelet et les sentiments

---

de la destruction, qu'ils ne partagent nullement : on pourrait bien plutôt leur reprocher, le plus souvent, une singulière timidité ; et, si les conservateurs *en titre* n'étaient pas, en général, si bornés, si affolés par la peur, rendus si lâches par la crainte de perdre des avantages tout temporels, il n'y aurait guère de révolutions en ce monde, tant les masses sont féroceement misonéistes et les soi-disant « meneurs » peu audacieux. « *Stupide comme un conservateur, naïf comme un démocrate* » — c'est Maurras lui-même qui l'a dit et, ma foi, il n'a jamais cru si bien dire — la stupidité des conservateurs étant en effet sans bornes, comme la naïveté des démocrates, dont la candeur est vraiment insondable. Le goût des ruines, c'est du romantisme ; et le romantisme a été le produit d'une classe, qui, comme la bourgeoisie, étant *amphibie* et sans consistance spirituelle propre, oscille perpétuellement entre les

exaltés de l'épicier chauvin, le tout à une sauce lyrique déroulédindonesque) — M. René Johannet, dis-je, dont l'érudition et la finesse caustique laissaient mieux espérer, veut à tout prix ranger Sorel sous la bannière bourgeoise, en compagnie de Corneille, de Hugo et de... Paul-Boncour. On ne s'attendait guère, pour le dire en passant, à voir Paul-Boncour en cette affaire, et c'est vraiment pour lui un excès d'honneur qu'on accepterait, à l'extrême force, si cet excès d'honneur n'était pour d'autres du même coup un excès d'indignité. Mais passons. Nos érudits n'ont pas toujours le sens exact des proportions... Naguère, M. Georges Dumesnil comparait Sorel à un « descendant des Vikings ». Georges Sorel est Normand, il est donc loisible de découvrir en lui, à

---

regrets d'un monde qu'elle a détruit et les aspirations vagues vers un monde qu'elle est incapable de fonder : d'où les deux formes du romantisme, le romantisme conservateur et le romantisme pseudo-révolutionnaire, celui d'un Balzac et celui d'un Hugo. Les vrais révolutionnaires sont *des classiques* — comme Proudhon, comme Sorel, et j'ajouterai, malgré les apparences, comme Marx lui-même. Le classicisme a toujours été le fait de classes qui reposent en quelque sorte sur elles-mêmes, telle la noblesse guerrière ; la bourgeoisie, qui vit surtout d'échange, dont les catégories essentielles sont « les marchands, les intellectuels et les politiciens », ne trouve pas en elle sa propre nourriture spirituelle ; elle vit *d'emprunts* ; elle est romantique. Il appartiendra aux travailleurs, aux producteurs, de promouvoir *un nouveau classicisme*.



volonté, soit la prudence d'un « bourgeois » normand, qu'on peut retrouver aussi chez Corneille et Flaubert (une prudence, *prudencia*, faite d'un sens à la fois aigu et solide des réalités et des possibilités, et qui est une vertu antique), soit l'audace téméraire et l'esprit d'indépendance effrénée des... Vikings. Mais ce qui me semble certain, c'est la pure noblesse dont toute la physionomie morale et spirituelle de Sorel est empreinte, une noblesse incomparable et souveraine, et d'autant plus altière peut-être, qu'elle a des allures *décentes* et modestes (Oriani a parlé quelque part (1) de la *decenza* de Sorel); et cette noblesse le range assurément dans un monde qui est au monde bourgeois comme... Je ne veux pas faire de comparaisons, et je laisse au lecteur le soin d'achever la phrase. L'indicible mépris où Sorel tient la bourgeoisie prudhommesque, cléricale, bonapartiste et ploutocratique, rappelle évidemment Flaubert : c'est que Sorel est tout aussi choqué, heurté, profondément *indigné* dans la noblesse foncière de son esprit qu'a pu l'être Flaubert, ce moine du Beau, cet ascète de l'Art, dans son amour farouche et obstiné de la grandeur esthétique, par tout ce que signifie de bassesse, de médiocrité, de veulerie, de bêtise insondable, de vilénie, ce monde affreux d'enrichis, de parvenus, de « nouveaux

---

(1) Dans le magnifique article qu'il a consacré à Proudhon (*Feux de bivouac*).

riches » — disons le mot courant — ce troupeau de gens emmillionnés, sans traditions, sans honneur, sans idéal, et que seule la puissance de l'Argent agglutine en une espèce de société qui a la prétention inouïe d'être la Civilisation, l'Ordre, la Justice et le Droit. C'est ce monde qui vient d'essayer, par la soi-disant Grande Guerre, de se draper dans le manteau très emprunté de la grandeur guerrière et qui, vainqueur par la vertu de l'Or de ce qui, en Europe, représentait encore — peu ou prou — la noblesse féodale, l'Ancien Régime (Renan comparait la Prusse à la Vendée, c'est *la Vendée de l'Europe*, disait-il), eut un moment la prétention monstrueuse de citer à sa barre Guillaume II et le maréchal Hindenburg (1). Il eût été

---

(1) L'idée de faire comparaître Guillaume II et ses généraux devant le tribunal de haute justice qu'aurait constitué l'Entente était une idée non seulement monstrueuse au point de vue juridique, mais aussi au point de vue moral et montre bien à quelle profonde dégradation du sentiment de l'honneur le monde moderne, que représentent si bien les Alliés, est descendu. Qui aurait *jugé* Guillaume II, Hindenburg et Ludendorff ? Est-ce que, par hasard, le maréchal Foch aurait consenti à faire partie de cet étrange tribunal ? Les Alliés ont dû renoncer à cette singulière procédure, non pas tant, comme le croit ou feint de le croire Charles Maurras, par faiblesse et coupable condescendance, mais, sans doute, par le sentiment secret et non avoué qu'il ne leur serait pas si facile qu'ils le veulent bien proclamer depuis dix ans de prouver que l'Allemagne est *seule* coupable de la guerre. Il est entendu

beau vraiment, d'une beauté transcendente, de voir traduire devant ce tribunal usurpé des marchands de Londres et de Chicago, alliés aux ploutocrates de Paris, clients du Moulin Rouge, ce vieux maréchal Hindenburg, ce vieil hobereau, ce dernier représentant d'une chose maintenant tout à fait abolie, l'antique et dur honneur féodal; et il appartenait à notre temps d'avoir eu l'idée d'infliger à un peuple vaincu cette « humiliation sans

---

que l'Allemagne est le pelé, le galeux d'où est venu tout le mal; mais on commence à savoir un certain nombre de choses qui montrent que les responsables ne sont pas *tous* du côté des Impériaux; on arrivera même à voir, clair comme le jour, dans quelques années, quand les langues se délieront tout à fait, si elles se délient jamais, et qu'on sera sorti de cette atmosphère spirituelle empestée qu'a dégagée la guerre, que les coupables sont *du côté de l'Entente* et que l'Allemagne a vraiment fait, comme elle l'a dit, une guerre défensive. C'est une chose dont les rares esprits, qui avaient su conserver leur indépendance dans le déchaînement furibond de l'orchestre ententiste dénonçant l'Allemagne comme seule coupable, ont eu une intuition immédiate fondée sur quelques faits significatifs, et dont l'assassinat de Jaurès, à la veille des hostilités, n'est pas le moins probant. Car, ainsi que disait Léon Bloy, le hasard n'est que la providence des sots, et personne ne croit plus que Jaurès a été assassiné par... Raoul Villain: quelqu'un a armé le bras de ce pauvre garçon, et ce quelqu'un, on le connaissait sans doute très bien à l'ambassade russe, cette « canaille d'Iswolsky » le connaissait bien aussi. Personne au procès Villain, n'a osé dénoncer le vrai coupable; les socialistes ont accusé

précédent ». Mais Sorel l'a écrit : toute la morale contemporaine n'est qu'une dégradation du sentiment de l'honneur; et il était normal, il était naturel, il était logique que le monde moderne fit éclater une deuxième fois, d'une manière incontestable, que *le sublime bourgeois* n'est qu'une valeur de Bourse : on sait comment s'est terminée la révolution dreyfusienne, et ce que firent de leur victoire les dreyfusards; cette guerre, qui fut une sorte d'Affaire Dreyfus européenne, où la Prusse

---

*l'Action Française*; ils auraient aussi bien pu accuser Charles Péguy ou Urbain Gohier; mais la vérité, personne n'a osé la dire : tous nos socialistes et syndicalistes sont trop impliqués dans le socialisme et le syndicalisme de guerre, pour proclamer une vérité qui démolit trop nettement tout le système hypocrite de l'Entente se déchargeant sur l'Allemagne des responsabilités de la guerre, alors que la Russie, l'impérialisme russe, dont Poincaré s'est fait le servile agent par vanité et mégalomanie, sont les vrais coupables. L'impérialisme moscovite est pourtant une chose encore plus certaine que pouvait l'être le fameux impérialisme germanique : le Russe est même essentiellement impérialiste. Et l'impérialisme britannique n'est pas non plus une... *invention boche*. La thèse de *l'unique* responsabilité allemande est la base sur laquelle repose tout l'édifice de mensonges qu'a échafaudé l'Entente depuis dix ans; c'est là pour elle une vérité qui doit rester *vérité-tabou*; démolir cette soi-disant vérité est donc la tâche essentielle des révolutionnaires; l'esprit des masses ne sera pas purgé de toutes les erreurs qu'on y a versées à pleines mains depuis 1914, tant qu'on n'aura pas accompli cette tâche primordiale.

représentait l'Etat-Major, s'est terminée de la même manière, par une escroquerie colossale de ces sentiments de liberté, de justice et de vérité qui animaient les troupes : les *Chevaliers du Droit* n'étaient que des boursicotiers, entre les mains desquels le monde est tombé en partage comme un paquet de valeurs...

Ces démocraties bourgeoises occidentales, qui ont vaincu l'Allemagne féodale et ont vu se dresser devant elles la Russie prolétarienne contre laquelle la lutte est engagée et continuera jusqu'au triomphe de l'une des deux parties — (je pense qu'on peut considérer la soi-disant *Grande Guerre* comme l'achèvement, le couronnement, la consommation de l'ère bourgeoise, une sorte de suite aux guerres de la Révolution et de l'Empire; son but essentiel était d'éliminer du corps de l'Europe démocratique ce qui restait de survivances féodales représentées par l'Allemagne des Junkers; et l'on ne peut nier que, pendant tout le cours de cette guerre, l'idéologie bourgeoise n'ait copieusement et même jusqu'à la nausée étalé toute sa platitude, toute sa niaiserie, toute son hypocrisie : Wilson, le plus grand Tartufe du siècle, a dit Lénine; maintenant, sur les ruines des Empires centraux et orientaux, et sur le corps des Hohenzollern, des Habsbourg et des Romanov, ces dernières incarnations de l'esprit monarchique — nous n'allons pas, en effet compter comme incarnation de cet esprit désormais aboli, un

Georges V (1), un Victor-Emmanuel III, un Albert I<sup>er</sup> ni un Alphonse XIII, ces rois démocrates, et nous ne compterons pas non plus, n'est-ce pas, comme incarnation *possible*, ce Philippe qui ne sera jamais Philippe VIII et qui se donna le ridicule et abaissa la dignité des quarante rois dont il se dit l'héritier et qui firent la France, jusqu'à quémander auprès d'un Viviani une place dans

---

(1) Mais nos royalistes ne sont pas *difficiles* en général, et l'un de mes étonnements est de voir avec quel étrange acharnement ils continuent à essayer de sauver par exemple la mémoire de Louis XV. Il semblerait qu'un royaliste dût être plus sévère que tous les démocrates ensemble pour ce roi qui *déshonora* la royauté de Saint Louis, et dont le règne honteux et ruineux précipita la chute de l'Ancien Régime; mais non : on veut à toute force le réhabiliter et le faire passer tout à l'heure pour un *grand roi*. C'est là un cas particulier de ce détestable *esprit de corps*, qui anime tant de groupes et de partis, et qui leur fait endosser leurs *brebis galeuses* avec une si déplorable solidarité; nous avons la *République des camarades*; la Révolution est un bloc, disait Clemenceau; pour Maurras, la monarchie aussi est un tout, dont toutes les pièces sont admirables, y compris le fou Charles VI, le triste Henri III et le Louis XV de la Pompadour. Louis XV nous a valu, nous dit-on à satiété, la Lorraine et la Corse; eh oui sans doute; mais, outre qu'à ces acquisitions presque automatiques il n'eut vraiment pas grand mérite, il nous a valu aussi la perte du Canada, de l'Inde, et, ce qui est beaucoup plus grave que ces pertes territoriales, *le discrédit final* de la royauté : cette considération, pour un royaliste sérieux, devrait être, il me semble, capitale et contribuer, non à le rendre indulgent pour Louis XV, mais au con-

les armées alliées pour collaborer au triomphe d'une cause qui est la négation de ce qu'il prétend restaurer — maintenant, dis-je, l'Europe bourgeoise est parfaite, achevée, consommée, avec cette correction malheureusement fatale pour elle, que, du sein même de son triomphe, a surgi son fossoyeur, cette Russie prolétarienne, dont la satanée persistance trouble les rêves d'une Victoire coûteuse, laborieuse, et passablement frelatée);

---

traire plus impitoyable que quiconque. Que l'on excuse ce pauvre et malheureux Louis XVI, qui paya son incapacité de sa tête, passe encore : car, comme dit le poète, « *Et c'est être innocent que d'être malheureux* » et le malheur de Louis XVI inspire cette même *pitié métaphysique* que le sort du pauvre Nicolas II inspire aussi de nos jours; mais essayer de réhabiliter Louis XV, cela est vraiment étrange. Il est vrai : à *l'Action Française*, on fait profession de n'être pas des *gens moraux*, et de trouver ce Boche de Kant parfaitement ridicule avec son impératif catégorique; on y préfère la morale relâchée des Jésuites des *Provinciales*; et pour nos nationalistes, l'acquisition de deux provinces, dont l'une nous valut.... Napoléon, compense très largement le *désastre moral* que représente un Louis XV pour la monarchie Très-Chrétienne. Leur patriotisme est avant tout *territorial*. Et, sans doute, un roi n'est pas tenu d'être toujours un saint comme Saint Louis; Louis XIV ne fut pas, lui non plus, il s'en faut, un *petit saint*; mais au moins eut-il, dans le malheur surtout, de la grandeur, et cette majesté vraiment royale qui impose malgré tout le respect. Mais Louis XV! On n'a pas toujours décidément à *l'Action Française* le sens de la grandeur; et ce n'est pas l'idéalisme qui étouffe ces messieurs.

ce monde bourgeois démocratique moderne inspire à Sorel dont, je le répète, l'esprit est essentiellement *noble* — Sorel, comme Proudhon, a la hantise de la Rome antique, de la Rome patricienne, et ce qu'il cherche avant tout, c'est le moyen de restaurer dans notre monde moderne ce qu'il a appelé *les valeurs quiritaires* (1) — cet

---

(1) Dans une réponse qu'il fit à une enquête sur la question de savoir si l'Allemagne a le secret de l'organisation, et qui a paru en 1916 à la Bibliothèque de *l'Opinion*, voici ce qu'on peut lire, p. 17 : « Pour passer d'un temps qui traite d'Annunzio comme un maître à un temps plein de valeurs quiritaires, il faudrait une catastrophe nous jetant dans un moyen-âge. Les docteurs de la science sociale officielle regardent de telles conceptions comme chimériques; je leur rappelle que Renan, sur la fin de sa vie, a écrit. « Le socialisme peut amener, avec la complicité du catholicisme, un nouveau moyen-âge, des barbares, des églises, des éclipses de la liberté et de l'individualité, de la civilisation en un mot » (*Histoire du peuple d'Israël*, tome V, p. 420); puisqu'un tel homme a admis la possibilité d'une telle catastrophe, je puis bien me permettre de suivre les enseignements de Vico, sans faire preuve d'une audace condamnable. Le *ricorso* peut se produire de plusieurs manières, l'économie moderne diffère trop de celle qui existait durant la décadence de l'Empire romain pour qu'il soit vraisemblable qu'on revoie les événements du iv<sup>e</sup> siècle; mais la théorie de Vico serait suffisamment respectée si, durant une longue période, l'Europe foulait aux pieds ce que la bourgeoisie libérale avait honoré obstinément. Dans cette Europe renouvelée que je rêve parfois, les intellectuels seraient assimilés à des *jongleurs*, occupés à amuser les compagnies qui auraient assez d'ar-



affreux, cet *ignoble* monde de ploutocrates au masque démocratique lui inspire l'horreur la plus profonde et le mépris le plus absolu. Il faut entendre ce cri — car c'est un cri d'indignation passionnée où Sorel a soulagé véritablement son âme opprimée par le spectacle du triomphe de l'Europe bourgeoise — qu'il jette à la fin de son

---

gent pour payer leurs drôleries; des myriades de travailleurs en accomplissant avec conscience des besognes obscures, produiraient de la grandeur morale en même temps que des moyens d'existence. Il me semble que nous avons le droit d'espérer que *d'une sévère pénitence médiévale* pourrait sortir une civilisation riche en valeurs quiritaires ». Ces lignes, remarquablement suggestives, étaient écrites en 1916, c'est-à-dire avant la révolution russe : Sorel, alors, n'apercevait *aucune lumière nouvelle*. « Quel foyer, disait-il dans cette même réponse, pourrait aujourd'hui nous apporter une lumière comparable à celle qui a suivi les ténèbres impériales ? » Il faisait allusion au romantisme balayant les épigones de l'*Encyclopédie*; mais la révolution russe qui a éclaté en 1917 a été certainement pour lui cette lumière nouvelle, venant luire sur les ténèbres où l'Europe actuelle est plongée — comme le romantisme a lui sur les ténèbres impériales. La haine que la bourgeoisie libérale a vouée aux Bolcheviks montre bien qu'elle a parfaitement compris que cette révolution russe constitue, en effet, pour l'Europe moderne, cette catastrophe que Sorel rêvait en 1916. Notre monde de « marchands, d'intellectuels et de politiciens » — monde de jongleurs — se rend très bien compte que, cette fois, c'est sérieux, qu'on se trouve en présence d'une vraie révolution prolétarienne, et que celle-ci compromet, très gravement, leur domination. La Ploutocratie, avec sa

plaidoyer pour Lénine, dans sa 4<sup>e</sup> édition des *Réflexions sur la violence* : « Maudites soient les démocraties ploutocratiques qui affament la Russie; je ne suis qu'un vieillard dont l'existence est à la merci de minimes accidents; mais puissé-je, avant de descendre dans la tombe, voir humilier les orgueilleuses démocraties bourgeoises aujourd'hui cyniquement triomphantes. » Ce cri de malédiction a je ne sais quelle grandeur pathétique qui révèle — et je plaindrais celui qui ne le comprendrait pas — toute la noblesse de l'âme de Sorel, cette âme *fidèle* (la fidélité n'est-elle pas une qualité essentiellement noble?) qui s'obstine, comme il l'a

---

séquelle de gens de plume et d'aventuriers politiques, se sent menacée; la guerre, sans doute, a assuré son triomphe, et tous nos intellectuels bourgeois ont repris quelque assurance; mais ce triomphe est sapé par la Révolution russe, qui risque de plonger l'Europe dans ce que nos bourgeois appellent « la barbarie germano-russe ». La *civilisation* se juge compromise; Georges Valois, passé aujourd'hui au camp bourgeois, pousse le cri d'alarme: la terre européenne, s'écrie-t-il, est en danger! La Terre européenne? Evidemment, le sol tremble sous les pieds de la Bourgeoisie affolée; mais la civilisation bourgeoise n'est pas le dernier mot de la civilisation, Dieu merci! et nous savons même — Nietzsche nous l'a appris — qu'entre *civilisation* et *culture*, il n'y a nullement identité. C'est aux révolutionnaires, réveillés par l'exemple de la Russie des Soviets, à promouvoir maintenant cette « civilisation riche en valeurs quiritaires », rêvée par Sorel en 1916.

écrit, « à rester l'âme d'un serviteur désintéressé du prolétariat ». Et René Johannet m'afflige, vraiment, à vouloir incorporer à sa bourgeoisie, de pair à compagnon, s'il vous plaît, avec un Paul-Boncour, un homme de cette trempe — une trempe toute romaine.

Il est vrai : nos intellectuels bourgeois français, tout pleins de la vanité — je me garderai bien de dire orgueil — de la fameuse Victoire et qui se figurent déjà être les maîtres spirituels de l'Europe (leur haine de l'Allemagne, de la patrie de Beethoven, de Hegel, de Wagner, de Marx et de Nietzsche, qui a tenu au xix<sup>e</sup> siècle, en Europe, la place que la France avait occupée au xviii<sup>e</sup>, et cela par l'incontestable grandeur de sa culture, dont la culture européenne subissait naturellement et invinciblement l'influence souveraine — on peut dire que, de même que le xviii<sup>e</sup> siècle fut *le grand siècle français et... bourgeois* (1) et conclut à cette Révolution française qui est essentiellement, n'en déplaise à Georges Valois, une Révolution bourgeoise, le xix<sup>e</sup> siècle fut *le grand siècle allemand* et aboutit à cette Révolution russe, qui est fille de Marx, comme la Révolution française, au fond, réalisait les idées anglaises importées au début du xviii<sup>e</sup> siècle par Voltaire — leur haine de l'Allemagne n'est au fond que jalousie recuite de concurrents évincés), nos intellectuels bour-

---

(1) Voir note finale C.

geois français ne sauraient pardonner à Sorel d'avoir osé, en plein triomphe de la France bourgeoise, écrire... un plaidoyer pour Lénine. L'audace était grande, le blasphème impardonnable, la profanation sacrilège. L'indépendance n'est pas ce qui étouffe nos intellectuels; pendant toute la guerre, ils ont montré vis-à-vis des maîtres de l'heure une platitude, une bassesse, une courtoisie, qui offensent vraiment et outragent la dignité de cet Esprit qu'ils ont l'outrecuidance de vouloir représenter en face des Barbares: on vit un Boutroux, tout plein de la philosophie allemande et de Kant en particulier, renier cette philosophie et la déclarer solidaire et responsable des fameuses « atrocités » allemandes; on vit un Laskine, personnage assurément de moindre envergure, hier marxiste, faire dans l'orchestre ententiste sa partie cyniquement patriotarde! Quelques hommes ont sauvé l'honneur: et de même que Nietzsche, en pleine ivresse de la victoire allemande après 1870, osa dire quelques vérités à l'empire allemand, on a vu un Benedetto Croce, pendant la guerre, maintenir les droits de l'esprit libre; et l'on voit un Sorel, après la guerre, en pleine victoire française et bourgeoise, écrire un plaidoyer pour Lénine. Mais aussi, ceux-là même qui, avant la guerre, avaient prôné les *Réflexions sur la Violence* et semblaient en avoir compris le sens et la portée, maintenant se montrent atterrés et scandalisés de voir un philosophe fidèle à lui-

même et courageux au point de ne pas méconnaître un mouvement dont le *Journal de Genève*, ce miroir fidèle au centre de l'Europe de la pensée ultra-bourgeoise, lui attribuait pourtant la paternité...

Le monde bourgeois, et la partie de ce monde qui semblait avoir gardé l'esprit conservateur, et qui, comme nous l'avons dit, avait accueilli avec une certaine faveur les *Réflexions sur la Violence* s'est donc fermé, hermétiquement, à Sorel : il est sans doute considéré par lui maintenant comme une espèce d'iconoclaste et comme un « irrégulier » définitivement perdu pour... l'ordre. On avait pu espérer un moment que ce diable d'homme allait combattre pour la « bonne cause » ou du moins, par sa critique corrosive de la démocratie, lui fournir quelque aide ; mais non, cet homme reste un révolutionnaire, et il le dit ! N'en parlons plus et faisons autour de lui le silence le plus ouaté et le plus absolu.

Et le monde qui se dit révolutionnaire, me direz-vous, ne va-t-il pas accueillir Sorel à bras ouverts et lui faire un succès ? Détrompez-vous, bonnes gens. Vous ne connaissez pas nos révolutionnaires ! Ils sont si peu dégagés du monde bourgeois et de l'idéologie démocratique bourgeoise, qu'un homme, comme Sorel, ne leur a jamais inspiré confiance ; et j'entendis un jour l'un d'eux — c'est Jean Longuet, pour ne pas le nommer — déclarer que la première mesure à

prendre, en cas de succès d'un mouvement révolutionnaire, ce serait de se débarrasser de cet « esprit hypercritique » qu'est ce Sorel, jamais content de rien ni de personne. Vous comprenez, pour ce conciliateur à outrance, ce partisan fanatique de l'Unité à tout prix, ce prêcheur d'union socialiste sacrée, Sorel représente évidemment l'abomination de la désolation. Au reste, voyez l'attitude actuelle de nos chefs socialistes vis-à-vis de Lénine et de la III<sup>e</sup> Internationale : les troupes, d'instinct, regardent vers Moscou et acclament la Révolution russe; mais les chefs, atterrés dans le fond de leur âme d'avoir à constater la puissance de ce magnétisme russe, et craignant d'être acculés... à l'action, ne peuvent pardonner à Lénine d'avoir dénoncé leur couardise bourgeoise et compromis leur situation officielle...

Nos révolutionnaires ne sont pas plus révolutionnaires que nos conservateurs ne sont conservateurs; ils ne « révolutionnent » pas davantage que nos conservateurs ne « conservent » — pour la bonne et simple raison que, pour eux, la Révolution est faite ou... à faire dans mille ans, ce qui revient pratiquement au même et qu'il n'y a plus à révolutionner ou à conserver que des situations personnelles matérielles. La conception révolutionnaire de Sorel qui est, selon la remarque de Croce, le mythe de la Révolution sociale de Marx rêvé une seconde fois sous la forme du mythe de la grève générale, et selon laquelle le prolétariat

moderne doit, comme disait Proudhon, s'élever à la hauteur d'un nouveau patriciat, est beaucoup trop altière, trop peu démocratique, trop « patricienne » pour plaire à nos démocrates dont la passion pseudo-révolutionnaire a pour uniques moteurs l'envie, la jalousie, l'impuissance des ratés, et qui n'aspirent qu'à devenir, selon une expression très heureuse et très pittoresque du maître, « *les grands bourgeois du prolétariat* ». Sorel appelle les révolutionnaires à une œuvre « grave, redoutable et sublime »; il ne dissimule pas qu'avec la Révolution prolétarienne « un flot inévitable passera sur l'ancienne civilisation » (ce que nous voyons bien avec la Révolution russe) et que cela a quelque chose d'effrayant; il ne veut pas que les socialistes rougissent de leur « barbarie », mais il leur demande au contraire de rester « barbares » — la condition essentielle, à ses yeux, pour que le socialisme puisse renouveler ce monde moderne ultra-rationalisé, ultra-intellectualisé et, par suite, corrompu, sceptique et profondément démoralisé, étant précisément de garder vierge toute sa « barbarie ». Mais s'il y a un préjugé que partagent pleinement tous nos intellectuels, et nos intellectuels révolutionnaires autant que nos intellectuels nationalistes, c'est le préjugé dit des « capacités » (1). C'est, il est vrai, le préjugé bourgeois par excellence, celui qui maintient le mieux peut-être

---

(1) Voir note finale D.

dans le monde la domination bourgeoise. C'était le préjugé saint-simonien, et l'on sait que le saint-simonisme est une espèce de socialisme essentiellement bourgeoise. La guerre a eu pour effet de redonner à ce préjugé une force incroyable, (c'est même le signe le plus certain qu'elle a constitué et constitue un triomphe pour la bourgeoisie); nous voyons aujourd'hui tous nos intellectuels, jaloux des salaires conquis par les ouvriers (la jalousie est peut-être une des passions essentielles de l'Intellectuel, parce qu'il est essentiellement vaniteux et... impuissant : naguère, il était jaloux des dividendes capitalistes ; aujourd'hui, ce sont les salaires ouvriers qui l'empêchent de dormir) se ranger du côté de la Ploutocratie et témoigner au prolétariat révolutionnaire une haine féroce pour la simple raison qu'ils ne peuvent « avaler » les hauts salaires ouvriers; — cela leur paraît un scandale intolérable et le renversement de la hiérarchie éternelle, qu'un terrassier puisse gagner plus qu'un professeur ! Ils veulent se grouper, ils revendiquent sur tous les tons les droits de l'Intelligence, et ils n'ont pas assez de mépris, eux dont le désintéressement est bien connu, pour le *hideux matérialisme* des prolétaires. Ils ne réclament pas, eux, la journée de huit heures; ils sont au service désintéressé de l'Esprit, dont ils se constituent les truchements modestes et éminents, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et c'est à peine si, les malheureux, ils prennent le temps de



dormir. Ont-ils assez triomphé de voir Lénine obligé de recourir à leurs bons offices et de faire appel aux techniciens — lesquels se sont enfin mis... généreusement au service des Soviets moyennant... de gros appointements ! Et ceux qui semblent favorables aux bolcheviks ont-ils assez le souci de montrer que Lénine sait faire aux Intellectuels la place privilégiée qui leur revient en toute société... Mais non, je vous assure, les bolcheviks ne sont pas si *barbares* que cela ! Pendant la guerre, on avait déjà vu 93 intellectuels allemands essayer, par un solennel message au monde civilisé, de disculper la *barbarie allemande* ; nous aurions volontiers aujourd'hui le pendant de ce fameux et ridicule manifeste dans un nouveau message où nos Intellectuels nous démontreraient, clair comme le jour, que la *barbarie bolcheviste n'est pas vraie*...

Nous avons affaire ici, évidemment, à l'un des préjugés les plus tenaces, les plus enracinés, les plus forts, et d'autant plus puissant et plus irrésistible, que les ouvriers eux-mêmes, comme Proudhon le signalait dans sa *Capacité*, le partagent pleinement. Le Capital, comme disait Marx à la suite de Ure, a jusqu'ici enrôlé la science ; et cette science dont les Intellectuels se croient les détenteurs uniques et indispensables, cette science, nouvelle Idole du monde moderne, et qui a ses prêtres fanatiques et formidablement intéressés, comme, hélas, trop de prêtres de toutes religions —

ne veut pas entendre parler de se laisser enrôler par le Travail : ici, tous les sentiments de la sacro-sainte hiérarchie bourgeoise, puissante et vulgaire héritière de la hiérarchie nobiliaire, se cabrent violemment et se montrent blessés à vif, saignent cruellement et d'une façon particulièrement cuisante, à la seule pensée qu'on puisse contester la nécessité éternelle d'une division du travail qui réserve aux uns la capacité d'être le cerveau de la Production et cantonne les autres dans le rôle inférieur de manœuvres : il y a la *chair à travail*, comme il y a la *chair à canon*; la grande industrie moderne — c'est une situation que Marx a parfaitement signalée et décrite — a séparé les fonctions intellectuelles des fonctions manuelles d'une manière gigantesque, et qui paraît écrasante, telle une sorte de *Fatum*, pour le prolétariat condamné à n'être plus que le serviteur automatique d'une énorme machinerie, dont l'Ingénieur omniscient est l'Esprit directeur et absolu; et la Grande Guerre, la soi-disant *Grande Guerre*, faite à l'image de cette grande industrie (1), par les formidables

---

(1) Cette *industrialisation* de la guerre a été bien marquée dans un article de Sorel (*Resto del Carlino*, 15 septembre 1921). Il est évident que si l'Entente a triomphé de la puissante et formidable armée allemande, c'est que la supériorité de ses capitaux lui a permis une supériorité d'outillage qui a décidé finalement du succès : *l'Or surtout a combattu pour la Victoire!* Georges Valois, dans son livre *le Cheval de Troie*, avait bien vu que, pour terminer

engins de destruction qu'elle a mis en jeu, et cette création d'usines énormes qu'elle a fait jaillir de

---

la guerre, il fallait inventer un moyen de faire sortir les Allemands de leurs trous et de transformer la guerre de siège en une guerre de mouvement : c'est quand les Alliés possédèrent en effet des tanks d'assaut en nombre suffisant et assez perfectionnés qu'ils purent enfin l'emporter. Dans une guerre où l'outillage industriel eut une importance si capitale, il est clair que la Ploutocratie *devait* vaincre et que l'Or devait triompher du Fer; la valeur guerrière proprement dite passait au second plan. Le cri de détresse poussé au début des hostilités par Bethman-Hollweg, quand il apprit l'intervention anglaise, montre bien qu'il eut l'intuition que l'Allemagne, malgré toute sa puissance militaire, était vaincue d'avance — l'entrée en ligne de l'Angleterre, première puissance capitaliste du monde et maîtresse des mers — intervention qui devait entraîner celle des Etats-Unis, en vertu d'une inéluctable solidarité anglo-saxonne — constituant une supériorité de capitaux vis-à-vis de laquelle tous les efforts, quelque gigantesques qu'ils fussent, d'une armée, si puissante qu'on pût la faire, *devaient* rester vains : la victoire devait rester finalement aux plus gros capitaux. Le peu d'importance qu'eut la cavalerie dans cette guerre — et la cavalerie est pourtant *l'arme militaire* par excellence — est une preuve de plus de sa *dégénérescence guerrière*. Qu'on ne vienne pas nous raconter que la victoire a été due au génie de Foch, élève des Jésuites, triomphant de Ludendorff, le luthérien, en dépit de Renan; je veux bien que *le vice allemand* (l'excès de l'esprit méthodique et l'intellectualisme outrancier), aient contribué à assurer la victoire de la Marne; mais la victoire finale a été due incontestablement à la supériorité écrasante de capitaux que représentait l'alliance formidable des trois premières puissances

terre, a montré sur une échelle monstrueuse et comme infernale, cette séparation des Puissances

---

capitalistes du monde : l'Angleterre, les Etats-Unis et la France. Cette industrialisation monstrueuse de la guerre devrait en marquer la fin; on a parlé des *guerres d'enfer*; on nous prédit pourtant, *pour la prochaine*, une application plus monstrueuse encore de l'outillage militaire industriel; et Charles Maurras nous raconte que nous devons tout cela... à la démocratie : explication très superficielle. La *dénaturation* immonde de la guerre n'est pas due à la démocratie, mais à l'influence croissante que l'Argent a prise dans nos sociétés livrées à sa seule domination et que, seul, un mouvement révolutionnaire sérieux, une guerre des classes véritable, pourrait saper et renverser en mettant fin à l'ère *ploutocratique* ouverte en 1851, par le coup d'Etat de Napoléon III — et qui succédait à ce que Sorel a appelé très justement le *siècle de Rousseau*, c'est-à-dire à l'ère démocratique proprement dite. Renan ne fit-il pas un jour le rêve d'une élite en possession par la Science de tels moyens chimiques de destruction que Caliban serait tenu en respect pour toute l'éternité? Ce serait, cette soi-disant élite, Mammon maître en effet de Caliban — c'est-à-dire une oligarchie à la fois ploutocratique, militariste, cléricale (il restait beaucoup du *clerc* dans Renan) et césarienne, assurant sa domination hideuse sur une plèbe avachie, dépouillée de tout esprit révolutionnaire, maintenue par la terreur, gavée de jouissances, le *panem et circenses* étant appliqué sur une grande échelle, et défendant un prétendu ordre social qui ne connaîtrait plus de la religion que la magie, de l'art que le luxe et de la philosophie qu'un positivisme tout à fait terre à terre, c'est-à-dire une civilisation toute matérialiste, sans valeurs religieuses, artistiques ou métaphysiques, dignes de figurer vraiment dans ce que Hegel appelait la trilogie de l'Esprit libre ou absolu.

intellectuelles, au service de la Ploutocratie, et de la pauvre et chétive *chair à canon*, livrée au pilonnage comme un mortier humain anonyme et bon seulement à assurer les fondations définitives de l'édifice de l'Europe démocratique bourgeoise...

Sorel, naguère, dans sa *Ruine du monde antique*, dénonçait le *parasitisme littéraire*, le plus féroce, le plus cynique, le plus exigeant et intraitable des parasitismes : il est difficile, en effet, de contester à un monsieur qui fait des vers, écrit des nouvelles ou pond des articles, une dignité super-éminente; vous auriez l'air de contester la dignité même de l'Esprit pur et de vous ravalier au rang inférieur d'une simple brute que, seul, le Ventre préoccupe; et les émoluments accordés à ces hauts truchements de l'Esprit pur sont toujours, naturellement, très disproportionnés à leur incommensurable valeur. Vadius et Trissotin, assurément, sont passés de mode, et le journaliste ou publiciste les a remplacés dans la hiérarchie intellectuelle moderne — ou mieux le potentat scientifique : car la Science a détrôné les Lettres (1). Mais l'esprit parasitaire des Intellectuels est resté le même — aussi féroce et aussi ombrageux, dès qu'on a l'air de toucher le moindre à ses privilèges. En pu-

---

(1) Je ne parle ici que d'une certaine science frivole, mondaine et partout répandue qui n'a rien de commun avec la science des vrais savants, les plus modestes et les plus désintéressés de tous les hommes.

bliant ses *Matériaux d'une théorie du prolétariat*, Sorel écrit ceci dans le *Post-scriptum* de l'Avant-propos : « La sanglante leçon de choses qui se produit en Russie fera sentir à tous les ouvriers qu'il y a une contradiction entre la démocratie et la mission du prolétariat : l'idée de constituer un gouvernement de producteurs ne périra pas; le cri de : « Mort aux Intellectuels » si souvent reproché aux *bolcheviks* finira peut-être par s'imposer aux travailleurs du monde entier. Il faut être aveugle pour ne pas voir que la Révolution russe est l'aurore d'une ère nouvelle ». Ces quelques lignes suffisent amplement, on l'avouera, pour brouiller Sorel avec tous les Intellectuels, nationalistes ou soi-disant révolutionnaires, qui ne sauraient évidemment lui pardonner d'approuver le cri reproché aux bolcheviks de « Mort aux Intellectuels », et, qui pis est, d'en faire un mot d'ordre pour tout le mouvement ouvrier. « La pire espèce de parasites, disait Proudhon, c'est le parasite révolutionnaire ». Il ne faut donc pas s'étonner si nos Intellectuels démocrates font autour de Sorel le silence le plus hermétique et si, comme Proudhon, Sorel est brouillé avec toute la démocratie, dont *le préjugé des capacités* constitue peut-être l'armature essentielle.

Mais il faut creuser la question et voir si ce divorce entre Sorel et les démocrates contemporains n'aurait pas une raison plus profonde et plus essentielle encore, qui ne serait d'ailleurs

qu'un développement de celle que nous venons d'analyser. Je viens d'évoquer Proudhon, et l'on sait quel est celui de ses livres qui a le plus contribué à le brouiller avec la démocratie de son temps : ce livre, *c'est la Guerre et la Paix* — livre prodigieux, livre étonnant, dont la profondeur évidemment dépassait de cent coudées l'intelligence des démocrates du Second Empire et que ceux-ci, pour cela même, ne purent jamais lui pardonner. Nos démocrates d'aujourd'hui — qui n'ont pas gagné en intelligence — ne peuvent pas plus pardonner à Sorel de faire l'apologie de la violence prolétarienne qu'il ne fut pardonné à Proudhon d'avoir exalté et justifié la guerre. Dans un livre consacré à Lénine, et qui contient un chapitre sur Sorel, je vois que M. Landau-Aldanov range parmi les maîtres possibles de Sorel, à côté de Marx, de Renan, de Bergson... le général Bernhardt lui-même. M. Landau-Aldanov ne connaît probablement pas le livre de Proudhon sur *la Guerre et la Paix*; car, assurément, s'il l'avait lu, il se serait épargné la peine de rattacher Sorel au général Bernhardt (1), il l'aurait rattaché tout simplement à Proudhon; et surtout, il aurait mieux compris et interprété qu'il ne l'a fait la théorie de la violence de Sorel, dont il montre une si parfaite incompréhension. Que penser, au demeurant, de l'intelligence d'un auteur qui, voulant montrer les

---

(1) Voir note finale E.

affinités de Sorel et de Renan, cite comme texte de Renan... la *Prière sur l'Acropole*, dont Sorel précisément s'est raillé et qui est capable d'écrire une phrase de ce calibre : « Karl Marx par exemple *n'était que sociologue et comme tel* il est infiniment supérieur à M. Sorel. » Réduire Marx à n'être qu'un sociologue et le déclarer supérieur à Sorel parce qu'il ne fut que... sociologue — il faut avouer que voilà une perle ! Mais passons : tout le chapitre étale une intelligence de cette taille, et c'est assez s'arrêter aux brouilles. Le problème est beaucoup plus passionnant, plus capital, plus tragique — et il dépasse de beaucoup la compréhension de M. Landau-Aldanov, qui est fort réduite.

On connaît la thèse de Proudhon dans *La Guerre et la Paix*. Proudhon, au grand scandale des démocrates de son temps et de tous les temps, fait l'éloge — un éloge enthousiaste — de la guerre ; je crois même que jamais plume humaine n'avait écrit sur la guerre des pages aussi vibrantes : Joseph de Maistre, Hegel et le général Bernhardt lui-même, ne sont vraiment à côté de Proudhon que de pâles et indécis panégyristes. S'il fallait citer des passages du livre *La Guerre et la Paix*, où cet enthousiasme extraordinaire s'est exprimé dans un langage dont la fermeté et la splendeur lyrique rappellent les meilleures pages de Bossuet, on n'aurait que l'embarras du choix : « La guerre est le phénomène le plus profond, le plus sublime de notre vie morale.



Aucun autre ne peut lui être comparé : ni les célébrations imposantes du culte, ni les actes du pouvoir souverain, ni les créations gigantesques de l'industrie. C'est la guerre qui, dans les harmonies de la nature et de l'humanité, donne la note la plus puissante; elle agit sur l'âme comme l'éclat du tonnerre, comme la voix de l'ouragan. Mélange de génie et d'audace, de poésie et de passion, de suprême justice et de tragique héroïsme, même après l'analyse que nous en avons faite et la censure dont nous l'avons frappée, sa majesté nous étonne et plus la réflexion la contemple, plus le cœur s'éprend pour elle d'enthousiasme. La guerre, dans laquelle une fausse philosophie, une philanthropie plus fausse encore, ne nous montraient qu'un épouvantable fléau, l'explosion de notre méchanceté innée et la manifestation des colères célestes; la guerre est l'expression la plus incorruptible de notre conscience, l'acte qui, en définitive, et malgré l'influence impure qui s'y mêle, nous honore le plus devant la création et devant l'Éternel. » Et ceci encore : « Pour nous, il est manifeste que la guerre tient par des racines profondes, à peine encore entrevues, au sentiment religieux, juridique, esthétique et moral des peuples. On pourrait même dire qu'elle a sa formule abstraite dans la dialectique. La guerre, c'est notre histoire, notre vie, notre âme tout entière; c'est la législation, la politique, l'État, la patrie, la hiérarchie sociale, le droit des gens, la poésie, la

théologie; encore une fois, c'est tout. On nous parle d'abolir la guerre comme s'il s'agissait des octrois et des douanes. Et l'on ne voit pas que si l'on fait abstraction de la guerre et des idées qui s'y associent, il ne reste rien, absolument rien, du passé de l'humanité, et pas un atome pour la construction de son avenir. Oh! je peux le dire à ces pacificateurs ineptes, comme on me l'a dit un jour à moi-même, à propos de la propriété : la guerre abolie, comment concevez-vous la société? Quelles idées, quelles croyances lui donnez-vous? Quelle littérature, quelle poésie, quel art? Que faites-vous de l'homme, être intelligent, religieux, justicier, libre, personnel, et, pour toutes ces raisons, guerrier? Que faites-vous de la Nation, force de collectivité indépendante, expansive et autonome? Que devient, dans sa sieste éternelle, le genre humain? » (1)

Je ne citerai que ces deux passages, ils sont, je pense, assez significatifs; et je vois d'ici, sur le visage de tous nos pacifistes, l'effroi, la stupeur, le scandale, l'ahurissement, l'indignation. Comment est-il possible qu'un homme sensé, en possession de sa raison, ait pu écrire de telles choses

---

(1) Je m'excuse de reproduire, une fois de plus, ces textes de Proudhon; mais, outre leur beauté et leur force intrinsèque, qu'un lecteur intelligent ne peut vraiment se plaindre d'avoir à admirer à nouveau, ils étaient nécessaires à mon propos et à ma thèse dont, dans les *Derniers aspects du socialisme*, je n'ai fait que donner une esquisse.

sur la guerre : cet homme est un monstre, un affreux sophiste, un amateur de paradoxes macabres, un fou. Et comment est-il possible surtout après l'effroyable tuerie que nous venons de traverser, après cette « guerre infernale » de quatre ans, où la puissance de destruction et l'horreur de la boucherie ont atteint des proportions vraiment monstrueuses et qui a couché sur les champs de bataille de la pauvre vieille Europe quinze millions de cadavres humains — le plus grand massacre de l'histoire — comment est-il possible qu'un homme raisonnable puisse avoir le front, l'affreux courage ou plutôt la démence, de reproduire, en ayant l'air de les trouver belles et magnifiques, ces paroles d'un insensé ?

Eh ! bonnes gens, calmez-vous ! Vous n'aurez jamais pour la guerre qui vient de finir, si tant est d'ailleurs qu'elle soit finie, des sentiments d'horreur, de détestation, de colère, de mépris et de dégoût, égaux en grandeur, en violence, en intensité, à ceux que j'éprouve ; et cependant, c'est tranquillement et avec une plume fervente, qu'en effet, je reproduis les passages ci-dessus de Proudhon, auxquels j'adhère de toute la force de mon esprit et de toutes les puissances d'enthousiasme de mon cœur. Et je vais tout de suite vous en dire la raison : ce ne sont pas tant les destructions de cette guerre (1), si gigantesques et si horribles

---

(1) Voir note finale F.

qu'elles aient été, qui excitent contre elle ma fureur et mon indignation, que son épouvantable hypocrisie et la colossale escroquerie sentimentale qu'elle a été et qu'elle demeure. Le monde moderne y a étalé, vraiment, toute la pourriture de son âme gangrenée, et comme je le disais plus haut, le *sublime bourgeois* s'est révélé une deuxième fois une simple valeur de Bourse. Cette guerre, qu'on nous a promis devoir être *la dernière*, que nos maîtres nous ont dit, sur tous les tons, être la suprême bataille entre le Bien et le Mal, d'où le Mal devait sortir irrémédiablement blessé à mort, cette guerre a présenté ceci de particulièrement monstrueux : elle a été faite, menée, agencée, machinée par des gens qui ne croyaient pas à la guerre, par des gens qui se proclamaient pacifistes, et n'avaient que le mot *paix* à la bouche, par d'ignobles tartufes du pacifisme et du patriotisme, chez qui il a été impossible de découvrir le moindre sentiment guerrier, la moindre grandeur guerrière. Cette guerre de ploutocrates, faite à coups de milliards, où l'or a surtout combattu pour la victoire, et qui s'est terminée par le triomphe de la ploutocratie la plus démagogique qui ait jamais existé dans l'histoire, a été vraiment *ignoble* dans toute l'acception du mot, ignoble dans toutes ses démarches, ignoble dans tous ses procédés, ignoble dans son idéologie, ignoble dans son âme et dans son corps. Elle a été *infernale*, et il faudrait un Dante ou un Baudelaire, pour en dé-

créer toute l'horreur satanique. Proudhon, dans son livre, avait discerné deux âmes dans la guerre, une âme divine et une âme diabolique, un aspect politique, générateur du sublime, source du droit, et un aspect économique, une âme de ruse, de brigandage, de pillerie et de vol, d'où émanent toutes les abominations de la terre. Or, je crois bien que, dans cette guerre, jamais le deuxième aspect n'a été aussi déterminant, aussi dominant, aussi triomphateur et n'a engendré des effets aussi formidablement ignobles. C'est décidément ce mot qui revient, de lui-même, sous ma plume !

Et cependant, cette guerre pouvait avoir un sens, elle aurait pu revêtir une haute signification politique, et la Paix de Versailles qui l'a terminée aurait pu avoir une décisive importance historique; cette guerre, en un mot, aurait pu avoir *une âme*. Et peut-être l'a-t-elle eue, mais souterraine en quelque sorte et toute renfermée en la poitrine de ces « poilus anonymes » qu'une cérémonie macabre, toute bourgeoise et officielle (1),

---

(1) Dans tous les pays alliés, cette cérémonie du *soldat inconnu* s'est reproduite, comme un rite — le rite solennel par lequel la Ploutocratie victorieuse a voulu témoigner sa reconnaissance à l'artisan inconscient de sa grande victoire.

Le caractère impersonnel de la guerre moderne, où la gloire elle-même reste anonyme, s'est ainsi affirmé d'une manière éclatante et officielle. Des millions d'hommes ont été sacrifiés sur l'autel de la Ploutocratie; celle-ci leur

a pu récemment déterrer, pour figurer le Héros sacrifié, deux fois sacrifié, dans son corps et dans son esprit. Car, de quoi s'agissait-il, au fond, dans cette guerre, et quelle était vraiment *la foi* de ces soldats qui *tinrent* pendant quatre ans dans la plus affreuse des situations — une situation que *le Feu*, de Barbusse, n'a encore que très faiblement rendue et exprimée ? Cette foi, nos maîtres de la guerre l'affichaient dans leurs discours et palabres officiels ; et ce n'était chez eux que pure tartuferie, comme on l'a bien vu. Mais elle animait vraiment tous ces héros anonymes, dont le

---

avait fait croire qu'ils mouraient pour que, sur leurs corps, s'édifiât, immortel, le Temple de la Paix ; et cette duperie colossale aboutit à cette cérémonie mystificatrice, où la piété cyniquement reconnaissante d'une oligarchie monstrueuse vint s'agenouiller sur le cadavre symbolique d'un soldat inconnu, chargé de lui représenter la foule énorme de ses victimes et de ses dupes. Tu peux maintenant dormir tranquille, ô héros anonyme, dont la pensée a été trahie, prétendu soldat du Droit et de la Paix, artisan en réalité d'une victoire ignominieuse suivie d'un traité plus ignominieux encore, sous cet Arc de Triomphe, dressé à la gloire de l'Epopée napoléonienne, et qui consacra au moins le triomphe du paysan libéré sur l'Europe féodale ! Peut-être cependant, ton sacrifice n'aura pas été inutile, et, du fond de la gloire anonyme où tu reposes, peut-être considères-tu avec une certaine pitié la grimace de reconnaissance, à la fois sincère et feinte, que dessine sur ton cadavre la Puissance qui abusa de ta vie et de ton âme. L'Histoire, si aveugle et monstrueuse qu'elle paraisse, suit parfois des voies singulières — singulières comme celles

sang a été pendant quatre ans si généreusement répandu par une ploutocratie ignoble. La raison en effet se refuse à croire que toute cette boucherie a été faite absolument pour rien, et que ce fut une pure et simple duperie, pour tous les prolétariats d'Europe, quand, à l'appel de leurs gouvernants, en août 1914, ils consentirent, une fois encore, à marcher les uns contre les autres. L'Histoire aveugle réalise ses desseins secrets et impénétrables à travers beaucoup de contresens, d'erreurs, d'illusions et de méprises énormes, mais elle les réalise ; et les hommes, pauvres acteurs

---

de Dieu même ; et tous ces mots de droit et de paix, dont une Bourgeoisie cynique abusa pour déchaîner, prolonger et amplifier un conflit formidable, tu espères bien, sans doute, qu'ils seront un jour, — un jour pas trop lointain, — pris à la lettre, et que tes descendants, après avoir été cette fois les artisans conscients d'une épopée nouvelle où la guerre des classes mettra fin à la domination de la Ploutocratie, défileront en vainqueurs immortels sous ce même Arc de Triomphe, où tes os sont aujourd'hui couchés dans un obscur, tragique et douloureux anonymat. L'Europe bourgeoise, victorieuse aujourd'hui de l'Allemagne féodale, en se penchant sur ta dépouille, vient reconnaître solennellement l'artisan inconscient de son triomphe ; mais toi qui rêvais d'une Europe pacifiste et dont le rêve a été momentanément trahi, tu te consoles sans doute en évoquant de futures victoires, dont les victoires actuelles de la Russie des Soviets sont l'anticipation riche de promesses et qui réaliseront vraiment ton rêve sous la seule forme où il puisse être réalisé, c'est-à-dire sous la forme de l'Europe prolétarienne.

inconscients, ne sont entre ses mains que de vraies marionnettes... Ce pacifisme des foules, qui crut vraiment que c'était *la dernière guerre* et que, le militarisme prussien vaincu, ce serait la fin de tout militarisme, il constitue l'âme authentique de cette guerre, le secret de la force de résistance de ses acteurs et de ses victimes. Je l'ai dit : il s'agissait dans cette guerre d'expulser du corps de la civilisation moderne et bourgeoise une survivance féodale, un élément devenu étranger et anachronique, cette Allemagne militariste campée au centre de l'Europe comme une sorte de monstre formidablement armé et comme une forteresse toute hérissée de piques et de canons. L'Europe bourgeoise et démocratique voulait consommer son unité. *Nous ne traiterons pas*, avait déclaré Wilson, prophète de cette Europe bourgeoise, *avec les Hohenzollern*, c'est-à-dire avec une dynastie qui est en opposition avec nous d'une manière aussi brutale et dont les principes sont la négation des nôtres. Et, en effet, dès que la Révolution allemande eut abattu Guillaume II, Wilson a fait l'armistice ; et si Wilson a joui d'une énorme popularité pendant les premiers mois qui ont suivi cet armistice, c'est parce qu'il a paru vraiment incarner et représenter l'âme véritable de la guerre et ses quatorze conditions formuler le dictamen véritable de la Paix européenne. Si la Paix de Versailles, qui fut la paix de Clemenceau et de Lloyd George, et non la paix Wilson,



constitue une si amère déception, c'est qu'elle a trahi d'une façon scandaleuse cette âme de la guerre, ce qu'il y avait en elle de populaire, de profond et d'historique. Si la Paix de Versailles avait été la Paix Wilson, elle eût achevé ce qui a été commencée par les traités de Westphalie et continué par ceux de Vienne : 1648, affirmation du principe de l'équilibre européen ; 1815, rétablissement de cet équilibre rompu par la France et consécration du principe nouveau des constitutions, fruit de la Révolution bourgeoise de 1789 et résultat de tout le grand remue-ménage européen qui dura de 1792 à 1815 ; 1919 aurait pu être l'affirmation définitive de l'équilibre européen, rompu cette fois par l'Allemagne, et la constitution d'une « Société des nations » capable de réaliser le désarmement universel. Voici ce que Proudhon écrivait à la fin de sa brochure célèbre : *Si les traités de 1815 ont cessé d'exister* : « Le traité de Westphalie n'abrogeait pas l'ancien droit de la guerre et des gens ; il n'a fait qu'y apporter une réserve féconde et harmonique, l'idée *d'équilibre*. Tout de même, les traités de Vienne n'ont point abrogé celui de Westphalie ; ils en ont été la continuation, en ajoutant au principe posé par celui-ci l'idée, de la plus haute importance pour les peuples et pour les Etats, d'une *garantie* réciproque des constitutions. Loi d'équilibre entre les Etats, loi d'équilibre au sein de chaque Etat : telle est la double pensée sortie des délibérations de

Munster et de Vienne. Actuellement, il faut une troisième idée, logiquement déduite des deux autres, qui les complète et les sanctionne; qui, sans entrer dans la voie dangereuse des remaniements de limites, neutralise par la distribution intérieure de la souveraineté et du gouvernement, les fâcheux effets de l'inégalité entre les Etats et assure davantage la liberté des peuples. Cette idée existe, déjà elle circule, mais il n'appartient pas à un simple écrivain de s'en faire le prophète. Elle doit sortir des entrailles de la situation, être acclamée par toutes les bouches et recevoir le baptême du chef qui le premier a fondé l'honneur de son règne sur le triomphe des idées, le renoncement aux conquêtes et le désarmement universel. »

Wilson, précisément, aurait pu être ce chef, que n'a pas été Napoléon III; et c'est assurément parce qu'un moment il est apparu au monde et aux foules sous la figure de ce chef possible, qu'il a eu cette énorme popularité, si éphémère d'ailleurs; mais si Wilson a déçu les espérances quasi-messianiques que l'on avait mises en lui; si, finalement, soit impuissance, soit hypocrisie, il a dû capituler devant un Clemenceau et un Lloyd George qui représentaient la vieille politique, cette impuissance et cette hypocrisie ne font que figurer l'impuissance et l'hypocrisie de la bourgeoisie libérale et démocratique, qui vient de montrer l'incapacité absolue où elle est d'assurer au monde une paix véritable. Et pourquoi cette im-

puissance, pourquoi cette hypocrisie? Pourquoi le désarmement universel n'a-t-il pas été assuré par le désarmement de l'Allemagne, et pourquoi la France reste-t-elle formidablement armée en face d'une Allemagne au demi-désarmement de laquelle personne n'a l'air d'ajouter foi? A cette question, on ne peut vraiment trouver d'autre réponse que celle-ci: Foch lui-même nous l'a appris; l'Allemagne n'a pas été désarmée, elle n'a pas livré son armée tout entière entre les mains de la France, comme elle avait livré sa flotte entre celles de l'Angleterre, *uniquement par peur du bolchevisme*; et si la France reste formidablement armée, c'est qu'elle s'est constituée le gendarme de *l'ordre bourgeois* en Europe: on ne fait jouer la peur du Boche que par peur du Bolchevik, et l'on couvre d'un pavillon patriotique une raison de défense sociale et bourgeoise. « Le plus haut effort d'héroïsme dont la vieille société soit encore capable, écrit Marx dans la *Commune de Paris*, c'est la guerre nationale. Or, il est prouvé aujourd'hui qu'elle est une pure mystification des gouvernements, qu'elle a pour but de retarder la lutte des classes et enfin qu'il y faut renoncer au plus vite quand cette lutte de classe éclate et devient la guerre civile. Le régime des classes ne peut plus se couvrir du déguisement de l'uniforme national. Les gouvernements nationaux ne font *qu'un* contre le prolétariat » (p. 8. Trad. Longuet). Ce que Marx avait pu constater et vérifier après la guerre de

1870 et lors de la Commune, s'est vérifié de nouveau après la guerre de 1914-1918 et lors de la Révolution allemande : contre le prolétariat révolutionnaire, dont Moscou est actuellement le centre de ralliement, les gouvernements nationaux ne font vraiment *qu'un*; la guerre des Etats se transforme en guerre des classes, et la vraie question est de savoir laquelle de ces deux formes de guerre l'emportera, l'une étant en quelque sorte l'antidote de l'autre.

Oui, *guerre des Etats* ou *guerre des classes*, — la question est ainsi invinciblement posée et le dilemme inéluctable : et les révolutionnaires ne sont pacifistes que par rapport à la guerre des Etats; ils estiment que la guerre des Etats a fait son temps et doit faire place à la guerre des classes; un pacifiste absolu serait un homme qui nierait ou prétendrait nier tout ensemble la guerre des Etats et celle des classes, pour affirmer la paix internationale et la paix sociale; mais un tel homme ne peut être qu'un ascète bouddhiste ou chrétien, ou un tolstoïen; un tel homme renonce au monde, se retire dans une cellule ou au désert, et, au fond, se retranche de l'existence; car vivre, c'est combattre; c'est non seulement résister, mais c'est attaquer et chercher à se répandre, à triompher; la vie est essentiellement expansion, conquête, impérialisme, annexion, rayonnement, et, si possible, victoire. C'est vraiment une grande hypocrisie ou une grande inconscience, ou quelque

faiblesse d'esprit, ou lâcheté de cœur, pour un révolutionnaire, que de se dire ou se croire pacifiste; le pacifisme bourgeois est une grande hypocrisie, mais le pacifisme ouvrier ne l'est pas moins. Voyez plutôt ce qui se passe avec la Révolution russe. Quand, en août 1920, les Rouges étaient sous Varsovie, il n'est personne qui n'ait eu, à ce moment, l'impression bien nette qu'on était à la veille d'événements solennels, de ces événements d'importance capitale, décisifs, qui marquent le triomphe ou la défaite d'une Cause, d'une Civilisation, d'un Régime. De la victoire ou de l'écrasement des Rouges, allait en effet dépendre le salut de l'Europe bourgeoise, de l'impérialisme bourgeois occidental, ou le triomphe de la Révolution prolétarienne; déjà, nos bourgeois de Paris et de Londres, pris de panique, voyaient l'Armée rouge sur le Rhin, et le traité de Versailles, cette chartre de l'Europe bourgeoise, déchiré par l'alliance russo-allemande; tous les yeux étaient tournés sur Varsovie, tous les cœurs battaient, les uns, dans la poitrine des bourgeois, pour la victoire des Polonais, les autres, dans les poitrines ouvrières, pour le triomphe des Rouges... Les Rouges ont été battus, l'armée rouge a dû reculer, la Pologne, rempart de la civilisation bourgeoise, a été sauvée; et nos bourgeois ont respiré; l'alerte était passée, cependant qu'il n'est pas un révolutionnaire en Europe qui n'ait pris le deuil et maudit le sort contraire, cette fois, au Drapeau rouge. Depuis, l'écrasement

de Wrangel, s'ajoutant à celui des Koltchack, Denikine et Youdenitch, est venu jeter quelque baume sur cette blessure toujours saignante. Telle est l'histoire, qui est toujours, n'en déplaise à nos pacifistes et à nos fabricants de manuels laïques, « l'histoire-batailles », c'est-à-dire une histoire où une bataille et l'issue de cette bataille restent l'événement capital, essentiel, solennel, où se décide le sort d'un principe, d'un monde, d'une civilisation, d'un peuple ou d'une classe; un événement dont l'influence est, dans le drame historique, prodigieuse, n'y ayant rien au monde qui électrise autant les cœurs et vaille pour une cause dix tonnes de raisonnements et toute la dialectique de nos Intellectuels, comme une victoire. Car, n'en déplaise toujours à nos rationalistes pacifistes, rien ne se fait dans le monde par raison démonstrative, et rien de grand ne s'est jamais fait sans passion; or la passion, la croyance, la conviction, ne se forgent qu'au feu de la guerre — guerre des États ou guerre des classes. « J'en crois, disait Pascal, une cause dont les témoins se font égorger »; et le sacrifice de la vie reste la grande preuve convaincante, électrisante, et qui emporte toutes les résistances; les images qui possèdent sur notre volonté la puissance la plus irrésistible, la plus motrice, ce sont les images de bataille; il faut, pour être convaincu, participer à une guerre ou en être tout au moins le spectateur violemment intéressé et dont le cœur, ému par une sympathie

profonde, bat pour le succès d'un des belligérants; les sceptiques, qui restent à l'écart, ne peuvent comprendre cet état de tension exaltée où s'élèvent les acteurs du drame ou ses spectateurs sympathiques; mais les sceptiques ne laissent rien derrière eux que l'écho stérile de leurs sarcasmes : ce sont les groupes passionnés qui font l'histoire... Et comprend-on maintenant l'enthousiasme guerrier de Proudhon, déclarant que « c'est la guerre qui, dans les harmonies de la nature et de l'humanité, donne la note la plus puissante » et qu'elle ne peut être comparée « qu'à l'éclat du tonnerre ou à la voix de l'ouragan » ?

Oui, n'en déplaise à nos excellents et larmoyants pacifistes de tout genre, *c'est toujours la guerre qui anoblit*. On l'a dit bien souvent : que serait donc la grande Révolution française, la grande Révolution bourgeoise, sans le prestige que les guerres de la Liberté lui ont donné ? C'est sur les champs de bataille de Jemmapes, de Fleurus et autres lieux que la démocratie bourgeoise a conquis ses titres de noblesse. Sorel avait conçu *une épopée des grèves*, par laquelle le prolétariat révolutionnaire devait conquérir une gloire immortelle; cette épopée des grèves, jusqu'ici, ne s'est pas réalisée, mais la lutte gigantesque et héroïque que la République des Soviets soutient contre l'Europe bourgeoise coalisée en sera un équivalent, et, à supposer que les Soviets soient finalement vaincus, aura les mêmes conséquences idéologiques. Il faudrait

presque rendre grâce à l'aveuglement de l'Entente, et, en particulier, de la France bourgeoise, qui, par la guerre acharnée qu'elle a déclarée à la Révolution russe, permet à celle-ci de se fortifier, de se consolider et de conquérir ce prestige moral que donne la victoire et que rien ne remplace. Les Soviets auraient peut-être déjà succombé aux difficultés énormes qu'ils ont à résoudre, si l'Entente leur avait laissé la paix et avait suivi les suggestions mercantiles de l'Angleterre. Mais quoi! la lutte ne pouvait être éludée; entre deux principes, aussi nettement antagonistes, que le principe bourgeois et le principe ouvrier, entre deux droits dont l'un est la négation de l'autre, le duel est inévitable, invincible, fatal; ce duel est engagé entre la Bourgeoisie occidentale, dont le centre est Londres, cœur du capitalisme, et le Prolétariat révolutionnaire, dont le centre est Moscou; une lutte de classes gigantesque dresse et dressera de plus en plus les unes contre les autres les nations capitalistes et les nations prolétariennes; contre la domination anglo-saxonne, qui signifie la domination de la Ploutocratie, et à laquelle la France bourgeoise et l'Italie bourgeoise sont liées, parce qu'elles en sont les serves et les victimes, il n'y a qu'une coalition des peuples prolétarisés qui puisse délivrer le monde du joug ignominieux de l'Or. On parle parfois de « l'impérialisme » des Soviets, et nos prétendus bolchevisants ont l'air de balbutier je ne sais quelles excuses pour sa



défense; mais, bonnes gens, têtes molles de la pseudo-Révolution, cœurs pusillanimes, qui parlez toujours de lutte de classes et n'en voulez au fond à aucun prix, vous le savez pourtant très bien, vous ne pouvez l'ignorer : le salut de la Révolution russe ne pourra être assuré que si la Révolution devient vraiment européenne, que si les prolétariats allemand, italien, anglais et français, délaissant les ordres du jour platoniques, passent enfin à l'acte et déclanchent, eux aussi, un mouvement révolutionnaire qui force leurs bourgeoisies respectives à la capitulation. Sinon, nous aurons inévitablement *la paix bourgeoise*, c'est-à-dire que, les Soviets vaincus après une plus ou moins longue résistance, l'Europe, de nouveau pacifiée sous la houlette bourgeoise, reprendra le cours de ses destins bourgeois jusqu'au jour où se fera un réveil ouvrier, cette fois décisif. Il n'y a pas d'autre alternative : ou *la paix bourgeoise* ou *la paix ouvrière*; c'est ainsi que la question est posée... La Paix de Versailles est la chartre que la Bourgeoisie ploutocratique triomphante a octroyée au monde après la soi-disant Grande Guerre; cette Paix est évidemment susceptible de deux « applications » diverses, l'application anglo-saxonne ou l'application française; il y aura encore pas mal de flottements et d'oscillations dans le camp de l'Entente, pour savoir qui, enfin, l'emportera, de nos Français qui veulent l'écrasement total de la Germanie et sa pulvérisation, ou de nos Anglais, qui n'ont aucun

désir évidemment de voir la France redevenir trop forte sur le continent; une mer démontée ne reprend pas en une minute sa surface unie et calme, et le monde bourgeois soulevé, démonté, bouleversé par la guerre ne peut reprendre en un jour sa paix; il y aura encore beaucoup de remous, de flux et de reflux, et çà et là, une grosse lame de fond, surgie des profondeurs de l'Océan, semblera recommencer la tempête; mais il est à prévoir que, peu à peu, la conception anglo-saxonne, qui représente vraiment les intérêts du monde bourgeois, l'emportera sur la conception française; nos nationalistes, qui sont de singuliers utopistes et qui voudraient ramener l'Europe à ce qu'elle était en 1648, pour mieux assurer l'hégémonie française, auront beau grincer des dents et criailler contre la « noble alliée » : *la paix bourgeoise* se réalisera dans un monde où l'Angleterre, une fois de plus, aura consolidé, fortifié, et formidablement étayé sa domination deux fois séculaire : Paix d'Utrecht, Paix de Vienne, Paix de Versailles, Louis XIV, Napoléon, Guillaume II vaincus tour à tour, c'est la *paix anglaise* pour la troisième fois assurée au monde subjugué par John Bull... (1).

---

(1) Ce chapitre a été écrit il y a déjà quelque temps, et les choses vont vite à notre époque : au moment où je corrige ces épreuves, il apparaît nécessaire d'ajouter quelques retouches à un tableau historique sans cesse en transformation. L'Europe bourgeoise semble vouloir, pour l'instant,

laisser en paix la Russie des Soviets, qui a pu commencer à reconstruire son économie détruite par la guerre et le « communisme de guerre » : la *période héroïque* de la Révolution russe est donc passée; elle est entrée dans la phase des réalisations économique-juridiques. Il n'en est pas moins toujours vrai que ce sont les victoires de l'Armée Rouge qui non seulement ont sauvé la Russie socialiste, et par suite tout le socialisme européen, mais lui ont donné, comme je le disais, *le prestige moral* indispensable à toute création historique qui veut n'être pas éphémère. — Aujourd'hui, au sein de l'Europe bourgeoise, le conflit s'exaspère entre l'Angleterre et le nationalisme français; Clemenceau, l'homme de l'Angleterre et de la démocratie française radicale petite-bourgeoise, avait en somme consacré la vassalité de la France vis-à-vis du monde anglo-saxon en lui faisant promettre de *garantir* la sécurité de la France; le monde anglo-saxon se dérochant à sa promesse, le nationalisme français semble vouloir esquisser, vis-à-vis de l'Angleterre, une politique d'indépendance : c'est que si Clemenceau était le représentant typique de la démocratie radicale petite-bourgeoise *vieux style*, Poincaré est plutôt l'homme du *Comité des Forges*, qui incarne la puissance métallurgique française, à qui la guerre a donné de l'appétit et à qui il ne manque, pour assurer son hégémonie européenne, que le coke de la Ruhr. Poincaré osera-t-il aller jusqu'à rompre avec l'Angleterre, qui, évidemment, ne veut à aucun prix laisser le capitalisme français s'installer sur le Rhin? L'Angleterre commence à faire sonner très haut sa créance; le problème des *dettes interalliées* passe à l'état aigu; et nos *Chevaliers du Droit* en sont à la période aigre-douce où les souvenirs de la guerre commune et soi-disant idéaliste s'estompent singulièrement en face des exigences très réalistes des impérialismes rivaux; les Etats-Unis ne veulent rien savoir d'une renonciation à leur créance; ils entendent être *payés*, comme l'Angleterre, comme la France... et cette cascade de dettes, retombant les unes sur les autres pour écraser finalement le prolétariat allemand,

devenu le *prolétariat des prolétariats*, symbolise très fidèlement une situation, où les Etats-Unis tiennent en quelque sorte le haut-bout, étant les créanciers universels, tandis qu'en bas git écrasée, sous le faix accumulé de toutes les dettes de guerre, l'Allemagne prolétarienne, dont la misère devient indicible, bien que M. Jacques Banville, ce petit Machiavel d'A. F., à l'esprit sec et au cœur ultra-bourgeois, ait osé écrire, d'une plume froide et tranquille, que « les ouvriers allemands gagnaient encore trop pour ce qu'ils font ». On pourrait donc dire que si le monde capitaliste tout entier est suspendu à New-York, dont les financiers deviennent les commanditaires de tous les capitalismes, — pour la première fois, dans l'histoire, l'Angleterre passe *au second rang* et la victoire ententiste ne reste *anglaise* que par délégation et si l'on continue à considérer les Etats-Unis sous l'aspect d'une ancienne colonie anglaise — les destins du monde ouvrier sont suspendus, eux, à *la capacité de réaction* du prolétariat allemand. Y aura-t-il une Révolution allemande, susceptible de dresser, face au monde anglo-saxon, dont les Etats-Unis prennent décidément la tête, cette coalition germano-russe, qui déclancherait la victoire prolétarienne ? *That is the question...* La France, entre les deux, est coincée; sa bourgeoisie n'ose pas rompre avec l'Angleterre, pour affirmer trop carrément ses visées d'hégémonie en Europe; et son prolétariat, en proie à un singulier *byzantinisme révolutionnaire*, ne sait pas se décider non plus à choisir nettement entre Moscou-Berlin et l'alliance avec la bourgeoisie pour le partage d'un butin d'ailleurs très aléatoire. Nous sommes au carrefour : *fata viam invenient*.

---

## CHAPITRE II

---

### L'essor du sublime prolétarien

---

Guerre des Etats ou guerre des classes, disais-je, la question est ainsi invinciblement posée, et le « pacifisme ouvrier » ne signifie pas autre chose, sinon que, pour l'âme ouvrière révolutionnaire, la guerre des Etats n'est plus qu'une mystification dont elle refuse d'être plus longtemps dupe, la seule guerre qui vaille la peine d'être faite désormais et pour laquelle les ouvriers consentent encore à sacrifier leur vie, étant la guerre des classes. Guerre à la guerre ne veut donc pas dire : guerre à la *guerre en soi*, au nom d'un idéal purement pacifiste, humanitaire ou tolstoïen, mais guerre à la *guerre des Etats*, refus de continuer à reconnaître à cette guerre une valeur sociale quelconque, et dénonciation solennelle de son caractère bourgeois : pour les révolutionnaires, les notions de guerre (guerre des Etats) de patrie, de défense nationale, sont devenues des notions purement bourgeoises, de signification uniquement bourgeoise et pour lesquelles seuls des bourgeois peu-

vent encore concevoir de l'enthousiasme ; un révolutionnaire nationaliste, un *social-patriote*, comme on dit maintenant, sont forcément traîtres à leur classe et rentrent *ipso facto* dans le giron de la bourgeoisie : il y a une logique des situations qui est invincible. N'avons-nous pas vu d'ailleurs tous nos bourgeois pacifistes redevenir, malgré leur pacifisme, de farouches... guerriers ? Si le pacifisme ouvrier signifie la fin de la guerre des États, le pacifisme bourgeois n'a peut-être pas d'autre signification que d'être un hypocrite refus de reconnaître la guerre des classes ; ou plutôt, il signifie que, pour la bourgeoisie elle-même, la guerre des États a perdu toute valeur absolue et devrait se résoudre en marchandages diplomatiques. Si, en effet, nos pacifistes bourgeois ont participé à la « grande guerre », c'est moins par oubli de leurs propres principes que dans la pensée de leur donner au contraire une application particulièrement éminente : l'Allemagne représentait à leurs yeux cet esprit guerrier, auquel ils ont déclaré la guerre, et qu'il s'agissait d'expulser à jamais du corps de l'Europe en voie d'unification bourgeoise. Toute l'idéologie contemporaine — nos pacifistes en tête — s'est soulevée dans un mouvement de haine violente et féroce contre cette Allemagne féodale, militariste, qui prenait encore la guerre au sérieux, pour qui la guerre était restée « une industrie nationale » ; dont les penseurs, les Treitschke, les Bernhardi, osaient encore formuler une philoso-

phie hautaine de la guerre, considérée comme manifestation de l'esprit divin dans le monde ; ces brutes, ces lourdauds de *Boches*, ces reîtres, ces bandits, ces apaches, osaient encore à la face de l'Europe bourgeoise émettre des aphorismes où respirait leur âme moyenâgeuse — cela était intolérable, cela criait vengeance au ciel, et, dès les premiers jours de la guerre, on put entendre les premiers accords de cet orchestre de clamours indignées, s'élevant contre les « atrocités » allemandes et dénonçant au monde civilisé la *barbarie boche*, orchestre qui rappela, note pour note, le fameux orchestre dénoncé par Liebnicht aux temps de l'affaire Dreyfus (1), et qui continue aujourd'hui son concert harmonieux contre les « atrocités bolchevistes ». Nous avons ici la manifestation essentielle de la pensée bourgeoise, à qui l'idée de guerre, sous quelque forme que ce soit, est devenue odieuse ; *ni réaction, ni révolution*, répètent tous nos hommes d'Etat, c'est-à-dire ni guerres d'Etats, ni guerres de classes : le monde doit savourer désormais dans un calme idyllique les bienfaits de la paix bourgeoise ; et il y a deux êtres sur qui la haine démocratique accumule toutes ses fureurs, attisées par une peur effroyable : c'est le Boche et c'est le Bolchevik, le premier comme le héraut maudit et détesté de la guerre des Etats, le second comme le protagoniste non moins abhorré de la

---

(1) Voir note finale G.

guerre des classes, tous les deux, d'ailleurs, prêts à se conjurer — on n'en doute pas — pour déchirer le pacte de Versailles, charte de l'Europe bourgeoise.

Mais la question essentielle est alors celle-ci : de ces deux formes de la guerre, laquelle actuellement *possède l'absolu*? laquelle correspond vraiment aux nécessités du monde moderne? ou, si l'on veut poser le problème en termes moraux, laquelle peut le mieux engendrer le sublime? Nous l'avons dit : pour le prolétariat révolutionnaire, la guerre des États n'est plus qu'une ineptie, une monstruosité, une mystification; sa seule signification, à ses yeux, est, comme l'a dit Marx, de retarder la lutte des classes; elle est donc dépourvue désormais de tout prestige, de tout lustre; elle est déclarée incapable d'engendrer ce sublime qui seul pourrait faire oublier ses massacres; le voile mystique qui la couvrait est déchiré et elle apparaît maintenant dans l'horrible nudité d'un monstre affreux (1). Et pourquoi cette *dépoétisation* de la guerre des États, pourquoi cette forme de la guerre a-t-elle perdu ce caractère épique et fascinateur nécessaire à toute chose qui veut être vraiment populaire? La raison, je crois, en est simple : entre

---

(1) Nos gouvernants ne sont pas sans l'avoir remarqué. Ils n'ont jamais osé pousser les choses à l'extrême avec l'Allemagne désarmée, car ils ne sentaient derrière eux aucun appui populaire.



les Etats, il ne peut plus être question que d'équilibre ; aucun Etat ne représente plus un principe qui puisse lui donner le droit d'aspirer à la monarchie universelle ; il n'y a plus entre les Etats, par conséquent, que des compétitions d'intérêts, pour lesquelles il est impossible aux peuples de se passionner ; car il n'y a d'épopée que des choses que l'imagination des masses puisse concevoir avec enthousiasme et embrasser avec passion, parce qu'elles intéressent violemment leur avenir. C'est ainsi que les guerres de la Révolution et de l'Empire ont été fort longtemps la seule poésie vraiment populaire ; et si le culte de Jeanne d'Arc peut difficilement passer pour populaire, s'il est destiné à ne rester qu'un amusement plus ou moins artificiel de bourgeois lettrés, c'est que vraiment il n'a rien en lui qui puisse passionner les masses et par conséquent rien de vraiment *épique*. Pourquoi le merveilleux chrétien reste-t-il, quoi qu'on fasse, froid, sans vie, fade et même quelque peu ridicule ? Voltaire, dont le génie au demeurant n'avait rien d'épique, n'a pu faire de *la Henriade* qu'un poème grotesque ; l'Eglise cherche parfois à intéresser le peuple à ses légendes ; le résultat est toujours piteux, l'imagination populaire reste invinciblement froide et n'arrive pas à s'ébranler (1). Les

---

(1) Cette faiblesse irrémédiable du merveilleux chrétien, parfaitement bien discernée par le sage Boileau, pose toute une série de problèmes. La guerre est si intime

publicistes bourgeois ont fait et continuent à faire de grands efforts pour donner à la guerre de 1914-1918, dite *la Grande Guerre*, un caractère épique ;

---

à l'âme humaine, elle est, comme dit Proudhon, une catégorie si essentielle de notre entendement, que tout ce qui est pacifiste semble frappé d'une invincible fadeur, pour ne pas dire de ridicule. Il semble que vraiment le sublime soit rattaché à la notion de guerre par des liens indissolubles ; le sublime chrétien lui-même dérive du mythe de la cité de Jérusalem, défendue par les soldats du Christ contre les assauts perpétuels de Satan. La guerre, comme dit Schiller, le grand poète allemand, élève tout à l'extraordinaire : et la faiblesse, l'insignifiance radicale, le prosaïsme irrémédiable du socialisme réformiste viennent de son pacifisme indéfectible. Le socialisme ne reprend vraiment de la grandeur que dans la mesure où il redevient guerrier. Toutes les jérémiades des pacifistes et des humanitaires ne peuvent rien là-contre. Il y a dans *La Guerre et la Paix* de Proudhon des observations extrêmement profondes relatives à la fameuse parole : *Mon royaume n'est pas de ce monde*. « Voulez-vous, écrit Proudhon, un éclatant témoignage de la réalité du droit de la guerre et de son intervention nécessaire dans la société ? Regardez ce qui arrive, en ce moment, au chef de l'Eglise chrétienne. A la chute de l'Empire, sous les coups répétés de la barbarie, l'Italie tombe en dissolution. Les villes, rendues à leurs attractions naturelles, travaillent, chacune de leur côté, à reconstituer leur indépendance. Le christianisme était la loi universelle ; l'Eglise, avec la papauté pour centre, la seule puissance. Il était aisé à la Rome chrétienne de refaire une Italie compacte, armée contre toute influence du dehors, si le chef de l'Eglise avait été, comme le consul antique, comme l'empereur païen, à la fois pontife, magistrat et général. Mais le Christ avait déclaré que son royaume n'était pas de

mais il est douteux qu'ils réussissent, car le seul côté par lequel elle aurait pu devenir populaire — le côté guerre à la guerre par destruction du mili-

---

ce monde; lui-même avait pris soin de séparer le spirituel et le temporel; des passages formels de la loi défendent au prêtre de tirer le glaive. Pour opérer la reconstitution de l'Etat italien, le pape n'a que la foudre des sanctuaires, l'excommunication. Sa puissance d'opinion est énorme, tout se prosterne quand il répand la bénédiction ou qu'il fulmine l'anathème; tout se redresse et lui résiste, dès qu'il veut gouverner, conquérir ou combattre. L'Italie, grâce à cette impuissance du pontife de paix, resta profondément divisée... Et l'on verra l'Italie au Moyen-âge, après avoir renouvelé, pendant près de mille ans, les scènes héroïques et toutes les magnificences de l'ancienne Grèce, après avoir initié l'Europe à la politique, aux sciences et aux arts, s'affaïsser épuisée, et devenir la proie de l'étranger. L'Italie est tombée, parce que le pape, en qui résidait la plus grande autorité de l'Italie, n'était souverain que de l'ordre moral, parce que, vicaire de Jésus-Christ, il ne lui est permis, de par le testament de son divin auteur, de devenir ni conquérant, ni roi ni empereur; parce qu'en un mot la constitution de son Eglise lui interdit d'exercer le premier et le plus essentiel des droits de l'Etat, le droit de la force... Aujourd'hui, l'Italie semble se réveiller. Elle a chassé, ou peu s'en faut, l'étranger; et les sujets du pape l'abandonnent. L'Eglise est désormais mise hors la politique, hors le temporel, en Italie et dans les Etats dits de l'Eglise, aussi bien qu'en France, en Autriche et dans tous les Etats catholiques. Concevez-vous un idéal religieux hors la vie universelle et de la réalité des choses? Un mot, un seul mot a déterminé cette grande ruine: *le royaume du Christ n'est pas de ce monde*. Son vicaire porte la houlette, non le glaive. Comment ce *berger* régnerait-il sur les hommes, s'il ne peut les mener au combat? Que l'on y

tarisme prussien, dernière incarnation de l'esprit guerrier — s'est révélé une pure mystification ; et son caractère purement impérialiste (il faudrait

---

songe : si quelque chose condamne irrémisiblement la souveraineté temporelle du pape, ne le cherchez point ailleurs, le voilà. Le pape n'est pas un calife ; il lui est défendu de commander ses armées. Et prenez garde si vous lui donnez un général, que tôt ou tard il ne soit supplanté par son général » (*La Guerre et la Paix*, T. I, Livre II, ch. VIII, pp. 236-237-239). L'invincible défiance que les républicains ont toujours eue pour les généraux victorieux vient de là également : et rien de plus justifié que cette défiance, un général victorieux incarnant fatalement, aux yeux des masses, beaucoup mieux l'Etat, la Justice armée, qu'un pâle fantoche de président civil ; il y a là une de ces forces irrésistibles, qui correspondent à la loi profonde des choses, contre lesquelles on ne peut rien, et vis-à-vis desquelles toutes les précautions restent vaines. « Les armes relèvent le despotisme, écrit encore Proudhon ; le commandement est odieux entre égaux et hors de service. C'est pour cela que le peuple français est sans respect pour ses représentants, de même que pour ses rois constitutionnels. N'avons-nous pas entendu traiter Louis-Philippe de tyran ? Ce n'était que le roi des péquins... *Gloire à Dieu, honneur aux armes!* Cette devise se lisait autrefois dans toutes les salles d'armes. Le génie populaire est allé plus loin ; il a réuni, dans un même emblème, la balance et l'épée... Juge et général, au besoin pontife, comme le dictateur romain, voilà ce que le peuple entend que soit son chef. Heureuse donc, et trois fois heureuse, la nation dont le chef est à la fois le plus brave et le plus juste ! Cela ne s'est vu que deux fois dans les temps modernes, en Gustave-Adolphe et en Washington. » (*La Guerre et la Paix*, T. I, Livre I, ch. VII, pp. 88-89).

distinguer d'ailleurs deux sortes d'impérialisme : ce qu'on pourrait appeler *l'impérialisme idéologique* et *l'impérialisme matérialiste*, et l'impérialisme de la soi-disant Grande Guerre est évidemment du second genre) apparaît à l'heure actuelle trop crûment pour que l'imagination populaire puisse s'enflammer pour elle. On a essayé de soutenir — exercices de lettrés — qu'elle avait été une lutte entre l'Occident latin et la barbarie germanique : on fera croire difficilement que la civilisation anglo-saxonne et le tzarisme puissent avoir quelque lien avec la défense de la « latinité » ; et il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire que l'Allemagne incarnait au contraire bien mieux que ses adversaires le vieil esprit romain et rappelait davantage l'antique grandeur de Rome (1). Quant à la lutte entre les Puissances

---

(1) Dans une note (*Réflexions sur la Violence*), Appendice *Unité et multiplicité*, p. 409) Sorel écrit ceci : « Les Allemands semblent avoir particulièrement profité des leçons de l'Eglise. Quand on examine la résignation avec laquelle ils acceptent l'inégalité, la stricte discipline qu'ils observent dans leurs associations comme à l'armée et à l'atelier, la ténacité dont ils font preuve dans leurs entreprises, on ne peut faire autrement que de les comparer aux anciens Romains. La Réforme luthérienne les a longtemps protégés contre l'invasion des idées de la Renaissance et a ainsi prolongé pour eux l'influence de l'éducation romaine. » La prétention, de la part de nos *ententistes*, de représenter vis-à-vis de la Germanie la civilisation latine

du Bien, que l'Entente aurait soi-disant incarnées, et les puissances du Mal, que l'Allemagne diabolique aurait représentées, ce sont là des contes à dormir debout ; il n'est plus personne, après le Traité de Versailles, qui puisse prendre ces fadaïses au sérieux : la victoire de l'Entente s'est avérée au contraire comme la victoire de la plou-

---

ne saurait se justifier que si l'on prend le mot *latin* dans un sens nettement péjoratif et tout à fait distinct et même opposé à *romain* : latinité signifiera alors anarchisme individualiste, indiscipline invétérée, parasitisme littéraire, absence d'esprit public, étatismes effréné ou césarisme administratif. Dans sa réponse à une enquête de l'*Opinion* sur la question de savoir si l'Allemagne avait le secret de l'organisation, Sorel dit ceci : « Le mot *individualisme* correspond à des psychologies fort contradictoires. On vante souvent le merveilleux individualisme des Yankees ; les grands meneurs d'entreprises américaines ont été, à juste titre, comparés maintes fois aux conquistadors espagnols. Nul ne songerait à établir une analogie quelconque entre Fernand Cortez et les personnages bruyants qui se donnent aujourd'hui pour les champions de la civilisation latine menacée par la barbarie germanique ; ces défenseurs de la liberté des peuples opprimés, du droit naturel, du progrès, représentent assez bien les types du *græculus esuriens* et de ces Italiens diserts qui parcoururent l'Europe au début de l'ère moderne ; ce sont des individualistes en ce sens qu'ils entendent que le monde travaille pour le plus grand plaisir de leur individu. Cet individualisme, qui serait, d'après ses apologistes, le chef-d'œuvre du génie humain, a sévi dans les cités grecques dont Cicéron parle avec mépris au cours de son plaidoyer pour Flaccus. La belle civilisation néo-latine se résout tout bonnement

tocratie démagogique la plus éhontée qui ait jamais paru dans l'histoire. Non, vraiment, quelque effort que le monde actuel fasse pour essayer de se draper dans le manteau de la grandeur épique et guerrière, ces efforts restent frappés d'une impuissance absolue et la civilisation démocratique bourgeoise ne peut plus dissimuler l'horreur toute nue

---

en une exploitation des foules aveugles par des coteries d'avocats, de gens de plume et d'hommes d'intrigue » (p. 15). Toute cette réponse serait à lire, d'ailleurs, tant elle est dense de réflexions suggestives et profondes. Non, l'Entente ne peut à aucun titre revendiquer l'honneur de représenter les valeurs qu'on a appelées *homériques*, que Sorel appelle *quiritaires*, et qui pourraient aussi être dites *cornéliennes*; cette association de ploutocrates, où figuraient les *grands-ducs* de Russie, les *marchands* de la Cité, les *trusteurs* d'Amérique et notre bohème politicienne représentée si éminemment par les Viviani, les Millerand ou les Briand — il est ridicule d'évoquer à son sujet la grandeur romaine. Notre socialisme n'est que trop souvent envahi par ces personnages picaresques, qui introduisent en lui *l'individualisme latin*, si bien défini et caractérisé plus haut par Sorel. Le marxisme, le proudhonisme, le syndicalisme révolutionnaire et l'actuel bolchevisme sont au contraire tout pénétrés d'esprit romain et susceptibles de réveiller dans le monde énervé et abruti par nos démocrates individualistes les valeurs quiritaires. La faiblesse souvent lamentable du socialisme dans nos pays latins tient précisément à la difficulté que rencontrent ces doctrines puissantes et viriles à vaincre l'esprit d'indiscipline et d'anarchie inhérent à nos démocraties bourgeoises qui ne savent qu'osciller entre un césarisme omnipotent et un individualisme de pure dissolution sociale.

de son matérialisme ploutocratique : il lui est désormais impossible de se hausser au ton du sublime, et, comme l'a écrit Proudhon (*Justice*, T. III *in fine*), « sa dégradation est sans remède ».

La guerre des classes, au contraire, peut-elle revêtir ce caractère épique et sublime, capable d'enthousiasmer les masses et d'ébranler puissamment leur imagination? Sorel avait, par son mythe de la grève générale, imaginé une *épopée des grèves*, qui devait lui donner ce caractère ; malheureusement, le réformisme n'avait pas tardé à reprendre son empire, et qui dit réformisme dit substitution du principe d'équilibre et de marchandage au principe absolutiste de la lutte des classes ; et il est évidemment impossible que l'imagination des masses puisse s'intéresser violemment à des questions d'un ordre aussi purement matérialiste que celles où nos réformistes rêvent d'enfermer le mouvement ouvrier : rien de sublime ne peut sortir de compétitions d'intérêts — que ces compétitions aient lieu d'Etat à Etat ou de classe à classe. Mais si — comme le fait la Révolution russe — le principe absolutiste de la lutte des classes est hautement et impérieusement proclamé ; si le monde ouvrier, se ramassant et se concentrant tout entier autour de ce principe, déclare nettement la guerre au monde bourgeois ; si le prolétariat se constitue hardiment le champion d'un *impérialisme idéologique*, capable de renouveler l'atmosphère spirituelle de la vieille Europe épu-



sée par le rationalisme sceptique et matérialiste des fins de régime, alors tout change : la guerre des classes peut et pourra de plus en plus revêtir un caractère épique et sublime capable d'ébranler d'une manière prodigieuse l'imagination des masses. On peut dire — et on l'a dit avec pleine raison — que toute l'éthique du prolétariat moderne relève désormais du concept révolutionnaire (le réformisme n'a jamais eu au contraire que des effets démoralisants); mais il faut que ce concept soit saisi dans toute sa force, dans toute sa pureté et toute sa vigueur; il faut qu'il prenne toute sa valeur guerrière — et ce qui fait précisément la grandeur de la Révolution russe, ce par quoi elle conservera, quelle qu'en soit l'issue et quelles qu'en aient été les modalités, une influence idéologique capitale susceptible de renouveler notre vieil Occident, c'est ce caractère altier, absolutiste, guerrier pour tout dire, par lequel elle s'oppose si catégoriquement à toutes les dégénérescences, à toutes les couardises, à toutes les sophistications du socialisme de la II<sup>e</sup> Internationale ou socialisme des politiciens — parlementaires ou syndicaux.

La guerre des classes possède ce caractère absolu que la guerre des États ne peut plus avoir : si, entre les États modernes, il ne peut plus être question en effet que d'établir ou de maintenir l'équilibre, si aucun d'eux ne possède plus *une Idée* au nom de laquelle il puisse revendiquer l'hégémonie, entre la Bourgeoisie et le Prolétariat révolution-

nairé, on ne conçoit pas au contraire de composition, de transaction, d'équilibre possibles; le *droit ouvrier* est la négation radicale du *droit bourgeois*, il n'y a pas de conciliation imaginable entre eux; il faut que l'un cède à l'autre; et c'est donc la guerre, avec comme but, pour le prolétariat, l'élimination totale de son adversaire et l'inauguration d'une ère nouvelle, comportant une nouvelle évaluation de toutes les valeurs. Il ne s'agit pas du tout, entre la Bourgeoisie et le Prolétariat, d'une lutte pour le partage du butin — ce n'est pas d'une lutte entre *gras* et *maigres*, entre *riches* et *pauvres*, comme le croient tous les réformistes et tous les démocrates, qu'il est question — la Bourgeoisie n'a pas à se montrer généreuse et à laisser tomber de sa table quelques miettes pour apaiser la faim d'un prolétariat de gueux et de mendiants; il ne s'agit pas *d'améliorer le sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre* en adoucissant le droit bourgeois; dans toutes ces conceptions, le prolétariat est toujours conçu comme un déshérité digne d'assistance et de secours; et l'on demande à la Bourgeoisie, qui reste la classe des maîtres, de se montrer douce et bonne et de pratiquer le *devoir social*, pour que le Prolétariat puisse accepter, sans trop rechigner, sa loi souveraine. Il ne s'agit pas de tout cela; ce sont là des idées radicalement bourgeoises, si démocratiques qu'elles pourront sembler; ou plutôt c'est la conception essentielle de la démocratie bourgeoise, contre laquelle pré-

cisément le bolchevisme a pris position d'une manière si nette. On conçoit que s'il ne s'agissait pour le Prolétariat que de se faire, à côté de la *Bourgeoisie et à la même table*, une place un peu meilleure, il pourrait bien y avoir lieu entre les deux commensaux à dispute de préséance ou de partage, mais non à guerre déclarée et ouverte; la guerre suppose une séparation radicale et absolue, une opposition de principes complète, *une scission d'ordre métaphysique*; et c'est précisément cette

---

(1) C'est ce caractère métaphysique de la scission qu'implique la théorie de la lutte de classe, qui paraît précisément le plus difficile à comprendre et qui est cependant *l'essentiel*. Car, qu'il y ait des classes, qu'il y ait entre ces classes conflit d'intérêts, on pourra encore l'admettre, bien que, depuis la guerre, on ait tendance à le nier et à déclarer que c'est là *une invention boche*; mais que ce conflit d'intérêts soit un conflit idéologique, comportant une scission radicale, et non susceptible de solution dans les cadres de la société actuelle; que le prolétariat ne puisse pas être incorporé à la civilisation bourgeoise par une série de réformes le haussant peu à peu au niveau social des autres classes et comblant le fossé qui le sépare d'elles; qu'il constitue une classe originale douée d'une vertu révolutionnaire spéciale et à qui une mission historique particulière serait dévolue, voilà ce qu'on trouve *dur* à admettre, obscur et mystérieux et vraiment *métaphysique*, c'est-à-dire, dans le sens où le vulgaire prend ce mot, artificiel, factice, illusoire, fantastique, rêverie creuse d'intellectuels peu doués du sens des réalités, théorie inane qui ne pouvait évidemment sortir que de la *nuageuse* Germanie, incapable par conséquent de pénétrer dans un cerveau français, habitué depuis Descartes à ne manier que des

scission métaphysique qui existe entre la Bourgeoisie et le Prolétariat et que suppose la lutte de classe. Il s'agit en définitive de la création et de la formation d'un monde nouveau, animé par une âme nouvelle, et qui s'oppose à la civilisation bourgeoise comme le christianisme s'est opposé au monde antique : la question dépasse donc infi-

---

idées claires et distinctes. On sait la résistance que le gothique a longtemps rencontrée chez nous et combien il heurtait le goût d'un Voltaire, qui le trouvait *barbare*, tout comme un drame de Shakespeare; (et je crois bien que Charles Maurras n'est pas loin de penser et de sentir encore sur ce point comme Voltaire); la théorie de la lutte de classe apparaît sans doute à la plupart de nos Français comme aussi *barbare*, aussi *gothique*, qu'une cathédrale, un drame de Shakespeare ou la *Logique* de Hegel — toutes choses qui ont longtemps semblé peu assimilables au goût français et à la raison française, que l'on a fini tout de même par comprendre, par admettre et même admirer (tout au moins, les cathédrales et Shakespeare ont cause gagnée; pour Hegel, ce n'est pas encore fait, il y a toujours violente résistance). Le Français est peu doué pour la métaphysique; il est *positiviste* dans l'âme comme l'Anglais est *empiriste*; Descartes n'est guère en effet qu'un positiviste avant la lettre, et le seul cerveau métaphysique que le xix<sup>e</sup> siècle ait produit, je veux dire Proudhon, n'est pas encore reconnu comme tel par nos professeurs tant d'Université que d'Eglise. *Le bon sens gaulois* est rebelle à la métaphysique, comme l'oreille française est restée longtemps réfractaire à la symphonie; il s'est pourtant constitué en France un public musical très raffiné et très averti, mais cela n'a pas été sans peine; on trouvait évidemment Wagner aussi *gothique* que Shakespeare et Hegel. Il est

niment une misérable question de salaires ou d'heures de travail.

La grandeur de Marx est précisément d'avoir le premier, très nettement, conçu cette métaphysique de la lutte de classe, dont on trouve, chez Proudhon, certes, tous les éléments, mais à laquelle il n'est jamais parvenu d'une manière aussi caté-

---

entendu que la France est le pays du goût et de la mesure; on le proclame assez sur tous les tons, et il n'y a évidemment qu'un Victor Hugo, à moitié espagnol, pour admirer Shakespeare comme une brute. Et ce n'est pas une question de latitude: Voltaire estimait Dante aussi *barbare* que Shakespeare. Pays de petite et moyenne propriété, la France témoigne souvent d'une certaine inaptitude au sublime, et c'est pourquoi, sans doute, Maurras s'est écrié, un jour, lorsqu'il a voulu ramener le génie français à... lui-même: *fuyons le sublime à la mode*. Le sublime est exotique: il s'appelle Shakespeare en anglais, Dante en italien, Tolstoï en russe, Hegel, Wagner et Marx en allemand. Etre *marxiste* est actuellement considéré par nos nationalistes comme équivalent d'être *antifrançais*: je ne sais pas cependant si c'est bien servir la France que de la reconnaître incapable d'admirer autre chose que Voltaire et Béranger; le socialisme, tel que Marx l'avait conçu, renfermait un mythe grandiose, dont il faut bien se garder de diminuer le caractère mystérieux et infini, si l'on veut lui conserver toute sa valeur morale; si vraiment nous sommes condamnés aux platitudes réformistes, au socialisme purement démocratique, électoral et parlementaire ou à un syndicalisme corporatif, c'est reconnaître que nous sommes impuissants à dépasser les limites *très bourgeoises* d'une honnête médiocrité et que la grandeur nous est inaccessible.

gorique et aussi expresse que son émule germain, sauf peut être dans la *Capacité*, où l'idée de la scission est, pour la première fois, présentée dans toute sa netteté — une netteté juridique que Sorel trouve même supérieure à celle de Marx. Et la grandeur de Sorel est d'avoir dans les *Réflexions sur la Violence* repris et réimaginé, après Marx, ce que Benedetto Croce a appelé un rêve grandiose, sous la forme du mythe de la grève générale. Croce, avant la guerre, avait dressé ou cru pouvoir dresser l'acte mortuaire du socialisme et du syndicalisme : ce prolétariat héroïque, conçu par Marx et Sorel, lui semblait alors et pouvait sembler alors un *vrai mythe* — au sens vulgaire du mot; partout, le réformisme et le nationalisme triomphaient, et à la déclaration de guerre, en août 1914, l'inexistence du socialisme fut évidente : la II<sup>e</sup> Internationale s'avéra non seulement impuissante à empêcher la guerre, mais on vit ses chefs, dans les différents Etats, coopérer en personne à la Défense nationale ! Croce n'eut donc pas tort en 1914 de déclarer le socialisme mort; mais il est des morts qu'il faut qu'on tue, et depuis 1914, il s'est passé un fait nouveau, la Révolution russe a éclaté, et Lénine a pu tenter une mise en application du « rêve » de Marx et de Sorel : la philosophie marxiste et sorelienne a trouvé en Lénine l'homme d'Etat génial, le héros à la volonté de fer, assez audacieux, assez téméraire même, pour oser, en terre russe et dans des conditions d'une extra-

ordinaire difficulté, une expérience socialiste, que *les orthodoxes* ont pu juger contraire aux dogmes, mais dont tous les vrais marxistes, ceux qui ont saisi l'esprit, et non la lettre seule de la doctrine, ont reconnu au contraire qu'elle portait toute vive la marque du maître. Et maintenant, grâce à la Révolution russe, grâce à Lénine, *le socialisme est ressuscité*; ce mort dont un philosophe (et certes un des premiers philosophes de l'Europe actuelle, un des hommes dont l'indépendance d'esprit s'est affirmée pendant la guerre d'une manière éclatante) avait dressé solennellement l'acte mortuaire, est sorti de sa tombe, pour réapparaître, aux yeux de l'Europe bourgeoise terrifiée, sous une forme qui semble lui être particulièrement désagréable et odieuse, sous cette forme bolcheviste et soviétique, dont l'influence sur les masses ouvrières est déjà si grande et si souveraine que nos intellectuels bourgeois, étonnés, désorientés, désarçonnés, ne peuvent la comparer qu'à une sorte de névrose, de mirage, de magnétisme — toutes expressions qui traduisent à la fois et la puissance du phénomène et l'impuissance rationaliste de ses commentateurs épouvantés. Mais sera-ce la première fois que l'Orient — l'Orient instinctif, spontané et mystique — aura joué vis-à-vis de l'Occident rationaliste, sceptique et matérialiste, le rôle de *réveilleur*? Le christianisme n'est-il pas sorti de l'Orient, lui aussi, et n'est-il pas devenu la religion des peuples occidentaux? Le socialisme, d'ailleurs, est comme

le christianisme qu'on croit toujours sur le point de mourir, et qui renaît sans cesse de ses cendres ; toujours, en effet, il se trouve des groupes ardents et passionnés où l'idée chrétienne se rajeunit et reprend une force nouvelle ; de même, toujours il se trouve des groupes révolutionnaires où l'idée socialiste se retrempe, ressuscite et de là rayonne sur le monde ouvrier avec une puissance renouvelée. Sorel, par une comparaison d'une justesse psychologique étonnante, a même pu comparer le révolutionnaire qui trahit ou s'assagit au prêtre défroqué : ce sont deux êtres également *démoralisés*, et qui, perdant la foi, perdent en même temps toute *vertu* spirituelle, et restent voués au *nihilisme moral* le plus affreux.

Cette perpétuelle renaissance de l'idée socialiste en démontre la réalité et l'immortalité ; on peut dire d'elle qu'elle est une acquisition définitive de l'histoire humaine. Ce prolétariat héroïque, capable de dresser en face de l'Europe bourgeoise une nouvelle table des valeurs, il existe vraiment, il n'est pas une création imaginaire de Marx ou de Sorel ; le prolétariat russe nous le montre, à l'heure actuelle, en action, et exerçant sur tous les autres prolétariats une influence fascinatrice extraordinaire. Sans doute, dans les pays dits vainqueurs, dans les pays où la ploutocratie démagogique, grâce à une exploitation éhontée du sentiment national, a pu redonner à l'idée bourgeoise un regain de relief et de vigueur, l'idée ouvrière et



socialiste a pu sembler se troubler, pâlir et perdre de son prestige; le socialisme, en devenant parlementaire, et le syndicalisme, en devenant réformiste, deviennent *nationaux*, c'est-à-dire *bourgeois*; la II<sup>e</sup> Internationale a fait faillite, parce qu'elle a accepté que, dans chaque pays, le prolétariat se rangeât docilement derrière la bourgeoisie pour collaborer à la défense nationale; cette attitude était la négation même du socialisme, dont la prémisse fondamentale est que les divers prolétariats constituent, vis-à-vis des diverses bourgeoisies nationales, *une masse révolutionnaire unique et homogène*, se refusant à participer à la guerre des Etats pour ne plus vouloir mener que la guerre des classes. La Bourgeoisie le sait bien, elle le comprend admirablement, mieux que le prolétariat lui-même, trop facilement dupe encore des préjugés nationaux et chauvins; et quand elle a vu, en août 1914, les socialistes et les syndicalistes, après s'être pourtant déclarés *antipatriotes* et *internationalistes* et avoir affirmé solennellement qu'ils répondraient à une déclaration de guerre par la Révolution, prendre docilement le chemin de la frontière, elle a ressenti une joie singulière, elle a respiré, elle s'est dit : je suis sauvée; et, dans sa joie, elle a éprouvé un moment pour ce bon prolétariat si sage, qui consentait encore à se faire tuer pour elle, un regain de tendresse; *le poilu* est devenu sympathique; toute la *bonne société* s'est penchée sur lui avec attendrissement, et la Bour-

geoisie a entonné, gaillarde et toute rajeunie, le chœur de l'Union sacrée — un chœur qu'elle voudrait bien qu'on continuât à chanter unanimement, mais dans lequel elle commence à discerner avec terreur de fâcheuses dissonances. *Inde iræ...* C'était si simple pourtant; on devait rester unis après la guerre, comme on l'avait été pendant la guerre; tous ouvriers de la Production nationale, comme on avait été soldats de la Défense nationale; l'Union sacrée continuait sur le terrain économique, comme elle s'était faite et cimentée dans les tranchées pendant quatre ans: pourquoi rompre ce beau concert national? Ah! n'écoutez plus ce prophète *boche* qui s'appelait Karl Marx; sa philosophie de lutte de classe est une imagination creuse; sa conception d'un prolétariat révolutionnaire international une rêverie insane: France d'abord! Et n'écoutez pas ce Lénine, cet agent masqué de la *Bochie*, qui voudrait redonner à ces conceptions d'un intellectuel boche un semblant de réalité; ouvriers français, vous êtes Français d'abord! vous ne voudrez pas être les esclaves de Berlin, ou de Moscou, qui n'est qu'un Berlin camouflé... Soldats de la Grande Guerre, vous ne pouvez pas être les soldats de cette *infâme* guerre des classes, qui n'est qu'une invention boche, puisque, tout d'abord, de classes, il n'y en a point, et qu'il n'y a plus que des Français, tous prêts à servir la grandeur française et à mourir pour elle!

Nier la possibilité d'un prolétariat international

capable de s'opposer héroïquement et révolutionnairement à la bourgeoisie; à la faveur de la dernière guerre, essayer de souder, dans chaque pays, en un bloc national compact et indissoluble, dont la bourgeoisie aurait naturellement la direction et serait l'âme, toutes les classes, entre lesquelles on nie toute opposition fondamentale et dans lesquelles on ne voit plus que des compartiments nés de la division du travail social; à la division en classes, déclarée métaphysique, abstraite, et d'invention germanique, substituer la division en métiers ou corporations, réalité dite bien française, et donner à ce faisceau national ainsi solidement reconstitué, pour idéal, la grandeur française, c'est-à-dire l'hégémonie française en Europe, sous prétexte que la France, étant l'héritière de Rome et d'Athènes et représentant le maximum possible et acquis de civilisation, le monde ne pourrait évidemment que se réjouir de goûter les bienfaits de la *paix française* au lieu d'être réduit à subir, si nous avons été vaincus, les horreurs de la *paix allemande* — la France n'est-elle pas restée d'ailleurs la Fille aînée de l'Eglise, et son triomphe n'est-il pas le triomphe même du catholicisme, de même qu'étant toujours également la Fille aînée de la Révolution, son hégémonie ne pourrait être que celle de la Justice en personne — et l'on voit communier dans cette *religion française* blancs et bleus, royalistes et républicains, Eglise et Université, France d'avant 89 et France née de 89,

tous réconciliés en ce Bloc national, dont ils voudraient évidemment que les socialistes consentissent aussi à faire partie, en se ralliant par exemple autour de la mémoire de Proudhon, socialiste soi-disant bien français (1), et en désertant les aigles de Marx, socialiste *boche*, — et il y a pas mal de soi-disant révolutionnaires, se rattachant soit à la tradition blanquiste (Blanqui, type du so-

---

(1) On a voulu faire, on voudrait aujourd'hui faire de Proudhon le maître d'un socialisme soi-disant national ou français, par opposition à Marx et au socialisme dit *boche*; la mode, actuellement, est de dresser Proudhon contre Marx! Mais Sorel, dans la 2<sup>e</sup> édition de ses *Matériaux d'une théorie du prolétariat*, a crevé ce ballon d'essai, d'une façon définitive et péremptoire, en citant de Proudhon quelques textes décisifs : la chose est désormais jugée. L'homme qui a écrit : *là où est la justice, là est la patrie*, ne peut à aucun titre passer pour un nationaliste, et il suffit de lire sa *Correspondance* pour savoir avec quelle sévérité il a souvent jugé la France dont il a passé les dernières années de sa vie à désespérer, parce qu'il la voyait suivre les voies douteuses de la contre-Révolution. Et si aujourd'hui il pouvait voir nos Français s'ériger en gendarmes de la réaction européenne, quels cris de colère et de dégoût ne pousserait-il pas ! Il y a même, dans cette *Correspondance*, des jugements sur l'Allemagne et la Russie susceptibles de scandaliser fortement nos nationalistes, pour qui ces deux nations sont aujourd'hui des pestiférées et qui semblaient à Proudhon au contraire plus sur la voie du progrès que la France; mais la *susceptibilité* nationale de nos chauvins est incommensurable : ils ne sauraient admettre évidemment que la France *n'est plus la première nation du monde*.

cialiste *patriote*) soit à la tradition guesdiste (Parti ouvrier *français*) soit, d'une manière générale, aux traditions de la *grande Révolution française*, assez disposés par chauvinisme à marcher dans la combinaison — en un mot, à l'Internationale ouvrière opposer cette *religion française*, tel est évidemment le plan de nos nationalistes. Et certes, il aurait pu réussir; il avait même pour lui toutes les chances possibles de succès, le chauvinisme, cette *idiotie nationale*, comme disait Proudhon, ayant autant de force dans les milieux démocratiques que dans les milieux conservateurs, si... la Révolution russe n'avait pas éclaté. La guerre eût constitué le triomphe absolu de la bourgeoisie, elle eût permis à notre démocratie bourgeoise de consolider pour longtemps sa domination, si Lénine n'avait pas dressé, face à l'Europe ploutocratique, cette Russie des Soviets, qui en est désormais le cauchemar et en sera le fossoyeur — le fossoyeur prédit par Marx. Malheureusement pour nos nationalistes, la Révolution russe est désormais un fait acquis, et dont l'influence idéologique ne fait que commencer. Nos socialistes, comme des gens qui reviennent de très loin, ont beau avoir une peine extrême à reprendre leurs esprits; leur faiblesse et leur couardise ont beau être incommensurables; lentement, mais sûrement, le mouvement ouvrier français, un moment abruti par la guerre, et dès avant la guerre, par le parlementarisme et le réformisme, reprend le chemin de la vraie tradition

révolutionnaire, celle de Proudhon et de Marx, que Lénine, magistralement, a rouverte pour tous les socialistes occidentaux, beaucoup trop engagés dans les voies nationales ou bourgeoises, en créant, sur le cadavre putréfié de la II<sup>e</sup> Internationale, cette III<sup>e</sup> Internationale, dont l'internationalisme paraît ne devoir plus être seulement verbal, mais bien vivant et agissant.

Et maintenant, pour nous Français, la lutte est engagée entre cette III<sup>e</sup> Internationale, dont le centre est à Moscou, et cette *religion française*, ce *chauvinisme intégral* (1), dont il ne faut pas se dissimuler la force encore très grande, même dans les milieux qui se croient révolutionnaires; il suffit de penser au cas d'un Hervé, qui naguère lança l'antipatriotisme et qui, aujourd'hui, fait sa partie, et quelle partie! dans le chœur de l'Union sacrée; et que de socialistes, hélas, pour avoir admis *le souci national*, ont vu lentement s'évanouir et se dissiper tout leur socialisme pour se retrouver finalement de simples bourgeois! La situation est d'une clarté fulgurante et ne souffre aucune compromission : ou l'on est nationaliste, c'est-à-dire un fidèle de cette *religion française*, qui dit : France d'abord, et conçoit tout en fonction de la France; ou l'on est internationaliste, c'est-à-dire qu'on conçoit tout au contraire, même la France, en

---

(1) Voir note finale H.

fonction de cette Révolution européenne dont Proudhon, dans ses *Notes et éclaircissements*, à la fin de la *Justice*, suivait les manifestations et les progrès avec une attention et une vigilance passionnées, et à propos de laquelle Marx, un jour, s'écria : « Bien creusé, vieille taupe ! »

L'Histoire, disait Hegel, est un Jugement : peuples et classes passent sur la scène, montant et descendant, selon qu'ils savent plus ou moins vaillamment porter l'Esprit du monde, ou ce que le poète Lucrèce appelait le flambeau de la vie : *et quasi cursores vitæ lampada tradunt !* Ce qui nous guette tous, peuples, classes ou individus, c'est ce quiétisme éternel, qui s'insinue au cœur des plus braves, et les fait aspirer à ce repos et à cette béatitude pour lesquels l'homme n'est pas né et qui ne saurait être la loi de ce monde, qui est une loi de guerre, de travail, de création, d'invention et de production perpétuelle. Marche, marche toujours — jamais satisfait, toujours travaillé par le tourment de l'infini à réaliser et irréalisable, tel est l'*impératif catégorique* qui s'adresse infatigablement à l'homme et auquel il ne peut désobéir, sous peine de dégénérescence et de décadence immédiates. *Tension* ou *détente* — tension, c'est-à-dire ascension spirituelle, perpétuelle victoire de l'esprit se refusant à l'automatisme de la matière, et se violentant lui-même par ce que Bergson appelle d'un terme bien significatif *une torsion* pour remonter et transcender ce courant de dé-

tente, au bout duquel se trouve la nuit spirituelle, la torpeur, l'engourdissement, la chute dans la monotone répétition des mêmes gestes matériels, l'enlisement dans le borbier matérialiste — telle est l'alternative que nous pose l'évolution créatrice. *Progrès ou décadence*, nous dit de même Proudhon dans son admirable IX<sup>e</sup> étude de la *Justice*, c'est-à-dire perfectionnement ou dissolution de l'humanité par elle-même, toute société progressant par le travail, la science et le droit idéalisés, ou rétrogradant par la prépondérance de l'idéal, c'est-à-dire du quiétisme préférant aux fatigues de la création sociale les jouissances de la délectation solitaire, et, écoutons-le : « Maintenant le règne de l'idéal pur, comme celui de l'absolu, dont il est une forme, touche à sa fin. L'art pour l'art, et tout ce qui le rappelle : le romantisme, le césarisme, le papisme, est discrédité ; le travail et le droit sont les deux grands principes de qui doivent relever désormais toutes les créations de l'idéal. Les idoles sont renversées : la débauche contemporaine leur a porté le dernier coup. L'heure sonnera bientôt des assises perpétuelles et de l'incorruptible jugement... »

La vieille Europe, au sortir de la soi-disant Grande Guerre, présente l'aspect le plus lamentable, et son avenir est fait pour inspirer les plus poignantes inquiétudes : ou le conflit franco-allemand continuera à empoisonner l'atmosphère européenne, et le traité de Versailles a tout fait



pour que cet empoisonnement soit profond et de longue durée; ou, surmontant ce conflit, le plus funeste à la civilisation qui fût jamais, l'Europe reconstituera son unité spirituelle, réparera ses ruines immenses et reviendra à la santé. Autrement dit, *l'Europe sera bourgeoise*, c'est-à-dire livrée aux conflits désastreux et désormais profondément vains des divers Etats capitalistes, car nous l'avons vu, cette continuation de la guerre des Etats, réduite à une simple contestation d'intérêts rivaux, ne peut plus avoir aucune valeur civilisatrice et s'avère incapable d'engendrer aucun sublime; ou *l'Europe sera prolétarienne*, et cela suppose le triomphe de la Révolution russe, entraînant les prolétariats allemand, français et italien, dans une guerre vraiment libératrice, une vraie guerre de l'Indépendance européenne, *un 1813 européen*, qui balayera la ploutocratie et ouvrira pour le monde une ère nouvelle, l'ère prolétarienne... Une tâche redoutable, grave et sublime s'impose aux socialistes; mais pour qu'ils la remplissent, il faut qu'ils en prennent une conscience, parfaitement claire et qu'ils rompent avec tous les préjugés d'origine nationale ou chauvine qui obscurcissent, troublent et affaiblissent leur audace révolutionnaire. Le problème est européen; le laisser, peu ou prou, ramener aux proportions d'un problème national, c'est se placer sur un terrain où l'on est vaincu d'avance et où l'on ne pourra étaler, comme on l'a fait jusqu'ici, qu'une

faiblesse lamentable, dont l'ennemi tire naturellement un parti merveilleux.

Aucun scrupule ne peut plus d'ailleurs les arrêter : en 1914, on conçoit encore que des révolutionnaires aient pu considérer la guerre qui commençait comme une guerre libératrice : il s'agissait d'abattre l'Allemagne féodale et d'écraser le militarisme prussien ; et le prolétariat français a pu se laisser, une fois encore, entraîner à la guerre pour une cause qui pouvait lui sembler avoir une portée révolutionnaire, tout comme le prolétariat allemand, à qui l'on a présenté la guerre comme une guerre contre la réaction tzariste : on sait que Marx avait de forts préjugés slavophobes. Mais aujourd'hui, en 1923, il n'y a plus, comme disait déjà Proudhon, *un seul cas rationnel de guerre* ; la situation est complètement éclaircie, l'Allemagne féodale a été vaincue, le tzarisme est à terre, l'Europe bourgeoise a consommé son unité ; il ne lui reste plus qu'un seul antagoniste, et c'est la Russie prolétarienne, la Russie des Soviets. Devant le prolétariat révolutionnaire, le terrain est donc complètement aplani et déblayé ; et son devoir est tout tracé : c'est, suivant hardiment l'exemple de Moscou, de déclarer à cette Europe bourgeoise une guerre ouverte et de transformer la guerre des nations en une vaste et formidable guerre des classes. Il faut qu'il prenne au mot la bourgeoisie et qu'il lui dise : oui, votre grande guerre, aura

bien été *la dernière guerre*, la *dernière guerre des Etats*; je vous ai fait une dernière fois crédit; mais, maintenant, je prends la partie en mains, et je marche pour mon propre compte... contre vous ! Je fais, insinuez-vous, moi, prolétariat français, le jeu de l'Allemagne, et Moscou n'est qu'un Berlin camouflé? Chansons dont j'ai oublié l'air! Vous voulez, vous, bourgeoisie française, écraser complètement l'Allemagne, en faire votre esclave : mais, moi qui me sens le frère du prolétariat allemand, plus que je ne suis votre compatriote, je vous déclare que je considère l'Allemagne comme un grand peuple producteur que je ne consentirai jamais à voir réduire en esclavage, pour vous assurer, à vous, ploutocrates de Paris, des rentes perpétuelles et le droit de ne rien faire. Les ruines que le militarisme allemand — et le vôtre — ont accumulées, nous les réparerons ensemble, fraternellement unis, nous, prolétaires allemands et français; mais nous ne voulons plus que la vie européenne soit empoisonnée par un conflit sans issue, sans portée et désormais sans valeur civilisatrice. Le grand peuple allemand, peuple de travailleurs, peuple de savants, peuple de musiciens et de philosophes, patrie de Humboldt, de Kant et de Hegel, de Bach, de Beethoven et de Wagner, de Marx et de Nietzsche, dont la part contributive à la civilisation a été si grande et si éclatante qu'il faut être, comme seul un bourgeois lettré peut

l'être, aveuglé par une haine stupide (1) pour chercher à en diminuer l'importance et la grandeur, j'estime moi, prolétariat français, que ce peuple a parfaitement droit à l'existence et qu'on doit lui laisser la possibilité de continuer à collaborer à l'œuvre commune de l'histoire. Nous nous sentons, nous, prolétaires socialistes, complètement étrangers à vos haines nationales, à vos haines de races; nous estimons que chaque peuple, tout en obéissant à son génie particulier, doit pouvoir, au sein de l'Internationale, qui ne sera pas une Babel, mais une fédération de peuples libres, se développer pleinement et harmonieusement. Votre nationalisme nous est odieux; il est fait de préjugés stupides, de routines crasseuses, de réactions féroces; et votre patriotisme n'est que l'exploitation éhontée d'un sentiment, qui, certes, est indestructible dans l'âme des peuples, le sentiment de l'indépendance nationale, et que, nous aussi, nous partageons, puisque vous voyez bien avec quelle énergie et au prix de quels sacrifices les ouvriers russes savent défendre contre vous leur « patrie socialiste ». Marx a bien déclaré dans le *Manifeste communiste* que « les ouvriers n'ont pas de patrie ». Mais ce n'était là, évidemment, que la constatation de ce fait flagrant, à savoir que la bourgeoisie, maîtresse de l'Etat et seule *possessio*nnée, n'a laissé aux prolétaires que l'ombre

---

(1) Voir note finale I.

d'une patrie, et que, traqués, bannis, hors la loi, les révolutionnaires ne pouvaient avoir sur la patrie qu'une philosophie de proscrits. C'est dans le même sens qu'il a parlé de la famille : son ironie sarcastique et méphistophélique constatait simplement l'état de misère *et de dissolution* où le capitalisme a réduit la famille ouvrière. Il ne pouvait pas plus s'agir pour lui de conclure à la « communauté des femmes », qu'à une sorte d'internationalisme qui serait une confusion babelique de peuples dénués de toute liberté, de toute originalité, de toute personnalité (1). Vous parlez

---

(1) Il y a certainement un internationalisme abstrait et « passe-partout » comme dit Sorel (voir note (3) Appendice III de la 2<sup>e</sup> édition des *Matériaux*, p. 437), qui n'est qu'une variante de cet humanitarisme pacifiste, démocratique et quiétiste où toutes les races et tous les peuples sont arbitrairement égalisés. Or, il y a, du point de vue de la productivité et de la civilisation, *une échelle de peuples* dont les démocrates ne tiennent pas compte, mais que des socialistes, s'ils restent fidèles à l'esprit de Proudhon et de Marx, ne peuvent négliger : les points de vue démocratique et socialiste, ici encore, s'opposent radicalement. Proudhon n'hésita pas à ratifier les partages de la Pologne; Marx était antirusse; dans le conflit italo-yougoslave, Sorel donnait raison à l'Italie... Il n'est pas toujours d'un discernement facile et évident, dans l'enchevêtrement du conflit des peuples et des classes, de voir où se trouve le véritable intérêt prolétarien. Tous les démocrates détestaient l'Allemagne de Guillaume II, mais les socialistes ne pouvaient pas ne pas voir qu'en conspirant la ruine de ce grand peuple producteur qu'est le peuple allemand pour assouvir la haine des ploutocrates de Paris et de Londres,

toujours, vous, bourgeoisie française, de la France, comme si, vraiment, vous aviez le monopole du

---

qu'une jalousie féroce faisait aboyer contre cet audacieux empêcheur de profiter en rond, paisiblement, des butins mondiaux dont ils étaient nantis, ils auraient travaillé pour ainsi dire contre eux-mêmes. Au risque de scandaliser nos farouches *antiboches* et de leur apparaître comme un *bochophile* outrancier et un *mauvais Français*, je dirai même que le spectacle de cette Allemagne, subissant l'assaut de tous les peuples que l'or anglais soudoyait, tel un sanglier assailli par une meute, et soutenant cet assaut pendant quatre ans, seule, bloquée, resserrée dans un étau, ne pouvant compter que sur ses propres ressources, et obligée pour essayer de rompre le cercle de fer qui se rétrécissait sur elle, de recourir à cette guerre sous-marine qui fut un acte de désespoir stoïque et fou, ne manque pas de grandeur et excite cette *pitié métaphysique* qui saisit l'âme à la vue du destin tragique des forts écrasés sous les coups multipliés d'une coalition de faibles, mais de faibles rusés, retors, au coffre-fort pansu et bien garni. Il n'a manqué évidemment à cette grandeur qu'une *fin convenable et adéquate*; mais la bourgeoisie allemande, comme naguère la bourgeoisie française Napoléon, lâcha Guillaume II, et le dénouement fut lamentable. — Et non seulement l'internationalisme ouvrier ne doit pas être un internationalisme abstrait et passe-partout, mais il y a un *nationalisme révolutionnaire* dont la valeur ne doit pas être sous-estimée. Sorel naguère discernait des *socialismes nationaux*; et l'on peut voir réfléchis, comme en un miroir très fidèle, le caractère et le génie de chaque peuple dans les divers mouvements ouvriers; entre les divers prolétaires, qui évidemment *doivent* constituer une masse révolutionnaire unique et homogène, il y a néanmoins des différences énormes de tempérament et de conception;

génie français; mais de quelle France entendez-vous parler? On en peut distinguer au moins

---

l'ouvrier anglais ne ressemble en rien à l'ouvrier russe, ni celui-ci à l'ouvrier américain; l'allemand, l'italien et le français ne présentent pas de différences moins grandes. Les traditions historiques nationales, où chaque peuple est comme immergé, sont trop différentes pour rendre possible cet internationalisme tout abstrait dont je parlais plus haut. Et l'on n'ignore pas qu'en tout pays, c'est le peuple, beaucoup plus soudé au sol et à la langue et à tout ce qui constitue une patrie, que les classes riches, dont la vie est plus cosmopolite, (la richesse étant un facteur de rapide *dénationalisation*), qui représente ce qu'il y a en tous pays de plus indigène. Aussi ne serait-il pas difficile de montrer tout ce qu'un mouvement vraiment révolutionnaire représenterait de *valeur nationale*; le bolchevisme contribuera certainement à rendre au génie russe toute son originalité et déjà Moscou, *la ville sainte*, a remplacé Pétrograd, cette création artificielle d'un Tzar, comme vraie capitale de la Russie: la Russie, par là, est remise sur l'axe véritable de sa nationalité. Est-ce que Proudhon, qu'on a pu comparer à un *vieux Français*, ne représente pas ce qu'il y a peut-être de plus authentiquement national dans notre tradition révolutionnaire? Il y a en lui toute la sève gauloise — la sève d'une race au génie essentiellement franc, libre, direct, indépendant. Rien de plus *russe* que le Soviet, comme rien de plus *anglais* que la trade-union, ou de plus *français* que les Bourses du Travail, comme Pelloutier les voulait organiser. L'unité ne doit jamais être extérieure et gouvernementale, mais libre, spirituelle, vivante, organique — et *l'unité révolutionnaire* plus que n'importe quelle autre. (Voir à ce sujet la préface que Sorel a mise au livre de Pelloutier sur *l'Histoire des Bourses du Travail*, et où ce point, extrêmement important,

trois — une France blanche, une France bleue et une France rouge, pour leur donner leur couleur

---

est parfaitement mis en lumière.) La *routine bourgeoise*, dont la pratique ouvrière reste trop souvent prisonnière, ne voit d'unité possible que par un organisme central, autrement dit par l'État; et c'est ainsi qu'on a été amené à constituer la C. G. T., qui constitue une sorte de gouvernement ouvrier, *d'État ouvrier*. Mais, comme la nature de tout État est d'être *conservatrice*, la C. G. T., une fois formée, n'a pas tardé à devenir réformiste et à pactiser avec l'État bourgeois : c'était fatal. Aujourd'hui, quand on parle de rallier le drapeau de Moscou, il ne peut pas s'agir de se soumettre *perinde ac cadaver* au gouvernement de Lénine, et de constituer une sorte *d'État ouvrier international* dont le siège serait à Moscou; c'est là une utopie, qui serait aussi vaine et aussi irréalisable que la *Société des Nations*, État surnational. Il s'agit de créer, autour de Moscou comme drapeau de ralliement et symbole spirituel sur la signification duquel il ne peut y avoir aucun doute, une *unité révolutionnaire internationale toute intellectuelle, toute morale*, libre et vivante, qui respectera, cela va sans dire, l'originalité des divers mouvements ouvriers nationaux dont la formation historique et les traditions sont si différentes : l'histoire ne se fait pas par décret transcendantal, elle est une création spontanée de forces autonomes dont l'originalité doit être respectée sous peine de ne faire qu'œuvre abstraite, utopique et tout à fait vaine. La II<sup>e</sup> Internationale n'avait été qu'un gouvernement de chefs socialistes, qui ont vite lâché pied; il faut espérer que la III<sup>e</sup> ne suivra pas les errements de la I<sup>e</sup> et de la II<sup>e</sup> Internationales et sera enfin cette *unité ouvrière libre* où les divers génies des divers mouvements ouvriers s'exprimeront et s'épanouiront en toute spontanéité et autonomie.



vraie : la France d'avant 89, celle d'après 89, et celle que nous, révolutionnaires, nous voulons fonder; et, à moins de vouloir ramener la patrie à une simple expression géographique et territoriale, sans aucun contenu spirituel, on est bien obligé, en fait, de dire, quand on parle de la France, à quelle France on se réfère. Quels sont vos héros ? Saint Louis et Jeanne d'Arc ? ou Voltaire et Béranger ? Nous, nous avons les nôtres, qui sont tout aussi Français, et pour ne parler que du seul Proudhon, personne ne dénierait à ce Franc-Comtois des Marches de Bourgogne, à ce *rustre héroïque*, comme Maurras lui-même l'a appelé, à ce génie tout plébéien dont un écrivain italien, Oriani, a dit qu'il était la plus vaste conscience révolutionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle, personne ne dénierait qu'il fut un magnifique Français, et qui honore autant le nom français qu'un Corneille, un Bossuet, un Pascal ou un Flaubert. Vous parlez toujours de la « France éternelle » ; eh ! sans doute, nous aussi, nous croyons à la France éternelle ; mais quels en sont les traits véritables ? Il y eut une France féodale : elle est morte, c'est vous qui l'avez portée en terre ; il existe une France bourgeoise, et nous espérons bien lui faire le même sort que vous avez fait à la France féodale ; il y aura une France prolétarienne, et, dans cette France prolétarienne, les traits véritables de la France éternelle se retrouveront sans doute, mieux accusés peut-être encore — ce génie franc, libre, clair, direct et révolution-

naire, dont Proudhon trouvait l'expression authentique dans nos grands écrivains classiques, de Rabelais à Beaumarchais, et dont lui-même est une manifestation si forte et si originale, aussi éloignée du cléricisme cagot que de l'irréligion homaisienne, riche de bon sens, comme il convient à une race essentiellement paysanne, et en même temps d'un idéalisme magnifique, cet idéalisme qui lui a fait faire tour à tour, les croisades, les guerres de la Révolution et de l'Empire et... ne vous déplaît, la Commune de Paris.

Vous nous reprochez d'avoir pour l'Allemagne une tendresse toute particulière, et que vous trouvez si sacrilège que nous vous faisons positivement horreur. Et nous n'aurons pas la lâcheté, ni la faiblesse d'esprit, de dire que c'est à tort que vous nous faites ce reproche. Eh oui, nous le déclarons bien haut, nous avons pour la grande Allemagne, patrie de Luther, de Hegel et de Marx, une admiration que nous ne chercherons jamais à dissimuler. Vous voudriez nous entraîner — dans un but qui n'est que trop clair — à partager votre *haine du Boche*; mais, tenez-vous le pour dit, « nous ne marchons pas ! » Votre haine du germanisme nous paraît stupide, et nous ne renierons ni la Réforme ni le romantisme, ni le marxisme, pour le simple avantage de vous faire plaisir. Nous savons bien que pour vous, ainsi que l'un des vôtres l'a ingénûment avoué, le protestantisme est inférieur au catholicisme, parce qu'il est

plus... chrétien : vous avez du catholicisme une conception gouvernementale et... bourgeoise qui en fait une sorte de *césarisme spirituel*, qui nous est odieux. Vous voyez toujours dans l'Eglise, à la manière bonapartiste, une gendarmerie sacrée (1), chargée d'enseigner aux peuples la résignation à l'ordre établi. Et cela nous semble tout à la fois profondément injurieux pour l'Eglise et par trop méprisant pour le peuple : un Auguste Comte, ce jésuite masqué de philosophie laïque, pouvait seul reprendre une conception aussi niaise et aussi basse. Le romantisme allemand ? Eh ! nous savons toutes les réserves qu'on peut faire au romantisme d'une manière générale, et, Dieu merci, notre Proudhon les a formulées assez énergiquement ; mais fallait-il vraiment en rester à la sécheresse toute bourgeoise, antipoétique et antimétaphysique, d'un Voltaire ? Sans le romantisme allemand, et sans Renan, qui en est l'héritier direct, nous en serions encore à cet anticléricalisme homaisien, dont Flaubert a donné une caricature immortelle. Est-ce donc rien que d'avoir renouvelé la poésie, élargi nos conceptions religieuses, et véritablement transformé la manière d'entendre l'histoire ? La métaphysique allemande, avec Kant et Hegel, nous a aidés à dépasser le maigre empirisme anglo-français du XVIII<sup>e</sup> siècle : est-ce là un apport médiocre à l'œuvre civilisatrice ? Quant au marxisme, oui,

---

(1) Voir note finale J.

nous le savons, vous voudriez nous le voir jeter aux orties, comme la dernière et la plus malfaisante des *inventions boches* ; mais, ne vous déplaise, nous n'en ferons absolument rien, et nous estimons que Marx, héritier d'ailleurs des romantiques et des grands philosophes allemands, a rendu au socialisme de trop grands services pour que nous rejetions son immortel enseignement. Marx a placé le socialisme sur sa véritable base ; il n'était avant lui qu'une *utopie bourgeoise* ; il en a fait une réalité prolétarienne ; il ne s'agit aujourd'hui que d'approfondir, à la lumière de l'expérience russe, la double influence de Marx et de Proudhon pour élaborer une philosophie révolutionnaire vraiment digne des grandes transformations qui se préparent.

Sur les ruines de l'Allemagne morcelée, et l'empire russe restant détruit et démembré, avec une grande Pologne, servant de « Bastion de l'Est » pour contenir tout ensemble la « vague rouge » et peser à revers sur l'Allemagne, vous avez fait le rêve de reconstituer la grandeur française et de redonner à la France l'hégémonie qu'elle eut du temps de Richelieu et de Louis XIV. Royalistes légitimistes et républicains conventionnels, vous croyez l'occasion propice pour porter enfin l'empire français jusqu'à cette « frontière naturelle » qu'est la rive gauche du Rhin, vers laquelle la politique de nos rois et celle de la Convention nationale tendit toujours sans pouvoir jamais, sauf

éphémèrement, la constituer. Et vous voudriez que la France fût la tête et le cœur de cette Europe nouvelle, ou soi-disant telle, et sa prépondérance ainsi rétablie signifierait pour vous au point de vue religieux la prépondérance du catholicisme sur le protestantisme et l'orthodoxie grecque vaincus et éliminés, et la reconstitution, sous l'égide française, de cette « chrétienté » qui exista au Moyen-âge et que ce barbare de Luther est venu briser; au point de vue politique, la prépondérance de l'Etat absolutiste sur la liberté révolutionnaire et la remise en question de tout ce qui est sorti du mouvement de 89; au point de vue social et économique, enfin, la restauration, plus ou moins bien déguisée, des antiques corporations, et la négation de ce socialisme maudit, en qui se cumulent et prennent toute leur néfaste virulence les principes de la Réforme et de la Révolution. Voilà le rêve, voilà le plan qu'en l'an de grâce 1923, vos lettrés ébauchent et formulent ouvertement ou en sourdine; et ce n'est rien moins, on le voit, que quatre siècles d'histoire biffés d'un trait de plume, avec tout ce que ces quatre siècles ont accompli de transformations énormes et essentielles; et je crois qu'il suffit de l'exposer pour apercevoir tout de suite que jamais rêve plus vain, plus antihistorique, plus « romantique » ne fut rêvé par des cervelles humaines, sauf peut-être celui de l'empereur Julien voulant, après la révolution chrétienne, restaurer le paganisme. Seuls des lettrés

français, avec la complète absence de sens historique qui les caractérise généralement en leur qualité d'anciens élèves des « Bons Pères » et de l'Université, pouvaient rêver un tel rêve!

Il s'agirait, en définitive, de faire triompher en Europe, grâce à l'hégémonie française, ces fameux principes d'ordre, d'autorité, de hiérarchie, de tradition sage, auxquels la Réforme d'abord, et la Révolution française ensuite sont venus donner un si grave ébranlement que le monde bouleversé ne peut plus retrouver son assiette et son équilibre. Mais n'y avait-il pas un peuple plus qualifié, et qui se croyait plus qualifié en effet, pour cette « restauration » et n'était-ce pas précisément cette Allemagne luthérienne à qui nos lettrés français ont voué une haine si féroce? Il restait en Europe un seul peuple chez qui la monarchie était restée populaire et vraiment monarchique — un peuple « Action Française » si l'on peut dire — et c'est ce peuple dont nos gens d'*Action Française* ont, plus que personne, conspiré et conspirent encore la ruine complète! (1). Charles Maurras, il est vrai,

---

(1) Charles Maurras répond à cela que les Hohenzollern ne sont que les singes des Capétiens, et de *mauvais singes*, et que si la résistance allemande prouve la bonté du principe monarchique, elle n'établit pas celle de la *race* teutonne, qui reste grossière, et décidément bien inférieure à la *race* gauloise : quelle n'est pas la supériorité du principe monarchique, s'écrie-t-il, quand on voit ce qu'il

nous répète tous les jours, pour expliquer sa haine farouche du germanisme, que « la Révolution est venue d'Allemagne et continue sans cesse à en venir ». C'est là une erreur historique absolue : la Révolution n'est pas venue d'Allemagne, mais d'Angleterre, par la voie de Voltaire ; et ce n'est pas à tort que Nietzsche voyait dans les idées dites françaises des *idées anglaises*. Quant à la Réforme

---

arrive à tirer de si méchants matériaux ! Et quelle ne serait pas la grandeur française, s'il pouvait de nouveau mettre en valeur, en France, une aussi riche, aussi belle, aussi fine matière nationale ! Il est bien inutile, naturellement, de discuter sur les mérites respectifs des races ; on n'arrivera jamais à convaincre un nationaliste français qu'il a tort de considérer la race française comme supérieure — pas plus qu'on ne persuaderait un pangermaniste qu'il se fourvoie en déclarant la race allemande *une race élue* ; ce sont là *des convictions* qui ne relèvent pas de la critique ; mais Charles Maurras avait toujours posé un *problème politique*, et non un *problème racial* (croit-il même à la race ? son nationalisme est-il ethnographique ?) et Charles Maurras ne niera pas que, dans l'Europe moderne, peu ou prou, mal ou bien, peu importe, l'Allemagne et la dynastie des Hohenzollern représentaient essentiellement le principe monarchique et la solution du problème de l'Etat par la monarchie et que contribuer à les ruiner et à les abattre n'était pas sans doute la meilleure façon de consolider ce principe en Europe. Il est vrai que l'espérance tenace de Maurras est de voir la France monarchique se substituer à l'Allemagne dans la direction du monde et la restauration de l'ordre universel : le roi de France, le Roi Très-Christien, reprendrait en mains l'œuvre séculaire des Capétiens, qui fut de fédérer l'Europe ; et nos nationa-

luthérienne, elle a un caractère de traditionalisme et de conservatisme tout à fait accusé et l'on peut dire du protestantisme luthérien qu'il est le plus *catholique* des protestantismes. Bossuet, dans ses *Variations*, parle de Luther avec une certaine révérence et l'on sait qu'il tenta, avec Leibniz, de rapprocher Rome et l'Allemagne luthérienne. Dans l'ensemble du monde protestant, on peut affirmer

---

listes de s'abandonner avec délices à ce beau rêve d'une restauration de la chrétienté sous les auspices de la France revenue enfin à sa tradition royale, catholique et romaine. Un seul obstacle à la réalisation de ce rêve magnifique : *l'Allemagne une, l'Empire allemand, le Reich* édifié par Bismarck ; et l'on comprend l'espèce de rage qui saisit Maurras en face de tous ceux qui ne veulent pas comprendre la nécessité impérieuse qui s'impose à la France de détruire l'unité allemande : il ne peut voir en eux que des traîtres, des vendus, des *ennemis de l'intérieur*, vis-à-vis desquels sans doute il ne lui répugnerait pas de renouveler les beautés de l'Inquisition ou de la Saint-Barthélemy. Quoi ! il y a là *une réussite historique*, toute proche, toute mûre, un fruit merveilleux à cueillir — et de méchants socialistes, suppôts de l'Allemagne, veulent se mettre en travers et tout faire avorter ! Rien que la mort n'est capable, assurément, d'expié un tel forfait ! Et à ceux qui objecteraient timidement à Maurras que la France n'est pas seule, qu'il y a l'Angleterre, à qui ce beau rêve d'une restauration en Europe de l'hégémonie française, contre laquelle elle noua naguère tant de coalitions, ne saurait convenir, et qui le fait très bien comprendre en toute occasion, Maurras n'est pas embarrassé pour répondre : mais, dit-il, vous n'avez pas à vous occuper tant que cela de l'Angleterre ! L'armée française est là, que diable, la seule



que la variété luthérienne est la moins « révolutionnaire » la « moins rationaliste » de toutes les variétés protestantes, tout comme Rousseau, dans le monde de l'Encyclopédie, représentait des idées bien plus conservatrices que tous les autres « philosophes ». Ce n'est pas la Révolution qui est venue d'Allemagne, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais bien plutôt la Restauration...

---

puissante en Europe : marchez, allez de l'avant, prenez la Ruhr, prenez la Haute-Silésie... de l'audace, encore de l'audace ! Vous n'avez pas le choix d'ailleurs : *fata nolentem trahunt*, il faut forcer le destin, ou périr. Et l'heure presse, elle a déjà passé, hélas, peut-être... Adieu, veau, vache, cochon, couvée ! La France, écrit-il même, ressemblera bientôt à la Perrette de la fable. — Je crois bien, en effet, que nos nationalistes d'*Action Française* ressemblent étrangement à la Perrette du bon La Fontaine, le *grand poète* de la Grande Guerre, selon Bainville ; et le bon sens — un bon sens narquois et quelque peu terre à terre de notre fabuliste national — paraît leur manquer totalement ; ils rêvent tout éveillés ; et ce sont de fameux *romantiques* que nos néo-classiques ! La Paix de Versailles n'est pas le traité de Westphalie, et nous n'avons plus, de Richelieu, que... son historien, le falot Gabriel Hanotaux, qui, malgré l'admiration qu'il professe pour le grand ministre de Louis XIII — sans doute pour avoir *achevé* la féodalité et *préparé* la démocratie — n'a pas encore prouvé qu'il pouvait le remplacer. Ce sont de bons lettrés que ces messieurs de l'*Action Française* ; et ils auront contribué à réveiller en France le goût de la culture classique ; mais il faut bien avouer qu'ils manquent complètement de tout sens historique et que leur culture philosophique laisse... beaucoup à désirer. Il est maintenant clair qu'ils ne com-

La vérité, c'est qu'en contribuant à vaincre l'Allemagne féodale, nos étourdis de conservateurs français ont travaillé à l'évincement définitif de ces fameux principes d'ordre, d'autorité, de conservation et de hiérarchie qu'ils voudraient restaurer en Europe. Ils ont porté de l'eau au moulin révolutionnaire, et contribué à parfaire la ruine de cet « Ancien Régime » vers lequel ils tournent

---

prennent rien à la marche de l'histoire moderne et qu'en particulier leur philosophie de la guerre, de la « Grande Guerre », est complètement erronée. La guerre a assuré le triomphe des démocraties bourgeoises occidentales; la seule restauration qui serait possible serait *une restauration bonapartiste*, parce que le régime bonapartiste est un régime essentiellement bourgeois, mélange de contre-révolution et de révolution, parfaitement adapté au génie politique de notre bourgeoisie française; mais il n'y a plus aucun élément sérieux pour une restauration royaliste, telle que la rêvent nos lettrés d'*Action Française*. Et, d'ailleurs, le royalisme lui-même de l'*Action Française* s'est singulièrement estompé et atténué — jusqu'à ressembler comme un frère au simple bonapartisme; nos pseudo-royalistes sont de simples chauvins, qui voudraient rendre la France « formidable à ses ennemis », selon la meilleure tradition bonapartiste; avant la guerre, on pouvait encore croire à la possibilité d'une monarchie qui aurait présidé, mieux que la République, devenu un régime de simple corruption démocratique, à la « marche au socialisme »; cette illusion est désormais impossible; l'*Action Française* est devenue *réactionnaire* dans le sens le plus platement bourgeois et bonapartiste qu'il est possible d'imaginer. Et le fameux futur *Roi du Travail* ne se distingue en rien du prince Victor! *Finita la Comedia!*

toujours des regards chargés de regrets et de tristesse amère. La grande guerre a été un achèvement des guerres de la Révolution et de l'Empire, « ces guerres des peuples contre les tyrans ». L'Europe est maintenant tout entière devenue « libérale et révolutionnaire »; tout vestige de féodalisme a disparu, l'œuvre de l'unification bourgeoise du monde est consommée. Cela est si vrai que, dans le monde socialiste, ce sont les socialistes démocrates, et les anarchistes individualistes, comme Kropotkine, qui se rattachent plus particulièrement aux traditions de la Révolution française, qui ont été les plus farouches *ententistes* : pour eux, la guerre a revêtu tout de suite le caractère d'une croisade des peuples contre *le dernier tyran*, ce Guillaume II, qui osait parler encore de droit divin, et prendre ces mots surannés au sérieux! Au contraire, les socialistes de formation marxiste étaient opposés à la guerre, et l'on voit par là que le marxisme, tout comme le luthéranisme dans le monde protestant et le rousseauisme dans le monde encyclopédique, a une physionomie toute particulière et qui le distingue, à première vue, de toutes les sortes de socialisme blaguologique et quarante-huitard...

Et c'est dans cette Europe bourgeoise et ploutocratique où il n'y a plus aucune tradition, aucun honneur, aucune Idée, et véritablement plus rien à *conserver*, tout ayant été « noyé dans les eaux glacées du calcul égoïste », comme dit Marx dans

le *Manifeste communiste*, que vous voudriez, vous conservateurs français, travailler à restaurer l'Ordre, la Hiérarchie et l'Autorité. L'Épée française, après avoir brisé l'épée allemande, se chargerait de cet office ! Et vous rêvez de constituer une fédération de ces petits peuples que la guerre a ressuscités, et de la dresser, sous votre égide, comme un rempart, contre la Russie soviétiste et les *retours* possibles de l'Allemagne féodale. Mais pour tous ces petits peuples restaurés, la France, c'est la France de la Révolution, ce n'est pas celle de l'Ancien Régime ; même pour la Pologne, cette Pologne si chère au cœur de nos catholiques et de nos démocrates, et dont Proudhon avait pourtant, au nom de la dure justice historique, ratifié la disparition, et qui est la Pologne de Pilsudski, un socialiste à la Hervé, la France véritable, c'est la France de 89 ! Non, vraiment, dans cette Europe où triomphe la démocratie bourgeoise, et où le fameux principe des nationalités développe toutes ses conséquences néfastes, il n'y a plus une pierre qui puisse servir à l'édification de cet ordre monarchique et hiérarchique, toujours rêvé par nos bons conservateurs, et dont l'Église catholique serait la clef de voûte spirituelle. Il y a évidemment tout ce qu'il faut pour l'édification d'un régime qu'on peut qualifier de *bonapartiste*, le bonapartisme étant un mélange de contre-révolution et de révolution, particulièrement cher au cœur de nos bourgeois ploutocrates ; mais ce

mélange est odieux à un véritable conservateur, comme à un véritable révolutionnaire; il constitue cet *ordre napoléonien* « ordre purement gouvernemental, purement mécanique, purement bureaucratique, cher à une bourgeoisie affamée de tranquillité extérieure, d'affaires fructueuses, et vivant au jour le jour, ordre brutal, sans âme, tout matérialiste, et manœuvré par la bohème, bohème bonapartiste, bohème républicaine, bohème socialiste, gens d'affaires et de plaisirs, sociétés *d'entretenus*, pour ne pas employer un mot plus énergique et plus populaire » (1), et qui est ce que Proudhon appelait « le règne Louis XV des bourgeois ». Mais vous savez combien impatientement l'Europe supporta la France de Napoléon III et sa politique, et quelle joie elle éprouva, en 1870, lorsque Sedan l'eut délivrée de son hégémonie; l'Europe, malgré les voyages de M. Thiers, laissa la Prusse nous écraser proprement, sans même remuer en notre faveur le petit doigt: nous l'avions trop indisposée contre nous et trop exaspérée!

Au centre de cette contre-Révolution européenne, on reconnaît évidemment la main de l'Eglise, la main de Rome. Benoît XV, au mois d'août 1920, a fait prier pour la Pologne — cette Pologne des Jésuites, qu'on veut considérer comme le rempart de la civilisation occidentale contre la

---

(1) Edouard Berth, *Les méfaits des intellectuels*, p. 245, note 1.

barbarie soviétique. L'Allemagne vaincue, c'est la revanche de Rome sur Luther, ce funeste scissionniste, qui brisa l'unité chrétienne de l'Europe; et la Russie démembrée continuant à « cuire dans son jus bolcheviste » et contenue par une grande Pologne, c'est l'orthodoxie grecque rendue impuissante : Rome reconquiert l'empire du monde ! Quelles perspectives enivrantes pour nos catholiques grisés par la Victoire ! Mais que Rome nous permette de lui donner un avertissement amical : elle suit la politique la plus funeste aux vrais intérêts de la religion, qui se puisse imaginer. Faut-il rappeler ici ce que Proudhon, en 1850, déjà écrivait à propos de l'expédition de Rome (1) : « Evêques de France, je vous parlerai avec franchise, sans égard à l'opinion que je représente. Rien ne se détruit dans le monde, rien ne se perd : tout se développe et se transforme sans cesse. Telle est la loi des êtres, la loi des institutions sociales. Le catholicisme lui-même, expression la plus haute et la plus complète jusqu'à présent du sentiment religieux ; le gouvernement, image visible de l'unité politique ; la Propriété, forme concrète de la liberté individuelle, ne se peuvent totalement anéantir. Quelque transformation qu'ils aient à subir, ces éléments subsisteront toujours, au moins dans leur virtualité, afin d'imprimer sans cesse au monde,

---

(1) Proudhon, *Les Confessions d'un Révolutionnaire*, pp. 294-95.

par leur contradiction essentielle, le mouvement. Le catholicisme, travaillé depuis tant de siècles par la libre-pensée, après s'être tour à tour inspiré du génie romain et de l'esprit féodal, devait se rapprocher, par le développement des idées sociales, de ses origines grecques et philosophiques. La guerre intentée à la République romaine, soulevant contre l'Eglise la réprobation des peuples et déshonorant le catholicisme, vicie la Révolution, trouble les consciences et compromet la paix de l'Europe. Le socialisme dont la mission était de vous convertir, vous écrase : prenez garde, séparez-vous des Jésuites; tandis qu'il en est temps encore, avertissez votre chef Pie IX, ou vous êtes perdus! »

Cet avertissement solennel de Proudhon a été naturellement négligé par nos évêques et par Rome, dont la politique cléricale montre une singulière obstination dans l'erreur. La faute de l'expédition de Rome a été renouvelée aux temps de l'affaire Dreyfus, et l'on sait ce qui en est résulté; aujourd'hui, l'Eglise recommence, incorrigible (1),

---

(1) On a rétabli l'ambassade du Vatican, nous revivons une sorte de régime concordataire, l'Eglise espère faire revenir les républicains (en existe-t-il encore?) sur les lois laïques. Il s'agit avant tout de faire pièce au prolétariat révolutionnaire; un député l'a dit à la Chambre : le catholicisme est le vrai antidote du bolchevisme! Nous allons connaître à nouveau les beautés ineffables de *l'ordre moral*. Cela durera ce que cela durera; mais une chose est certaine, c'est que l'Eglise, par cette politique, travaille

espérant toujours tenir le succès et la revanche, abusée par des triomphes toujours éphémères, que suit inévitablement un réveil plus virulent d'anticléricisme. J'ose le dire: ces prières de Benoit XV pour la Pologne, en août 1920, ont été de sa part une grave imprudence: il a déclaré par là la guerre au prolétariat révolutionnaire, et celui-ci ne l'oubliera pas. Quand aura passé l'heure du triomphe actuel des démocraties bourgeoises occidentales, auxquelles l'Eglise semble très imprudemment lier son sort, et que viendra le réveil révolutionnaire, sous l'influence croissante de la Révolution russe, c'est encore l'Eglise qui paiera le plus cher son concours à l'œuvre de la Contre-Révolution européenne. Séparez-vous des Jésuites,

---

à réveiller, dans un avenir plus ou moins rapproché, l'anticléricisme. Celui-ci est évidemment, pour le moment, un peu passé de mode; la bourgeoisie anticléricale est sans force; et l'anticléricisme bourgeois n'est et n'a jamais été d'ailleurs qu'une farce. Mais il y a un *anticléricisme prolétarien* dont l'Eglise pourrait bien mesurer à brève échéance toute la force et toute la profondeur. Pour la bourgeoisie, qui ne croit vraiment plus à rien, la religion n'est qu'une forme de la magie; *la peur*, qui constitue toujours un *arrêt critique*, met les cervelles bourgeoises à l'envers, et elles croiront tout ce qu'on voudra leur faire croire, dans l'espérance d'assurer *leur salut temporel*; mais le prolétariat révolutionnaire, profondément hostile à toute influence magique, reste le rempart du bon sens et de la raison (voir à ce propos les réflexions si suggestives de Sorel, *De l'utilité du Pragmatisme*, p. 114, sur le refoulement de la magie dans le monde bourgeois).



pourrait-on crier de nouveau et plus instamment encore aux chefs de l'Eglise, ou vous êtes perdus!

Mais vous êtes, ô bourgeoisie française, dans l'enivrement de la victoire, incapable d'écouter aucun avertissement, et votre politique, funeste à l'Eglise, ne l'est pas moins à cette patrie française que vous prétendez aimer par-dessus tout. Le traité de Versailles, que votre grand Clemenceau, avec sa légèreté, son ignorance et son cynisme de vieillard assouvissant une vieille haine, vous a fabriqué, est — l'un de vous l'a lui-même reconnu — ou trop doux ou trop dur pour l'Allemagne. Vous n'avez pas le choix, en effet : vous êtes engagés dans une voie terrible, dans une impasse tragique; et quiconque a au cœur un amour sérieux de la France ne peut que frémir à la pensée de ce qui attend inévitablement notre malheureux pays, que des aveugles, des hallucinés, des fous, des hommes d'une légèreté incroyable conduisent tout droit à l'abîme. Il faut que vous détruisiez l'empire allemand, que vous n'en laissiez plus pierre sur pierre, ou vous pouvez vous attendre à un nouveau 1813, une nouvelle guerre de l'Indépendance; et l'âme allemande, que vous aurez froissée, blessée, violentée, méprisée, foulée de toutes manières, accumule en ses profondeurs de telles masses de haine, que l'effet n'en peut être qu'une revanche terrible, un 70 plus écrasant encore, et qui pourrait signifier cette fois la fin et le démembrement de la France. Mais détruire

l'Allemagne, vous ne le pouvez pas ; vos chers alliés anglo-saxons, le pourriez-vous, ne vous le permettraient pas ! Car il ne faut pas vous faire d'illusions, jamais l'Angleterre ne vous a permis de rester sur le Rhin, et jamais elle ne vous le permettra ! Alors?... Alors, vous êtes exposés à rester seuls devant la terrible rancune germanique, — *seuls*, puisque déjà les Etats-Unis ont rompu le pacte conclu par votre Clemenceau et que l'Angleterre, douteuse et surtout égoïste alliée, ne vous laissera jamais faire cette politique d'écrasement total de l'Allemagne, à quoi, si follement, vous vous êtes engagés. Et vous le sentez si bien, qu'une peur effroyable vous tenaille les entrailles et vous enlève tout sens critique. Le désespoir, déjà, vous a saisis...

Une seule chose peut sauver le pays : et c'est cette Révolution européenne que vous détestez plus encore, dans votre aveuglement de bourgeois, que l'Allemagne, puisque *le Bolchevik* vous est encore plus odieux que *le Boche*. Oui, si la Révolution européenne n'arrive pas à déchirer cet imprudent et monstrueux Traité de Versailles, on peut le prédire presque à coup sûr, vous êtes perdus, et vous perdez le pays avec vous ! Et ce ne sera pas la première fois que les soi-disant « sans-patrie » auront mieux compris et mieux servi les intérêts véritables de leur pays que ces professionnels du patriotisme, que ces patriotes à tous crins, qui ne montrent de telles susceptibilités nationales et

n'étaient un si bel amour de leur patrie que pour mieux duper et mieux rançonner leurs compatriotes! Sycophantes et Tartuffes !...

Jamais pays, il faut le répéter, ne s'est trouvé dans une situation plus tragique. Epuisé, anémié, saigné aux quatre veines, surmené, après un effort gigantesque et qui dépassait visiblement ses forces et ses ressources, notre malheureux pays, dont la vitalité était déjà avant la guerre fort réduite et fort compromise, se trouve entraîné, par des maîtres légers et égarés, dans une politique où la peur et la folie des grandeurs (1) se mélangent de la manière la plus insensée et au bout de laquelle on n'aperçoit que le gouffre... si, par un redressement violent, la France révolutionnaire et prolétarienne n'arrive pas à détourner le Destin. Haut donc les cœurs, révolutionnaires de France, et ne vous laissez pas intimider par les aboiements des chiens nationalistes, qui vous crient que vous êtes vendus aux Boches. Dans la certitude invincible où vous devez être au contraire qu'en précipitant la Révolution européenne, vous assurerez vraiment le salut du pays, mettez-vous résolument au travail révolutionnaire (2).

---

(1) Voir note finale K.

(2) Si l'on considère le point de vue financier, la bourgeoisie n'a pas moins sacrifié les intérêts du pays. Elle a vécu d'emprunts à la petite semaine et aujourd'hui la débâcle de notre franc prélude à des ruines que l'on se flattait d'éviter.

Un mot encore, sur ce plan de « restauration européenne » par l'hégémonie française, caressé par nos nationalistes. Il implique, nous l'avons vu, l'écrasement total de l'Allemagne, sans tenir aucun compte de ce fait, pourtant capital, que la destruction de l'économie allemande, partie devenue essentielle de l'économie européenne, serait pour la restauration de celle-ci un très grave obstacle. Nos nationalistes sont pris dans ce cercle fatal : ou de laisser l'économie allemande se refaire prospère, pour pouvoir être payés, ou, par crainte que l'Allemagne, redevenant trop vite prospère, ne reprenne par cela même trop de force et ne soit tentée de secouer le joug que veut faire peser sur elle l'Entente, de l'anéantir complètement et par suite de ne pas être payés — or, *l'Allemagne doit payer*, chantent-ils depuis deux ans ! Mais nous, socialistes, nous ferons simplement observer ceci : ces contestations de bourgeoisie à bourgeoisie ne nous intéressent en rien ; nous plaçant au point de vue d'une philosophie de la production dont le socialisme n'est que l'expression politique, nous cherchons seulement à savoir quel est l'intérêt du progrès productif et technique et quels sont les peuples qui en sont les meilleurs agents. Nous savons que la « marche au socialisme » est assurée par la prédominance croissante du capitalisme industriel sur le capitalisme commercial, usuraire et financier ; cette prépondérance croissante constitue, à nos yeux, *le pont* par où doit passer le

socialisme; tout recul du capitalisme industriel est, *ipso facto*, un recul du socialisme; la Révolution européenne ne peut triompher et aboutir que si elle hérite d'une économie européenne en plein essor, riche d'avenir et de possibilités de développement infini; c'est là une des thèses essentielles de la philosophie marxiste et l'on a assez reproché à Lénine de l'avoir méconnue! Or, en anéantissant l'Allemagne, grand peuple producteur, dont la capacité technique et industrielle est hors de conteste, quelles que soient l'envie et la jalousie de ses concurrents, et en lui supplantant dans l'économie européenne des peuples dont le génie productif et la capacité industrielle soient bien moins grands — tels la Pologne — on porte, à notre avis, à cette économie européenne le plus grave préjudice. La victoire de l'Entente constitue déjà par elle-même une victoire de la ploutocratie démagogique; elle marque un recul de l'économie européenne qui, d'industrielle, tend à redevenir usuraire; mais si elle doit consacrer l'esclavage éternel d'un peuple producteur comme le peuple allemand, et la subordination des *pays du travail* aux *pays du capital*, elle risque alors de devenir un vrai désastre pour le développement de la production en Europe et par suite pour l'essor du socialisme. Car, on le sait bien, nous ne sommes pas, nous socialistes, de vagues démocrates humanitaires, dont toute la philosophie consiste à opposer, au nom d'une jus-

tice abstraite, les peuples opprimés aux peuples oppresseurs, les pauvres aux riches, les petits aux gros; le *donquichottisme démocratique*, comme disait Engels, n'est pas notre fait; et l'on connaît l'opinion du même Engels sur l'esclavage antique — opinion véritablement scandaleuse aux yeux des démocrates, aussi scandaleuse que la ratification, par Proudhon, des partages de la Pologne et sa justification de la justice guerrière. Notre philosophie est une philosophie de producteurs; nous ne sommes pas des fauteurs de *quiétisme économique*; nous dressons notre échelle des valeurs sociales, nationales et raciales d'après le critérium de la productivité; le capitalisme a, pour nous, une mission historique à remplir, qui est de créer le maximum possible de forces productives, en devenant de plus en plus industriel; nous le considérons des mêmes yeux qu'un fils, intéressé à ce que son père lui laisse un héritage aussi grand que possible, regarde le travail paternel; s'il tendait à un repos prématuré, nous entendons le rappeler à sa mission et fouetter son énergie productrice. Or les progrès de l'économie capitaliste sont le résultat de la concurrence acharnée que se font entre eux sur le terrain national les capitalistes privés et sur le terrain international les divers capitalismes nationaux, concurrence dont le résultat est de créer ce maximum de forces productives, sans lequel le socialisme reste *une utopie*

*démocratique*; tout ce qui tendra à reformer, au sein du capitalisme, des oligarchies financières dont la domination usuraire ne peut que ralentir le rythme de la production et favoriser *le quiétisme économique*, trouve en nous des adversaires irréductibles; et voilà pourquoi nous sommes fondamentalement opposés à l'écrasement de l'Allemagne que nous considérons, je le répète, comme une grande nation productrice dont la concurrence ne peut que fouetter très heureusement et d'une manière féconde pour le progrès économique général l'activité des autres peuples. Charles Maurras commence-t-il à comprendre les raisons profondes de notre « tendresse germanophile », tendresse qui le scandalise si fort ? Eh oui, nous ne sommes pas des quiétistes, des substantialistes, des partisans de l'Être; nous sommes des mobilistes, des phénoménistes, des partisans du Devenir; nous avons hérité de Hegel, à travers Proudhon et Marx, d'une philosophie pour qui la catégorie du *progrès* est la catégorie essentielle; et celui qui voudra nous connaître *intus et in cute*, doit prendre connaissance des admirables *Lettres sur le Progrès* de Proudhon, où l'on croirait lire une anticipation des meilleures thèses de Bergson. Ce n'est pas notre faute, si, précisément, cette catégorie du progrès et du devenir est, dans le mouvement philosophique, une création presque exclusive du peuple allemand — ce peuple qui, pour le génie métaphy-

sique, n'a eu d'égal que le peuple grec (1). Vous voulez acheter le repos et la sécurité de la France aux dépens du progrès économique européen; en ne laissant autour d'elle qu'une ceinture de petits peuples dont la concurrence ne serait pas gênante et sur lesquels elle exercerait une tutelle facile, vous pensez assurer pour longtemps *la quiétude française*. Vous vous placez sur le terrain de *l'égoïsme sacré*; mais, en même temps, vous sentez bien que ce terrain est si peu solide que vous prétendez donner à cet égoïsme sacré une mission universelle et vous affirmez que la civilisation française, héritière directe d'Athènes et de Rome,

---

(1) Ce génie métaphysique de l'Allemagne, auquel nos Intellectuels, qu'ils soient d'Eglise ou d'Université, refusent de rendre hommage (ils n'ont pas encore pu *avaler* Hegel, ce géant, qu'ils considèrent comme un *barbare* : mais à ce compte, et ils le pensent au fond, — ils sont toujours de l'avis de M. de Voltaire, — Shakespeare aussi est un *barbare*, au jugement du *bon goût* français et de la *raison* française, et il est évident que ni Hegel, ni Shakespeare n'ont rien du philosophe ou du poète de salon; pour nos gens du monde, qui font trop souvent la loi en France, ce sont vraiment des *barbares*, ce génie métaphysique de l'Allemagne, dis-je, constitue son authentique grandeur : l'Allemagne seule peut opposer aux Héraclite, aux Platon, aux Aristote et aux Plotin de la Grèce ses Leibniz, Kant, Fichte, Schelling, Hegel et Schopenhauer. La primauté métaphysique de l'Allemagne, dans le monde moderne, n'a d'égale que sa primauté musicale, et celle-ci, je crois, est la conséquence de celle-là, s'il est vrai que Schopenhauer et Nietzsche aient eu raison de voir dans la



est la reine des civilisations et qu'elle a un droit incontestable à l'hégémonie — hégémonie qui ne pourrait être que bienfaisante à l'humanité tout entière. Mais nous, nous affirmons, au contraire, que vous n'avez pas le droit, après avoir d'ailleurs tant reproché aux Allemands leurs prétentions à diriger le monde au nom de leur *kultur*, de vous ériger à votre tour en mentors universels; nous prétendons qu'à l'heure actuelle du devenir historique, il n'y a plus aucun Etat ni aucun peuple qui puissent prétendre légitimement à l'hégémonie; que le progrès ne peut résulter que d'un équilibre des forces entre les divers grands Etats, se faisant

---

musique *l'art métaphysique* par excellence. Le peuple grec fut un peuple tragique, métaphysicien et musicien, le peuple d'Eschyle, de Platon, d'Aristote et de la mélodie, d'où dérivait la belle mélodie grégorienne; le peuple allemand est de même un peuple tragique, métaphysicien et musicien, le peuple qui a enfanté la métaphysique de Hegel, les symphonies de Beethoven et l'opéra de Wagner, qui voulait être une renaissance de la tragédie grecque. L'Allemagne brille beaucoup moins dans les arts plastiques; l'Allemand est évidemment moins *artiste* que *poète*. C'est des profondeurs mystérieuses de l'âme allemande qu'émergent intarissablement la métaphysique et la symphonie; et si la métaphysique allemande est avant tout une métaphysique du devenir, c'est sans doute que la musique est aussi *l'art du mouvement et du devenir*, l'art qui traduit le mieux la suprématie croissante de l'Âme mobile sur l'Idée immobile et sculpturale. Voici ce que Proudhon, au demeurant, dit de la musique (*Justice*, t. III, p. 345) : « Je n'ai pas la moindre teinture de l'art musical

une concurrence féconde; que le vrai moteur de ce progrès n'est plus en un mot la guerre des États, mais la guerre des classes, les questions sociales ayant pris décidément le pas sur les questions nationales. Et voilà le conflit essentiel : partout, nationalistes et socialistes se heurtent violemment, c'est-à-dire ceux qui croient que *la nation* est encore le moteur premier du progrès humain, et ceux qui croient que ce rôle est désormais dévolu à *la classe*... Mais chacun des deux partis a ce que j'appellerai ses pacifistes, c'est-à-dire ses quiétistes; un nationaliste, qui croit vraiment que la nation et le dévouement absolu au groupe national sont encore les moteurs essentiels du progrès humain, et qui, par conséquent, est persuadé que

---

et n'en puis parler que sur des impressions tout à fait particulières, que je livre ici pour ce qu'elles valent. La musique agit peu sur mes sens; le plus souvent, elle m'ennuie. Mais il m'est arrivé d'en entendre de belle; l'émotion, très vive, m'est venue tout entière par le cerveau. *Ce que la statuaire est aux yeux, la musique, selon moi, l'est à l'entendement.* Platon donnait des ailes aux idées : j'ai cru, en écoutant les chefs-d'œuvre de notre scène lyrique, que j'entendais chanter les miennes. Il me semblait assister à une conversation divine, que j'aurais presque pu traduire dans ma prose grossière... La musique est une contemplation par l'ouïe, c'est peut-être pour cela que les maîtres de l'art, au moins dans leurs portraits, ont l'air égaré; ces hommes ne regardent pas, ils écoutent un chant intérieur, qui les ravit et les enivre. *La musique est un art moderne, parce que les idées n'ont véritablement commencé à se débrouiller que chez les modernes* ».

la guerre, la guerre des Etats, possède encore la suprême valeur civilisatrice, ne devrait pas logiquement souhaiter l'écrasement total des autres peuples : *à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire*, disait notre vieux Corneille, âme toute romaine ; et tout vrai guerrier souhaite avoir toujours en face de lui un ennemi digne de lui, un ennemi qu'il lui soit honorable de combattre et sur qui la victoire ne soit pas trop aisée ; le vrai guerrier a besoin d'estimer son adversaire et que la guerre vaille la peine d'être combattue ; et il ne faut pas non plus que... *et le combat cessa faute de combattants !* De même, un socialiste vraiment révolutionnaire, qui est convaincu, lui, que le moteur essentiel du progrès est la classe et le dévouement absolu à la classe, que par conséquent, c'est la lutte des classes, et non celle des Etats, qui est désormais fondamentale, ne devrait pas non plus logiquement souhaiter avoir en face de lui une bourgeoisie trop molle et trop avachie ; pour que la lutte de classe ait toute sa valeur civilisatrice, il faut qu'elle soit combattue par deux classes antagonistes en pleine force et en plein essor, et s'estimant réciproquement. Il est vrai, d'autre part, qu'un vrai patriote, comme un vrai révolutionnaire, accordent inévitablement à la nation ou à la classe pour laquelle ils se dévouent *une valeur absolue* ; pour un patriote français, il n'y a que la France, et tous les autres peuples n'existent pas ou ne sont pas dignes de lui délier seulement les cordons de

ses souliers; il ne peut admettre un seul instant, et cela lui paraît le blasphème des blasphèmes, qu'on puisse mettre en balance un autre peuple à côté d'elle; de même, chez un révolutionnaire, on trouvera nécessairement un mépris total pour la bourgeoisie. Pour avoir la conviction invincible qu'on porte *l'esprit du monde*, il faut être animé de cet orgueil impérialiste, qui soulevait l'âme des légionnaires romains, ou des soldats de l'an II, et croire *d'une foi absolue* en sa mission. Le courage indomptable, l'abnégation totale des troupes sont à ce prix, et ce sont là les vertus essentielles que l'Histoire, ce Jugement dernier, récompense toujours... Il y a là une contradiction fondamentale, inhérente à l'action même; on ne fait pas la guerre pour la guerre, mais en vue de la paix; l'athlète chrétien ne soutient le dur combat contre Satan qu'en vue de la béatitude; le mouvement est l'âme du monde, et cependant le mouvement pour le mouvement paraît une absurdité. L'Être et le Devenir, le repos et le mouvement, la paix et la guerre, ce sont là des termes antithétiques, dont le balancement éternel fait la vie de l'univers et dont la pensée ne peut concevoir la résolution sans paraître s'anéantir elle-même. Marche, marche, disions-nous plus haut, et semble dire aux hommes l'Histoire implacable; et l'homme voudrait bien se reposer, l'idéal quiétiste le guette, souriant et fascinateur, à tous les carrefours et sous mille formes séductrices; — pourquoi te bats-tu?

question essentielle, à laquelle on ne peut jamais faire de réponse parfaitement claire et qu'il suffit de poser pour insinuer le trouble au cœur des combattants. Mais les vrais guerriers écartent vite cette question oiseuse, ceignent leurs reins, et se remettent en marche, hardiment — ceux-là pour la Patrie, et ceux-ci pour la Révolution (1); et pardessus leurs haines, ils sentent malgré eux et quelquefois en pleine conscience, qu'ils ont les uns pour les autres, si le courage est égal, une estime

---

(1) Il n'y a actuellement, en effet, que deux *forces historiques* en présence, et qui seules comptent : les *fascistes* et les *communistes*. Le fascisme, c'est un nationalisme guerrier, qui, à la suite de la grande guerre, a repris une conscience très forte du rôle de l'Etat et pour qui le dévouement à la nation reste la vertu essentielle et cardinale; le résultat historique du fascisme sera de redonner à la bourgeoisie force et vigueur et de retarder sa chute inévitable. On rencontre d'ailleurs dans le fascisme beaucoup d'anciens syndicalistes révolutionnaires et qui se réclament de Sorel, le fascisme étant une application, sur le terrain national, des *Réflexions sur la Violence*. En France, le fascisme n'a peut-être pas de meilleur représentant que Georges Valois, dont on sait qu'il s'est dit longtemps disciple de Sorel, et qui incarne certainement, dans le mouvement de *l'Action Française*, ce qu'il y a de plus vivant, de plus fort et de plus *moderne*. Il est devenu *l'économiste* du nationalisme intégral. Et si l'on veut comprendre pourquoi les socialistes italiens se sont montrés si faibles en face de l'offensive fasciste, et pourquoi, d'une manière générale, les socialistes de tous pays, sauf en Russie, étalent tant de pusillanimité en face des nationalistes, c'est qu'il n'ont pas assez pénétré la

et un respect réciproques; ils laissent à l'Histoire le soin de les départager et de dire qui aura le mieux servi le Progrès éternel, la Vie, la Création, Dieu...

---

philosophie des *Réflexions sur la Violence* et qu'ils en sont restés beaucoup trop à cette philosophie humanitaire et pacifiste des purs démocrates, si désuète à l'heure actuelle et si impuissante à engendrer ces caractères indomptables, ces tempéraments guerriers, dont l'énergie invincible et la résolution froidement implacable sont nécessaires pour mener à bien un mouvement révolutionnaire digne de ce nom.

---

### CHAPITRE III

---

#### **Proudhon, Marx, Georges Sorel**

---

Mais ce prolétariat héroïque et révolutionnaire, se séparant résolument de l'Europe bourgeoise, comme Luther s'est séparé de Rome, et ayant déjà sa « légende » — Journées de Juin 1848, Commune de Paris, la lutte actuelle des Soviets triomphant des assauts répétés de la coalition ploutocratique — ne pourra accomplir sa mission historique et promouvoir une civilisation originale et vraiment prolétarienne que s'il se constitue une philosophie révolutionnaire qui soit à la hauteur de la grande transformation sociale dont il est l'agent. Or, jusqu'ici, la morale et la métaphysique socialistes ont été formées beaucoup plus par des résidus de la pensée bourgeoise décadente, pacifiste, humanitaire et quiétiste que par des conceptions qui fussent d'origine vraiment prolétarienne; tous les Intellectuels, venus de la bourgeoisie, ont inondé la littérature socialiste d'idées pseudo-révolutionnaires,

dont le prolétariat ne pourra se débarrasser qu'à grand'peine; et pour cette œuvre de redressement, de clarification et de purification, il faudra qu'il s'attache à rester obstinément et fanatiquement fidèle à l'idée guerrière de la lutte de classe. Le socialisme comptait pourtant un grand moraliste, un des plus grands moralistes même qui aient jamais existé, l'auteur de ce traité de philosophie populaire qui s'appelle *la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise* et qui contient des parties d'une éthique vraiment sublime; il faut ajouter qu'il en compte un deuxième, et c'est Georges Sorel, dont il faut considérer les *Réflexions sur la Violence* comme un traité d'éthique prolétarienne et comme une sorte de suite à la *Guerre et la Paix* de Proudhon; mais les idées de Proudhon et de Sorel n'ont eu jusqu'ici que peu d'audience auprès des masses prolétariennes et si Marx a eu incontestablement plus de succès et d'influence, on peut se demander si ce n'est pas par les parties les moins profondes de sa doctrine et les plus... démocratiques. La social-démocratie allemande a été d'ailleurs beaucoup plus *lassallienne* que *marxiste*; en France, le marxisme de Guesde fut un marxisme bien superficiel, et, pour Lénine, la question se pose aussi de savoir si, philosophiquement, il n'est pas davantage un disciple d'Engels que de Marx, et si le bolchevisme, où pullulent peut-être trop d'intellectuels, ne pourra pas être rapidement noyé dans une sorte d'idéologie communiste qui perdrait tout



accent vraiment prolétarien et renouvellerait toutes les utopies du pré-socialisme (1).

Maintenir à tout prix la scission; conserver au mythe révolutionnaire, à l'abri duquel l'âme et le corps du prolétariat se forment et se développent, toute son intégrité et toute sa fécondité créatrice; enrayer toute tendance à l'adaptation et à l'incorporation à la civilisation bourgeoise, c'est à quoi, selon Sorel, doivent tendre toutes les préoccupations et tous les efforts de tous ceux qui, dans le domaine de la pensée ou de l'action, prétendent se réclamer du socialisme. On a souvent remarqué

---

(1) Il ne faut pas s'y tromper en effet : si le *bolchevisme* représente *une renaissance* du socialisme révolutionnaire, il ne faut pas craindre d'affirmer que, pratiquement comme philosophiquement, il est loin d'être à la hauteur de notre syndicalisme, tel que la C. G. T. de Griffuelhes ou les *Réflexions sur la Violence* de Sorel l'avaient pratiqué et formulé. Et je ne dis pas cela pour le plaisir très sot de *diminuer* les bolcheviks ou par je ne sais quelle *vanité nationale*, mais parce que cela est la vérité : en maintenant l'autonomie syndicale par rapport à tout parti politique, même communiste, et la prééminence de l'Internationale syndicale rouge par rapport à la III<sup>e</sup> Internationale, les C. S. R. sont restés fidèles à la charte d'Amiens et ont défendu le pur esprit du syndicalisme révolutionnaire contre toute adultération politicienne. Les Russes — et ils ne pouvaient pas faire autrement — ont fait une Révolution qui est encore politique; Lénine est un disciple de Marx, du Marx originel, du Marx vraiment marxiste (non du Marx édulcoré et démocratisé par ce *petit-bourgeois* de Kautsky); et l'on n'ignore pas que le syndicalisme révolutionnaire avait également la prétention,

que Sorel avait mené parallèlement ses études d'exégèse socialiste et d'exégèse chrétienne — tout comme Proudhon, d'ailleurs, qui écrivit un *Jésus* et annota la Bible et les Evangiles. C'est que Sorel, en étudiant la conquête chrétienne et la formation du monde chrétien, a toujours cherché à présenter au prolétariat révolutionnaire le modèle, sur lequel il devait se guider : si, en effet, les chrétiens, en

---

très justifiée, d'avoir gardé *l'essentiel* du marxisme; mais le seul fait qu'on ait pu le comparer à Pierre-le-Grand ou à Robespierre, sa création, par la dictature, d'un *Etat prolétarien* et sa philosophie encore, je crois, toute matérialiste et toute *scientiste*, prouvent qu'il a conservé du marxisme certains aspects surannés et nettement dépassés à l'heure actuelle. Il n'en pouvait être autrement, je le répète, en Russie, et il serait stupide, ce serait témoigner d'un sens historique très court ou très rétréci, d'en faire reproche à Lénine, dont la grandeur reste celle d'un homme d'Etat socialiste hors pair et vraiment *génial* ; mais je reste convaincu que le syndicalisme révolutionnaire français est appelé à reprendre, dans le mouvement ouvrier international, la place qui lui revient, c'est-à-dire la première, et cela non parce que *français*, mais parce qu'il représente vraiment le *sommet* théorique et pratique du mouvement ouvrier, l'extrême pointe, l'apogée des conceptions purement prolétariennes. Et la gloire de Sorel restera d'avoir su donner à ces conceptions une expression digne d'elles dans ses immortelles *Réflexions sur la Violence*, comme la gloire d'un Griffuelhes sera de les avoir le mieux traduites dans la pratique. Si l'on veut comprendre à fond la distance qui sépare Sorel de Lénine, il faut relire ce que Sorel disait dans l'*Avertissement au lecteur* de sa *Ruine du monde antique* : « Je n'ai pas cru

présence de la dissolution antique, ont fini par triompher et par assurer la victoire de leur idéologie, c'est qu'il y eut toujours parmi eux des intransigeants qui refusèrent de s'adapter, des Tertulliens pour maintenir la doctrine dans toute sa rigueur et toute sa pureté et pratiquer énergiquement la scission la plus absolue (1). Or, nous nous trouvons, nous socialistes, en présence de la dissolu-

---

avoir le droit, écrivait-il, de corriger les nombreux passages où j'affirmais, d'une manière tranchante, la transformation scientifique de la société par le socialisme. C'est sur cette question que je me sépare aujourd'hui de ceux que l'on considère en Allemagne comme les représentants de l'orthodoxie marxiste. J'estime que le désir de tout ramener à des points de vue scientifiques conduit, presque nécessairement, à l'utopie ou au socialisme d'Etat. Je crois être aujourd'hui, beaucoup plus près du véritable esprit du matérialisme historique que je ne l'étais en 1894. » Sorel écrivait cela en juin 1901, c'est-à-dire à une époque où il n'était pas encore tout à fait maître de la théorie syndicaliste pure; mais on voit la direction où il s'engageait et qui devait aboutir aux *Réflexions*. Quoi qu'il en soit, c'est sur cette question du *scientisme* menant fatalement à *l'étatisme* que Sorel se séparait des orthodoxes marxistes; il y a encore dans Lénine beaucoup d'orthodoxie, quoique, je le répète, d'une orthodoxie autrement forté, intelligente et souple què celle de Kautsky; mais ce qu'il y avait de *frédéricien* dans le marxisme, et, en même temps, d'*utopisme scientifique*, se retrouve bien dans Lénine.

(1) Voir en Appendice l'article que j'ai publié dans la *Rivoluzione liberale* de Turin et intitulé *Le Tertullien du socialisme*.

tion moderne, dans la même situation que les chrétiens en face de la dissolution antique; et si nous voulons apporter au monde des principes de rajeunissement susceptibles de reconstituer la Cité en pleine décomposition, nous devons, tout comme les chrétiens, maintenir à l'idéologie et à l'action socialistes leur caractère d'intransigeance absolue et refuser catégoriquement toute invitation à nous « incorporer ». Et le rôle essentiel de la violence est là : marquer la scission, couper les ponts, mettre en un relief saisissant et cru l'opposition qui dresse le prolétariat révolutionnaire contre la civilisation moderne. L'état de guerre n'est pas un état normal; l'homme tend à la conciliation de toutes les puissances de sa paresse, de son amour du repos, de son quiétisme éternel; pour qu'il accepte l'état de guerre, avec tout ce que cet état comporte de peines, de luttes, de sacrifices et d'abnégation, il faut qu'une conviction ardente, passionnée, absolue, l'anime, et qu'au centre de cette conviction brille, d'un éclat immaculé, une idéologie dont la grandeur et le sublime soulèvent son âme d'un enthousiasme sacré et l'arment d'une certitude invincible : or, de pareilles convictions ne se forment précisément qu'au feu même de la guerre; une pratique réformatrice a pour résultat inévitable de les détendre, de les amollir, et, finalement, de les éteindre : au bout du réformisme syndical ou parlementaire, il y a l'adaptation complète, l'incorporation totale, et le scepticisme révolutionnaire le

plus absolu; c'est en cet état que la guerre, en 1914, a trouvé tout le prolétariat occidental, et c'est de cet état que, depuis le coup de tonnerre de la Révolution russe, il tend à se réveiller pour recouvrer un état d'âme révolutionnaire. Mais ce réveil est lent, pénible, laborieux, incertain encore de ses voies, et d'ailleurs contrarié, autant qu'il est en eux, par tous les chefs *adaptés* du Parlement ou des syndicats; et il semble, par suite, qu'en présence d'une idéologie nationaliste en pleine vigueur et à qui la guerre a redonné de l'élan, de la confiance et même un certain enthousiasme — le *fascisme* italien en est un témoignage assez éclatant — l'idéologie socialiste ait perdu de sa force, de sa puissance de rayonnement, et soit comme obscurcie et voilée... Le prolétariat, en partie ploutocratisé par le régime factice des hauts salaires créé par l'Etat bourgeois pour mener à bout sa guerre, énervé par une philosophie pacifiste qui l'empêche de prendre de la lutte de classe une conception claire, et victime des illusions chauvines dans lesquelles la Bourgeoisie fait tout pour le maintenir, le prolétariat étourdi, abruti, engourdi, trahi par trop de chefs de toutes catégories, semble avoir perdu tout ressort révolutionnaire et accepte passivement la loi bourgeoise. La dissolution moderne est ainsi complète : précipitée, achevée par la guerre, elle a énervé jusqu'aux forces qui pouvaient l'enrayer et ouvrir pour l'humanité une ère nouvelle...

Et cependant... « Si quelque vie nous reste, écri-

vait Proudhon au début de sa *Justice*, si tout honneur n'est pas perdu, nous le devons à cette flamme sacrée de la Révolution qu'aucun déluge ne saurait éteindre. Ses conquêtes, ses établissements, ses organes, ses libertés, ses droits, ses garanties, tout a péri : il ne lui reste que l'âme collective, invulnérable, du peuple, de plus en plus fait à son image ; et de ce temple inaccessible elle impose sa terreur au monde, en attendant qu'elle lui impose de nouveau sa loi. La contre-Révolution le sait : si, dit-elle, je puis être maîtresse pendant deux générations, mon règne est pour jamais assuré ! Deux générations lui suffiraient pour refaire au peuple la conscience et l'entendement. Mais les générations la fuient, jamais la Révolution ne fut plus vivante que depuis le dernier triomphe de la contre-Révolution. Toute meurtrie et disloquée, la Révolution nous possède ; elle nous rallie, nous régite, nous assure ; par elle nous espérons et agissons, et tout ce qui nous reste de spontanéité et de vertu lui appartient. » Car, écrivait encore Proudhon, après avoir passé en revue toutes les nations européennes, et constaté qu'aucune d'elles n'avait conservé de principes et qu'il n'y avait plus, d'une façon générale, de principes dans une Europe « descendue dans le chaos du 2 Décembre » et où l'on marche à travers le vide, *per inania regna* (1),

---

(1) Proudhon, *De la Justice dans la Révolution et l'Église*, t. I, p. 67.

le temps des races initiatrices est passé. Le mouvement ne renaîtra en Europe ni de l'Orient ni de l'Occident, ni du Centre; la régénération ne peut être aujourd'hui ni grecque, ni latine, ni germanique. Elle ne peut venir, *comme il y a dix-huit siècles*, que d'une propagande cosmopolite, soutenue par tous les hommes qui, après avoir renoncé aux anciens dieux, protestent, sans distinction de race ni de langue, contre la corruption. Quel sera leur drapeau? Ils ne peuvent en avoir qu'un : la Révolution, la Philosophie, la Justice. La Révolution est le nom français de l'idée nouvelle; la Philosophie est son nom germanique; que la Justice devienne son nom cosmopolite. »

*Le temps des races initiatrices est passé.* Par conséquent, le nationalisme est périmé, la Bourgeoisie capitaliste, en unifiant le monde, comme autrefois la conquête romaine préparait les voies au christianisme, a préparé les voies au socialisme, phénomène international, universel; et si la guerre de 1914-1918 a un sens, c'est, comme nous l'avons vu, d'avoir achevé l'unification bourgeoise du monde, en abattant le dernier rempart de l'Ancien Régime en Europe, l'Allemagne féodale. Aujourd'hui, c'est chose accomplie; la civilisation bourgeoise est parfaite et, devant le prolétariat, porteur de l'idée nouvelle universelle, la voie est déblayée, aplanie, libre. Pourquoi donc le nationalisme semble-t-il partout prendre une virulence nouvelle? Pourquoi l'idée nationaliste a-t-elle reconquis un

prestige nouveau, et tel que jamais l'infatuation nationale ne fut peut-être aussi grande? La Patrie est une idole, devant qui tout front s'incline; et le blasphème antipatriotique semble le blasphème des blasphèmes: il inspire une sorte d'horreur sacrée et de celui qui le profère, tous se détournent en se voilant la face: le malheureux, le criminel, l'insensé! Les chrétiens, les catholiques — et catholicisme pourtant veut dire: religion universelle — se montrent en tous pays plus nationalistes, plus patriotes, plus chauvins que personne; il semble que leurs oreilles supporteraient plus facilement le blasphème envers Dieu que le blasphème envers la patrie; et les socialistes eux-mêmes se troublent, hésitent, balbutient, équivoquent, deviennent lâches et tremblants, si vous leur posez cette question de la patrie: vous n'arriverez pas à leur arracher une négation brutale, carrée, nette, du patriotisme. Si le *Mouvement socialiste* existait encore et s'il recommençait l'enquête qu'il fit en 1905 sur l'idée de patrie, et qui recueillit alors une unanimité antipatriotique si impressionnante, on peut douter que cette unanimité puisse se retrouver, et l'on sait au reste ce qu'est devenu celui qui lança l'antipatriotisme — un *patriote* à tous crins, qui, avec l'ex-anarchiste Buré, est à la tête de la croisade *anti-boche*. La Patrie est vraiment l'Idole moderne; l'idéal patriotique, le seul idéal encore assez efficace pour susciter de grands dévouements, de vrais sacrifices et de l'enthousiasme; le Patriotisme.



c'est certain, a ses mercantis, ses tartuffes, ses sycophantes qui sont innombrables; mais on l'a dit : les parasites ne pullulent que sur les forts et l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. L'Idée révolutionnaire n'a-t-elle pas déjà eu, elle aussi, en quantité fort respectable, ses parasites de tous genres, mercantis, tartuffes et sycophantes qui ne le cèdent en rien, comme cynisme, à ceux du patriotisme?

C'est que l'idée de Patrie est vraiment la seule Idée qui, dans la débâcle moderne, soit restée debout — et vivante encore; elle est restée le seul ciment social, ce qui tient encore agglutinée une société qui, sans elle, tomberait en poussière et ne serait plus qu'une pluie d'atomes — la pluie d'Epicure avant le *clinamen*. Et cela est si vrai que l'idée religieuse ne croit pouvoir se maintenir qu'en se raccrochant à l'idée de patrie et qu'en vivant à son ombre, et que l'*Action Française*, pour restaurer l'idée monarchique, n'a pas cru devoir adopter d'autre moyen que de la montrer indissolublement liée à l'idée nationale : la guerre a même fait voir qu'elle était capable de sacrifier le roi à la nation — la nation telle que la concevaient *les patriotes* de 1792. Seule donc, l'idée de patrie a conservé de la force, et toutes les autres idées n'ont de vie qu'en fonction de sa vie, qui seule est restée puissante. Elle est le soutien dernier, la forteresse de l'Etat moderne; et la nier, c'est nier cet Etat de la négation la plus radicale et la plus crue : négation

qui constitue, évidemment, la grande, la seule *impiété* moderne, celle que nul ne peut et ne doit se permettre, à peine de devenir un objet de scandale et d'horreur...

Mais l'idée de patrie ne reste forte qu'en raison du maintien de l'état de guerre; *la guerre nourrit le patriotisme, comme la grève nourrit le socialisme* (1); et le trouble invincible qui saisit l'âme en présence d'une négation de la patrie, c'est le même qui fait hésiter l'esprit au moment d'affirmer la fin possible de l'état de guerre. Car, malgré toutes les imprécations dont la guerre est l'objet, malgré toutes les aspirations vers la Paix, et toutes les déclamations des pacifistes, dont l'opinion réussit à grand-peine à se faire prendre au sérieux, l'humanité *croit* toujours à la guerre et ne peut imaginer ce que pourra être sa vie sans la guerre. Et ici, nous retrouvons les interrogations pressantes de Proudhon : « La guerre abolie, demandait-il, comment concevez-vous la société? Quelles idées, quelles croyances lui donnez-vous? Quelle littérature, quelle poésie, quel art? Que faites-vous de l'homme, être intelligent, religieux, justicier, libre, personnel, *et, pour toutes ces raisons*, guerrier? Que faites-vous de la nation, force de collectivité indépendante, expansive et autonome? Que devient, *dans sa sieste éternelle*, le genre humain ? »

---

(1) Voir ce que je disais à ce sujet dans mes *Méfaits des Intellectuels*, p. 205.

C'est à ces interrogations qu'il faut pouvoir répondre, et le socialisme, évidemment, ne vaincra le nationalisme, avec qui il se heurte partout, que s'il leur donne une réponse péremptoire et décisive. Le socialisme annonce la fin de l'état de guerre et une civilisation fondée uniquement sur le Travail; y a-t-il donc dans le Travail de quoi trouver le substitut de tout ce qui, jusqu'ici, a fait la grandeur morale de l'homme? Le Travail peut-il être, pour employer l'expression heureuse de William James, l'*équivalent moral* de la guerre? L'Humanité pourra-t-elle vivre uniquement du Travail comme elle a vécu jusqu'ici de la Guerre? Y a-t-il dans le Travail de quoi tirer une poésie, un art, une religion, une morale, qui puissent satisfaire l'homme, cet être, comme dit justement Proudhon, intelligent, religieux, justicier, libre, personnel, et pour toutes ces raisons, *guerrier*?

A la fin du II<sup>e</sup> livre de la *Guerre et la Paix*, Proudhon écrit ceci: « ... L'antagonisme, que nous acceptons comme loi de l'humanité et de la nature, ne consiste pas essentiellement pour l'homme en un pugilat, en une lutte corps à corps. Ce peut être tout aussi bien une lutte d'industrie et de progrès: ce qui, dans l'esprit de la guerre et pour les fins de haute civilisation qu'elle poursuit, revient, en dernière analyse, au même. « L'enjeu au plus vaillant », a dit la Guerre. Soit, répondent le Travail, l'Industrie, l'Economie; de quoi se compose la vaillance d'un homme, d'une nation? N'est-ce pas

de son génie, de sa vertu, de son caractère, de sa science acquise, de son industrie, de son travail, de sa richesse, de sa sobriété et de sa liberté, de son dévouement patriotique? Le grand capitaine n'a-t-il pas dit qu'à la guerre la force morale est à la force physique comme 3 est à 1? Les lois de la guerre, l'honneur chevaleresque, ne nous enseignent-ils pas à leur tour que, dans nos combats, nous devons nous honorer, nous abstenir de toute injure, trahison, spoliation et maraude? Luttons donc; nous n'avons que faire pour cela de nous attaquer à la baïonnette et de nous tirer des coups de fusil... Dans ces nouvelles batailles, nous n'aurons pas à faire moins acte de résolution, de dévouement, de mépris de la mort et des voluptés; nous ne comptons pas moins de blessés et de meurtris; et tout ce qui sera lâche, débile, grossier, sans vaillance de cœur et d'esprit, ne doit pas moins s'attendre à la sujétion, à la mésestime et à la misère. Le salariat, le paupérisme et la mendicité, dernière des hontes, attendent le vaincu (1)... Dans cette arène de l'in-

---

(1) Ceci rendra peut-être un son étrange aux oreilles de certains, mais il faut bien qu'on s'habitue à cette idée qu'une société à base syndicaliste, loin de mettre complètement au rancart le principe de la responsabilité individuelle, base de toute morale sérieuse, lui donnera au contraire tout son relief et toute sa valeur. La *charité chrétienne*, qui, dans une société à base féodale, s'occupait des déchets sociaux et s'adressait au *fidèle* de l'Eglise ou au *sujet* du roi tombés dans la misère, comme la *philan-*

dustrie, les forces sont en lutte non moins ardente que sur les champs de carnage; là aussi, il y a destruction et absorption mutuelle. Je dirai même que dans le travail, comme dans la guerre, la matière première du combat, sa principale dépense, est

---

*throphie bourgeoise*, qui, dans une société à base capitaliste, s'occupe *des citoyens* malchanceux, n'ont le plus souvent entretenu et n'entretiennent encore que la gueuserie, sans pouvoir atteindre les misères vraies, les vaincus dignes de pitié et de secours. Dans une société à base syndicaliste, où le groupe producteur aura la charge de ses malades, de ses infirmes et de ses vieillards, le principe de solidarité pourra s'appliquer d'une manière beaucoup plus efficace et plus intelligente et donner lieu à des abus beaucoup moins scandaleux et moins immoraux; le principe : *qui ne travaille pas ne mange pas*, pourra jouer dans toute sa rigueur, et la morale des producteurs se montrera très sévère et inflexible vis-à-vis du paresseux invétéré, de l'irrégulier irréductible, du vicieux indomptable. Que la vie ne puisse se régler uniquement sur la justice, comme le fait remarquer Mario Missiroli (*Opinioni*, Deux mots à Enrico Leone, p. 56), cela est très certain : *summum jus, summa injuria*; le problème des rapports de la justice et de la charité n'est pas, en éthique, des plus faciles à résoudre; mais *les méfaits sociaux* et la radicale et misérable insuffisance, tant de la philanthropie bourgeoise que de la charité chrétienne, n'en sont pas moins évidents : elles secourent vraiment trop à l'aveugle et au petit bonheur les infortunes, méritées ou non, de la société et n'entretiennent le plus souvent, je le répète, que la gueuserie et cette sorte d'exploitation à rebours que le pauvre cynique ne laisse pas de pratiquer sur le riche naïf ou inexpérimenté. La

toujours le sang humain. En un sens qui n'a rien de métaphorique, nous vivons de notre propre substance et, par l'échange de nos produits, de la substance de nos frères. Mais il y a cette différence énorme, que, dans les luttes de l'industrie, il n'y a de véritablement vaincus que ceux qui n'ont point ou qui ont lâchement combattu : ce qui emporte cette conséquence que le travail rend à ses armées (1), et souvent au delà, tout ce qu'elles consomment, chose que la guerre ne fait pas, qu'elle ne saurait faire jamais. Dans le travail, la production suit la destruction ; les forces consommées ressuscitent de leur dissolution, toujours plus énergiques. Le but de l'antagonisme, dont on veut se prévaloir l'exige

---

solidarité du groupe producteur qui ne descendra pas, ignorante, abstraite et globale, du haut du Ciel ou des caisses de l'Etat, sur une multitude anonyme et représentant seulement aux yeux des *grands* de ce monde, soit un moyen d'assurer leur salut éternel, soit une soupape de sûreté à la machine sociale, mais s'adressera à des égaux en parfaite connaissance de cause, pourra être une synthèse de la justice et de la charité, où celle-ci sera la correction vraiment efficace, intelligente et souple de ce que celle-là pourrait avoir de raide, d'injustement inflexible et de dur : sur un Droit aussi exact que possible, mais toujours forcément un peu aveugle et froid, la divine Charité pourra luire et apporter sa chaleur — sans qu'elle puisse être une offense à la dignité personnelle ou un encouragement à une paresse crasseuse et cynique.

(1) Voir note finale L.

ainsi. S'il en était autrement, le monde retournerait au chaos; viendrait le jour, où, par la guerre, il n'y aurait plus, comme à l'aurore de la création, que du vide et des atomes : *Terra autem erat inanis et vacua* » Et je veux encore citer cette belle page : « Pour soutenir son corps et développer son esprit, l'homme est obligé de les alimenter l'un et l'autre : la *consommation* matérielle et morale peut être regardée comme sa première fin. Or, l'homme ne consomme que ce qu'il se procure par un exercice de tous les jours : le *travail* est donc pour lui une seconde fin. Mais ce travail ne lui procure, terme moyen, que le juste nécessaire : *la pauvreté, telle est notre troisième fin*. Travail, sobriété, pauvreté; affranchissement des sens et de l'idéal; voilà notre loi. *Avant d'être un guerrier, l'homme, dans les prévisions de la nature, est un ascète*. Et c'est afin de nous maintenir dans la juste mesure que nous assignent la condition du travail et celle de la pauvreté, que la conscience à son tour, cette même conscience qui affirme le droit de la force, nous impose une nouvelle loi, qui est de répartir de la manière la plus égale, sans manquer à la dignité et au droit d'aucun, les services et les produits. En sorte que *la justice* apparaît comme notre quatrième et dernière fin. Quant à la manière, dont se produit la justice économique, en autres termes, la juste répartition des services et des produits, la guerre nous l'a apprise. C'est toujours la lutte ou concurrence des forces, non plus lutte armée et

sanglante, mais lutte de travail et d'industrie, *d'après le principe, que, comme le héros se fait connaître aux coups, l'ouvrier se juge à l'œuvre.* Ainsi la vie humaine, introduite par la guerre dans la voie de la justice, soumise aux lois du travail, du sacrifice, de la frugalité, de l'équité, peut se définir une ascension de la nature vers l'esprit, ascension qui n'est autre que l'évolution de la liberté même. »

*Avant d'être un guerrier, l'homme, dans les prévisions de la nature, est un ascète,* ainsi parle notre grand philosophe socialiste, avec une hauteur d'idéalisme qui ne sera jamais dépassée; et l'on voit toutes les vertus qu'une civilisation fondée sur le travail, sur l'*ascétisme industriel* (1), requerrait. « Ce que, avait-il déjà écrit dans sa *Philosophie du Progrès*, ni la gymnastique, ni la politique, ni la musique, ni la philosophie réunissant leurs efforts, n'auront su faire, *le Travail* l'accomplira. Comme dans les âges antiques, l'initiation à la beauté arriva par les dieux, ainsi dans une postérité reculée, la beauté se révélera de nouveau par le travailleur, le véritable *ascète*, et c'est aux innombrables formes de l'industrie qu'elle demandera son expression changeante, toujours nouvelle et toujours vraie. » Le Travail apparaît donc à Proudhon comme le véritable substitut, le véritable *équiva-*

---

(1) Voir note finale L bis.



*lent moral* de la Guerre; il n'est, au juste, qu'une *transformation* de cet antagonisme qui est la loi de l'univers, et dont la guerre n'a été jusqu'ici, dans l'évolution humaine, que la première forme; la civilisation du Travail succèdera à la civilisation de la Guerre, comme le fils doit succéder au père, en en recueillant tout l'héritage moral, tout ce qui fit l'honneur et la grandeur du nom : dévouement, sacrifice, esprit d'abnégation, de pauvreté et de justice (lire à ce sujet ce que Proudhon dit de la pauvreté dans la *Guerre et la Paix* et qui a un accent tout virgilien); tout le capital moral, que la civilisation christiano-classique nous a transmis doit passer dans le travail, et le Travailleur de la Cité socialiste apparaître comme le successeur non dégradé du *héros* et du *saint*.

Tel est notre idéal révolutionnaire, magnifiquement formulé par Proudhon et qui n'est, au fond, qu'une transformation de cet *idéal guerrier* qui, jusqu'ici, a soutenu, fait vivre et progresser l'humanité; idéal éminemment *classique*, qui serait l'exaltation de toutes les valeurs que Sorel a appelées *quiritaires* et la condensation, dans la personne du Travailleur, de tout ce qui a fait jusqu'ici la grandeur morale de l'homme : travailler, dit quelque part Proudhon, c'est *mourir*, c'est-à-dire se dépenser sans compter, *se dévouer*; le travailleur doit être dévoué à son travail comme le héros à son pays ou le mari à sa femme — jusqu'à la mort; il y a dans Proudhon une magni-

fique doctrine de la mort (1), qui vaut sa doctrine du mariage, laquelle est certainement une des choses les plus belles qui soient sorties de la plume d'un moraliste (celui-là seul, qui a compris la mort, dit-il, a compris l'amour). Je disais plus haut qu'il y avait dans *la Justice* des parties d'une éthique vraiment sublime, et je ne pense pas exagérer : je crois qu'on peut affirmer que Proudhon est le moraliste qui a le mieux compris et qui est descendu le plus profondément dans l'essence de la mort, de l'amour, de la liberté, de la guerre, du péché, de la justice; et que l'enthousiasme révolutionnaire lui ait fait trouver, pour la morale socialiste, une expression et des formules si magni-

---

(1) Je veux citer ce beau passage (*Justice*, t. II, V<sup>e</sup> étude, p. 237) : « Soit donc que je considère la mort au point de vue de la nature, soit que je l'envisage à celui de la justice, elle m'apparaît comme la consommation de mon être, et plus je consulte mon cœur, plus je m'aperçois que, loin de la fuir avec effroi, j'y aspire avec enthousiasme. Passer d'un foyer à un autre, ou de père devenir enfant, pour la vie ce n'est pas finir; et comme ce passage, ce *devenir*, est pour tout être vivant le moment solennel, l'acte suprême de l'existence, il s'ensuit que la mort, dans le vœu de la nature, est adéquate à la félicité : la mort, c'est l'amour. Celui qui aime veut mourir; c'est la pensée du Cantique : *Fortis est mors dilectio*, dit l'épouse. Quand ce serait pour mourir, rien ne m'empêcherait de l'aimer. C'était la pensée de cet enthousiaste qui demandait à Cléopâtre une nuit et consentait de mourir après. Et vous n'avez plus ici à distinguer entre les espèces d'amour : le voluptueux et l'amant chaste, le

fiques, c'est une singulière confirmation pour cette conviction où nous sommes, que c'est nous, les révolutionnaires, qui, en face de la dissolution moderne, comme naguère les chrétiens en face de la dissolution antique, représentons vraiment l'idéal régénérateur.

Il est vrai : et il faut en convenir ; non seulement la métaphysique et la morale courante du socialisme n'ont été nullement à la hauteur de cet idéal, mais la pratique lui a été, elle aussi, déplorablement inférieure ; n'est-ce pas Proudhon lui-même, d'ailleurs, qui s'écriait : « Loin de moi communistes, votre présence m'est une puanteur » (1), et qui parle quelque part « des ouailles

---

sensualiste et le platonique, sont soumis à la même loi. Et le père, l'ami, le citoyen, pensent de même. Pour les uns comme pour les autres, quand la passion est arrivée à son paroxysme, quand la conscience est montée au diapason de l'héroïsme, mourir n'est rien, aimer seul est quelque chose. M. Blanc Saint-Bonnet, entrevoyant cette identité de la mort et de l'amour, a rencontré cette belle pensée : « *Personne, dit-il, n'est entré plus avant dans l'amour que celui qui a vu plusieurs fois la mort* ». Au contraire, sevrer le cœur d'amour et la conscience de justice, faites le vide dans l'âme par le mépris et l'égoïsme, et vous aurez pour dénouement la lâcheté, l'apostasie et toutes ses hontes ».

(1) On sait que c'est à propos des théories communistes sur la famille, que Proudhon a jeté ce cri d'indignation, et il faut avouer qu'elles ne l'ont que trop souvent justifié. Sur la morale sexuelle, les socialistes n'ont que des idées fort superficielles, quand elles ne sont pas carrément immo-

empestées du socialisme » (1). On a pu dire, et moi-même je l'ai écrit, que le socialisme était comme l'aboutissant suprême de la décadence moderne. Le socialisme a bien produit un moraliste hors ligne; mais il l'a méconnu, il l'a raillé, il lui est soundement hostile, et précisément à cause de sa morale même, trop contraire à tous les instincts de laisser-aller, de facilité, de dissolution, qui voudraient se donner libre cours et dont la mise en liberté constitue, pour tous nos socia-

---

rales : ce sont celles de la bourgeoisie décadente, de la *bohème* lettrée et artiste, où l'on voit à plein que l'art n'est trop souvent, comme l'a écrit Proudhon, qu'*un agent pornocratique*. Lui qui criait aux bourgeois, soi-disant défenseurs de la famille, « Hommes de chair, avant que vous prononciez ce nom sacré de famille, laissez-nous passer le charbon ardent sur vos lèvres » (*Solution du problème social*, p. 156), il ne voyait dans les communistes, eux aussi, que des *hommes de chair*.

(1) Cette phrase est tirée du chapitre célèbre de Proudhon sur la Providence (*Contradictions économiques*, t. 1), où, dans des pages qui rappellent Pascal, Proudhon mit en parallèle le mythe chrétien du péché originel et le mythe moderne ou rousseauiste de la perversion sociale: « N'est-il pas étrange, s'écrie-t-il, de voir M. Blanc affirmer la bonté de notre nature et s'adresser en même temps au plus ignoble de nos penchants, l'avarice? Il faut, en vérité, que le mal vous semble bien profond, pour que vous jugiez nécessaire de commencer la restauration de la justice par une infraction à la charité. Jésus-Christ rompaît en visière à l'orgueil et à la convoitise; apparemment que les libertins qu'il catéchisait étaient de saints personnages à côté des *ouailles empestées du socialisme* ». Tout ce cha-

listes et anarchistes, *le summum* de l'émancipation humaine. *Pacifisme* — un pacifisme tout bourgeois, où tout le quiétisme, toute la lâcheté, toute la dégradation du sentiment de l'honneur qui caractérisent nos bourgeois modernes se concentrent et se condensent; *antimilitarisme* — un antimilitarisme fait uniquement de l'horreur de toute discipline (ne voyons-nous pas aujourd'hui beaucoup de nos soi-disant révolutionnaires reprocher aux Bolcheviks leur *armée rouge* (1) et la disci-

---

pitre est à lire, pour bien comprendre comment le socialisme a pu rétrograder sur la morale; si, en effet, on rejette sur la société toutes les fautes de l'individu, il n'y a plus de morale possible; l'individu n'a plus qu'à se laisser aller au flot social!

(1) Nos démocrates qui se scandalisent du maintien de l'*armée rouge*, devraient bien méditer ces paroles de Proudhon (*Solution du problème social*, p. 82) : « L'Armée? Vous ne pouvez la diminuer qu'autant que la question sociale sera résolue, non seulement pour la France, mais pour l'Europe. Sans cette solution, l'armée vous est indispensable, au dedans pour contenir le prolétariat et la propriété, qui déjà se menacent et se mesurent du regard; au dehors, pour défendre votre nationalité et établir votre influence dans les conseils de la diplomatie européenne. Car, en supposant la royauté partout abolie, les nationalités restent, c'est-à-dire toutes les prétentions rivales des anciens gouvernements. Or, la démocratie est impuissante à résoudre la question sociale et à constituer la république des nations; comme la monarchie, elle ne peut garder la paix qu'au moyen de traités plus ou moins solides; pas un homme, pas un sou d'économie à faire sur l'armée. » Si l'on veut trouver une critique exhaustive *définitive* et

plaine de fer que Lénine et Trotsky y font régner, comme ils leur reprochent la discipline qu'ils ont instaurée dans le travail ?); *malthusianisme* (1) et *féminisme* (2), ces deux *pourritures*, où la bassesse, la bestialité, le matérialisme modernes ont trouvé leur expression éminente et culminante; — tous les produits de la bourgeoisie décadente, le socialisme les a recueillis, adoptés, développés, poussés à leurs conséquences extrêmes; du matérialisme historique, qui n'était qu'une méthode, un *canon* d'interprétation des événements de l'histoire, et n'impliquant en aucune façon le matérialisme moral et métaphysique, il a tiré des conclusions qui impliquent ce matérialisme moral et métaphysique de la manière la plus claire; et ces

---

*supérieure* de la démocratie, c'est dans ce livre de Proudhon — *la Solution du problème social* — qu'il faut la chercher. La critique de Maurras, à côté d'elle, est jeu d'enfant; c'est Proudhon qui a écrit — dans ce livre précisément — que nous aurons à démolir la démocratie comme nous avons démolie la monarchie, *la monarchie du droit divin populaire* ne valant pas mieux que la monarchie de droit divin pur et simple et n'en étant qu'un médiocre plagiat — *l'aristocratie*, comme il l'a écrit également, *des médiocrités*. La Russie des Soviets, qui est une République fédérative et qui a pris position si nettement contre le dogme de la soi-disant souveraineté nationale, dogme de la démocratie bourgeoise, est toute pénétrée à ce point de vue de l'esprit proudhonien.

(1) Voir note finale M.

(2) Voir note finale N.

révolutionnaires, appelés par Proudhon à protester contre la corruption moderne, n'ont pas montré, il s'en faut, qu'ils étaient incorruptibles... Paresse, laisser-aller, goinfrerie et luxure, le tout entretenu aux frais d'un Etat-Providence, dispensant l'homme de tout effort, de toute responsabilité, de toute dignité, tel semble être et a trop souvent semblé être l'idéal moral de nos socialistes modernes.

La sublime morale proudhonienne a donc paru rester lettre morte et dépourvue de toute efficacité pratique; comme le fameux *impératif catégorique* de Kant, elle est restée comme suspendue en l'air, sans rien qui puisse sembler lui donner vie. Sommes-nous donc complètement désarmés et faut-il désespérer de cette Révolution, dont Proudhon écrivait : *l'être qui vit et qui pense sera-t-il dévoré par le cadavre* (la contre-Révolution) ? Est-elle devenue, elle aussi, cadavéreuse ?

On l'a dit et écrit bien souvent. Ce qui a manqué à Proudhon, c'est de conclure et d'aboutir nettement à la théorie de la lutte des classes; cette théorie est comme implicite, sous-jacente, dans toute son œuvre; mais, sauf peut-être dans la *Capacité*, elle n'est jamais formulée explicitement et c'est toute une question de savoir pour quelles raisons Proudhon n'est jamais parvenu au point d'où Marx, d'emblée, a pris son élan (1). Démocrate, encore tout imprégné des idées du XVIII<sup>e</sup>

---

(1) Voir note finale O.

siècle, dont Sorel a pu dire qu'il est *le grand siècle bourgeois*, rationaliste, idéaliste, il semble souvent qu'il soit sur le point de secouer tous ces jugs et de rejeter tous ces *impedimenta*; mais non : l'idée démocratique du *peuple* ne paraît jamais avoir décidément fait place dans son esprit à l'idée de *la classe ouvrière*, produit de la grande industrie et chargée d'une mission historique particulière, qui est l'idée d'où Marx, lui, est immédiatement parti pour construire sa théorie de la lutte de classe. Et la gloire immortelle de Marx reste là, dans le fait d'avoir, *le premier*, nettement, sans ambages et sans réticences, reconnu *la mission* du prolétariat moderne et discerné *l'opposition métaphysique* qui le dresse en face de la société bourgeoise. Marx, comme on l'a dit souvent (et la formule reste toujours vraie), a fait passer le socialisme de l'utopie à la science; avant lui, le socialisme était, plus ou moins, *une rêverie bourgeoise*; il en a fait *une réalité prolétarienne*; le socialisme, avec lui, du ciel platonique imaginé par quelques penseurs solitaires, est descendu sur la terre prolétarienne et s'est incarné dans le prolétariat. Mais quel fut à son tour le défaut, l'insuffisance fondamentale, du marxisme ? Ce fut de tomber, et certes Engels plus que Marx lui-même, et les social-démocrates allemands plus encore qu'Engels, dans ce qu'on a appelé *le scientisme*, religion un peu béate de la science, qui a régné dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle et que le XX<sup>e</sup> a commencé de



rejeter et rejette de plus en plus, et dont on peut trouver la critique — la plus pertinente et la plus profonde — dans l'*Avant-propos* que Sorel a mis en tête de ses *Matériaux pour une théorie du Proletariat*. Il restait en effet un progrès à faire accomplir au socialisme; il était passé avec Marx de l'utopie à la science; il restait à le promouvoir de la science à la *phase de l'éthique vivante*; et de cette promotion nouvelle, l'honneur immortel revient à Sorel : les *Réflexions sur la Violence*, comme je le disais plus haut, sont un traité d'éthique prolétarienne, dont on peut dire qu'il constitue une synthèse admirable de l'esprit marxiste et de l'esprit proudhonien; la théorie de la lutte de classe y prend une forme extrêmement nette et dégagée de tout scientisme; et elle apparaît comme le *mécanisme social* grâce auquel la sublime morale de Proudhon, qui restait suspendue dans le vide, pourrait prendre corps dans la société et se réaliser. Qu'on relise en effet, dans les *Réflexions sur la violence*, le beau chapitre de la *Morale des Producteurs* : on y trouvera, appliquées à la lutte de classe de Marx, les idées de Proudhon sur la guerre et sur la génération, par la guerre, de la morale prolétarienne. Proudhon nous a montré, dans *la Guerre et la Paix*, qui est une suite, ne l'oublions pas, de la *Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, comment la guerre des Etats avait engendré l'art, la religion, la justice, et toutes les valeurs qu'on a pu appeler *homériques*, et

cet idéal de la Cité héroïque, qui est resté jusqu'ici l'idéal classique par excellence. Sorel, appliquant cette théorie de la guerre source du droit et génératrice du sublime, nous présente, dans les *Réflexions*, un essai d'éthique prolétarienne, où cette éthique est engendrée par la guerre des classes, substitut historique de la guerre des États et destinée à donner à la Cité du Travail en gestation les forces morales qui en assureront non seulement la victoire, mais la durée. Sorel assimile l'ouvrier grève-généraliste au soldat des guerres de la Liberté et à l'artiste anonyme de ces corporations du Moyen-âge qui édifièrent les cathédrales; et, à travers *l'épopée des grèves*, dont il esquisse le tableau, nous voyons se dessiner la figure de ces producteurs dont la Cité du Travail aura besoin pour fonctionner, tout remplis de l'orgueil des hommes libres, exacts dans l'accomplissement des moindres consignes, comme étaient les héros des guerres de la Révolution et de l'Empire, et, ouvriers anonymes d'une œuvre collective, désintéressés comme ces artisans du Moyen-âge, dont nous ignorons le nom et qui n'en édifièrent pas moins ces cathédrales gothiques qui resteront un éternel émerveillement.

Les voici en branle, ces armées de la Révolution prolétarienne : les rangs, parfois, s'éclaircissent, les chefs passent à l'ennemi, il y a de perpétuelles trahisons, et le flottement s'introduit dans les lignes, le front semble fléchir; mais le voici qui,

lentement, se reforme et se redresse; en juin 1848, les ouvriers parisiens sont écrasés, et la réaction bonapartiste s'étend sur l'Europe; mais, vers 1864, paraît *le Manifeste des Soixante*, Proudhon renaît à l'espérance, et la I<sup>re</sup> Internationale est fondée; en mai 1871, la Commune de Paris, de nouveau, est vaincue, et c'est la réaction de *l'ordre moral*; mais voici la II<sup>e</sup> Internationale, et les luttes héroïques soutenues par le socialisme allemand contre Bismarck; puis, de nouveau, l'enlèvement parlementaire, le borbier démocratique, les illusions de l'affaire Dreyfus et la corruption qui la suit; mais le syndicalisme révolutionnaire français s'organise, le mythe de la grève générale s'empare puissamment des masses ouvrières: l'idée de lutte de classes se précise, prend un relief de plus en plus net, se dégage des adultérations parlementaires, réformistes et corporatistes; le socialisme épouse de plus en plus étroitement le mouvement ouvrier: Amiens donne sa charte au monde du travail... Nouveaux fléchissements; dans l'Europe bourgeoise, en proie à un sourd malaise, où les divers capitalismes armés jusqu'aux dents et se hérissant de plus en plus, se surveillent et s'observent jalousement, les idées nationalistes reprennent vigueur, les orgueils nationaux se réveillent, s'exacerbent: 1914 arrive, la guerre mondiale éclate, le socialisme, désarmé, étale son impuissance, la II<sup>e</sup> Internationale signe son abdication en laissant ses chefs entrer dans les ministères

de *Défense nationale* et ses troupes s'entre-tuer. Enfin, voici 1917, et la Révolution bolchevique, et cette lutte titanique soutenue par la Russie des Soviets contre l'Europe ploutocratique : la guerre des nations se transforme en une gigantesque guerre des classes, et Lénine devient le héros vers qui se tournent, avides, les yeux des travailleurs révolutionnaires du monde entier. Défections, trahisons, palinodies, défaites sanglantes, répressions féroces, rien donc n'y fait : les armées de la Révolution se reforment toujours en face de la bourgeoisie étonnée et terrifiée ; toujours, des noyaux révolutionnaires, dans la masse en déroute, rallient les fuyards, redressent le front et recommencent l'assaut : le socialisme apparaît immortel, comme le christianisme (1). Il apporte *l'Idée nouvelle* qui

---

(1) Il est extraordinaire de constater avec quelle remarquable désinvolture néanmoins beaucoup de nos intellectuels, actuellement, mettent le socialisme dans leur poche. Georges Valois, ce *filz du Paris ouvrier*, comme il le proclamait lui-même, à qui, *avant la guerre*, l'idée de lutte de classe était pourtant loin d'être étrangère, affirme, sans rire, que le socialisme est désormais une antiquaille qu'il ne vaut même plus la peine de réfuter. Quel aveuglement ! Je comprends qu'avec son tempérament ardent de *partisan*, il se soit donné tout entier à l'idée nationale et royale ; mais ce n'est pas une raison pour fermer les yeux à de très fortes évidences historiques. Que le socialisme français, à l'heure actuelle, soit très peu de chose, comme fait et comme doctrine, cela est certain ; mais *la renaissance* viendra, et elle a déjà commencé : Valois peut nous

tirera le monde moderne de la dissolution et de l'anarchie où il se débat et se pulvérise; les théories ont beau être grossières, les chefs médiocres, les troupes facilement débandées : rien n'y fait, vous dis-je; nous assistons à un mouvement de masses, à la formation d'une nouvelle âme collective, où tous les égoïsmes seront noyés, toutes les bassesses individuelles submergées, toutes les idées particulières — abstraites, folles ou utopiques — balayées; tous, redressés, entraînés, emportés par les nécessités implacables d'une lutte qui apparaîtra chaque jour davantage sous l'aspect d'une véritable guerre de classes, ayant tous les caractères de sérieux et de tragique de la guerre, ils seront obligés de se hausser au ton du sublime; la grandeur épique du conflit les empoignera, et,

---

enterrer avec sa belle assurance d'aveugle partisan; il est des morts qu'il faut qu'on tue! Un peu de *perspective historique* fait voir combien des mouvements qui paraissent forts sont au contraire très faibles et sans avenir; mais, à *l'Action Française*, le sens historique fait aussi complètement défaut qu'il faisait à nos pères au xvii<sup>e</sup> siècle; ce n'est pas pour rien qu'ils se disent si réfractaires à un philosophe comme Hegel; le xix<sup>e</sup> siècle a été le siècle des grands historiens philosophes; mais, eux, ils s'en tiennent à *une histoire d'érudits*, dépourvue de toute philosophie. Et je dois approuver complètement Mario Missiroli, quand il déclare (*Opinioni*, p. 94) à propos de Charles Maurras que « toute son activité de penseur est marquée au coin d'une absence totale de sens historique et d'esprit philosophique ».

comme les Grecs des Thermopyles, les légionnaires romains, les soldats de l'An II, les ouvriers révolutionnaires, soldats de la grande épopée prolétarienne, apparaîtront dans l'histoire auréolés d'une gloire éternelle.

Un souffle, un élan, un enthousiasme révolutionnaires, croissants et irrésistibles, devront soulever l'âme des masses ouvrières, jusqu'à la victoire finale; les bataillons de fer de l'armée prolétarienne devront lancer contre la société bourgeoise des assauts de plus en plus impétueux et formidables, jusqu'à ce que le vieux monde chancelle sur sa base et s'écroule; animés d'une conviction invincible, forts d'une volonté de puissance indomptable, sachant qu'il s'agit non pas de conquérir seulement un peu de mieux-être ou de liberté, mais de renouveler la face du monde — *renovare faciem terræ* — tous les révolutionnaires devront désormais se faire un cœur d'airain et une âme épique, vraiment à la hauteur de l'œuvre « grave, redoutable et sublime » à laquelle ils se sont voués et qui est de créer enfin cette Europe des « bons Européens » évoquée souvent par le génie d'un Nietzsche, cette « chrétienté » socialiste, cette Paix prolétarienne, au sein de laquelle l'humanité, la guerre des États ayant épuisé toute sa vertu civilisatrice, pourra trouver la paix véritable. Et surtout, qu'ils ne se laissent pas démonter ou amollir par les criailleries, les jérémiades, les déclamations des pacifistes qui vont se récrier

qu'aux horreurs de la guerre des Etats, ils veulent simplement substituer les horreurs de la guerre des classes. Une chose est certaine, et Proudhon l'a magistralement et magnifiquement établi : c'est que l'humanité n'a jamais confondu la guerre et l'assassinat, que le guerrier n'a jamais été, sauf dans les calomnies des pacifistes, assimilé à l'assassin; qu'au contraire, en entourant la guerre, l'acte solennel de la guerre, de déclarations juridiques et de cérémonies religieuses, l'humanité a toujours voulu distinguer formellement et catégoriquement la guerre de l'assassinat et l'homme de guerre du « boucher ». Et une chose est également certaine et avérée, et Proudhon l'a également démontré d'une manière extraordinairement pertinente : c'est que si *tant d'horreurs* se mêlent à la guerre pour la déshonorer, c'est qu'une influence perverse *et de nature économique* s'insinue dans l'âme des combattants pour les faire dégénérer en simples brutes, voleurs, assassins et bouchers; et c'est aussi que *la théorie* n'a jamais été, en quelque sorte, à la hauteur *de la pratique*: ce sont les déclamations pacifistes qui *dépravent* la guerre! Et ce qui est vrai de la guerre des Etats est également vrai de la guerre des classes : ce sont les réformistes, c'est-à-dire *les pacifistes de la Révolution*, qui font de la lutte des classes une simple contestation d'intérêts incapable évidemment d'engendrer aucun sublime; ce sont eux, ces âmes basses et toutes matérialisées, cachant, sous un masque

de modération et de douceur, l'avidité de leurs appétits grossiers, qui contribueraient à déchaîner, dans une Révolution, ces « horreurs » qu'ils dénoncent hypocritement dans la guerre ; car s'il ne s'agit que d'un partage de dépouilles, et non de la lutte pour la conquête d'un droit et d'un monde nouveaux, alors c'est la curée et le déchaînement inévitable de toutes les convoitises, cupidités et lubricités ; la *bête humaine* se déchaîne, alors, en Révolution comme en guerre, dans toute sa hideur et toute sa monstrueuse cruauté sanguinaire ; et des « atrocités » s'accomplissent, dont l'histoire reste pendant des siècles atterrée et épouvantée, comme si l'humanité ne pouvait accepter de se voir dans un miroir aussi fidèle. Dans l'âme d'un vrai révolutionnaire, comme dans celle d'un vrai guerrier, au contraire, il n'y a nulle place pour les sentiments de haine et de vengeance, ni pour l'ignoble convoitise mercantile et lubrique ; il n'y a place dans cette âme que pour le sentiment de l'honneur, un honneur tout chevaleresque, et que pour la divine Pitié. « Rien de tendre comme l'homme austère » observait avec profondeur Renan ; et le vrai révolutionnaire, comme le vrai guerrier, sont éminemment des hommes austères, dont l'âme est toute tendresse. Quoi de plus tendre que le vieux Corneille, cette âme toute virile et romaine ? Racine, à son prix, est toute cruauté et férocité, le *tendre, harmonieux et sensible* Racine, ce femmelin ; et les hommes sensibles du XVIII<sup>e</sup> siècle, à quoi ont-ils



abouti? A la Terreur! (1). *Si des dieux ont soif*, ce ne sont pas les dieux de la Guerre et de la Révo-

---

(1) On m'objectera la *Terreur rouge* des bolcheviks, et, de fait, Lénine est souvent rapproché de Robespierre, quand on n'évoque pas, à son propos, l'image d'Ivan le Terrible. Evidemment, la Révolution russe n'est pas le type absolument pur d'une révolution économique réalisée selon le plan imaginé par Sorel dans les *Réflexions sur la Violence*, qui avait conçu *une épopée des grèves*, c'est-à-dire une série de grandes opérations militaires ouvrières frappant le capitalisme en plein cœur et le forçant à capituler. La Révolution russe actuelle est encore une *révolution politique*, l'œuvre d'un *parti politique*, qui, s'étant emparé du pouvoir, veut *forcer* la Russie à réaliser le socialisme, un peu comme Pierre-le-Grand la força à s'occidentaliser; on a pu assimiler Lénine à un *Tzar rouge*, et il y a beaucoup de vrai dans cette assimilation. Il ne faut donc pas s'étonner de retrouver dans la Révolution russe beaucoup de traits qui rappellent la Révolution française; et nos bourgeois, fils de 93, devraient au moins avoir la pudeur de ne pas étaler leurs hypocrites indignations en face *d'atrocités bolcheviques*, probablement fort exagérées par une presse à gages, et que laissent loin derrière eux les massacres de septembre, les noyades de Nantes et autres *exercices* de nos *grands ancêtres*. On peut d'ailleurs donner de la dictature bolcheviste les mêmes explications que l'on donne de la dictature robespierriste. Lénine et Trotsky ont eu à faire face, comme nos Conventionnels, à la même situation terrible, une de ces situations historiques désespérées, qui exigent des hommes des résolutions implacables. L'histoire n'est pas une idylle; ses procédés ressemblent souvent à ceux de la nature, dont les révolutions sont des cataclysmes; *elle n'élimine une classe qu'en l'exterminant*. Nous savons très bien que les guerres et les Révolutions ne s'accomplissent pas selon un plan tout tracé et d'après

lution, mais ceux de la Paix et du Réformisme, Mercure, Plutus, Cupidon et Mammon; la noble Minerve casquée, sortie toute armée du cerveau de Jupiter, est la déesse de la Raison, de la Sagesse et de la Mesure. Que les révolutionnaires ne mêlent donc pas leurs imprécations et leurs déclamations à celles des pacifistes : ce serait là de leur part une étrange inconséquence, car si c'est à la *guerre en soi* qu'ils en veulent, comme les pacifistes, leurs adversaires ont trop beau jeu de leur rétorquer qu'à la guerre des États ils ne font que substituer la

---

toutes les règles de la *civilité puérile et honnête*; la nature humaine, encore une fois, trouve l'occasion d'y étaler toute son intime et naturelle bestialité. Mais la question n'est pas là; il s'agit de savoir comment on peut le mieux élever l'âme humaine jusqu'à ces états éminemment *artificiels* et très précaires du reste, qui constituent ce qu'on pourrait appeler des *réussites historiques*; nous ne sommes pas des rousseauistes; nous ne croyons pas à la bonté originelle de l'homme; nous savons que toute grandeur est artificielle et le résultat de longs et patients efforts que fait l'homme pour s'élever au-dessus de sa naturelle médiocrité; la conscience socialiste est *une acquisition* de l'histoire; il y a eu le *héros* antique, il y a eu le *saint* chrétien; notre espérance est que, sous l'influence d'un mouvement et d'une philosophie vraiment révolutionnaires, l'histoire pourra enfanter un nouveau type de grandeur humaine, *le Travailleur social*; et nous disons que ce type peut émerger d'une *épopée des grèves*, ou d'un mouvement ouvrier se maintenant d'une façon ou d'une autre — les réalisations sont indifférentes — sur le plan révolutionnaire. Le *réformisme* au contraire ne peut rien engendrer que corruption, scepticisme, platitude et médiocrité.

guerre des classes, et que celle-ci n'est pas moins terrible que l'autre ni moins susceptible de déchaîner la brute humaine. Non, nous révolutionnaires, nous ne rejetons pas *la guerre en soi*, mais seulement *la guerre des Etats*, dont nous estimons terminée la mission civilisatrice. A quoi tiennent, au demeurant, les horreurs des guerres et des Révolutions ? D'abord, à cette source impure, de *nature économique*, que Proudhon a si bien démêlée dans les origines de la guerre ; mais aussi, au *fanatisme théologique* (1) : les guerres de religion sont, l'his-

---

(1) Ce *fanatisme théologique* n'a pas été absent de la *grande guerre*, et avec la cupidité ploutocratique, il explique son caractère de particulière férocité. Il y eut certains *prêches* de pasteurs luthériens où respirait tout le fanatisme de la théocratie la plus biblique ; le *Gott mit uns* valut le *Gesta Dei per Francos* ; et beaucoup d'Allemands crurent sans doute exercer sur la France athée et libertine des représailles toutes divines. Du côté de l'Entente, la conviction où sont beaucoup de catholiques et de démocrates que l'Allemagne représente une puissance diabolique et incarne littéralement le Mal lui-même, explique *la férocité à froid de la paix de Versailles*. A lire certains écrits, on pourrait se croire de nouveau au xvi<sup>e</sup> siècle, au temps des guerres atroces entre *papistes* et *huguenots*. Or il n'est pas besoin d'avoir lu beaucoup *les Réflexions sur la Violence* pour s'apercevoir que *la violence sorelienne* n'a rien de commun avec cette férocité toute théologique ; le *Dieu biblique* est un dieu tout affamé de vengeance et de représailles. L'esprit guerrier, lui, est étranger à cette férocité ; tout ce qui se produit en guerre entre troupes régulières se fait, comme dit Proudhon, *dans les formes* ; et les actes de violence que la réflexion de Sorel a médités

toire le prouve, les plus féroces de toutes. C'est que l'homme, quand il croit fanatiquement à une Vérité, ne peut plus voir dans son adversaire, en proie, lui, à l'Erreur, qu'une brute, un être dégradé et impur, qu'il faut ou exterminer ou ramener au vrai par la force : c'est la théorie de toutes les Inquisitions, qu'elles soient d'Eglise ou d'Etat, le *compelle intrare*, l'exorcisme ; dans l'âme d'un Torquemada ou d'un Robespierre, la cruauté est fille de la charité ! Qu'est-ce en effet qu'une minute de souffrance au prix du salut éternel ? Or, un tel fanatisme, *de nature toute théologique*, existe-t-il

---

sont de *vrais actes de guerre*, entre troupes régulières ; si l'on veut comprendre les représailles allemandes, en Belgique, au mois d'août 1914, il faut les rapprocher des représailles exercées en 1807 par les troupes de Napoléon en Espagne ; les officiers allemands, tout nourris de l'étude des guerres napoléoniennes, crurent s'avancer en Belgique au milieu de populations disposées à une guerre de guérillas ; et une guerre de *guérillas* et de *francs-tireurs* présente toujours un caractère de férocité particulière, qui est, je le répète, complètement étranger à la guerre proprement dite, à la guerre régulière. (Se rappeler à ce sujet un célèbre passage de Paul-Louis Courier). *L'idéalisme, quel qu'il soit, est toujours cruel* ; car on ne saurait, en bonne logique, avoir pitié de gens dont on est convaincu que l'Esprit du mal a pris possession et qui empêchent l'humanité d'être heureuse. On nous reproche *notre matérialisme historique* ; il est au contraire le sûr garant de notre modération toute eschyléenne. *Mieux vaut le soldat que le prêtre*, disait Renan ; il n'en veut qu'à notre corps, le prêtre en veut à notre âme !

dans l'âme des révolutionnaires? Nous n'en voulons pas à des hommes que nous considérerions comme en proie à l'Erreur, et qu'il s'agirait de convertir à notre Vérité; nous en voulons à un *système social*, et les hommes qui défendent ce système social nous paraissent parfaitement dans leur droit en le défendant; nous n'avons pour eux aucune haine, nous aurions au besoin du respect et de l'estime pour leurs personnes, si nous constatons en eux du courage, de la valeur, de l'intelligence et une haute compréhension de leur devoir historique. On peut affirmer qu'à mesure que l'esprit vraiment révolutionnaire s'empare de l'âme d'un homme, il en chasse automatiquement la vengeance et la haine pour substituer à ces sentiments nés de l'envie, du fanatisme et de la cupidité, un sentiment de l'honneur et du sublime qui en font aussitôt *une âme noble*, étrangère à toute bassesse, à toute brutalité, à toute vénalité, une *âme de maître*, une de ces *âmes royales* (1) dont Nietzsche rêvait passionnément et regrettait si désespérément la disparition. La guerre a toujours été mère de toute noblesse; comme dit Proudhon, le guerrier est l'idéal de la dignité virile, l'homme de guerre est plus grand que nature : je prie qu'on veuille bien relire à ce propos le chapitre VII du I<sup>er</sup> volume de *la Guerre et la Paix*; il y a là des remarques d'une étonnante vérité et des pages d'une hauteur

---

(1) Voir note finale P.

de sentiment incomparable. La guerre des États, qui a rempli jusqu'ici l'histoire, présente quelques-uns de ces types admirables de guerriers, dont l'imagination des foules est toujours restée adoratrice enthousiaste; il ne s'agit pas, par une critique stupide et niaise, d'essayer de diminuer ces héros, ces hommes prodigieux, qui ont laissé de telles traces dans le cœur des foules : un Alexandre, un Charlemagne, un Gustave-Adolphe, un Napoléon. Ce serait ne rien comprendre à l'âme populaire. Il s'agit au contraire de bien se rendre compte de ce qui a fait la véritable grandeur de ces surhommes (1), en qui les peuples ont toujours concentré la Justice et la Gloire, et dont les mains ont toujours paru tenir également la Balance et l'Épée. Notre espérance, à nous révolutionnaires, c'est que la guerre des classes engendre, elle aussi, de ces types admirables, qui restent légendaires; l'histoire révolutionnaire offre déjà quelques-uns de ces types, où l'on retrouve tous les caractères de l'homme de guerre véritable, de ces *Chevaliers de l'Idée*, modèles de sacrifice, de désintéressement, de courage et de dévouement absolu. Lénine a déjà sa légende, Gorki a pu nous parler du *saint* Lénine, dont l'image hanterait tout l'Orient... Et voilà les hommes extraordinaires, grands créateurs, réalisateurs merveilleux, dont l'influence sur les masses tient du prodige, et, littéralement, les élec-

---

(1) Voir note finale R.

trise. Oui, nous aurons, si la guerre des classes prend toute son ampleur et se développe dans toute sa rigueur, nous aurons inévitablement de ces grands révolutionnaires, grands remueurs d'hommes, idoles des masses, qui prendront la suite des grands guerriers et conquérants du passé; *l'histoire héroïque* continuera: le monde, Dieu merci, n'est pas condamné à tomber dans le pur et simple mercantilisme, où les hommes ne seraient plus que des *porteurs de marchandises*, des « bourgeois », ne connaissant plus d'autre catégorie que celle de l'utile. Non, l'humanité ne peut être embourbée pour toujours dans la médiocrité. L'homme, certes, est devenu *petit* et semble rapetisser chaque jour davantage, à mesure que la société bourgeoise se développe; la *dernière guerre* n'a pas fait surgir un seul type vraiment grand, dont puisse s'enthousiasmer l'imagination des masses; ni les hommes d'Etat, ni les hommes de guerre — sauf peut-être Hindenburg — n'ont été à la hauteur des circonstances; et n'y eût-il que ce fait, que cela suffirait à condamner irrémédiablement *la guerre des Etats*, désormais incapable d'engendrer la grandeur et le sublime; seul, un Lénine est apparu, dominant de sa taille gigantesque nos pygmées occidentaux, et cela est pour nous le gage du magnifique avenir qui nous attend...

A l'œuvre donc, révolutionnaires, le salut de l'Europe et du monde est entre vos mains! Comme

les héros de Léonidas, vous tenez les Thermopyles; si vous cédez, le monde tomberait dans les ténèbres de la plus ignoble Ploutocratie qui ait jamais dominé les hommes. Saluez vos héros, héros de la pensée ou de l'action révolutionnaires : les vaincus de juin 1848 et de mai 1871, les actuels ouvriers russes soutenant le choc de l'Europe bourgeoise; et, pour vous reconforter et affermir en vous l'Idée, lisez et relisez *la Justice*, le *Capital* et *les Réflexions sur la Violence*, ces œuvres désormais immortelles, que vous ont laissées vos grands démonstrateurs, vos plus fidèles truchements : Proudhon, Marx et Georges Sorel.

---



## CHAPITRE IV

---

### Maurras ou Lénine

---

« La production de l'ordre, tel est  
l'objet de la métaphysique. »

(PROUDHON, *De la création de  
l'ordre dans l'humanité*, p. 9).

Je mets à dessein, en exergue, cette définition de la métaphysique par le plus grand révolutionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle, pour répondre, par avance, à tous nos défenseurs *de l'Ordre*, aux yeux de qui, évidemment, un révolutionnaire ne peut être qu'un anarchiste, c'est-à-dire un homme de désordre, un barbare, un ennemi de la civilisation. Et, depuis la « grande guerre » et la Révolution russe, la question essentielle qui se pose, est bien, en effet, de savoir de quel côté se trouvent *les hommes d'ordre* : du côté des bolcheviks, c'est-à-dire des révolutionnaires, ou du côté des nationalistes conservateurs, car il est bien clair qu'il n'y a plus que deux *partis* en Europe, celui de la Révolution et celui de la Contre-Révolution — la Révolution

ayant actuellement sa tête à Moscou, et la Contre-Révolution son siège à Paris —; Maurras ou Lénine, pourrait-on dire, pour résumer sur deux noms l'opposition dramatique où doivent forcément se polariser toutes les oppositions actuelles, comme à leur centre magnétique, c'est-à-dire la France royale et catholique, cœur de la Réaction européenne, ou la Russie des Soviets, avant-garde de la Révolution. A Gênes, en ce fameux Congrès amphictyonique, nous avons vu cette opposition éclater en pleine et vive lumière : la France réactionnaire ombrageusement refermée sur elle-même, farouchement retournée vers le passé, close en son « égoïsme sacré », comme une monade de Leibniz, se refusait obstinément à pactiser avec la Russie des Soviets, qui, elle, tout entière tournée vers l'avenir, proposait une liquidation générale du passé sur le modèle de ce traité de Rapallo, qu'elle a conclu avec l'Allemagne et qui a soulevé un tel *tolle* et une telle épouvante chez nos nationalistes. Entre les deux, évoluait l'Angleterre mercantile, essayant d'asseoir *la paix bourgeoise*, en désarmant tout ensemble l'armée blanche et l'armée rouge; et tout le problème de la Conférence de Gênes était de savoir si, en effet, Lloyd George réussirait à remettre sur pied l'Europe ploutocratique, en faisant entendre raison aux deux seuls vrais antagonistes, à la France réactionnaire et à la Russie révolutionnaire...

Maurras ou Lénine; le Roi ou la Révolution

sociale; l'Europe fédérée sous l'hégémonie française représentant l'Ordre traditionnel, c'est-à-dire royal et catholique; ou l'Europe unifiée par la Révolution prolétarienne, et devenant une grande République fédérative, à l'image de la Russie des Soviets: tel est le dilemme dans lequel nous enferme impérieusement la situation issue de la « Grande Guerre ». Ce dilemme, nos adversaires le ramènent à celui-ci: ordre ou désordre, civilisation ou barbarie, triomphe de l'Occident ou invasion des « hordes asiatiques », remettant tout en question et replongeant l'Europe dans un chaos obscène et un horrible magma. Il s'agit donc bien de savoir *qui*, en définitive, représente *l'ordre* et ses conditions dites éternelles, et si l'on a raison de se représenter, par une imagination sans doute simpliste, les Bolcheviks comme une bande de nomades et de pillards, ne pouvant plus vivre que de la guerre, et prêts à se jeter sur cette pauvre vieille Europe occidentale pour la mettre à sac — tout comme les Germains, au début de notre ère, se jetèrent sur l'Empire romain. L'outrecuidance, l'orgueil dogmatique et tranchant, l'énorme fatuité de nos intellectuels nationalistes se figurant avoir tout entière retirée en eux l'intelligence de l'Ordre, et des conditions hors desquelles il n'y aurait pas de salut pour l'Europe et le monde, ont quelque chose de si ingénu et de si désarmant, supposent une philosophie de l'histoire si courte, si irréaliste, si fantastique, si peu *historique*, qu'on

se demande si l'on n'a pas affaire à quelques rêveurs rêvant tout éveillés, ou qui auraient dormi pendant le cours des siècles et s'éveilleraient en pleine Europe moderne, en se croyant encore à l'âge patriarcal... Sans doute, nous le savons très bien : l'ordre et la civilisation sont des créations historiques infiniment fragiles et précaires; il n'y a rien de plus sot et de plus faux, ou qui révèle un optimisme plus ingénu, plus fou et plus stupide, que de croire à la marche automatique de l'humanité vers un Progrès unilinéaire, indéfini et constant en soi; cette philosophie, héritage du *grand siècle bourgeois* que fut le XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui a pris naissance dans des cercles d'oisifs mondains et étrangers au monde du Travail, comme l'a établi Sorel dans ses *Illusions du Progrès*, est ultra-périmée, et bonne à mettre au musée historique, à côté des autres innombrables sottises, imaginations falotes, balançoires, qui n'ont que trop encombré et dévoyé la marche si embarrassée déjà de la pauvre humanité. Oui, l'ordre et la civilisation sont, il n'en faut pas douter, des créations infiniment précaires, et l'humanité moderne aurait tort de s'endormir sur cette fausse assurance que le Progrès est maintenant lancé sur une voie si sûre et à une telle vitesse qu'il n'y a plus qu'à « se laisser aller » : la seule notion du *travail*, de l'homme considéré comme *producteur*, a été si péniblement acquise, et il y a toujours en nous de telles puissances de dissolution, de paresse, de

débauche et de crapule, qu'il est évidemment nécessaire, comme dit l'Évangile, de toujours « veiller et prier ». Un coup de vent a vite fait d'emporter les instituts qui paraissaient les plus solides... Le monde antique a péri, qui avait atteint un degré de civilisation si merveilleux que d'autres ne peuvent encore se consoler de sa ruine; et il a fallu retraverser un Moyen-âge, élaborer à nouveau et péniblement les notions sociales essentielles. L'Ancien Régime a péri, et le régime moderne, issu de la Révolution française, paraît si caduque, si incertain, si ruineux à son tour, que ces messieurs de *l'Action Française* pensent sérieusement nous ramener le Roi pour reconstruire l'Ordre traditionnel. Et la « grande guerre » a ébranlé à ce point ce présomptueux monde moderne, elle en a précipité la dissolution à une telle allure, qu'il paraît à la veille de faire comme le monde antique et de succomber sous le choc de ces nouveaux Barbares, que seraient les Bolcheviks...

Mais ces généralités ne nous avancent guère et leur simplisme abstrait aurait besoin d'une élucidation historique plus précise. Tout le monde conviendra, je pense, que *l'ordre*, c'est-à-dire la discipline dans le travail, est un bien extrêmement précieux et une nécessité sociale primordiale; il faut, de toute évidence, *que l'homme travaille* et que, par suite, il s'astreigne à une discipline sociale; mais il est aussi, de toute évidence, que

cette exigence supérieure de l'ordre humain est susceptible d'être satisfaite, historiquement, de plus d'une manière. Il y a eu *un ordre féodal*, qu'on peut caractériser, en gros, comme étant un ordre social gravitant, économiquement, sur la propriété foncière, comme pivot central; et cet ordre s'est effondré en 1789, après avoir subi une longue décadence, qui commence à l'affranchissement des communes. Il y a présentement *un ordre bourgeois ou capitaliste*, caractérisé, lui, par la prédominance sociale de la propriété industrielle; et Marx, dans son livre immortel *le Capital*, en a présenté la genèse historique et prédit le remplacement par ce que tout le socialisme moderne appelle *l'ordre prolétarien*, qui sera caractérisé par l'hégémonie sociale du Travail. Chacun de ces *ordres* repose sur une certaine façon de concevoir la discipline dans le travail. La discipline féodale était simple : le propriétaire, qui était un noble, un guerrier, avait pour fonction sociale essentielle de *défendre* la propriété; il était propriétaire, parce qu'il assurait la sécurité de la propriété; mais il ne jouait aucun rôle actif proprement dit dans la production, il n'était qu'un percepteur de dîmes et de fermages, il restait étranger au travail lui-même. La discipline capitaliste, qui a remplacé la discipline féodale, est déjà plus intérieure au processus même de la production, ou, du moins, elle se fait, au fur et à mesure que le capitalisme évolue de formes tout d'abord simplement usurairees et commerciales à

des formes spécifiquement industrielles, de plus en plus *immanente* au travail lui-même; le propriétaire de la fabrique n'est d'abord, tout comme le féodal, au point de vue technique, qu'un étranger dans sa propre entreprise; sa direction est toute commerciale et toute transcendante; mais les exigences du progrès technique deviennent peu à peu si impérieuses qu'elles requièrent bientôt une direction plus proprement industrielle, une compétence plus précise — le grand atelier moderne devenant de plus en plus semblable à une sorte de grand laboratoire scientifique où le rôle du *technicien* devient tout à fait prépondérant, en même temps qu'il appelle la collaboration intelligente d'un corps d'ouvriers extra-qualifiés. L'illumination du travail par la science et la substitution progressive d'une discipline toute militaire, transcendante au corps des travailleurs et fondée sur la contrainte, par une discipline proprement industrielle, immanente à l'atelier lui-même considéré comme un groupe autonome, une *force collective* de producteurs libres, et par suite fondée sur ce que les Anglais appellent le *self-gouvernement*, constituent les prémisses nécessaires à une *marche au socialisme*, dont le point d'aboutissement sera cet *atelier sans maître* rêvé par le syndicalisme révolutionnaire: la discipline syndicaliste sera, elle, une discipline toute intérieure au processus même de la production; et l'ordre dans le travail sera obtenu d'une manière infiniment plus sérieuse et

plus efficace par cette discipline qui fera ressembler un atelier à une sorte d'orchestre (1), où chacun fait sa partie sous la conduite d'un chef, qui n'a plus rien d'un *patron*, mais est simplement l'expression de la force collective ouvrière, portée par sa direction toute technique à son maximum de puissance et de coordination.

Je le sais, Georges Valois rejette aujourd'hui, péremptoirement, la philosophie historique de Marx; et ces classes, et cette lutte de classes qu'*avant la guerre* il admettait parfaitement, il les nie maintenant catégoriquement, pour affirmer la continuation, dans la paix, de cette *Union sacrée* que la guerre a, selon lui, scellée. Je pourrais lui reprocher cela comme une trahison, puisqu'il avait toujours proclamé que son adhésion au royalisme n'impliquait *aucun reniement*; mais il est, au fond, parfaitement logique et conséquent avec lui-même, et il a très bien compris qu'il est impossible d'être en même temps *union sacrée* et *lutte de classe*. La guerre, cette guerre en qui il croit comme en une révélation nouvelle, l'a aidé à se débarrasser des derniers vestiges de toute philosophie socialiste, et il est aujourd'hui *uniquement nationaliste*. Au demeurant, je crois bien qu'il ne fut jamais socialiste, et Marx, qui est aujourd'hui sa *bête noire* — il ne rêve rien moins que d'écrire une manière d'*Anticapital* — ne fut jamais son homme. Il fut

---

(1) Voir note finale S.



anarchiste, ce qui n'est pas du tout la même chose, anarchiste issu d'une famille d'artisans, comme il y en a tant eu, mais étranger par son origine, sa condition sociale et sa formation, à la vraie culture socialiste, qui est, quoi qu'on dise, *marxiste*, c'est-à-dire relative à cette conception du monde dont le prolétariat de la grande industrie est le porteur et le protagoniste. Il appartenait à la France artisanale et petite-bourgeoise, nullement à la France prolétarienne; et qu'il soit devenu *monarchiste*, après avoir été *anarchiste*, cette évolution n'a rien, à mes yeux, que de très naturel et de très normal : au fond, il a toujours été *archiste*; son anarchie n'était qu'une monarchie où tout individu est roi; il s'est toujours senti le tempérament d'un chef, et sa philosophie est bien celle de « l'homme au fouet », de... *l'homme qui vient*. Il est devenu royaliste par un dégagement tout naturel de ses tendances profondes; son cas n'est nullement le symbole d'une évolution soi-disant générale, et le titre de son livre, *D'un siècle à l'autre*, me paraît présomptueux : la philosophie anarchiste, individualiste, abstraite et toute métaphysique dans le plus mauvais sens de ce mot, est une chose trop instable pour n'être pas susceptible de transformations soi-disant imprévues. Je ne le prends pas, certes, pour un simple « anarchiste de lettres », comme on en a tant vu; mais il n'a jamais eu, en fait, avec *le vrai mouvement ouvrier*, qu'un contact très lointain : le milieu parisien est un

milieu trop mêlé, trop peu caractérisé, trop « démocratique », pour être le milieu vraiment prolétarien, engendrant presque automatiquement la conception marxiste de l'histoire et de la vie.

Il est devenu nationaliste et royaliste, et sa conception de l'économie et de la production est toute monarchique. Nécessité et importance primordiale du chef à la tête de l'atelier, comme à la tête de l'Etat, et impuissance radicale et ruineuse de la démocratie, en économie comme en politique, voilà sa thèse centrale, sa thèse unique même, et toute la *nouveauté* de son système ; et quand il entend parler de cet *atelier sans maître*, que voudraient les syndicalistes révolutionnaires, il éclate de rire, je le répète, comme ce bourgeois de Paris du xvii<sup>e</sup> siècle, qui ne pouvait en croire ses oreilles, quand on lui disait qu'à Venise il n'y avait point de roi : la chose, évidemment, lui paraissait la plus comique du monde. Le bon sens est une chose assurément très précieuse ; mais, s'appuyant sur l'expérience immédiate et courante, sur l'expérience *de ce qui s'est toujours fait*, il a l'horizon très borné et l'imagination fort courte ; si l'homme n'avait eu que du bon sens, si l'imagination, cette folle du logis selon Pascal, n'avait suscité ces sortes d'illuminés, de rêveurs et d'hallucinés que sont en tout ordre de choses *les inventeurs*, ces fous dont le rire épais, très sot et toujours misonéiste des foules routinières a toujours commencé par se gausser, l'humanité n'aurait fait, dans le domaine politique

comme dans le domaine technique, aucun progrès, et nous en serions encore, sans doute, à l'âge des cavernes... Il serait peu philosophique d'ailleurs de se plaindre de ce bon sens misonéiste et conservateur; il y a toujours eu, dans l'histoire, à côté des *hallucinés de l'avenir*, et pour leur faire contrepoids, les *hallucinés du passé*; toujours, il y a eu des gens pour qui la nouveauté est bonne simplement parce qu'elle est nouvelle, et quelle qu'en soit la valeur intrinsèque; et des gens pour qui, au contraire, le prestige du passé est tel que toute nouveauté est, à leurs yeux, diablerie, folie, utopie, insanité. Cela est ainsi, et il est bon, pour la bonne marche de l'humanité, qu'il en soit ainsi; le vrai progrès s'obtient par une sorte d'équilibre entre les tendances de ces deux partis éternels, que sont le parti du passé et le parti de l'avenir, autrement dit, les conservateurs et les révolutionnaires.

Donc, au gâchis européen issu de la guerre, il ne voit d'autre remède... qu'un chef : qu'on nous donne, au lieu des vils politiciens qui nous gouvernent, le vrai Chef, c'est-à-dire le Roi de France, et celui-ci, comme par enchantement, se chargera de remettre l'Europe sur pieds : de l'Allemagne, il ne fera qu'une bouchée, ou plutôt une bouillie pour les chats; à la Russie, qu'il délivrera des bandits qui l'assassinent, il rendra la vie en lui rendant le régime béni du tzarisme; quant à l'Angleterre, elle n'aura qu'à bien se tenir dans son île ! Si elle a eu raison de Louis XIV et de Napoléon, elle n'aura pas

raison, certes, de Philippe VIII... Et qu'à l'image du Roi de France, en chaque atelier, en chaque entreprise, il y ait un homme qui sache commander et diriger, un Georges Valois, et la question sociale sera résolue par l'application de cette économie si... nouvelle! Voilà, certes, une construction historique d'une grandiose simplicité et que tout homme, armé de son simple bon sens, est à même de comprendre; ce n'est pas aussi compliqué que la *nébuleuse* philosophie de ce boche de Marx; c'est « clair et distinct », comme le *Discours de la méthode* de notre Descartes, d'une clarté bien *française*...

Je concède, évidemment, que l'Europe bourgeoise est dépourvue à un degré à peine croyable d'hommes d'Etat quelque peu sérieux : ni le cynique Clemenceau, ni l'agité et versatile Lloyd George, ni le « sinistre » Poincaré, ni le « carré » Millerand, non plus que le souple Briand, ne peuvent assurément passer pour des aigles, et c'est étrange : il n'y a que la Russie soviétique qui ait enfanté un homme donnant l'impression de la grandeur, et qui soit... un Chef — ce Lénine qu'on ne compare rien moins qu'à Pierre-le-Grand ! Et d'où vient cette stérilité en hommes de la bourgeoisie occidentale ? Il est très certain qu'il faut à tout groupe humain, pour l'animer, l'exalter, le diriger, un chef, et que la grandeur et la maturité d'un peuple, d'une classe, d'une civilisation, se mesurent précisément à leur fécondité en hommes de valeur, qui savent en sublimer l'esprit et les ten-

dances, comme la grandeur d'un poète de génie est de traduire excellemment les sentiments collectifs d'une époque. Si donc la démocratie bourgeoise s'avère si pauvre en hommes, nous pourrions légitimement en conclure qu'elle est en pleine décadence. La vieille aristocratie tient-elle en réserve un personnel gouvernemental plus « à la hauteur » ? Il n'y paraît guère — ni en Angleterre, ni en France, ni en Allemagne; et à moins que ces Messieurs de l'*Action Française*, qui, en général, ne sont cependant que des... lettrés, ne se flattent de le fournir (et, certes, Léon Daudet ferait sans doute un procureur du roi assez... imaginaire), nous pourrions en inférer que, décidément, le « vieux monde » est épuisé...

Et voyez. On réclame des chefs, on réclame le Chef. Et l'histoire, avare ou malicieuse, les refuse! S'il lui arrive d'en accorder, c'est précisément à cette classe à qui l'on dénie l'avenir, c'est à la Révolution qu'elle les donne! Ce qui fait le chef ou les chefs, c'est la fermeté des principes, la rigueur de la conviction, l'élan créateur qui porte un groupe humain — race, nation, classe — à la Puissance, au succès historique : quand, dans un groupe humain quelconque, ces conditions psychologiques sont réunies, on voit inévitablement surgir des hommes de génie pour traduire en actes la volonté de puissance de ce groupe. Or, fermeté des principes, profondeur et gravité de la conviction, élan créateur, où trouvons-nous tout cela dans l'Eu-

rope actuelle? et qu'avons-nous vu à Gênes, en ce Congrès européen, réuni soi-disant pour la reconstruction de l'Europe, sinon le désarroi absolu de l'Entente bourgeoise en face de la Russie soviétique? Je sais : la France, forte de l'appui de la Belgique, a essayé d'arborer un *grand* principe; elle s'est posée en champion du « principe » de la propriété individuelle contre le communisme; et l'on pouvait en effet partager le congrès en trois groupes : le groupe des puissances qui s'accrochent désespérément au « principe » de la propriété, celles qui défendent les intérêts de ce que Proudhon appelait *la circulation*, et, face à ces deux groupes, ce qu'il est convenu d'appeler le communisme. Rappelons-nous — c'est le cas ou jamais — la belle page de Proudhon (*Solution du problème social*) sur la propriété : « M. de Lamartine, écrit Proudhon, plus affirmatif que la garde nationale et *le Peuple*, aussi exclusif que M. Cabet, a préjugé la question sociale et fait rétrograder la Révolution, en ajoutant de son chef : *Vive la propriété!* alors que déjà la propriété n'existe plus. Quand donc les hommes d'Etat apprendront-ils à régler leurs discours sur la raison populaire? Je ne viens point ici, avec une sotte et lâche impertinence, commenter la formule trop connue et trop peu comprise, *La propriété, c'est le vol!* Cela se dit une fois, cela ne se répète pas. Laissons cette machine de guerre, bonne pour l'insurrection, mais qui ne peut plus servir aujourd'hui qu'à contrister les pauvres gens.

Je veux dire seulement une chose : c'est que, soit que l'on considère le présent, soit qu'on envisage l'avenir, *la propriété n'est plus rien, c'est une ombre*. Comme toute création de la pensée éternelle, la propriété, née de l'idée, est retournée à l'idée. Elle a épuisé ce qu'elle contenait de réalité, elle est allée de vie à trépas, elle ne reviendra jamais. La propriété est désormais du domaine de la tradition, *c'est de l'histoire ancienne* : il faut avoir, comme les poètes, le don d'évoquer les fantômes pour croire à la propriété. Quant aux métaphysiciens, qui, à propos de la propriété, divaguent sur la liberté, la personnalité, l'individualité, ils ne sont pas à la question. Je les renvoie au Code civil et aux *Institutes*. Si peu que vous soyez au courant des choses de ce monde et que vous regardiez les événements qui chaque jour s'accomplissent, n'est-il pas évident, pour vous, que nous ne vivons point, les uns ni les autres, de la propriété? *Nous vivons d'un fait plus grand que la propriété, d'un principe supérieur à la propriété; nous vivons de la circulation*. Comme la circulation du sang est la fonction mère et motrice du corps humain, ainsi la circulation des produits est la fonction mère et motrice du corps social. *Quant à la propriété, elle est submergée, transformée, perdue dans cette circulation*. Parlez-moi de la propriété romaine. Là, le père de famille, personnage consulaire ou consul désigné, vivait, nourrissait les siens du vieux champ patrimonial; il

tirait toute sa consommation du travail rustique, il ne demandait rien à personne, vendait peu, achetait encore moins, méprisant le commerce, le change et la banque, et tournant ses spéculations à l'agrandissement de sa terre, à l'extension de son domaine. Alors, la propriété existait véritablement, car le propriétaire existait par lui-même : il ne craignait pas les crises financières et commerciales, il n'avait pas peur de la fermeture des ateliers. Le principe et la fin de la propriété était le propriétaire : le propriétaire était à lui-même production, circulation et débouché, il vivait en soi, par soi et pour soi. Parlez-moi de la propriété féodale, qui a duré jusqu'en 89, qui s'était propagée, enracinée profondément parmi les bourgeois et les paysans, mais qui, depuis soixante ans, a subi, jusque dans les campagnes, des modifications si profondes. Ici encore, et combien parmi nous l'ont pu voir, le principe de la division des industries existant à peine, la propriété était tout; la famille était comme un petit monde fermé et sans communications extérieures. La propriété était une vérité, l'homme, par la propriété, était complet. C'est à ce régime que s'était formée la forte race qui accomplit l'ancienne révolution. Aussi, voyez quels hommes! quels caractères! quelles vigoureuses personnalités ! Auprès de ces natures de fer, nous n'avons que des tempéraments mous, flasques et lymphatiques... Qu'est-ce donc que la propriété aujourd'hui? Qu'est-elle devenue? Un titre, le plus



souvent nominal, qui ne tire plus sa valeur, comme autrefois, du travail personnel du propriétaire, mais de la circulation générale ; un privilège qui a perpétuellement besoin de l'escompte et qui, à lui seul, ainsi que les vieux titres de marquis et de baron, ne donnerait pas au porteur crédit d'un denier... Quand la circulation est régulière et pleine, la propriété, comme privilège, vaut au propriétaire ; si la circulation est suspendue, le privilège perd son effet ; le propriétaire est à l'instant aussi pauvre que le prolétaire... Vous n'avez souci que de la propriété, et c'est la propriété qui vous trahit!... Allons, supposons que les prolétaires sont anéantis, que les communistes sont partis pour les grandes Indes, qu'il ne reste plus en France que la classe bourgeoise, la classe propriétaire ; faisons abstraction de tout ce qui n'est pas la propriété ; vous voilà débarrassés du paupérisme, du communisme, du socialisme, de toutes les cervelles vides et de toutes les bouches inutiles : essayez de vivre maintenant!... Chose étrange ! Si le prolétariat, la couronne d'épines de la propriété, s'en allait, la circulation qui ne subsiste que par lui, comme la production elle-même, s'arrêterait pour toujours, ce serait fait des propriétaires. Les propriétaires périeraient par leur propre inertie, comme ils périssent en ce moment par l'inertie du prolétariat, tant les rapports économiques ont transformé, à notre insu, depuis soixante ans, le principe, l'essence de la propriété, dont on voudrait faire la base des insti-

tutions nouvelles. La propriété n'est plus rien par elle-même. Ce n'est plus qu'un privilège sur la circulation, comme un péage établi sur une rivière; un reste de féodalité, dont l'abolition est le complément obligé de notre grande et glorieuse période révolutionnaire. »

J'invite nos nationalistes à relire et à méditer cette page lumineuse de Proudhon. Ils comprendront peut-être qu'en se faisant les défenseurs de « la propriété », en voulant faire de la France la gardienne en Europe du « principe » de la propriété, combien ils retardent, et combien peu, comme on dit, ils sont à la page! Ils s'enfoncent, et la France avec eux, dans un passé trois fois aboli, et ils étalent une incompréhension énorme et fantastique des événements et de la marche du monde. Car ce fait de la circulation, dont Proudhon en 1850 signalait déjà toute l'importance, a pris depuis une extension formidable; et tout ce que dit Proudhon sur la submersion de la propriété par la circulation, s'est vérifié et amplifié sur une énorme échelle. Et voilà pourquoi l'Angleterre mercantile, qui vit, elle, avant tout, de cette circulation et veut la rétablir normale, pleine et régulière, s'oppose à leur politique rétrograde, aveugle et forcenée, toute rivée à ce *principe suranné de la propriété*. Ah! vraiment, ces Messieurs veulent défendre « le principe » de la propriété! Sommes-nous donc revenus, grands Dieux, en 1848? et quels singuliers *hallucinés* ils apparaissent —

hallucinés d'un passé trois fois aboli, je le répète ! Proudhon a raison : qu'on nous parle de la propriété romaine ou de la propriété féodale, voilà de la propriété ; mais la propriété moderne, il le démontre, elle est... *de l'histoire ancienne* ! Sont-ils donc capables de nous redonner la propriété romaine ou la propriété féodale ? Ils se plaignent de l'absence de chefs : mais Proudhon en donne également la raison : il n'y a plus de chefs, parce qu'il n'y a plus de propriété ; la forte race des propriétaires, ces natures de fer, a fait place à nos tempéraments « mous, flasques et lymphatiques ». La circulation, l'échange autrement dit, a submergé la propriété ; et nous roulons, tels des épaves, dans le grand fleuve de la solidarité universelle, que je défie bien personne de faire refluer à sa source. La versatilité de Lloyd George, dont ils se plaignent, n'est que la versatilité même, versatilité inévitable et fatale, du monde des affaires, de cette *City* de Londres, ce monde si nerveux, si impressionnable, si instable, parce qu'il est le cœur sensible de cette circulation, de cet échange, où est submergée la Propriété ; et ils ont beau vouloir s'asseoir, eux, sur le roc de la propriété, pour résister au flot universel : ce roc est depuis longtemps miné à la base, il repose lui-même sur du sable mouvant, et ils seront emportés comme les autres !

Et savent-ils la seule force qui puisse redonner au monde cette stabilité, cet ordre, dont ils se flattent, présomptueux, d'avoir le monopole et le

secret? Ils nous traitent de « nomades » et de « Bédouins » prêts, comme tous les nomades, à se jeter sur la propriété sédentaire; mais ne voient-ils pas que l'aspiration essentielle du monde du travail est au contraire cette stabilité et cet ordre dont la civilisation moderne, toute fondée sur l'hégémonie de l'échange, est fatalement privée? Le *droit au travail*, dans la conscience prolétarienne, est appelé à jouer le rôle qu'a joué le *droit à la propriété* dans la conscience bourgeoise; et c'est sur ce droit que le prolétariat veut fonder et stabiliser cette société que le vertige de l'échange entraîne dans une sorte de tourbillon infernal et de danse des morts. Propriété, échange, production; féodalité, capitalisme, socialisme; instinct, intelligence, intuition: l'instinct, disais-je dans mes *Méfaits des Intellectuels*, a toute la profondeur, tout l'immobilisme, mais aussi toute l'étroitesse de la vie paysanne, de ce propriétaire qui était un monde clos, se suffisant à lui-même; l'intelligence, que j'assimilais à la vie urbaine, à la vie bourgeoise, vient tirer cet instinct de sa torpeur, de son immobilisme, pour le lancer dans le tourbillon de la circulation universelle; mais l'intelligence, abstraite et conceptuelle, ainsi désaxée, devient une brouillonne, une agitée, qui perd en profondeur ce qu'elle gagne en souplesse; il faut que l'intuition, qui participe de l'instinct, mais est, comme dit Bergson, *un instinct désintéressé*, vienne redonner à l'homme le sens perdu du réel; l'intuition, qui

est l'instinct baigné d'intelligence et ayant perdu par cette immersion dans l'intelligence tout ce qu'il avait d'étroit, de sordide et de féroce, a toute la profondeur de l'instinct, et même une profondeur bien supérieure, et toute la souplesse et toute l'agilité de l'intelligence, mais une souplesse et une agilité tout intérieures, dont le mouvement, au lieu de se perdre dans l'espace, tourne sur lui-même, s'approfondissant en cercles concentriques d'une durée non plus diluée, mais comme intériorisée et riche d'une richesse toute spirituelle, — semblable à ces ciels du Midi, où l'azur semble non plus s'étaler en surface, mais vibrer en une profondeur infinie et mystérieuse. Propriétaire, capitaliste, travailleur social; propriétaire romain ou propriétaire féodal, le *durus arator* classique, qui ne connaît que la terre, semble absorbé par elle et limité par elle, le moins *idéaliste* des hommes, individualiste forcené, nature de fer, qui, fort de son droit de propriété et l'affirmant envers et contre tous, laisserait le monde crouler autour de lui plutôt que de rien céder de sa terre farouchement aimée, en avare et en jaloux; c'est contre cette propriété, assimilée par lui au vol, que Proudhon écrit tout d'abord son fameux premier mémoire. Capitaliste, voici la propriété, qui, de rurale, se fait urbaine, mobilière, mobile, et ce sont toutes les débauches de l'échange, les dévergondages et les prostitutions de l'Agio; la propriété se volatilise, submergée, comme dit Proudhon, dans la circulation, et ombre

d'elle-même; c'est une courtisane, comme l'intelligence, qui se fait toute à tous, dans un monde devenu une immense « foire sur la place »... Travailleur social, voici la propriété, cette dévergondée, qui, lasse de ses débauches, finit par épouser le travailleur; c'est la propriété qui se subordonne au Travail, et, devenue sociale et sociable, est ce que Proudhon a appelé, dans sa théorie posthume de la propriété, *la propriété selon l'esprit...*

On agite le spectre du « communisme » et celui-ci apparaît comme une sorte de gouffre où s'abîmerait toute personnalité, toute initiative, tout intérêt au travail, c'est-à-dire toute civilisation. Mais ces messieurs ressemblent aux gens qui ont peur : ils imaginent des fantômes. Qu'ils veuillent bien écouter ce que dit Proudhon de ce futur régime « communiste », et ils verront si cela ressemble à leurs imaginations horrifiées : « Ainsi, l'aspect général de la Révolution commence à se dessiner; déjà cet aspect est grandiose. D'un côté, voici les paysans, maîtres enfin du sol qu'ils cultivent et où leur volonté est de prendre racine. Leur masse énorme, indomptable, ralliée par une commune garantie, unie d'un même intérêt, assure à jamais le triomphe de la démocratie et la solidité du *Contrat*. D'autre part, ce sont ces myriades de petits fabricants, artisans, marchands, volontaires du commerce et de l'industrie, travaillant isolément ou par petits groupes, les plus mobiles des

êtres, qui préfèrent à la souveraineté du sol leur incomparable indépendance, sûrs d'avoir toujours une patrie là où ils trouvent du travail. Enfin, apparaissent les compagnies ouvrières, véritables armées de la Révolution, où le travailleur, comme le soldat dans le bataillon, manœuvre avec la précision de ses machines; où des milliers de volontés, intelligentes et fières, se fondent en une volonté supérieure, comme les bras qu'elles animent, engendrent par leur concert une force collective, plus grande que leur multitude même. Le cultivateur par la rente et l'hypothèque, était resté courbé sous le servage féodal. Par la banque foncière, et surtout par le droit du colon à la propriété, il est rendu libre. La terre devient la base, immense en largeur et profondeur, de l'égalité. De même, par l'aliénation de la force collective, le salarié de la grande industrie s'était ravalé à une condition pire que celle de l'esclave. Mais par la reconnaissance du droit que lui confère cette force, dont il est le producteur, il ressaisit sa dignité, il revient au bien-être; la grande industrie, agent redoutable d'aristocratie et de paupérisme, devient à son tour un des principaux organes de la liberté et de la félicité publiques » (*Idee générale de la Révolution au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 232-233).

Ce tableau de la Révolution brossé à grands traits par Proudhon est-il fantaisiste et sans correspondance avec la réalité? Mais c'est en somme à peu près l'image que nous renvoie actuellement le

régime institué par la Russie des Soviets, où nous voyons en effet, à côté des industries nationalisées (1), la terre donnée au paysan et le petit commerce, la petite industrie, subsister. Ce n'est pas là du *communisme*, ni du marxisme ? Mais une des grandes erreurs du socialisme utopique est de concevoir la société sur un type unitaire, et non selon la diversité des techniques : et le vrai principe du marxisme cependant est d'adapter le régime juridique à la diversité de ces techniques. Sous ce rapport, il est évident, par exemple, qu'il y a, entre l'agriculture et l'industrie, des différences énormes, et qu'il n'y a aucune raison d'instituer

---

(1) Ces *industries nationalisées*, cette sorte de *socialisme d'Etat*, ce n'est pas encore évidemment *les ateliers syndicalistes*, qui doivent rester seuls debout après la chute commune du Capital et de l'Etat, et qui constituent le but suprême et idéal du mouvement ouvrier révolutionnaire; de l'atelier *étatisé* à l'atelier vraiment *socialisé*, une évolution sera encore nécessaire; mais il est bien clair que la Russie, au faible développement industriel, ne pouvait pas prétendre sauter d'emblée du régime tsariste pur au régime socialiste pur; et tous nos *doctrinaires*, qui reprochent à Lénine sa nouvelle politique économique, sont vraiment des ânes bâtés qui ne comprennent rien à rien, « la Révolution, comme dit Marx, n'ayant pas d'utopies toutes prêtes à réaliser par décret du peuple ». La Révolution russe, dont le résultat essentiel et définitif sera peut-être d'avoir *approprié* le paysan russe et créé une manière de capitalisme d'Etat, ne pouvait pas faire descendre, tout formé, de je ne sais quel ciel utopique, je ne sais quel *communisme* soi-disant *intégral*; ce sont là des imagi-



un communisme agraire calqué sur le communisme industriel. Proudhon a très bien élucidé ce point : « Le travail agricole, écrit-il, constitué sur cette base, apparaît dans sa dignité naturelle. C'est de toutes les occupations la plus noble, la plus salubre au point de vue de la morale et de l'hygiène et, sous le rapport de l'exercice intellectuel, la plus encyclopédique. Pour toutes ces considérations, le travail agricole est celui qui exige le moins, disons mieux, *qui repousse avec le plus d'énergie la forme sociétaire* ; jamais on ne vit de paysans former une société pour la culture de leurs champs, on ne le verra jamais. Les seuls

---

nations fantastiques à qui la réalité historique, toujours sévère, fait rapidement un sort ; mais elle a engagé la Russie sur une voie où *la marche au socialisme* sera facilitée et précipitée, et c'est l'essentiel. La Russie des Soviets, c'est, après la Commune de Paris, le deuxième essai de *gouvernement ouvrier*, la deuxième tentative, de la part de la classe ouvrière, pour constituer *un Etat ouvrier* ; c'est là sa signification profonde ; et comme Marx le disait déjà de la Commune de Paris, elle est une forme politique tout à fait *expansive*, susceptible par conséquent de transformation et d'évolution ; qu'elle ne soit pas tout à fait au goût de tous nos *doctrinaires* — doctrinaires anarchistes, syndicalistes ou... communistes — cela prouve que tous ces messieurs sont des *idéalistes impénitents*, qui, enfermés dans la tour d'ivoire de leur Idéal immobile, se révèlent incapables de comprendre la marche de l'histoire : ils devraient se remettre à l'étude du *vrai marxisme*, qui est avant tout *historique* et n'admet aucune utopie.

rapports d'unité et de solidarité qui puissent exister entre laboureurs, la seule centralisation dont l'industrie rurale soit susceptible, nous l'avons indiquée; c'est celle qui résulte de la compensation du produit net, de la mutualité de l'assurance, et surtout de l'abolition de la rente, abolition qui rend les agglomérations foncières, le morcellement du sol, le servage des paysans, la dissipation des héritages, à tout jamais impossibles. Il en est autrement de certaines industries, qui exigent l'emploi combiné d'un grand nombre de travailleurs, un vaste déploiement de machines et de bras, et, pour me servir des expressions techniques, une haute concentration des forces. Là, l'ouvrier est nécessairement subordonné à l'ouvrier, l'homme dépend de l'homme. *Le producteur n'est plus, comme au champ, un père de famille souverain et libre; c'est une collectivité.* Les chemins de fer, les mines, les manufactures sont dans ce cas. »

On ne saurait mieux dire, et le principe, on le voit, est *tout technologique*, c'est-à-dire tout à fait conforme aux principes de Marx. Quand on ne veut pas tomber dans une sorte de communisme abstrait et utopique, c'est selon le tableau brossé par Proudhon, qu'il faut se représenter la future société syndicaliste, où, à côté du « communisme » réalisé par ce que Proudhon appelait les « compagnies ouvrières », subsistera la propriété individuelle agraire et artisanale. Et ce tableau est tellement conforme à la nature des choses, qu'on ne

peut jamais violenter longtemps, que c'est, en somme, je le répète, ce que nous voyons actuellement réalisé dans cette Russie des Soviets, où, après un essai de « communisme intégral », Lénine a dû inaugurer sa *nouvelle politique* dans laquelle on a vu, bien à tort, une trahison des principes. Car quel est donc le principe essentiel du socialisme, sinon que le travail et la propriété doivent être réunis dans les mêmes mains et que, par conséquent, là où le propriétaire est un travailleur, il n'y a pas lieu de dissocier ce qui est déjà réuni. Le problème du « collectivisme » ou du « communisme » a été posé par la grande industrie, où il est clair qu'il ne peut être question d'appropriation individuelle et où le travailleur ne peut recouvrer sa dignité et sa liberté que sous la forme du *travail associé*, ainsi que Proudhon nous le dit avec beaucoup de sagacité. Il s'agit de réaliser, en dernière analyse, la subordination de la propriété au travail; jusqu'ici la propriété était divorcée d'avec le travail ou n'avait avec lui que des relations de concubinage; il s'agit de réaliser *le mariage* de la propriété et du travail; la propriété, comme je le disais plus haut, finit par épouser le travailleur; et nous avons une formidable *appropriation*, collective ou individuelle, c'est-à-dire la création d'un ordre et d'une stabilité inconnus jusqu'ici à l'humanité. Et j'ai le droit de conclure que c'est nous, les révolutionnaires, qui sommes les vrais *hommes d'ordre*.

Oui, *cet ordre*, dont nos adversaires ont plein la bouche, nous avons la prétention de le réaliser et nous osons affirmer que jusqu'ici ce que l'humanité a connu comme « ordre » n'était autre chose que « le chaos éternel, servant de base à un arbitraire sans fin, l'anarchie des forces sociales prise pour argument du despotisme, qui, sans cette anarchie, n'existerait pas ». *L'ordre*, jusqu'ici, a consisté essentiellement à consacrer et sanctifier « l'obéissance du citoyen à l'Etat, la subordination du pauvre au riche, du vilain au noble, du travailleur au parasite, du laïc au prêtre, du bourgeois au soldat, c'est-à-dire d'une manière générale, du producteur au non-producteur, du travailleur au propriétaire ». « Aussi haut que la mémoire de l'humanité remonte, elle se trouve organisée, écrit Proudhon, d'une manière plus ou moins complète, sur ces bases, qui constituent l'ordre politique, ecclésiastique ou gouvernemental. Tous les efforts tentés pour donner au Pouvoir une allure plus libérale, plus tolérante, plus sociale, ont constamment échoué; *ils sont même d'autant plus infructueux qu'on essaye de faire au Peuple une part plus large dans le Gouvernement*, comme si ces deux mots : Souveraineté et Peuple, qu'on a cru pouvoir accoler ensemble, répugnaient autant l'un à l'autre que ceux-ci : Liberté et Despotisme. C'est sous cet inexorable système, dont le premier terme est le *Désespoir* et le dernier *la Mort*, que l'humanité a dû vivre et la civilisation se développer de-

puis six mille ans. Quelle vertu secrète l'a soutenue? Quelles forces l'ont fait vivre? Quels principes, quelles idées lui renouvelaient le sang sous le poignard de l'autorité ecclésiastique et séculière? Ce mystère est aujourd'hui expliqué. Au-dessous de l'appareil gouvernemental, à l'ombre des institutions politiques, loin des regards des hommes d'Etat et des prêtres, la société produisait lentement et en silence son propre organisme; elle se faisait *un ordre nouveau*, expression de sa vitalité et de son autonomie, et négation de l'ancienne politique comme de l'ancienne religion. Cette organisation, aussi essentielle à la société que l'autre lui est étrangère, a pour principes : 1° la perfectibilité indéfinie de l'individu et de l'espèce; 2° l'honorabilité du travail; 3° l'égalité des destinées; 4° l'identité des intérêts; 5° la cessation de l'antagonisme; 6° l'universalité du bien-être; 7° la souveraineté de la raison; 8° la liberté absolue de l'homme et du citoyen. Ses formes d'action dont je cite les principales sont : *a)* la division du travail, par laquelle s'oppose, à la classification du Peuple par *castes*, la classification par *industries*; *b)* la force collective, principe des *compagnies ouvrières*, remplaçant *les armées*; *c)* le commerce, forme concrète du *Contrat*, qui remplace la loi; *d)* l'égalité d'échange; *e)* la concurrence; *f)* le *Crédit*, qui centralise les intérêts, comme la hiérarchie gouvernementale centralisait *l'obéissance*; *g)* l'équilibre des valeurs et des propriétés. L'An-

cien Régime, fondé sur l'Autorité et la Foi, était essentiellement de *droit divin*. Le principe de la souveraineté du peuple, qui y fut plus tard introduit, n'en changea point la nature; et ce serait à tort aujourd'hui, qu'en face des conclusions de la science, on voudrait maintenir entre la monarchie absolue et la monarchie constitutionnelle, entre celle-ci et la République démocratique, une distinction qui ne touche nullement au principe, et n'a été, si j'ose ainsi dire, depuis un siècle, qu'une tactique de la liberté. L'erreur ou la ruse de nos pères a été de faire le Peuple souverain à l'image de l'homme-Roi; *devant la Révolution mieux entendue, cette mythologie s'évanouit, les nuances du gouvernement s'effacent et suivent le principe dans sa déconfiture*. Le nouveau régime, basé sur la pratique spontanée de l'industrie, d'accord avec la raison sociale et individuelle, est de *Droit humain*. Ennemi de tout arbitraire, essentiellement objectif, il ne comporte par lui-même ni partis ni sectes; il est ce qu'il est, et ne souffre ni restriction ni partage. » « L'apercevez-vous maintenant cet ordre sans fonctionnaires, cette unité profonde et toute intellectuelle ? Ah non, vous n'avez jamais su ce que c'est que l'unité, vous qui ne pouvez la concevoir qu'avec un attelage de législateurs, de préfets, de procureurs généraux, de douaniers, de gendarmes ! Ce que vous appelez unité et centralisation, redisons-le encore, n'est autre chose que le chaos éternel, servant de base à un arbitraire sans

fin; c'est l'anarchie des forces sociales, prise pour argument du despotisme, qui, sans cette anarchie, n'existerait pas » (*Idée générale de la Révolution*, pp. 256, 257, 258).

\* \* \*

Qu'on veuille bien me pardonner ces citations, nombreuses et copieuses; mais ne serviraient-elles qu'à inspirer le désir de relire ce livre de Proudhon, qui devrait être le bréviaire de tout révolutionnaire, je ne regretterais pas ma peine. Et voyez. Aujourd'hui, contre la Russie des Soviets, toute l'Europe bourgeoise, y compris les partis démocratiques, menchevistes, dissidents et anarchistes individualistes, est coalisée; toute la démocratie occidentale, pour qui le suffrage universel est resté un dogme intangible et sacro-saint, reproche à la Russie des Soviets d'avoir rompu avec ce dogme et fondé un régime de dictature « asiatique et barbare », dont notre Occident ne pourrait à aucun prix se satisfaire; la haine de tous nos démocrates *in omni genere* pour Lénine n'a d'égale que celle qu'ils vouaient à Guillaume II; tout leur est bon pour déblatérer contre les bolcheviks et présenter leur Révolution sous les aspects les plus noirs. Mais les vrais révolutionnaires ont toujours pensé que, comme le dit Proudhon, si la République est au-dessus du suffrage universel, *la Révolution est au-dessus de la République*. Ce qui veut dire sans

doute qu'il ne faut jamais, quand on est révolutionnaire, rester le prisonnier de n'importe quel formalisme, même démocratique, même et surtout, dirai-je, démocratique, étant le plus captieux et le plus décevant de tous. L'essentiel, c'est d'engager l'histoire sur une voie vraiment révolutionnaire, c'est-à-dire au bout de laquelle se trouve réalisée une société où l'hégémonie du Travail est assurée par la subordination de l'Etat et du Capital. Or, c'est bien ce que fait Lénine en Russie; son œuvre est un *forçage*, dit très bien Sorel, empruntant cette expression à l'art du jardinier; sa *dictature*, une dictature analogue à celle de Pierre-le-Grand occidentalisant la Russie des boyards; et il peut laisser aboyer à loisir après ses chausses tous ceux qui n'ont de la Révolution qu'une conception abstraite et formelle : disciple intrépide de Marx, marxiste nourri jusqu'à la moelle de la pure, inflexible et dure doctrine du maître allemand, il peut laisser crier tous nos *idéalistes* démocrates, nos « humanitaires ardents ou superficiels », comme dit Nietzsche, ou tous nos nationalistes soi-disant farouches défenseurs de la civilisation occidentale et qui ne comprennent pas que son œuvre est la meilleure continuation de l'œuvre de Pierre-le-Grand — bien plus profonde et plus fondamentale qu'elle, et nullement « asiatique », comme ils aiment à le chanter sur tous les tons, étalant ainsi une incompréhension prodigieuse et que peut seul expliquer un parti pris de bourgeois raccornis ou



apeurés. Car de la Russie terriblement arriérée au point de vue économique, en proie aux popes ivrognes et ignares, de cette Russie encore en effet toute asiatique, que le tzarisme lui a léguée, Lénine est en train de faire une Russie socialiste, c'est-à-dire où triomphera ce que la civilisation occidentale a produit de plus élevé, s'il est vrai, comme je l'écrivais dans mes *Méfaits*, que le socialisme est l'héritier le plus pur de la civilisation christiano-classique et comme son aboutissement suprême. On se complait à opposer l'Orient à l'Occident; on voit dans le bolchevisme un produit purement oriental, qui menace, si l'Occident ne le rejette pas, de lui inoculer un virus mortel; le bolchevisme, ce serait, selon nos gens, l'Asie qui refluerait dangereusement sur l'Europe... Il faudrait pourtant s'entendre une fois pour toutes. Car c'est toujours la même équivoque fondamentale qui se continue. Nous le savons, on nous l'a assez souvent répété depuis 1914 : l'Entente, coalition de la France démocratique, de l'Angleterre mercantile et de la « Sainte Russie » tzariste, représentait la Civilisation en face de la Barbarie; aujourd'hui, la Russie défectionnaire, de tzariste et orthodoxe devenue bolcheviste, est passée au camp barbare; et c'est le spectre de la coalition germano-russe, qui hante les nuits douloureuses et inquiètes de nos bourgeois; la barbarie savante et la barbarie primitive, celle-là encadrant et disciplinant celle-ci, menacent la civilisation, et particulièrement la France.

tête et cœur de la civilisation christiano-classique, d'une invasion terrible; et l'épouvante déjà les a saisis au point de leur faire perdre toute sérénité... Pourtant, voyons, tâchons de reprendre un peu de calme, et raisonnons. Il ne s'agit, je le répète, que de s'entendre. La Russie du « petit père », de Raspoutine et des popes, cette Russie énorme et foncièrement impérialiste, dont la masse encore toute asiatique projetait sur la petite Europe une ombre colossale et inquiétante, cette Russie des Cosaques et du knout, incarnation d'un absolutisme tout oriental en effet, dont Le Play, certes, n'était pas enchanté, lui qui reprochait déjà à Louis XIV d'avoir été un souverain plus asiatique qu'européen; cette Russie réactionnaire, que Marx détestait et dans laquelle il voyait un péril majeur pour l'Europe, cette Russie-là, *pour un vrai Occidental*, était bien, je pense, la Russie barbare, la Russie pouvant constituer pour la civilisation christiano-classique un danger permanent; tous nos réactionnaires, plus jaloux évidemment de défendre *leur propriété* que d'assurer le succès des vraies tendances progressives, pouvaient bien tabler sur cette Russie-là, comme sur une puissance capable de triompher des révolutionnaires; et l'alliance franco-russe, l'alliance du « petit père » et de notre démocratie bourgeoise, si scandaleuse qu'elle fût, on comprend qu'elle ait suscité tant d'enthousiasme dans tous nos milieux conservateurs; mais la Russie de Lénine, de Lénine

fls spirituel de Marx, la Russie république fédérative des Soviets, dont la masse est déjà réduite par le démembrement, et la vie, ramenée sur son centre naturel, Moscou, peut s'intérioriser, au lieu de tendre à un dangereux expansionisme; cette Russie, dont les bolcheviks veulent européeniser l'économie, il me semble que cette Russie-là est *la vraie Russie nouvelle*, celle qui pourra jouer dans la vie européenne un rôle fécond et régénérateur. Mais... *quos vult perdere Jupiter dementat*. Nos bourgeois sont déjà pris d'une telle panique, que, tels ces oiseaux qui se précipitent dans la gueule du serpent, ils font exactement tout ce qu'il faut faire pour donner à cette coalition germano-russe, qu'ils redoutent tant, la force qui, sans leur folie apeurée, lui manquerait. Le panslavisme, dit-on, est prêt à renaître sous le masque bolcheviste, et, uni au pangermanisme affamé de revanche, à venir écraser l'Occident; et leur imagination affolée dresse le spectre de l'Armée Rouge, commandée par les généraux du kaiser, surgissant sur le Rhin et reprenant la marche sur Paris. Et veut-ou que je le dise? Tout n'est pas illusion dans cette imagination que la terreur leur inspire. L'histoire, toujours, se répète. Le manifeste du duc de Brunswick, défi de l'Europe féodale à la France bourgeoise et révolutionnaire, n'a pas peu contribué, sans doute, à lancer la Révolution sur la voie qui devait la mener, sous la conduite de Napoléon, jusqu'à Moscou. Il était écrit, sans

doute, que le sol européen devait être labouré dans toute sa longueur par le soc révolutionnaire. Le *Code civil* a été ainsi porté d'un bout de l'Europe à l'autre à la pointe des baïonnettes françaises et c'est ainsi que l'œuvre de notre Bourgeoisie est devenue européenne. Il n'y a rien d'impossible à ce que la Révolution russe devienne, elle aussi, européenne par le même procédé ; et nos bourgeois, je le répète, font tout ce qu'il faut pour que... les Ecritures s'accomplissent ! La France, proclament-ils avec une belle jactance, est le pays le plus réactionnaire de l'Europe ; elle a l'air en effet de se recroqueviller sur elle-même dans un nationalisme ombrageux et farouche, où toutes ses tendances petites-bourgeoises, son esprit de petit rentier retiré des affaires, son conservatisme étroit et ratatiné de petit propriétaire misonéiste et routinier, se donnent une expression adéquate et une libre carrière. La France s'enferme dans sa cave, bouche toutes ses fenêtres, et s'isole dans la contemplation de son glorieux nombril. Elle a fait sa Révolution ; elle est épuisée, elle n'a plus de principe, elle n'a plus que des *phobies*, elle n'est plus capable que de se regarder, nouvelle Narcisse, dans le miroir de son propre passé. Il faudra donc que l'Armée Rouge, *en libératrice*, vienne la tirer de cette torpeur, où la laisse croupir une démo-ploutocratie de bourgeois-gentilhommes et de prolétaires-bourgeois.

Cette opinion paraîtra-t-elle scandaleuse et

sacrilège ? (1). Je rappelle alors, après Sorel, que Proudhon n'a pas hésité à considérer qu'en 1815, Alexandre et Wellington ne furent pas pour nous *des maîtres*, mais *des libérateurs*, qui nous débarrassèrent de la tyrannie napoléonienne; et Charles Maurras, qui considère la Restauration comme la seule période heureuse de notre histoire au XIX<sup>e</sup> siècle, n'est pas sans savoir avec quelle acrimonie on a reproché à Louis XVIII d'être revenu « dans les fourgons de l'étranger ». Un régime bienfaisant et libérateur peut donc être imposé à un pays du dehors, par une armée étrangère; car il peut arriver à un pays de ne pouvoir, par ses propres forces, se débarrasser d'une tyrannie qui l'opprime et le ruine. Et, au surplus, que nos nationalistes en prennent ou non leur parti, il faut bien qu'ils se disent, une fois pour toutes, que pour nous, révolutionnaires, l'Armée rouge n'est pas une armée *étrangère*, mais *l'armée amie* par excellence, *notre armée*, le sang de notre sang, la chair de notre chair. Et j'ajoute que, s'ils étaient conséquents avec eux-mêmes, et à supposer que la *tyrannie bolcheviste*, installée chez nous, ne pût être expulsée qu'avec le secours d'une *armée blanche*, ils devraient considérer l'intervention de cette armée blanche également comme une libération. D'ailleurs, n'ont-ils pas, en fait, essayé de délivrer ainsi la Russie du joug de Lénine? et les

---

(1) Voir note finale T.

émigrés russes actuels n'ont-ils pas agi comme les émigrés de Coblenz pendant la Révolution française? Soyons francs les uns et les autres, et pas d'hypocrisie! pas de fausse honte! à bas les masques! Le problème social domine tellement à l'heure actuelle le problème national, que le nationalisme apparaît comme un préjugé vraiment suranné, et l'argument des « fourgons de l'étranger » est tout aussi peu sérieux que l'argument « on ne fait pas de Révolution devant l'ennemi » : il ne peut arrêter ou troubler que des têtes molles ou des cœurs pusillanimes. Il n'y a plus de nationalistes conséquents, nos nationalistes intégraux moins que personne ; car, au fond, en donnant une justification de leur nationalisme français *du point de vue universel*, c'est-à-dire en considérant la France comme le centre et le cœur de la Réaction européenne et l'armée française comme *l'armée blanche*, chargée de rétablir l'ordre traditionnel en Europe, ils se placent sur un terrain qui n'est plus nationaliste, et qui est tout aussi internationaliste que le nôtre : armée blanche ou armée rouge, contre-Révolution ou Révolution — il n'y a pas de milieu, et il s'agit de savoir si l'Europe sera blanche ou rouge. Voilà la vérité!

« Grâce aux divisions morbides que la folie des nationalités a mises et met encore entre les peuples de l'Europe, grâce aux politiciens à la vue courte et aux mains promptes qui règnent aujourd'hui avec l'aide du patriotisme, sans soupçonner à

quel point leur politique de désunion est fatalement une simple politique d'entr'acte, grâce à tout cela, et à bien des choses encore qu'on ne peut dire aujourd'hui, on méconnaît ou on déforme mensongèrement les signes qui prouvent de la manière la plus manifeste que *l'Europe veut devenir une*. Tous les hommes un peu profonds et d'esprit large qu'a vus ce siècle ont tendu vers ce but unique le travail secret de leurs âmes : ils voulurent frayer les voies à un nouvel accord et tentèrent de réaliser en eux-mêmes *l'Européen à venir*; s'ils appartinrent à une patrie, ce ne fut jamais que par les régions superficielles de leur intelligence, ou aux heures de défaillance ou l'âge venu : ils se reposaient d'eux-mêmes en devenant « patriotes ». Je songe à des hommes comme Napoléon, Goethe, Beethoven, Stendhal, Henri Heine, Schopenhauer ». Ainsi s'exprime Nietzsche, dans *Par delà le Bien et le Mal*, et l'on ne saurait mieux dire. Oui, *l'Europe veut devenir une* (1), malgré la folie des nationalismes divers, et l'Européen est en gestation; mais il s'agit de savoir si cette unité européenne sera réalisée sur le terrain contre-révolutionnaire ou sur le terrain révolutionnaire, sous *le signe Maurras* ou sous *le signe Lénine*; voilà la vraie, la seule, l'unique question qui se pose à l'heure actuelle. La lutte n'est pas, au fond, entre le nationalisme et l'internationalisme, elle est

---

(1) Voir note finale U.

*entre deux internationalismes*, le blanc et le rouge. Je défie bien qu'on sorte de ce dilemme !

Le nationalisme est un non-sens ; mais la vérité, *c'est qu'il n'y a plus de nationalistes* ; s'il en existait encore, on pourrait les considérer, après dix-huit siècles de christianisme et de catholicisme, comme une espèce de *monstres*. Nos catholiques, qui se croient nationalistes, le sont moins que personne, car, au fond, ce qu'ils aiment dans la France, c'est *la Fille aînée de l'Église* ; ils considèrent que la France est le cœur du catholicisme et qu'elle morte, le catholicisme serait bien diminué dans le monde. Ils ne sont donc nullement des nationalistes, mais des *internationalistes blancs*, qui, sous le masque du patriotisme, rêvent de restaurer l'unité chrétienne de l'Europe comme elle existait au Moyen-âge. Dans la doctrine de l'*Action française*, il y a une contradiction interne (1) ; car, tantôt nos nationalistes parlent en vrais nationalistes, qui semblent mettre la France, *comme France*, avant tout et... *über alles* ; et, tantôt ils parlent comme des internationalistes blancs, pour qui la France vaut en tant que soldat de l'Ordre européen à réaliser sous les espèces royales et catholiques. Que le monde entier barbote dans la mare républicaine, semblent-ils dire parfois, pourvu que la France, redevenue monarchique, s'épanouisse dans toute sa force et sa grandeur !

---

(1) Voir note finale V.



Mais, au fond, ils pensent que la France monarchique, mieux que l'Allemagne des Hohenzollern, pourrait réaliser l'ordre royal européen : leur nationalisme n'est donc encore qu'un masque. Aimer sa patrie *contre* toutes les autres, souhaiter la peste et le choléra à toutes les autres patries, pour jouir *soi* de la santé dans les étroites limites de la sienne, ce serait là un sentiment monstrueux, que personne, en réalité, n'éprouve ; mais tout le monde pense que sa patrie étant la meilleure non seulement pour soi, mais pour tout le monde, son salut a une importance internationale, universelle, et c'est pourquoi, sans doute, la revue de nos nationalistes intégraux s'appelle la *Revue universelle*.

L'unité de l'Europe se réalisera-t-elle par l'hégémonie de la France réactionnaire restaurant l'ordre traditionnel, c'est-à-dire royal et catholique, ou par le triomphe de la Russie des Soviets ouvrant pour tous les peuples l'ère prolétarienne, c'est-à-dire un ordre nouveau — tel est donc bien la question qui se pose, le dilemme où l'on aboutit toujours dans la situation présente du monde. Qui a raison, Maurras ou Lénine? L'internationaliste blanc ou l'internationaliste rouge? autrement dit, qui peut réaliser *l'ordre européen*, l'Etat français ou le prolétariat international?

J'ai intitulé ce livre : *Guerre des Etats ou Guerre des Classes*; et je me suis efforcé de faire voir que ce dilemme se ramenait à celui-ci : quel est, à l'heure actuelle, le véritable instrument du progrès

humain, la nation ou la classe ? Autrement dit encore, à quelles questions faut-il actuellement accorder la prééminence, aux questions nationales ou à la question sociale ? Autrement dit encore, y a-t-il actuellement *un Etat* qui puisse revendiquer légitimement le droit de conduire le monde au nom d'une Idée universelle, ou ce droit appartient-il à *une classe*, à la classe ouvrière ? *Etre nationaliste*, c'est croire, en définitive, que la nation à laquelle on appartient possède une mission providentielle : les pangermanistes étaient bien convaincus que *la nation élue*, c'était l'Allemagne des Hohenzollern ; nos chauvins croient, eux, que cette nation élue, c'est la France — la France, fille aînée de l'Eglise ou fille aînée de la Révolution de 1789. *Etre socialiste*, c'est croire, au contraire, qu'il n'y a plus d'Etat à qui ce rôle éminent soit dévolu, mais que la mission historique d'incarner « l'Esprit du monde » est passée au prolétariat révolutionnaire, chargé actuellement de réaliser *le nouvel ordre européen*. Voilà la question essentielle, voilà le dilemme, dans les tenailles duquel nous enserme, je le répète, la situation présente du monde. Mais, encore une fois, un nationaliste n'est qu'un *internationaliste blanc* masqué, camouflé en nationaliste (le nationalisme *stricto sensu* ne pourrait être que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes) et qu'est-ce qu'un *internationaliste blanc* ? C'est un homme qui croit que l'ordre ne pouvant reposer que sur la Foi et l'Autorité, comme au

Moyen-âge ou sous l'Ancien Régime, il importe, pour restaurer l'ordre européen, de replacer la société sur ces deux bases. Mais alors, un internationaliste blanc est un *réactionnaire*, socialement parlant, et son prétendu « nationalisme » n'est que la reconnaissance de l'hégémonie de la question sociale sur la question nationale. Comme je le disais plus haut, il ne peut plus y avoir, à l'heure actuelle, de *nationalistes conséquents* ; le problème social domine tellement tous les problèmes, que le problème national lui-même ne peut plus être posé et résolu que sur le terrain social. Des trois grandes classes entre lesquelles se partage la société, et qui correspondent aux trois grandes sources de la richesse : rente, profit, salaire, à qui est dévolue la mission de rétablir ou plutôt de fonder l'ordre européen ? La Bourgeoisie, en 89, a vaincu l'aristocratie ; elle vient dans la « grande guerre » d'écraser la dernière noblesse qui restait encore puissante en Europe, les Junkers prussiens ; mais, face au prolétariat révolutionnaire, qui les nie toutes deux, noblesse et bourgeoisie, ces deux classes ont une tendance à faire front, et l'on voit même la bourgeoisie libérale et démocratique abandonner ses propres principes pour invoquer ceux de la classe qu'elle a vaincue et éliminée, ces fameux principes d'autorité et de foi, qu'elle a été la première à saper et à ruiner par la voix railleuse et sceptique de ses Voltaire, de ses Diderot et autres *philosophes*, et qu'elle voudrait

maintenant rétablir dans toute leur force pour arrêter les *sataniques* progrès du socialisme incarné aujourd'hui dans cette *épouvantable* Russie des Soviets. La Bourgeoisie a déclanché délibérément la guerre, pour contrecarrer la marche en avant du prolétariat révolutionnaire (1), mais on a beau calculer aussi bien qu'on voudra ses coups,

---

(1) Je trouve à ce sujet dans le livre de Luigi Fabbri *Dittatura e Rivoluzione* un texte trop important et trop capital pour ne pas le rapporter ici. C'est l'entretien que le professeur Laisant a eu en 1912, lors des guerres balkaniques, avec une personnalité financière parisienne des plus autorisées, et que la *Bataille Syndicaliste* a reproduit dans son numéro du 18 décembre 1912. Voici ce texte, dont on peut peser tous les termes, tant ils sont denses de signification : « Ce que nous voulons, c'est la certitude d'avoir voix au chapitre, quel que soit le résultat des hostilités; c'est devenir en fait les arbitres souverains de la situation, et nous le sommes. *Inévitablement, la guerre européenne sera désormais la conséquence des événements actuels, parce que nous le voulons et qu'on ne peut guère nous résister. Nous voulons la guerre; nous en avons besoin pour de multiples raisons. La principale, c'est l'accroissement d'énergie de la classe ouvrière organisée, spécialement en France et en Allemagne...* Si les progrès de l'organisation ouvrière continuent, avant dix ans, rien ne pourra plus les arrêter; et nous nous trouverons en présence d'une catastrophe révolutionnaire certaine, d'une ruine universelle et irrémédiable. Un autre motif non moins puissant pour désirer la guerre, c'est la situation financière de la Russie, à qui nous avons donné les milliards de l'épargne française. La Russie ne peut payer, et dès qu'elle aura proclamé la banqueroute, ce sera la révolution de nos petits épargnants

il y a toujours, en histoire, *de l'imprévu* : elle escomptait la défaite absolue de la classe ouvrière, et elle peut se vanter de l'avoir, à l'aide de ses excitations chauvines, gravement saignée à blanc et démoralisée ; mais il y a eu cette Révolution russe qu'elle n'a pu écraser encore, qui montre même une dangereuse vitalité et qui menace de

---

et nous serons perdus. *La guerre seule nous fournit la solution ; c'est un cas de force majeure qui répond à tout et dispense de payer.* Dans l'état actuel des choses, nous ne craignons pas de résistance. *Surtout en France, l'esprit des masses est resté accessible aux excitations chauvines ;* et les pouvoirs publics et la grande presse ne laisseront pas s'éteindre cette flamme... Ce sera un immense carnage, c'est vrai : la faim et les épidémies seront encore plus meurtrières que les fusils et les canons ; mais on ne défend pas les grands intérêts que nous représentons avec du sentimentalisme humanitaire. Sur les ruines, nous reconstruirons. L'organisation ouvrière, génératrice de désordres économiques, sera écrasée dans le monde entier. Du reste, nous n'avons pas le choix des moyens ; avec le moyen suprême d'une guerre européenne, nous avons l'avantage d'une revanche à coup sûr. *Il nous est indifférent de savoir quels seront les vainqueurs et les vaincus, puisque, en fin de compte, notre ennemi, c'est le prolétariat et qu'il sera vaincu : nous serons donc les vrais vainqueurs.* »

Il serait difficile, je pense, de trouver une *confession* plus explicite que ces déclarations de notre financier parisien. On ne peut pas mieux apprécier ni plus froidement juger une situation ; nous avons affaire évidemment à un homme positif, qui ne se paie pas de mots et qui sait calculer fort exactement toutes les données d'un problème. Il n'y a qu'une chose qu'il n'avait pas prévue, c'est la

réveiller dans tout l'Occident cette *diabolique* lutte de classe que le but secret et principal de la guerre était d'étouffer à jamais. D'où ce débordement inouï, dans la presse bourgeoise, journaux et revues, de calomnies et d'injures à l'adresse des bolcheviks ; tous nos intellectuels, plumitifs à gages, quintessence de bourgeois parasites, aboient à bouche que veux-tu contre la Russie

---

Révolution russe ; mais on ne peut pas, *humainement*, tout prévoir. Le plus cynique de cette cynique confession, c'est encore ce qui a trait à la Russie ; notre financier avoue qu'une des causes de la guerre, ce fut la situation financière du tzarisme, qui ne pouvait plus payer ; aujourd'hui, notre bourgeoisie réclame aux bolcheviks les intérêts d'une dette que la Russie tzariste ne pouvait déjà plus acquitter ; nos petits épargnants, dont on craignait tant la colère, sont froidement sacrifiés aux gros financiers, mais on leur fait croire que ce sont ces affreux bolcheviks qui ne veulent pas payer et l'on détourne sur eux leur colère. *C'est vraiment bien joué* ; la Finance internationale a plus d'un tour dans son sac ! Et je n'ai pas besoin de souligner la déclaration faite sur la superbe indifférence de nos gens de Bourse dans la question de savoir *qui sera vainqueur*, Entente ou Impériaux ; — la fameuse *guerre du Droit* ou la non moins fameuse *guerre franco-allemande*, lutte du latinisme et du germanisme, cela est bon pour nos patriotes et nos chauvins naïfs, que ceux-ci se réclament de la Convention Nationale ou de l'Ancien Régime ; pour notre financier, l'ennemi à vaincre, ce n'était pas le soi-disant *sale Boche*, mais... *le hideux prolétariat*. On ne peut pas mieux reconnaître que la guerre, comme dit Marx, la guerre soi-disant *nationale*, n'a plus désormais qu'un but : éliminer la lutte de classe.

soviétiste; ils deviennent tous des réactionnaires à tous crins, et même ceux qui affichaient naguère des sympathies socialistes n'ont plus que haine recuite pour *le hideux prolétariat*. La Révolution, évidemment, cesse d'être intéressante, dès qu'elle n'est plus seulement un sujet d'articles et qu'elle apparaît sous son vrai jour : fini de rire, mes beaux messieurs, cela devient sérieux ! et la *terra incognita* que constituait le prolétariat et sur laquelle on pouvait risquer, en guise de passe-temps, des excursions inoffensives, en bourgeois curieux, blasés et dilettantes, se révèle décidément sous des aspects par trop inquiétants pour les privilèges de notre archiconfrérie du « Parti de l'Intelligence », à qui, comme chacun sait, a été confiée la noble mission de représenter et de défendre, dans le monde, les droits sacrés de l'Esprit !

Ainsi, la situation est bien claire, et la Conférence de Gênes l'a mise en plein relief. La lutte est entre la France réactionnaire, qui prétend restaurer en Europe l'ordre traditionnel, c'est-à-dire royal et catholique, et la Russie des Soviets, qui inaugure *l'ordre nouveau*, l'ordre prolétarien ; et, dans la France réactionnaire, l'âme de la réaction, c'est, évidemment et naturellement, Charles Maurras, dont la dialectique passionnée a réussi ce paradoxe de redonner, en ce commencement du xx<sup>e</sup> siècle, un regain de vigueur à l'idée monarchique. Maurras est le dictateur spirituel de l'heure

présente; à part Anatole France, Romain Rolland et Henri Barbusse, qui restent fidèles à l'idée libérale, toute la bourgeoisie intellectuelle se range docilement sous sa bannière et rêve à sa suite de faire de la France le soldat de l'ordre traditionnel en Europe. Et Maurras, de répéter tous les jours à Poincaré, représentant de notre bourgeoisie libérale qui, par peur de la Révolution prolétarienne, se refait tout doucement réactionnaire. Mais osez donc! marchez! saisissez l'occasion divine! vous avez encore pour quelques années l'armée la plus forte, à qui personne, en Europe, ne pourrait sérieusement résister; laissez l'Angleterre grogner dans son île; allez de l'avant! de l'audace, vous dis-je, de l'audace, encore de l'audace! Ah! malheureux, ne comprenez-vous donc pas que si vous laissez passer cette heure décisive, tout est perdu? Faites avancer vivement l'armée blanche au cœur de l'Allemagne, portez à la naissante coalition germano-russe un coup qui, dès maintenant, l'étourdisse, et entraîne tous les hésitants à votre suite; fédérez l'Europe blanche sous les plis de votre drapeau, assurez en Europe, tout de suite, la dictature de l'Armée blanche; sinon vous êtes perdus, car voici, tout à l'heure, l'Armée rouge sur le Rhin, et la Russie des Soviets maîtresse de la situation européenne...

Dans ces objurgations quotidiennes pathétiques et pressantes de Maurras, il y a comme une angoisse fébrile et tragique; avec sa fine et ardente



nature de Provençal intellectuel dont les idées sont des passions et les passions des idées, Maurras a compris toute la gravité de la situation, et son impatience supplicée s'énerve et frémit devant l'inaction d'un Poincaré; et cette angoisse tragique de Maurras est bien le reflet fidèle de la situation tragique de la France à l'heure présente du monde. Situation tragique, en effet, au plus haut point, et digne de la pitié des Dieux! Car voyez : ce peuple anémié, épuisé par quatre années d'une guerre où il servit, et à quel prix, de champ de bataille, pliant sous le poids de charges financières énormes, et qui n'a plus d'autre espoir qu'un *espoir irréalisable* : les paiements d'une Allemagne *qui ne peut pas payer*; ce peuple qui fut toujours grand dans la guerre et qui vient de le prouver une fois de plus, mais qui, devenu pacifiste, ne fait plus la guerre qu'à son corps défendant; ce peuple qui est une aristocratie de bourgeois aisés, de paysans individualistes et de fonctionnaires amoureux de leur tranquillité, Grèce décadente, encore fine et ardente, mais au sang appauvri de ces fils de *fin de race*, capables encore d'un beau duel, mais peu aptes à une activité vraiment féconde; ce peuple fait entendre, au sein d'une Europe dominée par la mercantile Angleterre, et que l'intérêt rend sourde, un véritable cri de détresse, sous le couvert, parce qu'il est fier, d'une protestation de principe; mais... *vox in deserto!* L'Europe, entraînée par son propre destin et des intérêts contraires, « *muette,*

*aveugle et sourde au cri des créatures* » et pareille au Dieu inexorable de Vigny, nous laisse comme un monde avorté; et l'on voit alors un des fils de ce peuple en qui la passion nationale brûle comme un feu ardent, fabriquer un beau rêve et, faisant appel à toutes les forces du passé de la plus grande France, se dresser face à cette Europe sourde pour lui crier : insensée, qui ne voulez pas écouter la France de Saint Louis, d'Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV, *qui vit toujours* et va vous le prouver, en assurant sur votre folie et pour votre plus grand bien, sa dictature toute maternelle. Vous allez être la proie du Hun maudit, allié au sinistre Tartare; et la barbarie germano-russe vous transformera en un désert affreux, où toute trace de civilisation aura disparu; mais, heureusement pour vous, mon armée est encore là, capable comme elle le fit déjà maintes fois, à Poitiers, sur la Marne, à Verdun, de sauver la civilisation. Et je vous rapporte sous les plis de mon drapeau, redevenu le drapeau de l'Ordre, après avoir été, hélas! pendant cent trente ans le drapeau de la Révolution, c'est-à-dire du désordre, la sécurité, le bonheur et tous les bienfaits de cette civilisation christiano-classique, dont je suis la plus légitime héri-tière et la défenderesse-née.

Situation tragique, disais-je, et d'autant plus tragique, que ceux qui prétendent y remédier par un coup d'audace, ne feraient, si on les écoutait, que la rendre tout à fait désespérée. Car quelle

apparence que l'Europe bourgeoise, après la chute des trois grands derniers empires, consente à suivre la France sur la voie de cette Restauration blanche, qui ferait reflourir l'antique ordre royal et catholique? Les rêves d'un lettré fanatique et halluciné, à qui l'absence complète de sens historique de nos intellectuels, jointe à leur effroi de la Révolution prolétarienne, peut seule faire crédit, ont-ils vraiment quelque chance de passer dans la réalité européenne? Poser la question c'est la résoudre... Le seul résultat de cette politique de défi à l'Europe serait d'isoler complètement la France et de la livrer ainsi isolée à cette coalition germano-russe dont elle a si peur. La France, s'enfonçant fanatiquement dans son « égoïsme sacré », tournant le dos à l'Europe et à la vie, essayant, en se faisant le soldat de principes surannés, de barrer la route à la Révolution européenne, ne toucherait même pas les trente deniers de sa trahison révolutionnaire et ne ferait que consommer sa propre ruine (1).

Nos nationalistes intégraux se font gloire de

---

(1) Ceci était écrit avant que l'occupation de la Ruhr ne fût décidée et commencée; aujourd'hui, à l'heure où je corrige ces épreuves, la France, ou, plus exactement, la bourgeoisie française, a jeté les dés et Poincaré occupe la Ruhr. Son but est-il *politique* et conforme aux visées de Charles Maurras, qui veut détruire *le Reich*, le briser en tronçons — les fameux *tronçons du serpent* — et redonner à la France, à une France qu'il espère refaire « royale et catholique » l'hégémonie qu'elle posséda au xvii<sup>e</sup> siècle?

proclamer le caractère *réactionnaire* de la civilisation française, et de faire voir que ce caractère correspond très exactement à la situation *réactionnaire* de l'économie française. Et, en effet : pays de petits propriétaires, de petits rentiers, de petits fonctionnaires, pays de célibataires et de fils uniques, pays qui ne fait plus d'enfants, la France est, économiquement, *réactionnaire*, c'est-à-dire routinière, misonéiste, engourdie dans une torpeur désastreuse. Mais y a-t-il là, *pour de vrais nationalistes*, c'est-à-dire pour des gens qui aimeraient vraiment leur pays, de quoi tirer si grande vanité ? et n'y a-t-il pas plutôt lieu de prendre le deuil et de craindre amèrement pour l'avenir français ? Ce pays qui, à moins d'être *révolutionné*, tombera au rang d'une Espagne, c'est-à-

---

ou, plus vraisemblablement, le *Comité des Forges*, dont il est le simple agent, veut-il amener les magnats industriels rhénans à composition, pour aboutir à un partage plus ou moins équitable entre la métallurgie française, qui détient le fer et la métallurgie allemande, qui détient le coke ? Les desseins de Poincaré ne sont pas encore très clairs et il est probable qu'il ne sait pas bien lui-même ce qu'il veut ; mais une action commencée, par sa logique interne, nous entraîne souvent bien au-delà du point où nous aurions voulu aller ; Poincaré ne voulait d'abord envoyer dans la Ruhr que des ingénieurs ; pas un soldat ni un cheminot ne devaient être mobilisés ; il a déjà dû occuper, militairement, tout le bassin, et il sera entraîné... jusqu'à Berlin. Politique d'abord, dit Maurras ; — notre fort, c'est notre armée ; il faut faire sonner bien haut notre

dire restera en dehors du grand mouvement qui emporte l'Europe et le monde dans la voie d'un progrès technique et social indéfini et s'enfoncera dans sa torpeur avec la seule jouissance toute narcissienne de contempler — délectation morose — dans un miroir complaisant les gloires de son passé, ce pays aurait la prétention de faire la loi à l'Europe ? Mais c'est bien plutôt l'Europe qui devra le traîner à sa remorque, comme un corps mort ! Proudhon, dans sa *Correspondance*, se plaignait déjà de ce caractère réactionnaire de la France, qu'il voyait de plus en plus incapable de suivre le mouvement européen. Nos intellectuels ont accoutumé maintenant de railler l'idée de progrès, sur laquelle ils déversent des tombereaux de plaisanteries faciles ; ces « esprits forts » de la

---

sabre ; et notre faible, évidemment, c'est notre incapacité technique à organiser, au lieu et place des Allemands défectionnaires, un centre industriel et minier d'une aussi formidable complexité que la Ruhr. L'expédition de la Ruhr pourrait bien être pour notre ploutocratie bourgeoise triomphante ce que la guerre d'Espagne et la campagne de Russie furent pour Napoléon ; la logique infernale du *Blocus* entraîna Napoléon dans des guerres de plus en plus folles ; la logique du Traité de Versailles, *trop doux* au gré de nos nationalistes, entraînera notre bourgeoisie à se mettre toute l'Europe à dos, l'Angleterre en tête. Ce n'est pas tout que d'avoir l'armée la plus puissante ; et Napoléon III croyait bien aussi être *invincible* ; il indisposa si bien toute l'Europe que celle-ci le laissa écraser à Sedan sans bouger seulement le petit doigt en sa faveur.

réaction ne s'aperçoivent pas qu'ils tombent dans une sorte de « homaisisme à rebours » et qui ne vaut guère mieux; mais cette haine du « progrès » traduit bien leur quiétisme foncier et le quiétisme d'un peuple qui prétend arrêter le mouvement du monde à sa borne et même le faire rétrograder de plusieurs siècles. L'égoïsme et le narcissisme français, avec, pour conséquence naturelle, ce *quiétisme* désastreux, ont quelque chose d'extraordinaire. Dans la « Grande Guerre », la France n'a vu que son duel avec l'Allemagne, et elle croit naïvement que les destinées du monde sont suspendues à l'issue de ce duel et gravitent uniquement autour de lui. Et elle veut maintenant que le monde assure avant toute chose *sa sécurité* vis-à-vis du Germain, envahisseur chronique de son territoire; et l'Histoire ne doit plus être que la répétition fastidieuse des péripéties alternantes de ce duel franco-allemand. Elle ne s'est pas doutée une seule minute que, loin d'être le centre du conflit, elle n'y jouait que le rôle d'une comparse, et que la ploutocratie anglo-saxonne ne se servait de cette armée dont elle est si fière que comme d'un rideau tendu en face du Germain, seul concurrent sérieux. Et elle continue à ne pas s'en apercevoir, et à s'étonner très naïvement que l'Angleterre ait l'air de la considérer comme une simple vassale qui doit rester bien docile à toutes ses suggestions! Nos intellectuels français sont vraiment de grands myopes... et de grands sourds.

\*  
\*  
\*

Maurras ou Lénine, disais-je... Apollon ou Dionysos? Mais si le choix devait se faire entre ces deux grandes divinités, dont Nietzsche nous dit que le concours est nécessaire pour l'édification des grandes œuvres d'art (et selon lui, la tragédie grecque est le résultat de leur collaboration), nous serions donc bien embarrassés et bien perplexes. Nous réfléchirions seulement, pour nous tirer de cet embarras, qu'en définitive Apollon ne fait qu'*harmoniser* Dionysos, qu'il vient après lui pour ordonner ses créations toujours un peu tumultueuses, mais que, séparé de lui, il n'est plus Apollon, mais... le stérile rationalisme, l'intellectualisme impuissant, l'égypticisme momifié. Relisons en effet les célèbres passages de *l'Origine de la Tragédie* où sont marqués, en traits de génie, les rapports réciproques de Dionysos et d'Apollon : « Celui qui comprend le sens profond de la légende de Prométhée — c'est-à-dire la nécessité du crime imposée à l'individu qui veut s'élever jusqu'au Titan — doit comprendre en même temps combien cette conception pessimiste est antiapollinienne ; car Apollon veut apaiser les individualités précisément en les séparant, en traçant entre elles des lignes de démarcation dont il fait les lois du monde les plus sacrées, en exigeant la connaissance de soi-même et la mesure. *Mais pour que*

*cette influence apollinienne n'immobilisât pas la forme en une rigidité et une froideur égyptiennes, afin que la préoccupation d'assigner aux vagues individuelles leur route et leur carrière ne finît pas par anéantir dans la mer tout mouvement, le puissant flux dionysien vint apporter périodiquement le trouble dans chacun de tous les petits courants où l'exclusive « Volonté » apollinienne cherchait à endiguer l'hellénisme » (p. 94). « Quel était ton but, sacrilège Euripide, lorsque tu tentas d'asservir encore cet agonisant? Il périt entre tes mains brutales, et tu eus recours alors à un masque, une contrefaçon du mythe; et ce pastiche, comme le singe d'Hercule, ne sut que s'attifer de la parure pompeuse de l'antiquité. Et, en perdant l'intelligence du mythe, tu perdis aussi le génie de la musique; en vain, de tes mains avides, tu essayas de piller toutes les fleurs de son parterre; tu n'obtins encore ainsi qu'un masque, une contrefaçon de musique. Et parce que tu renias Dionysos, Apollon t'abandonna à son tour » (pp. 100-101). Oui, relisons ces textes mémorables de cette *Origine de la Tragédie*, que je ne me lasserai pas de déclarer admirable, et qui sont si denses et si riches de significations profondes, pour qui du moins sait lire et apercevoir les rapports subtils, lointains et infinis des choses; et nous comprendrons que ce choix dans lequel on voudrait nous enfermer ne s'impose nullement à nous. Apollon ou Dionysos, l'Occident ou l'Orient, la Civilisation*



ou la Barbarie... mais non, ce n'est pas ainsi que la question est posée. *Et parce que tu renias Dionysos, Apollon t'abandonna à son tour* : cette civilisation occidentale, dont l'Entente se prétendait le héraut et le soldat, n'est-il pas manifeste que, précisément, comme dit Nietzsche, en perdant l'intelligence du mythe, elle a perdu aussi le génie de la musique, pour tomber dans l'égypticisme, « dans la rigidité et la froideur égyptiennes » ? Elle est devenue tout entière une civilisation alexandrine ; le génie créateur semble en elle épuisé, et, comme Euripide, elle n'a plus recours qu'à des masques, des contrefaçons du mythe et ne sait plus que « s'attifer de la parure pompeuse de l'antiquité » ; et c'est pourquoi, sans doute, un Maurras, ce Grec et ce Bouddhiste égaré dans la civilisation moderne, ne sait nous proposer qu'un retour pur et simple au passé et qu'un renforcement de l'alexandrinisme. Je relis cette préface au *Chemin de Paradis*, qu'il est essentiel de bien connaître, si l'on veut comprendre la philosophie de Maurras ; et qu'y a-t-il au fond de ce manifeste alexandrin et de cette déclaration de guerre à toutes les idées modernes ? Pour Maurras, ce néo-grec ou mieux, ce néo-bouddhiste, qui dénonce la folie du mouvement et la béatitude de la stupeur quiétiste, Christianisme, Réforme, Révolution française, tout cela, c'est de l'anarchie pure et simple ; et le monde, pour revenir dans le droit chemin, ne doit rien moins qu'en faire table rase, et se repétrifier

dans le moule égyptien de la Raison alexandrine. Le christianisme n'est tolérable qu'à la condition *d'être aussi peu chrétien que possible* et de se figer dans une tradition catholique où le providentialisme ne semble qu'un décalque de la fatalité antique; et le grand tort de la Réforme, c'est, évidemment, d'être plus « chrétienne » que le catholicisme romain et de réveiller le « démon chrétien » dont Rome avait canalisé la folie, comme la musique du *Magnificat* en atténue le venin. Quant à la Révolution française, elle est *la déraison pure*, puisque son but n'est rien moins que d'éveiller en chaque être cette conscience déplorable qui le tire de la « stupeur bienheureuse ». Maurras a le pessimisme absolu d'un bouddhiste : *Maïa, Maïa, torrent des mobiles chimères*; et la maxime souveraine de la sagesse, c'est évidemment pour lui le *quieta non movere*. Au monde moderne atteint de la folie du mouvement, Maurras propose de se remomifier dans le cadre d'une Raison stéréotypée, dont une élite, triée sur le volet, promulguerait les dogmes immuables chargés de maintenir les foules dans leur « stupeur bienheureuse ». Et voilà ce que l'*Action Française* nous offre comme maître spirituel et dictateur de nos esprits désorbités et de nos âmes empoisonnées par dix-huit siècles de christianisme, dont la Réforme et la Révolution française ont encore accru le venin d'anarchie essentielle, de désordre obscène et de folie radicale : un *athée clérical*, qui a la haine du

christianisme, sorti de « l'Évangile de quatre juifs obscurs » et qui, dans le catholicisme, n'aime que le gouvernement de Rome, police suprême de l'Esprit; un *théocrate nationaliste*, qui, pour réserver à une France replacée dans les bandelettes royales d'un ordre figé, une harmonie toute alexandrine, accepterait, d'un cœur sec et léger, que la peste et le choléra s'étendissent au reste de l'univers; un *pessimiste bouddhiste*, qui, à un monde travaillé du besoin de l'infini et du sublime, ne sait proposer que le culte d'une Raison calculatrice et d'une Beauté toute formelle. Qu'un tel maître, dont la philosophie est au fond une philosophie du désespoir, ait pu trouver accès et audience auprès de toute une élite, cela prouve évidemment que notre civilisation moderne occidentale est atteinte aux sources vives et que, dans le vide affreux où elle se sent précipiter de plus en plus, elle ne voit plus de salut que dans un retour à une tradition qui fut grande, certes, dans le passé, mais qui ne peut plus être aujourd'hui qu'un masque et une contrefaçon. En présence de la faillite indéniable et tragique de la Démocratie, faire appel aux vertus connues de l'antique monarchie était, au demeurant, le premier remède qui semblait s'imposer, et le plus à la portée de notre paresse et de notre impuissance créatrice. Nous avons suivi Dionysos, et Dionysos ne nous avait conduits que dans des impasses : Apollon, sous la figure de Maurras, se présentait à nous, comme un retour à la sagesse, à la mesure, à

l'harmonie; et nous fûmes tenté de le suivre à son tour; mais de même qu'Euripide ne put ressusciter la tragédie d'Eschyle et de Sophocle, mais ne fit qu'en consommer la ruine — Euripide, enfant dénaturé d'Apollon et fils prématuré de Voltaire — de même ce n'est pas sur les traces stériles de l'alexandrin Maurras, que nous retrouverons la féconde alliance de Dionysos et d'Apollon, source du grand art et de la culture véritable.

Si nous voulons suivre les conseils de Nietzsche, ce qu'il faut réveiller dans notre civilisation occidentale abruti de rationalisme sceptique et stérile, d'intellectualisme formel, de moralisme abstrait, c'est *l'esprit de la musique*, c'est le génie du Mythe. La France rationaliste et pseudo-classique propose à l'Europe son magistère spirituel; mais qu'a-t-elle à lui offrir, quelle idée nouvelle, quelle solution hardie et neuve aux problèmes qui la travaillent? Hélas, rien que les recettes archi-connues d'une raison soi-disant apollinienne, et qui n'est que la fausse sagesse alexandrine de gens que l'Idéal a un moment soulevés au-dessus d'eux-mêmes et qui, par impuissance, retournent à la raison stérile et désabusée des vieillards, comme ces révolutionnaires, dont le révolutionnarisme ne fut que la fumée d'une jeunesse présomptueuse et qui s'empres- sent de retourner à la sagesse bourgeoise, dès que la vie a rabattu cette fumée. Mais *l'esprit de la musique*, qui donc peut le réveiller avec le plus de force dans notre monde occidental? Nietzsche, on

le sait, avait cru voir dans l'opéra de Richard Wagner la renaissance de la tragédie; il a déclaré ensuite s'être trompé; mais qui contestera que cette musique allemande, dont l'influence, avec les grands symphonistes, fut au XIX<sup>e</sup> siècle souveraine, et qui traduisit, avec la métaphysique d'un Hegel, la profonde et mystique âme allemande — qui donc contestera que cette musique ne soit l'annonciatrice d'une renaissance du Mythe? Bach, Haendel, Beethoven, Wagner, ces quatre sommets de la puissance musicale allemande, ces âmes dont la gravité sublime et toute religieuse s'épancha en rythmes symphoniques d'une richesse et d'une profondeur extraordinaires, les deux premiers comme hérauts de la Réforme, Beethoven comme le meilleur interprète de ce qu'il y eut d'épique et de lyrique dans la Révolution française et les guerres de la Liberté, et Wagner enfin, ce magicien prestigieux du monde sonore, le meilleur truchement de notre « modernité », où l'on sent à la fois mourir tout un monde vieilli et courir les premiers frissons d'un printemps si étonnamment jeune, comme dans cette musique des *Maîtres-chanteurs*, si riche, dit Nietzsche, de sèves impatientes et parfois en même temps si « vieillotte » — face à l'empirisme anglais et à notre sec rationalisme français du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne sont-ils pas les quatre grands précurseurs du réveil du génie de la musique et d'une conception tragique du monde?

Et maintenant, si nous considérons la littéra-

ture russe, un Pouchkine, un Tourgnénew, un Gogol, un Tolstoï, et surtout cet étonnant Dostoïewski, que Suarès a appelé très justement « le plus grand cœur, la conscience la plus profonde du monde moderne », ne serons-nous pas frappés également du caractère particulièrement mythique de cette âme russe? « L'Occident énumère et calcule : il est nombre et géométrie. Le Russe évoque et présente : il est mouvement intérieur et musique ». Ainsi s'exprime très heureusement Suarès, dans son *Dostoïewski*, et l'on ne saurait mieux dire. Dostoïewski, le plus russe des écrivains russes, un héraut de l'âme slave, un nationaliste, un chrétien russe : mais comparez donc le nationalisme de Dostoïewski avec celui de Barrès ! et comparez son christianisme avec ce cléricalisme bourgeoisifié où le catholicisme de l'Occident se fige et s'ankylose ! Le nationalisme de Barrès est *un nationalisme mortuaire* ; c'est le romantisme des ruines, une petite et sèche resucée du grand Chateaubriand, quelque chose de morose, de maigre et de morne, qui dégage l'ennui le plus gris. Si vraiment Barrès est pris pour l'interprète de l'âme française, quelle injure à l'âme française, que je veux croire encore plus riche, plus profonde et moins desséchée ! « Les grands Français, écrit Suarès, ont toute la force dans l'esprit. La plupart, ils n'ont pas la profondeur, qui est si naturelle aux âmes religieuses. Ils ne l'ont plus, du moins, car ils l'eurent, eux qui ont dressé les cathédrales sous le

ciel. Le grand Flaubert m'y fait penser, *ce prince du néant*. Il est sec, et il sème les cendres. De là, les sables et les salins cuisants de son œuvre ; toutes les lignes sont belles, et l'on y respire à peine dans un vent d'éternel ennui. *Flaubert est un génie mortuaire*. S'il a du cœur, comme je crois, il n'en a pas pour la vie. Et tout ce qu'il en a, d'ailleurs, il l'étouffe : il tâche d'être sans amour, comme le monde de son intelligence ; et il y réussit » (*Dostoïewski*, p. 85). Mais ce que dit Suarès de Flaubert, du grand Flaubert, ne le dirons-nous pas, avec plus de justesse encore, de ce Barrès, dont on veut faire un héraut de l'esprit français ?

Dans le nationalisme d'un Dostoïewski, au contraire, quelle puissance de sympathie universelle ! quelle chaleur rayonnante et communicative ! quelle sève et quelle largeur de cœur ! Dostoïewski ne croit pas en la Russie comme en une terre des morts ; mais comme en un Messie, chargé d'apporter au monde refroidi la chaleur d'un christianisme tout plein de la charité la plus brûlante et la plus héroïque. Le Christ et la Russie, voilà les deux pôles où s'oriente le cœur profond d'un Dostoïewski ; mais il n'aime pas la Russie *contre* les autres peuples, il l'aime dans le Christ, et pour faire rayonner le Christ sur le monde abruti par le rationalisme occidental. Nos « catholiques nationalistes », ces chrétiens-païens, beaucoup plus *fils de la Renaissance* que *fils de l'Évangile*, chrétiens ratatinés aux proportions scandaleusement

réduites d'un nationalisme bourgeois, où ne palpite plus rien de l'âme du Christ universel, et qui ont fait leurs hérauts du sec Barrès, ce sceptique constipé, qui n'a voué aux morts que le culte de l'impuissance et assimile la religion à une vague « féerie » (1), et de Maurras, ce néo-grec, plus bouddhiste encore que néo-grec, qui ne voit dans l'Eglise qu'une gendarmerie sacrée et fait de Jésus « le souverain *Jupiter* qui fut sur terre pour nous crucifié », c'est-à-dire en somme de deux écrivains *aussi peu chrétiens que possible* et aussi éloignés de toute conception religieuse que peut l'être un Anatole France, plus peut-être, celui-ci ayant manifesté par son adhésion au socialisme un sens de l'universel dont leur nationalisme étroit et ombrageux paraît incapable; — nos « catholiques nationalistes » ont montré que leur christianisme pensait beaucoup plus à sauvegarder leurs intérêts temporels que les intérêts spirituels de l'humanité et ont rabaissé le magnifique nom de catholique à n'être plus que le pavillon du chauvinisme le plus haineux et le plus intégral.

« La Russie (je cite encore ce *Dostoïewski* de Suarès) même folle, même lâche, même noyée dans le sang et dans l'eau-de-vie sans parfum, la Russie ne vit pas pour l'argent, ni pour la haine, ni pour la balance du commerce, ni pour les triomphes ignominieux de la violence. *La Russie*

---

(1) Voir *la Colline inspirée*, in fine.



*vit pour rendre une conscience religieuse au genre humain* : elle a, malgré tout, le cœur fraternel à tous les hommes, même au milieu des boucheries et des vomissements où la jette son hystérie » (p. 8). Et voilà pourquoi cette Russie bolcheviste, qui a embrassé l'idée internationaliste avec cette ferveur héroïque et mystique qui étonne le monde et s'est faite *le Christ des nations*, endurant pour la nouvelle Idée universelle les pires souffrances, la misère, la famine, toutes les horreurs de la guerre civile et étrangère, cette Russie de Tolstoï, de Dostoïewski et de Lénine, reste un objet de scandale pour tous nos intellectuels dont l'indigence spirituelle et la sécheresse de cœur sont vraiment extraordinaires. Et c'est pourquoi sans doute elle a séduit au contraire un Pierre Pascal, ce catholique mystique et vraiment chrétien, cet ancien normalien, agrégé de l'Université, qui, envoyé en mission à Moscou, y est resté et a embrassé avec enthousiasme la cause des Soviets.

« La Russie vit pour rendre une conscience religieuse au genre humain. » Les voies de l'Histoire, comme celles de Dieu, sont singulières; mais qui sait, en effet (et Pie XI, je le répète, paraît en avoir le pressentiment), si cette Russie bolcheviste, qui semble impie et irréligieuse, comme nos révolutionnaires fils du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'est pas destinée en effet à assurer au catholicisme rajeuni une vie nouvelle? Un double courant, pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, a traversé les terres catholiques, et

continue à les traverser et à les diviser : il y a les catholiques, qui ne peuvent se décider à renoncer à l'espérance de restaurer l'*Etat chrétien*, c'est-à-dire cette union de l'Etat et de l'Eglise, où l'Etat n'est que le bras séculier de l'Eglise, et applique aux non-croyants le *compelle intrare* : ce sont les catholiques autoritaires, absolutistes, intransigeants, qui déclarent au monde moderne issu de la Renaissance, de la Réforme et de la Révolution française une guerre à mort, et nos catholiques d'*Action Française* sont bien de ces catholiques ; et il y a les catholiques qui se rendent compte que c'est là désormais *une utopie* et qu'il est impossible de faire rentrer le monde moderne dans le moule d'un Etat chrétien qui appliquerait à la société civile et politique une sorte de *camisole de force chrétienne* ; et ces catholiques se disent *libéraux* et plus ou moins *modernistes* ; ils affichent des idées démocratiques et se donnent même souvent le ridicule de se dire plus démocrates que les démocrates. Or, jusqu'ici, le libéralisme catholique a échoué, le modernisme a avorté ; mais quelle a été la raison essentielle de cet échec ? C'est que, d'une part, dans l'espèce de concurrence où ils s'engageaient avec les rationalistes et les démocrates à paraître plus *modernes* que quiconque, nos catholiques libéraux semblaient souvent perdre jusqu'à *l'apparence chrétienne* : il fallait approfondir les aspects surnaturels et mystiques du christianisme, et ils tombaient dans le naturalisme rationaliste ;

leur christianisme s'évanouissait dans une vague religiosité panthéiste. Et, d'autre part, leur libéralisme ne semblait *qu'une tactique* pour capter le monde moderne et le ramener aux pieds de l'Eglise plus soumis que jamais ; ces catholiques se masquaient de libéralisme, se camouflaient en libéraux ; mais on les sentait, *intus et in cute*, toujours aussi autoritaires, aussi absolutistes, que les pires ultramontains, dont on appréciait au moins la franchise et la netteté ; et le catholique libéral n'apparaissait ainsi le plus souvent que comme un Tartufe, et ne récoltait que la défiance invincible et narquoise des vrais libéraux (1).

Le catholicisme ne peut se sauver et reconquérir dans le monde moderne la place qui lui est due, c'est-à-dire la première, qu'à deux conditions : 1° renoncer à toute idée de restaurer l'*Etat chrétien*, c'est-à-dire à vouloir faire de l'Etat le bras séculier de l'Eglise, et accepter sur ce point, nettement et sans arrière-pensée, le triomphe définitif de l'idée libérale ; 2° approfondir les aspects surnaturels et proprement mystiques de l'idée chrétienne, devenir vraiment *évangélique* et faire éclater un tel esprit de sacrifice et de brûlante charité, — et d'une charité désintéressée, et non plus pliée sournoisement à des fins politiques, comme le peuple soupçonnait d'être jusqu'ici la charité clé-

---

(1) Voir l'article de Renan, le *Libéralisme clérical*, (*Questions contemporaines*.)

ricale, — que le monde doit reconnaître, de lui-même et librement, son magistère spirituel et moral. On nous accuse, nous, socialistes révolutionnaires, de n'être que de vulgaires matérialistes et de ne pas avoir de solution pour tout ce qui regarde ce qu'on appelle les *fins dernières* de l'homme; mais ce soi-disant matérialisme est précisément la preuve que nous n'avons pas la prétention de légiférer sur un domaine qui ne nous regarde pas; on a souvent parlé du *caractère religieux* du socialisme; mais c'est évidemment par erreur et je renvoie une fois de plus, sur ce point, à l'article de Sorel, dans ses *Matériaux pour une théorie du prolétariat*, article qui me paraît définitif sur la question. Non, le socialisme ne fait pas concurrence à la religion, ni ne prétend se substituer à elle; et c'est pourquoi il est permis de penser qu'un jour, il n'y aura pas plus de conflit réel entre eux qu'il n'y en a entre la science et la foi, comme on l'a cru longtemps. La solution du conflit, *tout historique et nullement idéologique*, est dans l'exaltation de l'antagonisme, c'est-à-dire dans la pleine indépendance reconnue et assurée à l'un comme à l'autre. Aucun penseur, au XIX<sup>e</sup> siècle, ne fut certes plus anticlérical que Proudhon; Proudhon a écrit son livre immortel de *la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, qui est même une sorte de manifeste anticlérical; ce livre se termine néanmoins sur un projet de concordat entre l'Eglise et la Révolution, parce que

Proudhon reconnaît *l'invincibilité de l'âme mystique*; et il n'est pas douteux que Proudhon, d'autre part, ne fut, comme Oriani l'a reconnu, une grande conscience religieuse et qui eut du christianisme une intelligence hors ligne.

La guerre et la Révolution russe ont eu, en somme, pour résultat de vaincre deux *théocratismes nationalistes*, le théocratisme nationaliste luthérien, tout plein de l'esprit de l'Ancien Testament, et le théocratisme nationaliste orthodoxe; et l'on peut dire qu'en un sens, *la voie est libre, en Europe, pour Rome*. Mais est-ce pour assurer le triomphe d'une sorte de théocratisme catholique, et allons-nous revivre les beaux jours de la *Congrégation* étendue cette fois à toute l'Europe? D'aucuns, sans doute, l'escomptent, et c'est évidemment le rêve secret de l'*Action Française*; mais — et l'attitude de Pie XI vis-à-vis des Bolcheviks à Gênes est assez caractéristique — il est infiniment peu probable que la Papauté s'engage dans cette voie. A Gênes (1), en définitive, la Papauté s'est séparée de la France, prenant la tête d'une politique européenne réactionnaire, et Poincaré a dû faire à Pie XI des représentations diplomatiques. La Papauté veut travailler à la pacification européenne; elle veut restaurer l'unité spirituelle chrétienne de l'Europe dans le catholicisme,

---

(1) On se rappelle le *scandale* que fit l'archevêque de Gênes causant avec Tchitcherine!

comme la Russie des Soviets veut restaurer son unité spirituelle révolutionnaire. La Russie des Soviets a embrassé l'idée internationaliste avec un enthousiasme qui semble tout religieux à Bertrand Russell, et lui fait craindre le fanatisme communiste russe à l'égal du fanatisme catholique romain (1); mais s'il est vrai que *l'Europe veut devenir une*, comme dit Nietzsche, et que la Russie vit pour rendre une conscience religieuse au genre humain, la Révolution russe aura contribué à ce résultat d'une double manière : d'une part, en bousculant *les nationalismes socialistes*, pour recréer l'unité révolutionnaire, et, d'autre part, en violentant *les nationalismes religieux* et en rendant possible par là la restauration de l'unité chrétienne et le rajeunissement du vieux catholicisme romain par l'infusion de ce large et ardent esprit évangélique dont le christianisme russe d'un Dostoïewski est tout pénétré (2).

---

(1) Voir note finale W.

(2) Dans un intéressant article de Stanislas Fumet, (*les Lettres*, 1<sup>er</sup> janvier 1922, *La Russie et l'unité de l'Eglise*) on peut lire plusieurs déclarations curieuses : « Le Russe, écrit Fumet, a plus que nous le sens de l'Evangile... L'Evangile est la grande richesse des Russes... Puissent les yeux des Russes, maintenant qu'ils n'ont plus, pour leur obstruer l'horizon, les murs d'un cachot politique impitoyable, se dessiller définitivement et percer les dernières ténèbres qui les séparent de Rome. Evidemment, pour obtenir un tel résultat, l'Eglise catholique aura besoin d'apôtres, qui se donnent à l'œuvre d'union corps et âme.

La dureté et la sécheresse de cœur de nos catholiques nationalistes s'est étalée d'une manière qu'on peut trouver lamentable, mais qui n'est qu'*adéquate* et... *sincère*, en présence de la famine russe, cataclysme inouï et de proportions si formidables que l'histoire jusqu'à ce jour n'avait pas encore enregistré son égal. Et si Pie XI n'avait pas sauvé l'honneur de l'Europe chrétienne, en prenant l'initiative qu'il a prise, le catholicisme occidental était discrédité et convaincu à tout jamais de « barbarie savante et systématique ». Car, qu'ont dit nos catholiques pour expliquer leur monstrueuse indif-

---

N'oublions pas, à ce sujet, que les Russes, avec leur tempérament impulsif, ne sauraient supporter de notre part *l'avarice dans l'amour*, c'est-à-dire que nous ne nous livrions pas tout entiers. Charité doit être le mot d'ordre... Ah! loin de moi l'hypothèse qu'il faille profiter de la situation douloureuse de la Russie, de sa faim, de sa misère, de sa honte économique, pour la narguer et lui démontrer, dans un rire imbécile, les avantages de nos méthodes! Il n'y aurait pas de procédé plus cruel, plus antichrétien et plus répulsif. *Nous n'avons pas déjà trop coutume de donner l'exemple du christianisme évangélique et du désintéressement*; n'allons donc pas perdre nos dernières chances d'influence sur un peuple aux yeux de qui l'Évangile, depuis tant de siècles, a été tout, en nous faisant haïr de lui » (p. 33). M. Fumet, on le voit, n'est pas de ces catholiques féroces, qui, plus païens que chrétiens à l'exemple de Maurras, ferment, *par raison d'Etat*, leur cœur à toute pitié et toute charité; et il a, par dessus le marché, une intelligence de la situation bien plus large et finalement plus... *politique*, parce que plus historique, plus vivante, plus généreuse et moins dogmatique.

férence en face d'un pareil cataclysme qui condamnait des millions d'innocentes et d'innocents à la mort sans phrases? Ils ont osé dire qu'il ne fallait pas aider les Russes affamés, parce que « c'était porter de l'eau au moulin des Bolcheviks... affameurs » : la *raison d'Etat* la plus féroce a glacé leur cœur et suspendu l'élan de leur charité; ils ont répété le « soyons durs » du *boche* Nietzsche, avec un froid cynisme, en vrais disciples de Machiavel et de Frédéric II; et les maximes les plus sinistres de la soi-disant *barbarie savante* de la *hideuse* Germanie ont été en cette occasion retenues et appliquées par eux, les soi-disant chevaliers de la France chevaleresque, de la France de Saint Louis et de Jeanne d'Arc ! Il n'aura pas dépendu, évidemment, de nos Français catholiques que la France « très chrétienne » apparaisse aux Russes évangéliques avec un cœur « moins avare d'amour »; mais quand on prend pour chefs de file le sec Barrès, celui que Léon Bloy appelait si joliment et si adéquatement « petite secousse » et le « politique » Maurras — politique d'abord! — il ne pouvait en être autrement... On nous vante toujours l'esprit d'ordre, de prévoyance, d'économie, de mesure, de nos Français; la France, dit-on, est le pays qui a la meilleure *assiette* sociale... Oui, sans doute; mais il y a le revers de la médaille, et assez fâcheux : ce pays de petits-bourgeois, de paysans farouchement individualistes, de rentiers et de fonctionnaires, étale souvent une



avarice de cœur singulière et bien... bourgeoise. La fourmi, évidemment, n'est pas prêteuse; et, quand elle prête, il faut qu'on lui rembourse. Sinon, plutôt la livre de chair! La démocratie de nos petits prêteurs, qui ne s'aperçoit pas, d'ailleurs, qu'on l'a cyniquement sacrifiée aux intérêts de certains gros capitalistes, et qui ignore qu'une des causes de la guerre fut, comme l'a déclaré un notable financier parisien, l'insolvabilité de la Russie des Tzars, ne peut pardonner à la Russie des Soviets de ne plus payer les coupons et marche avec le Bloc national dont elle constitue l'assise large et profonde, la tête en étant formée par nos gros mercantis; et voilà pourquoi notre France très chrétienne et très « révolutionnaire », la France, fille aînée de l'Eglise et fille aînée de la Révolution (de la Révolution bourgeoise), a aujourd'hui, dans le monde, la figure renfrognée, hargneuse et féroce du créancier non remboursé et qui brandit, envers et contre tout, sa créance obstinée... et impayable! (1)

\* \* \*

Maurras ou Lénine... Apollon ou Dionysos? Mais nous venons de voir que Maurras n'était qu'un faux Apollon; que, séparé de Dionysos autre-

---

(1) Voir note finale X.

ment dit, l'apollinisme n'est plus qu'égypticisme, alexandrinisme... L'Entente s'est vantée et continue à se vanter d'être, en face de la coalition germano-russe, l'incarnation de la Civilisation s'opposant à la Barbarie; mais personne, que le parti-pris n'aveuglera pas, ne voudra croire que la patrie de Beethoven, de Hegel et de Wagner, comme la patrie de Pouchkine, de Tolstoï et de Dostoïewski, soient purement et simplement... la barbarie. Elles représentent bien plutôt Dionysos lui-même, le puissant flux dionysien, qui vient renouveler une civilisation pseudo-apollinienne, et présentant tous les signes de l'épuisement sénile. Ce n'est pas le hasard, sans doute, qui a voulu que la puissante idée marxiste, née de la métaphysique allemande, soit reprise et embrassée par un Lénine, c'est-à-dire par la Russie mystique et révolutionnaire « au grand cœur fraternel ». J'ai dit ailleurs déjà (voir mes *Derniers aspects du socialisme*) que la Révolution russe, fille de Marx, est à l'Allemagne ce que la Révolution française fut à l'Angleterre, et qu'il était dans la destinée de la Russie au génie universaliste de se faire le héraut et le soldat de l'idée marxiste allemande, de l'Idée ouvrière autrement dit, comme la France, au génie également sociable et capable de sympathie universaliste, fut, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le héraut et le soldat de l'idée anglaise, c'est-à-dire de l'Idée bourgeoise. La conjonction germano-russe est aussi fondée, en fait et en droit, que la con-

jonction anglo-française; mais ce serait, je le répète, témoigner d'une étroitesse de vues singulière et d'un sens historique fort court que de voir dans cette conjonction germano-russe, qui sort des entrailles mêmes de l'Histoire, l'expression pure et simple de la Barbarie en face de la Civilisation représentée par la conjonction anglo-française. La conjonction germano-russe est, en définitive, *l'organe historique* du triomphe de l'Idée prolétarienne; et je veux bien que, *pour un bourgeois*, ce triomphe représente celui de la barbarie; mais il faudra que la bourgeoisie nous démontre que *sa civilisation* représente *le summum de la civilisation*, et constitue le miroir éternel dans lequel l'humanité n'a plus qu'à contempler un visage d'une beauté définitivement idéale — démonstration qui me paraît pour le moins risquée, téméraire et plutôt difficile. Il ne faut pas en effet que les vaines susceptibilités nationales viennent ici troubler la clarté du regard historique. La question n'est pas posée entre la Civilisation et la Barbarie, entre l'Occident et l'Orient, entre Apollon, encore une fois, et Dionysos; elle est posée entre la Civilisation bourgeoise et la Civilisation prolétarienne; il ne s'agit plus *d'une guerre entre les Etats*, où il faudrait choisir entre l'Allemagne ou la France, la Russie ou l'Angleterre; il s'agit d'une guerre entre les deux grandes classes, entre lesquelles se partage le monde moderne, *d'une guerre entre la Bourgeoisie*

*et le Prolétariat.* Et voilà pourquoi le nationalisme, encore une fois, est une chose si surannée, si vieillotte, si *réactionnaire*; ou plutôt, voilà pourquoi le nationalisme est forcément *bourgeois*, la bourgeoisie, en face de l'assaut prolétarien, se concentrant toute autour de l'État, son expression politique, et cherchant sa suprême chance de salut dans l'idée de patrie, si vivante encore même au cœur des prolétaires; et voilà pourquoi, voilà la raison pour laquelle tout essai de faire du socialisme ou du syndicalisme *une chose nationale* est une trahison vis-à-vis de la Révolution prolétarienne — ce que les Russes ont admirablement compris et ce dont beaucoup de socialistes, en Occident, n'ont pas encore une conscience très claire, embourbés qu'ils sont toujours, pour la plupart, dans les marécages d'un chauvinisme plus ou moins conscient ou avoué.

*Guerre des États ou Guerre des Classes*, redirons-nous une fois encore, et l'on comprend maintenant tout le sens de cette opposition. A l'heure qui sonne présentement à l'horloge de l'Histoire, il s'agit de savoir si, en Europe, l'Idée nationaliste, c'est-à-dire l'Idée bourgeoise, triomphera, et avec elle, la guerre des États capitalistes, se faisant concurrence sur les vastes marchés du globe, ou si l'Idée socialiste, c'est-à-dire l'Idée prolétarienne, est capable, en poussant jusqu'à la victoire la guerre des classes, de faire triompher *la nouvelle Idée universelle*, celle qui doit donner à l'humanité une nouvelle

forme d'unité et reconstituer une sorte de « chrétienté » sur des bases prolétariennes. J'ai dit plus haut que le rêve secret et même avoué de nos nationalistes était de restaurer l'unité de l'Europe sous l'hégémonie française dans les cadres de l'ordre traditionnel, c'est-à-dire royal et catholique, et par une sorte de retour à l'Ancien Régime et la négation radicale de tout ce que la Réforme et la Révolution française ont accompli de changements dans le monde; et que, pratiquement, la question qui se posait aujourd'hui en Europe était de savoir qui l'emporterait de l'Armée blanche ou de l'Armée rouge, celle-là restaurant l'Ordre traditionnel, ou celle-ci faisant triompher les principes d'un Ordre nouveau...

Le problème est donc bien clair, et quiconque s'avoue *révolutionnaire* doit bien comprendre entre quels termes le choix s'impose. Pour nous, révolutionnaires français, qui serons inévitablement accusés de trahir la France au profit de la *Bochie* utilisant la Révolution russe pour ses fins pangermanistes — que cette accusation de nous démonte ni ne nous trouble le moins du monde. Nous serions lâches de cœur ou faibles d'esprit, si elle pouvait avoir sur nous la moindre influence; car elle fait toute la force de nos adversaires, qui ne laisseront pas de se servir d'une armée aussi efficace. Relevons au contraire carrément le gant, et disons-leur nettement ceci : oui, nous sommes avant tout *les serviteurs de l'Idée révolutionnaire*,

et nous lui subordonnons, dans nos cœurs et nos esprits, ce que vous appelez *l'Idée française*; mais c'est que nous avons la ferme conviction qu'en servant avant tout l'idée révolutionnaire, nous servons du même coup *la vraie idée française et les vrais intérêts de la France*, en tant que nation et qu'expression particulière et originale du génie universel... Déjà Marx écrivait dans sa *Commune de Paris* : « En réalité, la constitution communale eût restitué au corps social toutes les forces absorbées jusque-là par l'Etat, parasite qui se nourrit de la substance de la société et en paralyse le libre mouvement. *Par ce seul fait, elle eût été le point de départ de la régénération de la France* » (p. 42). « Le Paris de M. Thiers, disait-il encore (pp. 58-59), n'était pas le véritable, le Paris de la « vile multitude », mais un Paris-fantôme. C'était le Paris des francs-fileurs, le Paris des boulevardiers et boulevardières; le Paris capitaliste, doré, paré, fainéant. Ce Paris-là, avec ses laquais, ses faiseurs de bohème littéraire et ses cocottes, encomrait Versailles, Saint-Denis, Rueil et Saint-Germain; il considérait la guerre civile comme une agréable diversion, suivait avec des longues-vues les péripéties de la bataille, comptait les volées de canon et jurait, sur son honneur et celui de ses prostituées, que le spectacle était bien mieux monté qu'à la Porte Saint-Martin. Les hommes qu'on voyait tomber étaient réellement morts; les cris des blessés étaient des cris pour de bon; et puis, voyez-vous,

tout cela était si profondément historique! C'est le Paris de M. Thiers, comme l'émigration de Coblenz était la France de M. de Calonne. » De même, vous êtes la France, comme les émigrés russes, qui vous adjurent de rétablir le tzar, sont *la vraie Russie*, la Russie de Tolstoï et de Dostoïewski. Et la France, si elle vous suivait, prendrait le chemin, non de l'hégémonie, mais de l'isolement, de la faillite et de la ruine. La France réactionnaire, et qui semble se complaire présentement dans sa réaction, a besoin d'être *révolutionnée* de fond en comble, si elle ne veut pas disparaître du rang des grandes puissances et tomber à celui d'une Espagne, qui fut grande, certes, au xvi<sup>e</sup> siècle, mais que ses rois et ses jésuites ont menée... où elle est. Vous prétendez que *réaction*, c'est retour à la santé, et que, nous les révolutionnaires, nous sommes les vrais *réactionnaires*, au sens courant du mot; mais si la démocratie est en effet aussi réactionnaire que vous, vous savez très bien que ce que nous voulons, c'est tout ensemble dépasser et enterrer dans les mêmes tombeaux et votre monarchie et la démocratie radicale, si profondément *réactionnaire* en effet. La France est épuisée, il faut lui renouveler le sang et lui rafraîchir la conscience qu'elle a perdue, et l'entendement qu'elle a laissé s'obnubiler dans un amour sénile de ses aises bourgeoises. Vos paysans routiniers et individualistes, vos rentiers craintifs et vos fonctionnaires quiétistes, votre petite-bourgeoisie

casanière et votre bourgeoisie cossue, qui meurt de gras fondu, plus amoureuse de toucher des coupons et de vivre de différences à la Bourse, que de développer la production et de doter la France d'une économie vraiment moderne, tout cela a rudement besoin d'être secoué, bousculé, révolutionné... Hélas, ce qu'il faut craindre, c'est que notre classe ouvrière, empoisonnée de chauvinisme, ou abrutie de byzantinisme pseudo-révolutionnaire, ne soit pas à la hauteur de sa mission, et ne soit obligée, elle aussi, d'être *révolutionnée*. L'exemple russe suffira-t-il à la galvaniser et à réveiller en elle *ce génie révolutionnaire* que notre Proudhon a si merveilleusement incarné et représenté ? Et voilà, pour un Français, le vrai doute poignant, la question cruciale (1) ! Car, dans la situation actuelle, la

---

(1) Il n'y a pas à se dissimuler, en effet, à voir l'état de lamentable impuissance où se débat, en France, depuis la guerre, le mouvement ouvrier, tant syndicaliste que socialiste, que ce doute peut naître et persister. Le socialisme, d'ailleurs, fut-il jamais chez nous autre chose qu'un *dérivé* de la Révolution française ? les doctrines, de source plus purement prolétarienne, comme le marxisme ou le syndicalisme révolutionnaire, ont-elles jamais pu prendre dans notre sol de profondes racines ? Et si Proudhon lui-même paraît aujourd'hui reconquérir une certaine influence, n'est-ce pas plutôt en raison des *survivances démocratiques* de sa pensée, et non de ce qu'elle contient de vraiment original et d'inspiration nettement socialiste ? On pourrait se demander, d'une façon générale, si un peuple est capable



France ne peut plus être sauvée que par la Révolution européenne, et le vrai point de départ de sa régénération n'est pas dans une restauration *impossible* et partant chimérique des régimes déchus, mais, comme l'avait vu Marx, dans cet « ordre nouveau » que le prolétariat a la mission historique de fonder, dont la Commune de Paris fut une première anticipation et la Russie des Soviets un commencement de réalisation.

---

de faire *deux grandes révolutions*; la France restera peut-être, avant tout, dans l'histoire, le peuple qui a *porté* la Révolution française, c'est-à-dire la Révolution bourgeoise et démocratique : ce grand effort a peut-être épuisé sa vertu révolutionnaire; et, d'ailleurs, l'économie française, où jusqu'ici la grande industrie n'a jamais joué un rôle de premier plan, et qui est une économie rurale et petite-bourgeoise, ne comportant pas par conséquent un développement très grand du prolétariat révolutionnaire, celui à qui Marx assignait la mission historique de réaliser le socialisme, ne permet pas sans doute d'attribuer à la France *le premier rôle* dans l'édification de l'ordre prolétarien. Je sais bien que la Russie, elle non plus, n'est pas un pays de grande industrie; et l'orthodoxie marxiste n'a pas manqué d'user et d'abuser de cette constatation pour accuser Lénine de faire œuvre anti-historique et partant antimarxiste; mais (voir, en appendice, mon article *le Tertullien du socialisme*) la Russie est un pays à la fois très neuf et très archaïque, et où la civilisation bourgeoise proprement dite était peu développée. La France est au contraire un pays de vieille civilisation bourgeoise et le génie français un génie peut-être essentiellement *bourgeois*. Je le répète : il est difficile à un peuple d'enfanter *deux grandes choses*. Combien n'en

*Fata nolentem trahunt.* Oui, bon gré mal gré, il faudra que la France, s'entêtant en vain de réaction, suive! Elle voudrait aujourd'hui, sous prétexte de restaurer en Europe un ordre périmé, se mettre en travers de la Révolution; mais ou elle périra, ou elle suivra. Il n'est pas possible, en effet, que le génie révolutionnaire, qui a trouvé en son sein de si magnifiques représentants et suscité de si beaux mouvements, soit tout à fait mort en elle.

On lui propose, à la France, comme unique chance de salut, de faire machine en arrière; un lettré, Charles Maurras, en qui le sens historique et l'esprit philosophique sont bien maigres, veut lui redonner un roi; mais c'est là un exemple de plus qui montre à quel point nos lettrés sont souvent profondément réactionnaires, routiniers et inca-

---

à-t-il pas coûté à l'Italie d'avoir été le pays de la Renaissance? Elle en est restée comme le *grand musée* de l'Europe, et une singulière stérilité artistique a succédé à cette floraison incroyable de chefs-d'œuvre que fut la Renaissance. Et la *grandeur romaine*, dont un Mussolini a plein la bouche et qu'il prétend ressusciter, (mais le fascisme sera-t-il autre chose qu'un pastiche assez grotesque, un masque, une contrefaçon?) n'a pas pu non plus être jusqu'ici récupérée par l'Italie. La Grèce est restée *la Grèce de Périclès*; et de quelle longue stérilité l'Allemagne de la Réforme n'a-t-elle pas été frappée, pour avoir précisément enfanté la Réforme? Le socialisme ne peut pas, il est vrai, *par hypothèse, définition et construction*, être la création exclusive d'un peuple; il sera, comme dit Proudhon, l'œuvre *d'une élite conjurée de nations*, et je le vois surtout comme

pables de suivre le mouvement de leur siècle (1). L'impuissance malfaisante de la démocratie bourgeoise fait d'ailleurs toute la force de la dialectique maurrassienne; et le retour au passé, que l'imagination de nos lettrés, misonéistes par amour de la beauté formelle et toute réalisée, colore plus facilement de teintes riantes qu'un avenir incertain et laborieux à enfanter, apparaît plus simple et plus commode que la rude voie révolutionnaire où il faudrait s'engager résolument. Mais nous répétons aux artistes et aux littérateurs ce que Proudhon leur disait avec véhémence à la fin de son livre *Le Principe de l'Art et sa destination sociale* : « Notre idéal, c'est le droit et la vérité. Si vous ne savez avec cela faire de l'art et du style, arrière! Nous n'avons pas besoin de vous. Si vous

---

le produit de cette *sainte alliance* prolétarienne dont j'ai parlé, où la coalition germano-russe, à qui se joindraient les prolétariats de France et d'Italie, jouerait le rôle principal. L'Allemagne, ce pays de grande industrie, qui possède un prolétariat nombreux, instruit et travailleur, et dont le génie d'organisation industrielle et technique est incontestable, unie à la Russie, pays de grande production agricole, c'est-à-dire l'Ouvrier et le Paysan, ces deux colonnes de la future civilisation des producteurs, voilà la source possible de ce puissant flux dionysien, que le génie plus apollinien, c'est-à-dire plus individualiste, plus juridique et plus artiste de la France et de l'Italie, serait appelé à *styliser*, pour enfanter *un nouvel âge classique*.

(1) Voir, à ce propos, ce que dit Proudhon, dans sa *Justice*, t. III, étude *Progrès et Décadence*.

êtes au service des corrompus, des luxueux, des fainéants, arrière! Nous ne voulons pas de vos arts. Si l'aristocratie, le pontificat et la majesté royale vous sont indispensables, arrière toujours! Nous proscrivons votre art, ainsi que vos personnes. L'avenir est splendide devant nous. Nous avons à construire 36.000 maisons communes, autant d'écoles, de salles de réunion, des ateliers, des manufactures, des fabriques, nos gymnases, nos gares, nos entrepôts, nos magasins, nos halles, nos bibliothèques... Nous avons à découvrir les modèles d'habitation du paysan et de l'ouvrier, de l'homme des villes et de l'homme des champs, nos villes et nos villages à rebâtir, et, en première ligne, le Paris de M. Haussmann... Avant tout, nous avons une dernière bataille à livrer au mauvais goût, à la fausse littérature, aux mauvaises mœurs, à la politique d'absorption. Nous avons à instruire le peuple, à lui donner, avec le goût de la science, l'intelligence de l'histoire, de la philosophie, le culte de la Justice, les vraies joies du travail et de la société. Nous avons à enseigner le droit, la liberté, la mutualité, la théorie des contrats; nous avons à exterminer la phraséurgie, le charlatanisme, le chauvinisme, la corruption. Nous avons à refaire l'éducation des femmes et à leur inculquer les vérités suivantes : — L'ordre et la propreté dans le ménage valent mieux qu'un salon garni de tableaux de maîtres. — Une femme qui sait se vêtir avec goût, propreté, décence, sans

luxe, est artiste; celle qui ne sait que se couvrir de bijoux et de dentelles, qui porte sur son corps sa dot, est une femme grossière, dénuée du sentiment du goût et de l'art : elle a beau faire, rien ne la relève; plus elle se montre cossue, plus elle est dégoûtante. La femme est artiste; c'est justement pour cela que les fonctions du ménage lui ont été départies. S'imagine-t-on par hasard qu'elle va passer son temps à faire des aquarelles ou des pastels? — Avant tout, nous avons nous-mêmes à réformer notre vie, chercher le travail, pratiquer la modestie et la sobriété, suivre les mœurs pythagoriciennes. La table est ruineuse; tant mieux! Il nous restera, avec l'art de manger proprement les choses, la sobriété. Il nous faut renoncer à nos habitudes de bohème, faire de longues études, nous immerger pendant dix et quinze ans dans les travaux mécaniques, dans les affaires, avant de nous mettre à parler au public; garantir notre raison par nos labeurs, produire tard et ne nous livrer tout à fait à la littérature, à la philosophie ou aux arts qu'après quarante ou quarante-cinq ans révolus.

« A ces conditions, *nous verrons revenir les grands siècles*; nous serons à notre tour originaux; nous serons décidément émancipés et affranchis; l'humanité pourra proclamer sa majorité; elle sera libre; *et cette longue transition marquée par la Renaissance, la Réforme et la Révolution française, sera terminée*. La régénération sera accom-

plie et nous pourrions appliquer à l'esprit nouveau ce qui a été dit de l'esprit ancien ou Saint-Esprit : *et renovabis faciem terræ.* » (Conclusion, pp. 373-74-75.)

Oui, à la routine monarchique, que des lettrés alexandrins nous proposent comme remède à l'impuissance démocratique, nous avons à opposer les méthodes vraiment rénovatrices du génie révolutionnaire. Relisons encore ces lignes immortelles que Marx écrivit sur la *Commune de Paris*, dans le beau chapitre intitulé *la portée historique de la Commune* : « La multiplicité des interprétations auxquelles la Commune a donné lieu, et la multiplicité des intérêts qui se sont réclamés d'elle, prouvent que *c'est une forme politique tout à fait expansive*, tandis que les anciennes formes étaient essentiellement régressives. *Son vrai secret, le voici : elle était, par dessus tout, un gouvernement de la classe ouvrière*; le résultat de la lutte entre la classe qui produit et la classe qui s'approprie le produit de celle-ci; la forme politique, enfin trouvée, sous laquelle il était possible de réaliser l'émancipation du travail... C'est un fait étrange : malgré toutes les grandes phrases, malgré l'immense littérature consacrée, depuis soixante ans, à l'émancipation du travail, *dès que les travailleurs eux-mêmes se risquent, pour de bon, à aborder ce sujet*, on voit aussitôt se soulever contre eux la phraséologie optimiste des intarissables défenseurs de la société actuelle avec ses deux pôles

opposés : capital, salariat asservi (le propriétaire foncier n'étant aujourd'hui que l'associé commanditaire des capitalistes); comme si la société capitaliste était toujours dans l'état le plus pur de l'innocence virginale; comme si les antagonismes qu'elle recélait ne s'étaient pas encore développés; comme si ses fraudes n'avaient pas été condamnées ni ses méfaits abominables mis à nu. « La Commune, s'écrie-t-on, veut abolir la propriété, base de toute civilisation ! » Oui, messieurs, la Commune se proposait d'abolir *cette propriété de classe* qui crée avec le travail du plus grand nombre la richesse du plus petit. Elle visait à exproprier les expropriateurs. *Elle voulait faire de la propriété individuelle une vérité*, en transformant les moyens de production, la terre et le capital, qui servent aujourd'hui surtout à asservir et à exploiter le travail, en de simples instruments du travail libre et associé. Mais c'est du communisme, du communisme *impossible* ! Pourquoi donc cela ? Les membres des classes dirigeantes qui possèdent assez d'intelligence pour voir l'impossibilité de perpétuer le système actuel — et ils sont nombreux — sont devenus des apôtres zélés de la production coopérative et en ont plein la bouche. Or, si la production coopérative ne doit pas rester un leurre et un piège; si elle doit remplacer le système capitaliste; si des sociétés coopératives doivent régler la production nationale sur un plan commun, en la plaçant sous leur propre

contrôle, et en mettant fin à l'anarchie constante et aux convulsions périodiques qui sont les conséquences inévitables de la production capitaliste, que sera-ce donc, messieurs, si ce n'est le communisme, le communisme *possible* ?

« Les travailleurs n'espéraient pas des miracles de la Commune. *Ils n'ont pas d'utopies toutes prêtes à introduire par décret du peuple.* Ils savent bien que, pour réaliser leur propre émancipation et, en même temps, la forme plus noble vers laquelle la société actuelle se dirige par ses propres forces économiques, ils auront à traverser de longues luttes et toute une série de progrès historiques, qui transformeront la civilisation et les hommes. *Ils n'ont pas à réaliser un idéal*, mais à dégager les éléments de la nouvelle société que la vieille société bourgeoise elle-même porte en ses flancs. *Dans la conscience pleine et entière de leur mission historique et avec la résolution héroïque de l'accomplir*, les travailleurs peuvent se rire des grossières invectives des gens de plume aux gages des gens du monde et de la protection pédantesque de bienveillants bourgeois doctrinaires, débitant leurs banalités d'ignorants et leurs billevesées de sectaires sur un ton dogmatique, comme s'ils étaient les oracles infallibles de la Science.

« Lorsque la Commune de Paris, prenant en ses propres mains la direction de la Révolution ; *lorsque de simples ouvriers osaient, pour la première fois, empiéter sur le privilège gouvernemen-*



*tal* de leurs « supérieurs naturels » ; lorsque, dans les circonstances les plus difficiles, ils accomplissaient leur œuvre modestement, consciencieusement et efficacement — et pour des salaires dont le plus élevé égalait à peine le cinquième de la somme qu'une grande autorité scientifique a fixée comme le minimum qu'on pût offrir au secrétaire d'un certain conseil de direction des écoles à Londres — le vieux monde se tordait de rage à la vue du drapeau rouge, symbole de la République du Travail, flottant sur l'Hôtel-de-Ville. »

Ce que Marx écrivait ainsi de la *Commune de Paris*, nous pouvons aujourd'hui l'appliquer à la Russie des Soviets, mot pour mot : mêmes grossières invectives des gens de plume aux gages des gens du monde ; mêmes banalités d'ignorants et même billevesées de sectaires débitées sur le même ton dogmatique par les toujours infailibles oracles de la Science ; et le vieux monde ne se tord pas, certes, d'une rage moins furieuse à la vue du drapeau rouge flottant cette fois sur le Kremlin, au cœur de l'*antique et sainte Russie* ! Et la Russie des Soviets, qui veut réaliser le communisme toujours *impossible* et ruiner la civilisation qui repose toujours, comme chacun sait, sur l'*indispensable* propriété... bourgeoise, n'est pas sujette à des interprétations moins multiples ou moins fantaisistes que la Commune de Paris ; et tous nos révolutionnaires à la manque, esclaves de leur formalisme, byzantins d'une nouvelle Byzance révolu-

tionnaire, n'accusent pas vis-à-vis d'elle une moindre incompréhension que vis-à-vis de la Commune, ne pouvant pas se faire, sans doute, à cette idée, pourtant fort simple, que, comme le dit très bien Marx, les travailleurs n'ont pas d'utopies toutes prêtes à réaliser par décret du peuple ni *d'idéal tout fait* à imposer à la société, et ne pouvant pas comprendre que la forme politique des Soviets est, en effet, une forme tout à fait *expansive*, et qu'elle signifie avant tout *le gouvernement des producteurs*, et non la mise en acte d'une *utopie* quelconque, voire dite *communiste*.

La Russie des Soviets — et tel est le secret de la fascination qu'elle exerce sur toutes les masses ouvrières — est, après la Commune de Paris, le deuxième essai d'un gouvernement prolétarien, et la démonstration par le fait de la nécessité où est la classe ouvrière, pour réaliser vraiment son émancipation, *d'innover* et de rompre avec la routine bourgeoise et démocratique, voire avec la routine révolutionnaire : l'opposition que lui font les marxistes orthodoxes genre Kautsky et les anarchistes individualistes genre *Libertaire* est le meilleur signe qu'elle est dans la bonne voie. Et le grand bienfait de la révolution russe sera, sans doute, avant tout, et quelles qu'en soient les erreurs et les modalités, d'avoir réveillé en Europe le génie révolutionnaire assoupi et de lui avoir montré cette nécessité impérieuse d'innovation. La Commune, dit Marx, eût été le point de départ de la régéné-

ration de la France ; il faut que la Russie des Soviets soit le point de départ de la régénération européenne et du même coup de la régénération française. « Si la Commune représentait vraiment tous les éléments sains de la société française, si elle était, par conséquent, *le véritable gouvernement national*, elle était en même temps un gouvernement ouvrier, et, à ce titre, en sa qualité d'audacieux champion du travail et de son émancipation, elle avait un caractère bien marqué d'internationalisme. A une portée de canon de l'armée prussienne qui venait d'annexer deux provinces françaises à l'Allemagne, la Commune annexait à la France les travailleurs du monde entier. Le Second Empire avait été la grande kermesse de l'escroquerie cosmopolite ; la fripouille de tous les pays était accourue à son appel pour prendre sa part d'orgie et de pillage. En ce moment même, le bras droit de M. Thiers est un immonde Valaque et son bras gauche, c'est Markouski, un espion russe. La Commune, elle, admit tous les étrangers à l'honneur de mourir pour sa cause immortelle. Pendant le court intervalle qui sépara la guerre étrangère perdue par des trahisons et la guerre civile fomentée par son complot avec l'envahisseur étranger, la bourgeoisie avait trouvé le temps de déployer son patriotisme en organisant la chasse policière aux Allemands qui habitaient la France. La Commune, elle, fit d'un ouvrier allemand son ministre du Travail. »

Si la Commune avait déjà un caractère bien marqué d'internationalisme, ce caractère s'est encore accentué dans la Russie des Soviets, qui apparaît comme le champion audacieux d'un *internationalisme prolétarien* tout à fait décidé. La Russie des Soviets, la Russie mystique et révolutionnaire, la Russie de Dostoïewski, de Tolstoï et de Lénine, sera l'instrument de réalisation providentiel de l'unité nouvelle de l'Europe, que les nationalismes bourgeois, s'ils triomphaient, mèneraient à la ruine et à la mort. Il appartient, en effet, à l'impérialisme prolétarien de sauver l'Europe; la puissante doctrine de Marx, reprise par le génie à la fois réaliste et mystique de Lénine, et qui avait conquis sur la classe ouvrière internationale une influence électrique et souveraine, est l'arme spirituelle de cet impérialisme prolétarien; et c'est pourquoi tous nos nationalistes lui ont voué une haine toute particulière. *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!* ce mot d'ordre essentiel du marxisme, plus nécessaire à lancer aujourd'hui que jamais, excite, et cela se comprend, la colère et l'indignation de tous nos chauvins, qui voudraient rompre cette unité révolutionnaire en exaltant les haines de races et les susceptibilités nationales. Et la vraie barbarie, la voilà, c'est *la barbarie nationaliste* — une barbarie vraiment savante, artificielle et raffinée, qui sait utiliser le sentiment sacré de l'indépendance nationale et les nobles inspirations du patriotisme à des fins igno-

minieuses et toutes bourgeoises. Pour démontrer que le nationalisme, à l'heure actuelle de l'histoire du monde, a encore quelque raison d'être, il faudrait démontrer qu'il y a encore *une race élue*, à qui l'empire du monde est promis et réservé en vertu d'une supériorité évidente et d'une mission historique particulière. Mais il est clair, pour le dire une fois encore, que ni la France, ni l'Allemagne, ni la Russie n'ont plus, *en tant que nations*, de mission universelle à réaliser, et que cette mission, au contraire, est dévolue à *une classe*, au prolétariat révolutionnaire, ce produit ultime de notre civilisation moderne. L'introduction de ce concept, de ce *mythe* plutôt — la mission historique du prolétariat révolutionnaire moderne — reste la nouveauté essentielle de la doctrine de Marx; c'est le passage de la notion de *race* à la notion de *classe*, de l'impérialisme nationaliste à l'impérialisme prolétarien, de la guerre des Etats à la guerre des classes. Ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, que la race ait perdu toute signification ou toute importance, mais simplement que sa notion se subordonne à celle de classe. L'internationalisme de Marx n'est pas un internationalisme abstrait, et un simple écho du cosmopolitisme bourgeois, héritage du XVIII<sup>e</sup> siècle; Marx n'a nullement méconnu l'importance sociale du facteur de la race; on a même pu l'accuser de *pan-germanisme*, comme on accuse aujourd'hui les bolcheviks d'être des *panslavistes* camouflés en

internationalistes. Dans la civilisation prolétarienne à édifier, les races diverses qui composent l'Europe ont chacune leur rôle à jouer; et si Marx a pu être accusé d'être un *pangermaniste*, c'est qu'il avait dans le prolétariat allemand, héritier, selon lui, de la philosophie classique allemande, une confiance particulière pour réaliser la mission historique qu'il assignait au prolétariat révolutionnaire moderne. Et qui niera que le nœud de la situation européenne soit, en effet, en Allemagne (1) ? L'Entente a écrasé l'Allemagne féodale; mais il est évident que l'Allemagne bourgeoise est faible, politiquement — la bourgeoisie allemande n'ayant jamais montré, comme la bourgeoisie anglaise ou française, d'audace historique; il appartient donc au prolétariat allemand de promouvoir définitivement la Révolution européenne, en s'alliant à la Russie des Soviets. L'Allemagne, grand pays producteur, et qui, au point de vue technique, a conquis une si grande place dans le monde moderne par son génie d'organisation et sa puissance de travail méthodique, tient dans ses mains le sort et l'avenir de l'Europe; il faudra que le communisme allemand montre le même esprit indomptable que le nationalisme allemand, qui abat, tels des chiens, chacune à leur tour, toutes les têtes de la démocratie allemande : si la réaction triom-

---

(1) Voir note finale Y.

phait en Allemagne, le sort de la Révolution européenne serait bien compromis. Notre bourgeoisie est entrée dans des transes mortelles à l'annonce du traité de Rapallo; l'entente germano-russe la remplit d'épouvante; et ce n'est pas sans raison: car elle devine très bien que si la Russie des Soviets parvenait à *bolcheviser* l'Allemagne, ce serait évidemment pour l'hégémonie bourgeoise en Europe un coup décisif. Mais c'est toujours, en histoire, le même esprit d'erreur qui perd les nations et les classes. La politique de Poincaré, organe de notre bourgeoisie libérale nationalisante, est la politique la mieux appropriée à une consolidation de cette entente germano-russe qui inspire à nos Français une terreur si folle; la politique de l'Angleterre est bien plus habile, plus captieuse et plus dangereuse pour l'avenir de la Révolution en Europe; l'Angleterre tend à désarmer tout ensemble l'Armée rouge et l'Armée blanche, pour asseoir définitivement *la paix bourgeoise*; si elle réussissait, la révolution prolétarienne courrait le risque mortel d'un enlèvement. Nous devrions, nous révolutionnaires, presque remercier Poincaré pour sa politique aveugle — *et si bornée*; elle l'est en effet, mais surtout *au point de vue bourgeois*. Au point de vue révolutionnaire, elle est presque la politique *idéale*...

\*  
\* \*

Maurras ou Lénine... Nous savons maintenant tout ce que ce choix implique et entre quels termes l'alternative se pose. A la veille de la « Grande Guerre », en mai 1914, dans mes *Méfaits des Intellectuels*, au chapitre final, qui servait de conclusion, la « Victoire de Pascal », j'attribuais à Maurras, de concert avec Sorel, et comme synchroniquement, une importance majeure pour le salut de l'Europe occidentale et de l'humanité latine. L'alternative n'était pas alors, à mes yeux, entre Maurras l'apollinien et Sorel le dionysien, mais j'avais conçu au contraire entre eux une alliance possible pour l'avènement d'un *nouvel âge classique*, d'un nouveau *grand siècle*. Je dois avouer, aujourd'hui, que je m'étais trompé sur le compte de Maurras, et qu'il m'apparaît désormais, non plus même comme un apollinien, mais comme un simple *alexandrin*, un apollinien qui, séparé de Dionysos, tombe forcément dans le plus étroit et le plus stérile des « égypticisms ». Dans une lettre que Sorel m'écrivit après la publication dans *les Débats* (3 janvier 1913) d'un bel article de Daniel Halévy sur Proudhon, lettre que les *Cahiers du Cercle Proudhon* ont reproduite (5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Cahiers), on pouvait lire ceci : « On sait avec quelle énergie Proudhon a combattu les écrivains qui faisaient bon marché de la patrie



et de la famille (1). Cette attitude si particulière s'explique par un fait que Daniel Halévy a signalé en termes magnifiques à la fin de son article : « L'homme en vue duquel raisonne Proudhon, *homo proudhonianus...* se relie à travers les siècles aux traditions de la glorieuse humanité aryenne, laborieuse, justicière et guerrière, toujours chantante. » Vous connaissez les théories que Jehring a exposées dans les *Indo-Européens avant l'histoire*; vous vous rappelez que, suivant le grand juriste allemand, les origines de l'Etat aryen ont été toutes militaires, et que les Romains ont conservé dans leurs mœurs antiques quantité de traces de la civilisation des Aryens; nous devons ajouter

---

(1) On pourrait croire que Marx est à ranger parmi ces écrivains et qu'il y a ainsi, de ce fait, entre Proudhon et Marx, un véritable abîme. Mais si, en effet, dans *le Manifeste communiste*, Marx a écrit que *les prolétaires n'ont pas de patrie* et s'il a parlé de la famille en termes qui pourraient faire supposer qu'il adoptait également sur ce point des idées qui justifieraient le fameux « Loin de moi, communistes, votre présence m'est une puanteur » de Proudhon, il est facile de se rendre compte, au contraire, que Marx n'avait pas de la patrie et de la famille une conception *moins classique* que son émule gaulois en socialisme. Marx dit que les prolétaires n'ont pas de patrie... en régime capitaliste, et que la famille, dans ce même régime, est une institution tout aussi pliée aux *nécessités bourgeoises* que la patrie; mais cela ne veut nullement dire qu'il dénie à la patrie *en soi* et à la famille *en soi*, une valeur essentielle : l'internationalisme de Marx, qu'on a même pu accuser de pangermanisme, j'ai déjà eu

que Proudhon a été souvent *un véritable Romain*. Plus il acquérait d'expérience, mieux il sentait la nécessité de savoir *ce qui avait fait la grandeur de notre humanité latine*. C'est sous l'influence de cette préoccupation qu'il composa sa dernière théorie de la propriété, qui est demeurée si longtemps une énigme pour les critiques. S'il eût vécu dix ans de plus, il aurait sans doute donné une expression définitive à sa pensée, en jugeant nos désastres avec un esprit romain. Sa mort prématurée a été un malheur national : pour honorer vraiment sa grande mémoire, il faut essayer de continuer son œuvre demeurée inachevée, « *les yeux toujours fixés sur Rome* ».

---

l'occasion de le dire, n'est nullement un internationalisme abstrait, *un cosmopolitisme*; et, pratiquement, il a montré qu'il était, sous le rapport de la famille, un modèle de mari et de père et qu'il n'avait rien de *ce romantisme de ruffian* qui caractérise le *dandy* Lassalle, aristocrate cher à M. Léon Daudet, ce romancier en quête de pittoresque psychologique. La conception *bourgeoise* de la patrie et de la famille est une chose d'ailleurs assez hideuse pour justifier les sarcasmes de Marx, dont l'ironie méphistophélique était si mordante et peut prêter parfois à de fausses interprétations, que des marxistes intempérants et fantaisistes comme Paul Lafargue, ont à leur tour autorisées par des calembredaines dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles furent déplorablement *légères*; mais je le répète, Marx n'est pas moins classique que Proudhon; et Sorel a pu faire observer quelque part qu'il ne fut pas un moraliste moins *rococo* que l'auteur de la X<sup>e</sup> étude *de la Justice dans la Révolution et dans l'Église*.

Les personnes qui liront ces lignes se demanderont, sans doute, comment Sorel a pu se joindre à Lénine; et il leur semblera extraordinaire qu'il n'ait pas, au contraire, rallié finalement Maurras. Et nous voici précisément au nœud du problème, au cœur de la question; car, de Maurras ou de Lénine, si l'on demande lequel se trouve dans la véritable tradition romaine, cela semblera une véritable gageure et un paradoxe inouï de soutenir que c'est... Lénine. J'appelle cependant l'attention toute particulière du lecteur sur ce passage du *Plaidoyer pour Lénine* que Sorel a ajouté à la 4<sup>e</sup> édition de ses *Réflexions sur la Violence* et qui éclaire le sujet d'un jour très vif : « La guerre de la faim, que les démocraties capitalistes mènent contre la République des Soviets, est une guerre de lâcheté; elle ne tend à rien moins qu'à nier le vrai droit de la guerre défini par Proudhon; en admettant que les gardes rouges fussent obligés de capituler, la victoire frelatée de l'Entente produirait seulement des résultats éphémères. Par contre, les héroïques efforts des prolétaires russes méritent que l'histoire les récompense en amenant le triomphe des institutions pour lesquelles tant de sacrifices sont consentis par les masses ouvrières et paysannes de Russie. L'histoire, suivant Renan, a récompensé les vertus quiritaires en donnant à Rome l'empire méditerranéen; en dépit des innombrables abus de la conquête, les légions accomplissaient ce qu'il nomme « l'œuvre de Dieu »; si nous

sommes reconnaissants aux soldats romains d'avoir remplacé des civilisations avortées, déviées ou impuissantes par une civilisation dont nous sommes encore les élèves pour le droit, la littérature et les monuments, combien l'avenir ne devrait-il pas être reconnaissant aux soldats russes du socialisme! De quel faible poids seront, pour les historiens, les critiques des rhéteurs que la démocratie charge de dénoncer les excès des bolcheviks! *De nouvelles Carthages ne doivent pas l'emporter sur ce qui est maintenant la Rome du prolétariat.* »

Il résulte manifestement de ce passage que, pour Sorel, l'Entente, incarnant la ploutocratie démagogique, ce qu'il appelle « de nouvelles Carthages » et la Russie des Soviets, représentant au contraire « la Rome du prolétariat », de Maurras ou de Lénine, de Maurras qui s'est constitué le héraut de l'Entente vis-à-vis de la « barbarie germano-russe » ou de Lénine, qui est le héros de celle-ci, c'est Lénine qui est *le véritable Romain*, et qui continue la véritable tradition romaine, — Maurras n'apparaissant plus que comme un Latin au sens péjoratif du mot, un de ces rhéteurs que Sorel a caractérisés comme il suit dans sa réponse à l'enquête de M. Jean Labadié sur: *l'Allemagne a-t-elle le secret de l'organisation?* « Le mot *individualisme* correspond à des psychologies fort contradictoires. On vante souvent le merveilleux individualisme des Yankees; les grands meneurs d'entreprises

américaines ont été, à juste titre, comparés maintes fois aux conquistadors espagnols. Nul ne songerait à établir une analogie quelconque entre Fernand Cortez et les personnages bruyants qui se donnent aujourd'hui pour les champions de l'humanité latine menacée par la barbarie germanique; ces défenseurs de la liberté des peuples opprimés, du droit naturel, du progrès (1), reproduisent assez bien les types du *græculus esuriens* et de ces Italiens disertés qui parcoururent l'Europe au début de l'ère moderne; ce sont des individualistes, en ce sens qu'ils entendent que le monde travaille pour le plus grand plaisir de leur individu. Cet individualisme, qui serait, d'après ses apologistes, le chef-d'œuvre du génie humain, a sévi dans les cités grecques dont Cicéron parle avec mépris au cours de son plaidoyer pour Flaccus. La belle civilisation néo-latine se résout tout bonnement en une exploitation de foules aveugles par des coteries d'avocats, de gens de plume et d'hommes d'intrigue. »

Il faudrait évidemment, pour la clarté des idées, distinguer *la romanité* de la *latinité*; Maurras, qui, dans la préface de son *Chemin du Paradis*, traite les Latins de *huguenots antiques*, et dont on connaît la haine recuite pour la Germanie et le germanisme, n'aurait rien d'un Romain : il serait plutôt à apparenter à ces hommes de la Renaissance,

---

(1) Voir note finale Z.

libertins, artistes et diserts, en qui, assurément, il serait difficile de découvrir le moindre vestige des *vertus quiritaires*. Et je rapporte ici, à nouveau (je les ai déjà rappelées au cours de ce livre, dans une note) ces lignes très caractéristiques de Sorel (*Réflexions sur la Violence*, Appendice I, *Unité et multiplicité*, p. 409). « Les Allemands semblent avoir particulièrement profité des leçons de l'Eglise. Quand on examine la résignation avec laquelle ils acceptent l'inégalité, la stricte discipline qu'ils observent dans leurs associations, comme à l'armée et à l'atelier, la ténacité dont ils font preuve dans leurs entreprises, *on ne peut faire autrement que de les comparer aux anciens Romains*. La Réforme luthérienne les a longtemps protégés contre l'invasion des idées de la Renaissance et a ainsi prolongé pour eux *l'influence de l'éducation romaine*. » On sait au contraire que, pour Maurras, Luther, Kant, Hegel et Marx constituent une sorte de quatuor sinistre, qui a infesté l'Europe d'idées subversives et anarchiques, dont le résultat ultime a été la *barbarie savante* déployée par la Germanie dans la « grande guerre » et la *barbarie soviétique*, celle-ci fomentée d'ailleurs par celle-là, et constituant à elles deux cette *barbarie germano-russe*, épouvantail actuel de l'Entente et péril suprême, soi-disant, pour notre civilisation occidentale. Pour Maurras, le salut européen ne peut venir que d'un retour à une sorte de *catholicité* vide d'ailleurs de christianisme, où des lettrés,

pénétrés des idées de la Renaissance et tout confits en raison alexandrine, constitueraient, sous un roi *nominalement* très-chrétien, mais plus semblable à François I<sup>er</sup> qu'à Saint Louis, une République des lettres, chargée d'enseigner aux peuples, de concert avec un clergé conçu selon le type bonapartiste, la sage résignation à un ordre déclaré éternel et garanti par la « stupeur bienheureuse » de ses sujets, l'horreur du « sublime à la mode » et les beautés formelles et définitives d'une esthétique pour qui les cathédrales gothiques, les drames de Shakespeare et la musique de Wagner constituent des fautes de goût et des manifestations d'une authentique barbarie. Supprimer les effets de la Réforme, pour qui Maurras nourrit toute l'horreur d'un *libertin* de la Renaissance, ne prendre de celle-ci que son esprit d'*artisterie* où l'imitation des anciens devient formalisme, sécheresse et stérilité académique, rayer d'un trait de plume la Révolution française, considérer en un mot comme nuls et non avenus à peu près trois siècles d'histoire, pour restaurer un ordre royal et catholique, où un Roi licencieux, mais ami des belles-lettres, libertin, mais pourchassant les hérétiques, athée, mais gouvernant d'accord avec un épiscopat selon le cœur de Bonaparte, ce jacobin... blanchi, et maintenant ses *bons peuples* dans les limites de libertés sagement réglées d'avance et tirées au cordeau — voilà ce que nous propose Charles Maurras, élève des Bons Pères, clérical

athée, et dont le goût ne dépasse guère celui d'un Voltaire et en a toutes les étroitesse, toutes les insuffisances et toutes les lacunes. Dans cette Europe blanche que rêve Maurras, notre civilisation christiano-classique, dont la grandeur et la noblesse ont été le résultat d'une sorte de collaboration entre le sublime eschyléen et le sublime chrétien, se ratatinerait aux proportions asphyxiantes d'un régime tout formel, où la religion, transformée en police, appuierait un Etat royal, qui abdiquerait toute grandeur guerrière, pour couler une existence petite-bourgeoise parmi l'encens de lettrés courtisans et tout confits dans le culte d'une Grèce alexandrine et de beautés scolastiques, d'où le sublime serait soigneusement banni. Ce régime pseudo-classique, où le classicisme serait représenté, non par Eschyle ou par Sophocle, mais par Euripide, non par Corneille ou Racine, mais par la tragédie de Voltaire, et où des Parny et des Moréas seraient sacrés *grands poètes*, Pascal déclaré *suspect* et Bossuet lui-même traité de *romantique*, aurait tout ensemble des relents de sacristie et d'alcôve et réaliserait une fois de plus cette étrange combinaison de frivolité libertine et de fanatisme étroit, de scepticisme aimable et de dogmatisme raide, que Renan, dans son fameux article sur la *Théologie de Béranger* a signalée comme un produit spécifiquement et éminemment *français*. Et l'on conviendra qu'il est difficile d'imaginer en un pareil



régime un réveil quelconque de l'esprit romain et des vertus quiritaires.

L'Europe rouge, pour l'édification de laquelle la Russie des Soviets a enduré les souffrances les plus terribles et subi un véritable martyre, n'aurait rien, évidemment, de cette Europe où le raffinement et la douceur des mœurs ne seraient que le vernis menteur recouvrant une *essentielle* corruption analogue à celle du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce sera évidemment *une Europe barbare*, où « les intellectuels seront assimilés à des jongleurs tout juste bons à amuser les compagnies qui auront assez d'argent pour payer leurs drôleries, et où des myriades de travailleurs, en accomplissant avec conscience des besognes obscures, produiront de la grandeur morale en même temps que des moyens d'existence ». Dans cette Europe renouvelée que rêvait Sorel, on a le droit d'espérer que « d'une *sévère pénitence médiévale* pourrait sortir une civilisation riche en valeurs quiritaires » et où « ce que les philosophes allemands nomment *individualisme* serait vaincu par ce qu'ils nomment *organisation*. » Cette longue transition que constituent, selon Proudhon, la Réforme, la Renaissance et la Révolution française, prendrait fin ; ces trois mouvements qui, originellement, furent des mouvements de *restauration*, — la Réforme, de l'esprit chrétien primitif, face à la Rome des papes paganisée ; la Renaissance, du grand classicisme et de l'esprit civique antique

face à une théocratie gothique et déprimante; la Révolution française, de l'esprit du droit romain face à un absolutisme de tendances plus orientales qu'occidentales, — ont dégénéré, sous l'influence d'une bourgeoisie qui n'est qu'une classe amphibie, sans originalité spirituelle et toujours prête à jouer au bourgeois-gentilhomme, en des caricatures de *modernité*, où la religion, l'art et la philosophie, ces trois produits suprêmes, selon Hegel, de l'Esprit libre ou absolu, l'économie, le droit et l'Etat, qui forment ce qu'il appelait *l'esprit objectif*, ont perdu toute espèce de grandeur — la religion s'étant ratatinée aux proportions d'un protestantisme libéral ou d'un modernisme catholique vides de toute vraie mystique et de tout sens du surnaturel; l'art s'étant épuisé dans un stérile individualisme par suite de sa scission avec le peuple, tous les artistes se transformant en *amuseurs* pour gens riches; et la philosophie s'étant noyée dans un verbiage abstrait ou un *empirisme* à l'anglaise sans inspiration vraiment métaphysique, tandis que l'économie, le droit et l'Etat eux-mêmes, par l'effet d'un solidarisme clérical-laïque, où la notion du *devoir social* primait les notions proprement juridiques, se recroquevillaient aux dimensions d'un *socialisme vaguement démocratique*, où toutes les classes ne faisaient qu'enliser leurs énergies et perdre le sens de leur mission historique particulière.

L'histoire a connu *le héros antique*, et tous ceux que Plutarque a immortalisés; elle a connu le *saint chrétien*, et toutes ces figures sublimes que l'Eglise catholique offre comme modèles à la piété de ses fidèles; elle a enfanté successivement les vertus guerrières de la noblesse, ce sens de l'honneur que Corneille a magnifié dans ses tragédies toutes romaines, et les solides vertus bourgeoises, qui ont fait longtemps toute la force de la classe possédante. Elle doit maintenant enfanter une nouvelle forme de la grandeur humaine, un nouvel *héros* et un nouvel *ascète*, le *Travailleur social* — l'ascétisme dont le soldat et le saint ont été jusqu'ici les deux plus belles expressions devant revêtir cette incarnation nouvelle que Proudhon a appelée *l'ascétisme industriel*. Et la grande guerre des classes, inaugurée par la Russie des Soviets, et à quoi devait aboutir la *dernière* grande guerre des Etats, que fut la guerre de 1914-1918, sera l'instrument historique de réalisation et d'enfantement de cette nouvelle forme de grandeur humaine. Le *sublime bourgeois* s'est avéré par deux fois *une simple valeur de Bourse* — dans l'affaire Dreyfus et dans la soi-disant *grande guerre*; la ploutocratie, par deux fois, a réussi à capter des mouvements où l'idéalisme n'était que surface et mystification. Il appartient à la guerre des classes d'enfanter *le sublime prolétarien* et de promouvoir le nouveau cycle qui, après le cycle homérique et le

cycle virgilien ou chrétien (1), sera le troisième grand cycle de l'histoire humaine. L'humanité a connu l'ordre féodal ; elle connaît aujourd'hui l'ordre bourgeois ; il lui reste à connaître *l'ordre prolétarien*. Maurras ne représente qu'une combinaison bâtarde d'ancien et de nouveau régime,

---

(1) Il faut lire dans *la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, t. III, IX<sup>e</sup> étude, *Progrès et Décadence*, les admirables considérations de Proudhon sur l'*Enéide*, et sa comparaison entre le cycle homérique et le cycle virgilien : « Je dirai toute ma pensée : *L'Enéide est le christianisme même*. Comment, direz-vous, le messie de la Ville éternelle s'est-il laissé détrôner par celui de Capharnaüm ? Comment le grand poème a-t-il été supplanté par cette macédoine du *Nouveau Testament*... Ah ! c'est par là que la gloire de Virgile est restée au-dessous de celle d'Homère ! L'idéalisme impérial, d'épouvantables Césars, l'atrocité prétorienne, l'égoïsme patricien, perdirent tout. Le monde opprimé repoussa l'initiative de la force. Un *Logos*, que n'avait même pas rêvé Platon, prit la place du Verbe légitime. Ce qu'avait vu, prophétisé, chanté sur tous les tons le cygne de Mantoue, s'accomplit par la raison des esclaves, et Rome s'affaissa dans le sang et l'orgie, et l'antiquité périt tout entière, et l'humanité, déclarée par une superstition abominable déchue dès sa naissance, s'ajourna pour dix-huit siècles, *parce qu'empereurs, préteurs, noblesse et plèbe, tous avaient été infidèles à la révélation virgilienne* » (p. 355). L'échec de ce que Proudhon appelle si curieusement la révélation virgilienne est bien mieux expliqué par Sorel dans son *Système historique de Renan*, où il montre que le renouvellement religieux de l'humanité ne pouvait être l'œuvre d'un lettré, mais devait s'élaborer dans un pays resté archaïque, comme la Palestine ; mais

*un ancien régime bourgeoisifié.* Lénine représente au contraire l'avenir, c'est-à-dire cet ordre prolétarien, dont toute l'histoire moderne est en gestation et qui, dans une synthèse supérieure, sublimera le héros et le saint, le noble et le bourgeois, dans la personne du *travailleur social*.

---

peu importe : l'idée de Proudhon n'en reste pas moins très intéressante et il est certain qu'on a souvent considéré Virgile comme une sorte de *chrétien avant la lettre* : Dante le prend comme guide pour descendre aux enfers. En tous cas, au cycle virgilien ou chrétien, doit succéder, selon Proudhon, un nouveau cycle, qu'il appelle *la Révolution* : « Je l'affirme donc sans hésiter, écrit-il, comme l'*Enéide* avait évincé l'*Iliade*, il était nécessaire qu'une autre épopée chassât le cycle virgilien ; qu'à l'ordre hiérarchique et sacerdotal inauguré par les Césars, transformé par l'Eglise, repris par Charlemagne, soutenu par Charles-Quint et Louis XIV, succédât un ordre de liberté, d'égalité, de travail, de science et de paix. *Cette nouvelle épopée, nous en connaissons le sujet et l'objet, c'est la Révolution* » (p. 378).



## NOTES ET OBSERVATIONS

---

**A, page 25.** — *L'Action Française* représente au fond ces parties restées profondément saines, honnêtes, cultivées, de notre moyenne bourgeoisie, celle à laquelle Proudhon s'est souvent adressé, et dont il souhaitait vivement qu'elle s'alliât avec le prolétariat révolutionnaire et lui fournit les éléments intellectuels et les techniciens qui lui manquent encore trop souvent. Urbain Gohier, que Sorel naguère a pu rapprocher de Proudhon, est bien aussi un représentant de cette bourgeoisie, qu'il ne faut évidemment pas confondre avec la bourgeoisie ploutocratique. Mais, chose curieuse, cette moyenne bourgeoisie, à qui la guerre a coûté de si lourds sacrifices, et dont la situation matérielle est aujourd'hui si précaire, loin de vouloir s'unir au prolétariat révolutionnaire, l'a pris en une espèce de haine; et, au 16 novembre 1919, elle a fait le jeu, politiquement, de la bourgeoisie ploutocratique, en favorisant le succès du Bloc dit national. Autrefois, le socialisme trouvait dans les classes moyennes cultivées une oreille assez complaisante; il y avait parmi les intellectuels un mouvement de sympathie assez prononcé vers les classes ouvrières; Daniel Halévy écrivait son *Essai sur le mouvement ouvrier*. Aujourd'hui, la situation est

complètement changée : la bourgeoisie moyenne, dite libérale, a fermé son cœur et bouché son esprit à toute idée socialiste, et le socialisme est redevenu pour elle ce qu'il fut après juin 1848 : un simple élément de désordre, l'ennemi de toute société et de toute civilisation. Urbain Gohier ne veut voir dans le bolchevisme qu'une conspiration juive contre l'ordre du monde et dans les Bolcheviks que les agents masqués de la Ploutocratie internationale; et c'est également le point de vue de l'*Action Française*. Quelles sont les raisons de ce changement de front? Evidemment, il y a d'abord une espèce de jalousie, masquée de mépris, des classes moyennes vis-à-vis des classes ouvrières, en raison des hauts salaires acquis par celles-ci au cours de la guerre, et de l'usage, à la vérité peu décent, qu'elles en ont fait : une classe habituée à l'économie, à la prévoyance et que la guerre a condamnée à de fortes privations, ne peut éprouver vis-à-vis d'ouvriers vivant au jour le jour, gaspilleurs et faisant de leurs hautes payes un usage tout matérialiste, qu'un sentiment de répulsion, quelque peu analogue à celui qu'une bourgeoise rangée peut ressentir pour la femme de mauvaise vie; je n'assurerais pas qu'il n'entre pas dans ce sentiment une envie secrète et beaucoup de regrets recuits et dissimulés : les personnes qui sont obligées de faire de nécessité vertu deviennent volontiers féroces vis-à-vis de celles qui se sont permis des licences qu'elles auraient bien voulu pouvoir se donner aussi; cela est *humain, trop humain...* Il y a ensuite le sentiment de la hiérarchie bourgeoise, si vif et si profond dans nos classes moyennes, qui est blessé par ce renversement des situations matérielles, créant à de simples



travailleurs manuels une espèce de privilège : un professeur digère assez difficilement cette constatation, pour lui fort amère, qu'un charretier puisse gagner plus que lui; et ce sentiment de hiérarchie est d'autant plus choqué que, depuis l'application de la journée de huit heures, les ouvriers sont accusés de ne plus vouloir rien faire, alors que beaucoup de bourgeois moyens sont obligés, pour vivre, de travailler plus que jamais et d'allonger, eux, leur journée de travail. Hauts salaires, courtes journées de travail — avec ce régime, les ouvriers apparaissent aux classes moyennes presque comme des parasites, dont les réclamations ne sont nullement fondées et qui, loin d'être exploités, ne songent plus qu'à exploiter les autres classes. Autrefois, ils semblaient des malheureux, et le bon cœur du bourgeois moyen s'apitoyait volontiers sur leur triste sort; aujourd'hui, ils ont perdu jusqu'à l'auréole de la misère : ils ne sont plus que des fâcheux, dont la paresse, la goinfrerie et les exigences exorbitantes empêchent le pays de retrouver le calme et de renaître dans le travail. Et, pour comble, tous ces communistes, tous ces « extrémistes », tous ces « ennemis de l'intérieur », se font les complices du Boche détesté et de son compère camouflé, le Bolchevik; ils ne veulent pas que l'Allemagne paye, et ils voudraient que, nous, qui avons dix départements en ruines, nous allions au secours des Russes affamés, de ces Russes qui, en pleine guerre, nous ont lâchés, et qui refusent maintenant de reconnaître les dettes du tzarisme. Non, c'en est trop : il n'est pas permis de heurter à ce point le sentiment national. Nous, bourgeois français, nous étions des gens paisibles, nous ne voulions de mal à personne; ces

apaches de Boches sont venus troubler notre quiétude; nous leur avons tenu tête, Dieu sait au prix de quels sacrifices, nous les avons vaincus; — et nous tolérerions qu'ils ne payent pas et qu'ils puissent, à la première occasion, nous « retomber dessus », alliés sans doute à ces Bolcheviks qui veulent tout socialiser, même les femmes, et qui nous plongeraient dans la misère où ils se sont précipités eux-mêmes! Et les socialistes se font, chez nous, les fourriers de toute cette racaille germano-russe! Vraiment, notre patience est grande, mais elle a tout de même des limites, et ces messieurs feraient bien de s'en souvenir...

Voilà résumé, je crois très fidèlement, l'état d'esprit actuel de nos classes moyennes vis-à-vis des classes ouvrières et du socialisme. Prises entre la bourgeoisie ploutocratique et le prolétariat révolutionnaire, elles font le jeu de la première, bien qu'elles la détestent tout autant, par je ne sais quelle candeur insondable, née de l'honnêteté même de leurs habitudes, de leurs sentiments et de leurs préjugés. Trop faibles d'esprit et de jugement trop court pour s'élever jusqu'à la vraie compréhension des événements, elles ont accepté la philosophie ententiste de la guerre que les maîtres de l'heure nous ont servie, sans discernement, sans critique, convaincues d'être vraiment « l'agneau de la fable » en proie au « loup germanique ». En agitant devant leurs yeux le double spectre du Boche et du Bolchevik, les « ventres dorés » sont certains d'obtenir d'elles une parfaite vassalité et de pouvoir continuer une politique où elles sont tout aussi exploitées, rançonnées et dupées que les classes ouvrières elles-mêmes. Cette situation pourra-

t-elle se prolonger longtemps et la *psychose* de guerre durera-t-elle de longues années encore? Je ne le crois pas. Il y a, malgré tout, dans nos classes moyennes, en ce pays de Rabelais, de Montaigne, de Molière, de Voltaire, de Paul-Louis Courier, un fond irréductible d'indépendance spirituelle, qui les rend réfractaires à toute politique franchement réactionnaire : les succès de celle-ci sont toujours fort éphémères, et nos conservateurs se montrent toujours d'ailleurs trop maladroits, trop ignorants de l'âme populaire et de ses aspirations, pour obtenir du peuple une longue audience. L'*Action Française* elle-même, il ne faut pas qu'elle s'y trompe, n'a dû son succès qu'à l'allure quasi-révolutionnaire qu'elle prit à un certain moment; Louis Dimier, dans un livre curieux sur les *Maîtres de la Contre-Révolution*, avait pu ranger parmi ces maîtres Paul-Louis Courier et Proudhon; cela n'était pas trop paradoxal, parce que ces deux écrivains, représentant ce qu'on pourrait appeler le fond classique de l'esprit français, et l'*Action Française* paraissant être un retour à nos meilleures traditions classiques, elle pouvait à la rigueur se réclamer d'eux : nous aimons avant tout la franchise, l'indépendance, la crânerie des attitudes; l'*Action Française* n'avait pas une allure *cléricale*, elle était même détestée de tous les cafards d'une soi-disant République démocratique; elle apparaissait comme étant à la fois une héritière de l'Antiquité, de la Renaissance et de notre xvii<sup>e</sup> siècle; et la Monarchie qu'elle prétendait restaurer était en somme très acceptable — *une monarchie entourée d'institutions républicaines*, ni théocratique, ni ploutocratique, fort libérale au fond, et comme faite à l'image de nos

classes moyennes, une monarchie à la Colbert, honnête, probe, travailleuse, toute dévouée au bien public. Beaucoup de *bleus* et même de *rouges* auraient pu la rallier, comme on trouve, à l'heure actuelle, dans le fascisme italien, beaucoup d'anciens socialistes et d'anciens syndicalistes. Un fait curieux, et très significatif, c'est de voir, par exemple, Charles Maurras continuer à vouer à Anatole France une tendresse invincible; or, Anatole France s'est déclaré favorable à Lénine; ce fils authentique de Rabelais, de Montaigne et de Voltaire, ce soi-disant *sceptique* qui, au fond, a de grandes certitudes, comme tous nos grands classiques, qui ne sont de si grands *railleurs* que parce qu'ils ont un ensemble de convictions parfaitement arrêtées et que leur ironie essentiellement révolutionnaire ne tend qu'à écarter les obstacles s'accumulant sur la route de la Liberté créatrice et l'encombrant, — l'auteur des « Dieux ont soif », le parfait représentant chez nous de l'humanisme classique, a embrassé la cause de la « barbarie orientale »; ce lettré admire Lénine! Bizarrerie, pensent nos gens d'*Action Française*, paradoxe d'un sceptique. Non pas, Messieurs: l'adhésion d'Anatole France à la Révolution est parfaitement motivée et parfaitement logique; Proudhon n'affirmait pas à tort que tous nos grands écrivains classiques étaient révolutionnaires; Anatole France en est une preuve de plus; ce Français à l'esprit libre, ce Français éminemment classique et précisément parce qu'il représente le fond classique de l'esprit français, s'est rangé, en parfaite connaissance de cause du côté de la Révolution, comme il l'avait fait, une fois déjà, lors d'une affaire célèbre; et s'il a obtenu le prix Nobel, après Romain

Rolland, c'est que, pour l'étranger, ces deux écrivains représentent bien, ne vous déplaise, notre tradition nationale vraie, authentique, c'est-à-dire la tradition révolutionnaire, la tradition de liberté invincible à toute réaction. *La vraie France*, la voilà : et contre cette France-là, j'ose dire que rien ne prévaudra, elle est vraiment *éternelle*, en dépit de toutes les tentatives réactionnaires.

**B, page 33.** — Il faut que l'illusion soit tenace et forte, pour qu'après cette guerre qui a détruit les dernières monarchies européennes (et la fin des Habsbourg, l'élimination définitive de Charles IV de Hongrie, c'est bien la fin de la monarchie en Europe et dans le monde) pour que l'*Action Française* continue à rêver un retour possible de Philippe d'Orléans sur le trône de ses pères. *Avant la guerre*, ce fut peut-être une illusion séduisante, et j'avoue avoir failli céder à la séduction; mais *après*, l'illusion apparaît vraiment trop folle. Il ne s'agit pas naturellement de nier la grandeur du passé monarchique, de l'ancienne France royale et catholique; mais *le passé est passé*, et la grande guerre l'a vraiment enseveli pour toujours. Nos néo-royalistes sont vraiment des intellectualistes outranciers qui se figurent pouvoir restaurer une France monarchique par la seule puissance de la dialectique. Beaucoup de républicains patriotes tout imbus en politique extérieure des traditions de la Convention, et qui désireraient sans doute porter les limites de la France jusqu'au Rhin, semblent se rapprocher d'eux et cela leur donne des espérances. Mais, unis sur le terrain du *chauvinisme*

*intégral*, à la moindre occasion et dès que la question du régime politique se pose, on les voit pudiquement se séparer. En admettant même que la bourgeoisie, qui, en politique, est toujours plus ou moins sceptique, acceptât une restauration monarchique, il faudrait encore que la Monarchie fût tolérée par le prolétariat révolutionnaire. Il est vrai qu'on croit celui-ci tellement affaibli par la guerre qu'on pense pouvoir négliger son adhésion et qu'on lui réserverait, s'il faisait mine de bouger, quelque Saint-Barthélemy rouge; mais la présence de quelques Poublanc ou de quelques Pierre Dumas dans les rangs des groupes d'Action Française, ne doit pas faire croire à Charles Maurras que les ouvriers accepteraient sa restauration monarchique aussi aisément qu'il se le figure. Nos intellectuels royalistes ne veulent pas voir le caractère véritable de cette grande guerre, qui a produit des ruines si énormes et si profondes que la raison en demeure épouvantée; et voulant sans doute profiter de cette épouvante de la raison qui, prise en quelque sorte dans ce dilemme : *la Révolution sociale ou le Roi*, et jugeant des résultats de la Révolution sociale par ceux de la Révolution russe, ne peut plus, selon eux, adhérer qu'au Roi, — comme au restaurateur de l'ordre français, européen, classique et latin, ils comptent rallier à eux toutes les forces intellectuelles du pays. Il s'agirait de sauver l'Occident de la « vague rouge », de la « barbarie asiatique » — et Georges Valois déclare avec solennité la « terre européenne » en danger. Et beaucoup sans doute ne peuvent comprendre qu'ayant à choisir entre Lénine et Maurras, Sorel ait choisi Lénine, c'est-à-dire donné son adhésion à une sorte de hideuse tyrannie

orientale, à laquelle notre humanité latine ne saurait se soumettre. Comme il est difficile d'accuser Sorel de naïveté ou d'optimisme, lui dont on connaît le profond pessimisme, on ne veut voir dans cette adhésion paradoxale qu'un paradoxe de plus chez un esprit trop original, et qui ne se plaît qu'à déconcerter ses plus fidèles admirateurs. Mais c'est précisément ce pessimisme, que la guerre a encore accru, si possible, qui explique l'attitude de Sorel; Sorel n'a partagé aucune des illusions que la guerre a données à tous nos intellectuels — il l'a jugée ce qu'elle est vraiment, une effroyable catastrophe qui a détruit en Europe tout ce qui était encore viable et précipité le monde moderne à une dissolution, dont seul un mouvement révolutionnaire sérieux pourrait le sauver. Je conseille vivement à nos intellectuels nationalistes de relire les conclusions de *la Ruine du monde antique*; ils comprendront qu'en présence de la ruine du monde moderne, Sorel ait adopté la position qu'il a prise. On a souvent déploré la destruction de la merveilleuse civilisation antique; *mais elle était épuisée* : et ce sont les Barbares qui ont apporté les éléments pour édifier le nouvel édifice social. On peut déplorer la destruction, sans doute prochaine, de la civilisation moderne; mais qui apportera les éléments pour une construction nouvelle? Tous les jours, on gémit sur « la vague de paresse » qui semble avoir submergé le monde des travailleurs; mais qui assurera la renaissance d'une « morale des producteurs » capable de redonner aux ouvriers et à la production un renouveau d'énergie? Là est cependant tout le nœud de la crise actuelle qui apparaît comme une énorme crise morale; — Sorel a émis l'hypothèse que

cette morale des producteurs pourrait naître d'une *épopée des grèves*; tel est le postulat essentiel de ses *Réflexions sur la violence*, livre pour lequel nos intellectuels, avant la guerre, affichaient une haute estime. En Russie, les ouvriers communistes ont consenti, par enthousiasme révolutionnaire, à prolonger leur journée de travail. Voilà déjà une indication. Quand les ouvriers seront chez eux et auront la sensation de travailler pour eux, — peut-être alors, en effet, la fameuse « vague de paresse » disparaîtra. Ce programme : travailler de moins en moins pour être payé de plus en plus, qui semble un programme de bourgeois plus qu'un programme de travailleurs, n'aura plus de raison d'être. La mécanisation du travail a tué chez l'ouvrier le goût au travail; l'usine ne lui apparaît plus que comme un bain ou une caserne, où il est livré à la volonté d'un maître absolu. Pour que le goût au travail renaisse, il faut donc que l'atelier soit la propriété des ouvriers et qu'ils y organisent le travail à leur idée. Ce sera l'anarchie, dit Valois; sans chefs, pas de production possible. La démocratie à l'atelier, c'est la ruine et la misère : voyez plutôt l'énorme sous-production russe depuis le règne des Soviets. Pour rétablir l'ordre dans les ateliers, comme dans l'État, il suffit, selon lui, que les maîtres, qui ont mission de commander, exercent ce commandement dans toute sa plénitude, avec toute l'énergie requise et le sentiment viril de leurs responsabilités; les révolutions ne sont dues qu'à la faiblesse et à l'inertie des chefs qui ne savent plus être chefs et abdiquent honteusement leur rôle. Valois ressemblerait assez à ce bourgeois de Paris du xvii<sup>e</sup> siècle, qui, ayant entendu dire qu'à Venise il



n'y avait point de roi, pensa mourir de rire à la première nouvelle d'une chose si ridicule. « La propriété et la royauté, écrit Proudhon (*Qu'est-ce que la propriété*, premier mémoire, p. 216), sont en démolition dès le commencement du monde; comme l'homme cherche la justice dans l'égalité, la société cherche l'ordre dans l'anarchie. *Anarchie*, absence de maître, de souverain, telle est la forme de gouvernement dont nous approchons tous les jours, et que l'habitude invétérée de prendre l'homme pour règle et sa volonté pour loi nous fait regarder comme le comble du désordre et l'expression du chaos... Tel est notre préjugé; tous tant que nous sommes, nous voulons un chef ou des chefs. » Ce préjugé, nous le trouvons renforcé plus que jamais chez ces messieurs de *l'Action Française*, chez qui les résultats, désastreux en effet de la démocratie, ont amené cette conviction que la seule manière de restaurer l'ordre dans nos sociétés modernes serait de rétablir le Chef. Les démocrates, au demeurant, ont tout autant *le préjugé du chef* que les monarchistes. Si Valois est passé de l'anarchie à la monarchie, cette évolution n'a rien au fond, d'extraordinaire : je dirai même qu'elle est naturelle et normale. Un anarchiste est *un homme fort*, qui se sent capable, lui, d'être chef, et qui voyant l'incapacité où sont la plupart des autres hommes de se gouverner eux-mêmes, arrive facilement à cette idée que la monarchie est nécessaire. Valois n'a jamais été socialiste; il parle de Marx en homme qui ne l'a lu que très superficiellement. Ses idées sociales sont très simples et très primitives — comme il sied à un subjectiviste volontariste. Toute solution pour lui, est dans..... *l'homme au fouet*. La

philosophie socialiste, évidemment, est une chose moins simpliste que la philosophie anarchiste ou monarchiste; le socialisme a des idées sociales un peu plus compliquées que ces idées de *sauvages*. Il ne méconnaît nullement le rôle de la volonté dans l'histoire; le *commandement capitaliste* a été sans doute nécessaire; et l'on connaît l'opinion scandaleuse d'Engels sur l'esclavage antique. Mais la question est de savoir si la *coopération forcée* qu'a été l'association humaine jusqu'ici ne peut pas se transformer en *coopération libre*; si toute l'évolution sociale ne prépare pas précisément la dissolution de la volonté dans le corps autonome des travailleurs parvenus à la culture scientifique: ce qui est l'hypothèse même du socialisme. Les travailleurs *extra-qualifiés* qu'exige et comporte le grand atelier moderne n'ont pas besoin d'une discipline militaire; le goût à un travail qui requiert une attention intelligente et sans cesse éveillée, prompt même à l'invention, et le sentiment du devoir, peuvent en faire des travailleurs libres dans un *atelier sans maître*. Dans nos pays latins, la formation *catholique* au point de vue religieux, et *césarienne* au point de vue politique, nous prépare mal à ces idées autonomistes; nos Jésuites et nos démocrates ont trop le goût de l'autorité; mais elles sont presque intuitives dans les pays protestants où la formation biblique est une excellente préparation au socialisme, parce que, dit justement Sorel, la Bible est un livre écrit pour les travailleurs. Et l'on s'explique l'espèce de haine que nos nationalistes ont vouée à la morale de Kant, par exemple, sans doute à cause de son caractère autonomiste et désintéressé et du haut sentiment du devoir qu'elle donne; dans

une société livrée à des chefs, l'homme, évidemment, ne doit et ne peut agir que par obéissance, intérêt ou désir de récompense. Le succès de l'Action française — succès à bien des égards paradoxal — tient à ce qu'elle a saisi l'âme moderne au moment d'une crise, quand, après toutes les désillusions de la démocratie, l'enthousiasme révolutionnaire était en baisse; on cherchait des *repositoires*, et il était naturel que la monarchie et l'Eglise fussent ces repositoires : dans les instants de faiblesse, on se retourne tout naturellement vers le passé, on ne veut plus, on ne se sent plus la force de créer l'avenir. Le pessimisme réaliste, réactionnaire et catholique de Maurras reproche surtout au socialisme de donner aux masses ouvrières la conscience de leur misère (à ses yeux, c'est là le crime des crimes : *quieta non movere*, telle est la maxime favorite du pessimisme catholique, dont Maurras, élève des Bons Pères, est tout pénétré). Sorel n'est pas moins pessimiste que Maurras, mais son pessimisme n'est pas du même genre; c'est le *pessimisme chrétien*, bien différent du pessimisme catholique : celui-ci est une sorte de synthèse du *fatum* antique et du *providentialisme*, mais d'un providentialisme qui tient beaucoup plus du *fatum* antique que de la foi chrétienne au salut; celui-là est tout pénétré, malgré sa profondeur, de l'espérance optimiste procurée par le sacrifice du Christ; l'Evangile est *la bonne nouvelle*, qui a délivré le monde et soulevé de dessus la tête des hommes appesantis sous le joug du *fatum* antique le couvercle de plomb qui leur bouchait tout horizon; il y a un *optimisme chrétien*, une *marche possible à la délivrance*, comme dit Sorel; — nous ne sommes pas condamnés à l'accep-

tation pure et simple de l'ordre établi. Le succès du *Sillon*, à un moment donné, a tenu à ce que Marc Sangnier avait réussi à réchauffer quelque peu cet enthousiasme, cet optimisme, cet idéalisme chrétiens, pour lesquels Maurras, que le *Magnificat* scandalise, n'a que profond dédain et qu'il considère même comme une source d'anarchie. Maurras est reconnaissant à l'Eglise romaine d'avoir substitué à l'Évangile « de quatre Juifs obscurs », susceptible d'interprétations téméraires et dangereuses pour les puissances de ce monde, sa tradition toute pénétrée de ce pessimisme catholique si favorable, lui, à la pérennité de leur domination. Au fond, pour être vraiment d'Action Française, il faudrait nous refaire *une âme grecque* — de ces Grecs qui pensaient avec Aristote que l'esclave n'a point de part à la raison, laquelle est toute logée chez le maître — et rétrograder par conséquent, non seulement par delà la Révolution française, la Réforme et la Renaissance elle-même, mais par delà le Moyen-âge chrétien : le dilemme qui se pose à l'âme moderne est bien : *La Révolution sociale ou le Roi* — c'est-à-dire avoir le courage de donner à toute l'évolution chrétienne et moderne *sa conclusion*, ou rétrograder jusqu'au τυραννος grec.

**C, page 55.** — Il est si vrai que le XVIII<sup>e</sup> siècle a été le grand siècle français *et bourgeois*, que nous voyons aujourd'hui tout ce qui se rattache, peu ou prou, aux idées et aux traditions du « siècle de Voltaire » — et *l'Action Française* s'y rattache plus étroitement qu'elle ne le croit elle-même — témoigner aux *Bolcheviks* une haine farouche; tous nos

*dissidents*, qui voudraient reconstituer le Bloc des Gauches et recommencer *la défense républicaine* et pour qui la tradition démocratique issue du XVIII<sup>e</sup> siècle est chose sacrée, sentent si bien que le Soviet représente la négation radicale de cette tradition qu'ils ne peuvent évidemment l'admettre. La France bourgeoise — démocratique, bonapartiste, voire royaliste (Saint-Simon accusait Louis XIV d'être un *roi bourgeois*, et Sorel, dans un article paru dans le *Resto del Carlino*, a bien fait voir tout ce qu'il y avait de bourgeois dans le génie et l'œuvre de Napoléon) — date du XVIII<sup>e</sup> siècle : c'est un point que les *Illusions du progrès* ont mis dans une éclatante lumière. Et si le génie français, c'est surtout, et pour les étrangers il est surtout cela (consulter à ce sujet le très curieux et très intéressant *Testament littéraire* du grand poète italien Léopardi, qu'a publié la revue italienne *la Ronda*), le *génie de la conversation*, on peut dire qu'il a atteint au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce siècle qui a tout ramené au niveau de la conversation et établi l'hégémonie européenne du *salon français*, son point culminant. Le Play, il est vrai, faisait commencer la décadence française en 1661; et l'on pourrait soutenir que les vrais grands écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle, les Pascal, les Bossuet, les Molière, les Corneille, (Saint-Simon est plus tardif, mais se rattache bien à eux) appartiennent plutôt au XVI<sup>e</sup> siècle: ils ont encore toute la force, toute la verdeur, toute la richesse des écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle, les Rabelais, les Montaigne, les Régnier; leur langue n'a pas encore été décantée, émondée, amaigrie, appauvrie; elle n'est pas encore cette langue presque algébrique, que deviendra la langue française du XVIII<sup>e</sup> siècle, faite pour exprimer

les idées de salon, les idées *claires* et *distinctes*, les idées *sociales*, la langue des Parlements, des salles de rédaction et des clubs, tous ces organes du *pouvoir démocratique*, cette langue où le mystère des choses disparaît dans la facile intelligibilité de la *petite science*, et qui n'est pas apte évidemment à exprimer les aspects tragiques, métaphysiques et religieux de la vie humaine et universelle. Pour redonner au génie français toute sa verdeur primitive, comme du reste pour rendre aux divers génies nationaux toute leur saveur originale, il faudra secouer la domination de ce *cosmopolitisme bourgeois abstrait* que représente éminemment la suprématie de ce qu'on appelle *les idées françaises* (idées qui ont d'ailleurs une origine anglaise, comme nous l'avons dit) et qui correspondent à l'hégémonie sociale de la bourgeoisie, une bourgeoisie de bourgeois-gentilshommes et qui tend à s'agréger des prolétaires-bourgeois. Il y a d'ailleurs, en Italie, un mouvement à la tête duquel est Croce, le grand philosophe italien, qui dénonce le caractère néfaste, au point de vue national et culturel, du *jacobinisme français*; et il ne fait pas de doute que le bolchevisme, qui rendra peut-être au génie russe toute son originalité et qui déjà a replacé la Russie sur son axe véritable qui est Moscou, représente le début de ce que j'ai appelé dans mes *Méfaits* le crépuscule démocratique, qui sera en un sens *le crépuscule de Paris*. Beaucoup de nos *dissidents* ne peuvent pardonner à Moscou d'avoir arraché à Paris le sceptre de la Révolution; le chauvinisme, qui est une forme de la vanité nationale (les passions nationales sont encore plus profondes et plus inconscientes que les passions individuelles, et l'on sait

que la vanité est, parmi toutes les passions, une des plus inconscientes et partant des plus profondes), le chauvinisme de nos révolutionnaires démocrates bourgeois en veut évidemment aux Russes d'avoir ravi à la France le *primat révolutionnaire*. Pour un *chauvin* français, dont la vanité est parfois d'une ingénuité désarmante, la civilisation parisienne représente sans aucun doute possible le sommet de la civilisation; et les civilisations étrangères, qu'il ignore d'ailleurs profondément, n'existent pour lui qu'à titre de satellites, dont tout le mérite, quand elles en ont un, est de suivre docilement les modes de Paris. Le joug de Paris, cœur de la centralisation bourgeoise, ne devra d'ailleurs pas être secoué seulement par l'étranger, mais par la France elle-même, dont toutes les provinces ont été comme stérilisées, vidées et rendues désertiques, par cette énorme et monstrueuse pompe aspirante qu'est la capitale française. Le rôle de Paris, capitale, avec Londres, de la civilisation bourgeoise, et centre des Révolutions bourgeoises des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, est sans doute fini: la révolution prolétarienne, qui a son centre actuel à Moscou, sera une révolution européenne, qui marquera la fin de l'ère alexandrine, et ouvrira l'ère d'une civilisation, où les producteurs, ouvriers et paysans, étant les maîtres, les *villes tentaculaires*, ces métropoles du Plaisir, du Luxe, de la Bourse, de l'Etat et de l'Idéologie, verront décliner leur empire.

**D, page 59.** — Georges Valois, par exemple, qui a une conception *monarchique* de la production, est convaincu que, sans un chef, sans la volonté d'un

chef, il n'y a pas d'entreprise, industrielle, agricole ou commerciale, qui puisse marcher; il faut à la production des dictateurs, des capitaines d'industrie. Je suis très assuré que, personnellement, Georges Valois, dont la volonté est en effet magnifique et la puissance de travail remarquable, ferait... en Amérique un très bon capitaine d'industrie; mais la question n'est pas là. Georges Valois doit savoir que nous, syndicalistes révolutionnaires, nous n'avons pas une conception *démocratique* de la production, et que *le Soviet*, ce n'est pas du tout la démocratie électorale transportée jusque dans l'atelier, puisque, précisément, les Soviets se sont opposés, politiquement, à la démocratie électorale. Le syndicat, le groupe des producteurs, est conçu par nous comme devant résorber en lui la *maîtrise capitaliste* — tout comme l'ensemble des groupements de production doit résorber l'Etat, la *maîtrise étatique*. Mais cela ne veut nullement dire qu'à la monarchie capitaliste nous substituons l'anarchie démocratique. Proudhon avait l'habitude de renvoyer dos à dos la monarchie et la démocratie, comme étant deux formes d'Etat également périmées et dont l'antinomie n'était au fond qu'apparente, le *droit divin populaire* n'ayant fait que remplacer le *droit divin royal*. Un orchestre comporte certainement un chef d'orchestre; mais le capitaliste est-il assimilable à un chef d'orchestre? Un chef d'orchestre ne *possède* pas son orchestre, comme un patron *possède* son usine: sa direction est sans doute essentielle à la cohésion, à la puissance, à l'éclat de son orchestre; mais elle n'est pas *une direction patronale*. Faute d'une suffisante compréhension de ce que Proudhon appelait les *forces collectives*,



Georges Valois paraît incapable de s'élever au-dessus d'une conception individualiste de la société; il a besoin d'incarner dans un Individu — Roi ou chef d'entreprise — la force collective, qu'il ne peut donc concevoir qu'*aliénée*; mais si puissantes que soient certaines individualités, si fortes que soient certaines volontés, elles sont loin d'être l'essentiel. J'invite Georges Valois à relire, si toutefois il l'a déjà lue, la théorie de l'Etat dans la *Justice*. C'est sans doute cette incapacité à comprendre la vraie nature de la force collective qui l'a finalement amené à nier les classes, et, par suite, la lutte des classes; mais il ne s'aperçoit pas que ce qu'il dit pour nier *la classe*, on pourrait le dire pour nier, avec tout autant de raison, *la patrie*, qui n'est pas moins *mythique* que la classe. On pourrait même soutenir, à la rigueur, que Valois est plus *césarien* que *monarchiste*, tout comme l'Action Française est, en général, plus bonapartiste que vraiment royaliste; car dans la vraie théorie royaliste, le Roi n'est que *l'expression* du peuple, il n'en est pas le monopolisateur, le dictateur, le maître, le propriétaire. La guerre, par laquelle toujours se régénère la notion autocratique de l'Etat, a redonné à la bourgeoisie industrielle le besoin d'affirmer à nouveau la plénitude de sa maîtrise, qu'elle avait laissé plus ou moins entamer et rogner par tout ce qu'on peut désigner sous la rubrique du *parlementarisme industriel*; et il n'est pas difficile, certes, de montrer que la démocratie économique est aussi illusoire et aussi ruineuse que la démocratie politique. Mais les syndicalistes révolutionnaires ne veulent pas *collaborer* avec la direction capitaliste — comme les réformistes; ils veulent arriver à constituer des

groupes de producteurs qui soient capables de supprimer la maîtrise capitaliste et de faire marcher les ateliers sans elle. Cette maîtrise, ils le reconnaissent aisément, a été jusqu'ici l'âme de la production; la grandeur du capitalisme a été due, ils le savent très bien aussi, à la hardiesse, à l'audace, à l'esprit d'initiative de ces espèces de *condottieri* modernes que sont les grands manieurs d'affaires; mais ils sont convaincus qu'au bout d'un processus de longues et âpres luttes de classes, il pourra se constituer ce que j'appellerai, en termes qui pourront paraître hurler d'être accouplés ensemble, une *maîtrise syndicale*, dont l'esprit ne sera pas moins hostile à tout *quiétisme économique* et à toute anarchie et non moins animé de cette hardiesse, de cette audace et de cet *allant* qui caractérisent nos grands capitaines d'industrie. Georges Valois dira que c'est là une utopie, une chimère, une *invention d'intellectuels bochisés*; mais ses dénégations, si énergiquement qu'elles soient formulées, ne pourront pas changer la nature des forces historiques et ne supprimeront pas *la volonté de puissance* des masses ouvrières groupées dans les syndicats et qui aspirent à se passer de la maîtrise capitaliste. Il aura beau décréter que celle-ci est nécessaire et éternelle; il y a bien des choses dont on a décrété la nécessité et l'éternité et qui n'en sont pas moins mortes de leur plus ou moins belle mort... Georges Valois pense sans doute que les révolutions ne triomphent que par la faiblesse des chefs qui se laissent abdiquer; il suffirait donc que ceux-ci affirmassent avec énergie leur volonté de commandement pour que l'ordre soit rétabli. Mais je lui demanderai alors pourquoi l'on voit si souvent dans l'histoire

les chefs être soudain saisis de je ne sais quel vertige, douter de leur bon droit et devenir étrangement faibles et mous, devant la hardiesse croissante de leurs adversaires. On voit toutes les aristocraties se suicider; et il est très certain que la force des révolutions est faite en grande partie de la faiblesse des *réactions*; mais ce qu'il faut expliquer, historiquement, c'est précisément cette faiblesse des réactions, et l'espèce de paralysie dont elles sont frappées au moment même où il faudrait qu'elles se défendissent avec le maximum d'énergie. Mais on remarque de plus en plus chez Georges Valois une mésintelligence absolue des lois du devenir historique; au fond, *il nie l'histoire*, pour affirmer, avec une énergie verbale qui peut faire illusion, l'immutabilité du chef, de.... *l'Homme qui vient*.

E, page 67. — Non pas que le général Bernhardi soit, en tant que tel ou en tant que... Boché, à récuser. Je sais que, pour nos rationalistes pacifistes, Treitschke et Bernhardi, pour ne citer que ces deux-là, sont de vrais épouvantails, deux sortes de *monstres* assoiffés de sang et de carnage; mais les *phobies* de nos pacifistes n'ont en général rien de... philosophique. En réalité. Treitschke et Bernhardi sont deux grands patriotes allemands dont la pensée n'a rien que de très raisonnable, de très élevé et de très humain. Ils ont fait l'apologie de la guerre, mais Joseph de Maistre et Proudhon l'ont faite également; et si l'on veut comprendre quoi que ce soit au train de ce monde et pénétrer quelque peu le mystère de l'histoire, il faut bien se faire une philosophie de ce

phénomène étrange, terrible et sublime qu'est la guerre, puisqu'elle remplit littéralement toute l'histoire. Mais nos rationalistes, en véritables *eunuques* de la raison, se condamnent à ne rien comprendre à l'histoire, qui reste évidemment pour eux le mystère des mystères et la pierre de scandale perpétuel. Ils aiment mieux déraisonner toute l'éternité sur le prétendu *droit naturel*, plutôt que de se mettre en état de se former sur le *droit historique* des idées raisonnables. *Raison imbécile*, s'écriait Pascal, avec la véhémence passionnée qui caractérisait sa raison avide de certitude et fort exigeante sur la preuve; et il est de fait que le rationalisme étale partout son irrémédiable faiblesse, dès qu'il veut sortir de ce monde conceptuel et conventionnel où il aime se prélasser à l'abri des courants d'air trop violents de la réalité; et s'il est vrai que la raison, ce soit la capacité de saisir et d'embrasser le réel pour le féconder, il faut bien définir le rationalisme *l'impuissance de la raison*. Que M. Landau-Aldanov ait donné comme maître à Sorel le général Bernhardt, cela n'aurait donc rien que de très honorable tant pour le disciple que pour le maître; M. Landau-Aldanov a sans doute fait ce rapprochement dans l'intention expresse de *nuire* à Sorel; mais tout le monde n'est pas obligé d'avoir la phobie de *la violence en soi*, que représenterait soi-disant la *satanique* Germanie avec ses Treitschke et ses Bernhardt. Tout bon bourgeois dans sa maison adore la force publique, avec la vénération que les sauvages ont pour leurs fétiches; et les violences qui compromettent cette force publique sacro-sainte ont assurément le don d'exaspérer notre homme paisible. Le mot d'ordre essentiel d'une société

marchande, que dominent les mercantis, les politiques et les intellectuels, leurs valets de plume, est la conciliation, la transaction, le marchandage; mais les patriotes, d'une part, et les révolutionnaires de l'autre, ne pensent pas que la patrie ou la Révolution soient des objets à vendre ou à marchander : ce sont deux *absolus*, dont la défense, estiment-ils, peut exiger et légitimer l'emploi le plus caractérisé de la violence. Quand la force s'exerce sur des vaincus pour les écraser et s'entoure d'un appareil pseudo-juridique pour chercher à se déguiser, elle est abominable, mais elle est très chère au cœur de la bourgeoisie, dont la férocité reste sans égale quand, ayant eu peur, elle a ressaisi les rênes du gouvernement et détient de nouveau la *divine force publique*. Marx, dans le *Capital*, a décrit, avec des images où se traduisait toute sa passion de révolutionnaire, à l'aide de quels procédés, en vérité fort doux et tout idylliques, la bourgeoisie s'est formée et a conquis peu à peu le pouvoir; les guerres coloniales en donnent une idée approchante et très édifiante; mais les violences prolétariennes sont évidemment odieuses et constituent l'abomination de la désolation : elles ont pourtant quelque chose de plus honnête, de plus loyal, voire de plus naïf. Sorel a proposé, dans ses *Réflexions*, de faire une distinction entre la *force* et la *violence*; elles n'appartiendraient pas, selon lui, au même genre; et la violence ne serait nullement, comme dit l'autre, *l'introuvable Viviani*, la fille dégénérée de la force. La distinction est en effet très réelle : il faut apparenter la violence à l'héroïsme des révoltes sacrées s'opposant à l'exploitation cynique qu'une oligarchie, en possession de la force,

fait peser sur des masses ou des minorités sacrifiées; la force est au contraire le déploiement froidement féroce d'un pouvoir cherchant à écraser une race, un peuple ou une classe vaincus et assujettis; les violences des *sinn-feiner* sont sympathiques; le déploiement de la force publique anglaise voulant maintenir les Irlandais sous le joug est odieux. Mais le besoin fondamental d'une société bourgeoise, c'est-à-dire marchande, étant *la sécurité de la circulation*, et la bourgeoisie ayant conservé l'âcre souvenir des violences féodales, la violence prolétarienne lui est un vrai épouvantail; et, comme dit Sorel, *tout est bon*, à ses yeux, qui écarte l'idée de violence et lui promet de mourir en paix. Et l'on peut affirmer *a priori* que tous les socialistes qui rejettent systématiquement l'emploi de la violence sont des socialistes à tendances bourgeoises et qui ne peuvent pas plus admettre Lénine que Bernhadi, ayant pour la Russie des Soviets une haine au moins égale à celle qu'ils vouaient à l'Allemagne féodale. L'insondable platitude et l'inénarrable prosaïsme du monde bourgeois, qui suscitaient l'indignation et les sarcasmes de Flaubert, viennent de son indéfectible pacifisme; tout ce qui a gardé quelque noblesse d'âme (*noble* veut dire *guerrier*) et quelque idée de la noblesse, ne peut éprouver qu'une nausée perpétuelle au spectacle de notre civilisation bourgeoisifiée; le socialisme bourgeois et réformiste est grotesque; et si la bourgeoisie, au sortir de la guerre, a repris quelque figure, au moins dans quelques-unes de ses formations, c'est encore grâce à cette guerre même, si peu *guerrière* qu'elle ait été. *L'anoblissement* est-il encore possible? se demandait Nietzsche avec une angoisse

suppliciée ; ou sommes-nous condamnés à l'irréremédiable et croissante platitude bourgeoise ? Notre conviction est que si l'Europe peut recouvrer quelque noblesse, c'est à un mouvement vraiment révolutionnaire qu'elle le devra : Sorel avait comparé les syndicalistes aux héros grecs des Thermopyles ; après la guerre, et parmi la prostration où elle nous a plongés, le salut plus que jamais ne peut venir que d'un sursaut de la Révolution européenne. Et si Sorel reste, aux yeux de la bourgeoisie, un penseur suspect, c'est que sa pensée, quoi qu'en dise René Johannet, n'admet aucun élément de *bourgeoisisme* : elle est *toute noble*, comme je l'ai dit — par suite condamnée à la même solitude que l'art d'un Baudelaire, d'un Flaubert, d'un Villiers de l'Isle-Adam, et comprise des socialistes dans la seule mesure où ils se sont dégagés complètement de toute emprise bourgeoise.

F page 71. — Nous avons entendu, pendant la guerre, le soi-disant monde civilisé pousser des cris d'orfraie à l'occasion de la destruction de Louvain et de Reims par le « vandalisme » germanique. Ce fut chez tous nos intellectuels et tous nos esthètes une véritable orgie de déclamations furibondes et d'indignations étranglées. Nos Jacobins eux-mêmes, qui cependant n'avaient pas montré un zèle excessif dans le soin de la conservation des églises de France (voir le fameux livre de Barrès sur *la grande pitié* d'icelles), mais qui, sans doute par amour de l'art (ils sont opposés à la religion et à la métaphysique, mais ils aiment à passer pour des *amateurs d'art passionnés*, ils ne voudraient pas faire figure de *Béotiens*, oubliant

qu'entre les trois produits de l'Esprit libre, selon Hegel, il y a une solidarité profonde et invincible), n'ont pas eu assez d'exécration contre la *barbarie boche* coupable d'avoir osé détruire la cathédrale de Reims qui, pourtant, *doit* représenter à leurs yeux ce qu'ils ont politiquement détruit en 1793, c'est-à-dire cette France royale et catholique vis-à-vis de laquelle, comme chacun sait, ils ont montré une telle douceur et un tel respect. Si nos gens étaient capables de la moindre réflexion philosophique (mais ils ne sont coutumiers que d'indignations pseudo-morales, fructueuses et utilitaires, en ploutocrates, qui n'étaient un tel respect superstitieux de l'Art que parce que, sans doute, l'Art est resté la dernière superstition d'un monde qui se déclare esprit superlativement fort), ils comprendraient cependant que la destruction de la cathédrale du Sacre par l'artillerie allemande — destruction au reste que les Allemands disent justifiée (et leur affirmation n'a pas été nettement réfutée) par l'utilisation militaire qu'en auraient faite les Français — a un sens symbolique d'une grande profondeur : cette guerre, en effet, qui fut avant tout la guerre à l'Ancien Régime dans son ultime incarnation qu'était l'Allemagne féodale, devait avoir, comme entrée en matière, et sur son seuil, tel un portique d'une majestueuse et tragique grandeur, la destruction de la cathédrale de Reims, c'est-à-dire du monument qui représentait éminemment l'Ancien Régime et qui, constituant dans notre monde démocratique moderne, à qui nos catholiques eux-mêmes se sont ralliés, un anachronisme et une survivance, devait disparaître. Quand on réfléchit, d'une manière générale, sur les destructions et les violences histo-



riques, qui suscitent tant d'indignations factices au nom d'une morale abstraite et superficielle, on s'aperçoit qu'elles ont toujours, finalement, une grande signification symbolique. L'Histoire resterait une énorme accumulation de choses mortes et, comme dirait l'autre, une immense mare stagnante, si des destructions n'étaient pas, de temps à autre, opérées, constituant le nécessaire déblaiement, préface aux créations nouvelles: *destruam et ædificabo*. Le rationalisme abstrait et stérile et le moralisme des impuissants ne savent que s'indigner et vitupérer: il y a mieux à faire, il faut comprendre. Nos catholiques eux-mêmes, aux yeux de qui cependant rien ne peut arriver sans la permission de Dieu, ne savent plus entendre l'histoire, *cette politique de Dieu*, déconcertante sans doute pour le simple entendement humain, scandaleuse même, mais riche en démarches d'une hardiesse et, finalement, d'une sagesse étonnantes. Nous sommes tous devenus d'un *empirisme matérialiste* inouï et fort inintelligent, qui nous rend le mystère historique tout à fait incompréhensible. Seuls les mystiques, et seuls les hegelien (et, nous, socialistes, nous nous faisons gloire de nous rattacher à Hegel), ont su parfois pénétrer quelque peu soit les desseins impénétrables de Dieu, soit les *ruses* de la Raison. Mais tous nos rationalistes, *in omni genere et modo*, et tous nos moralistes *formalistes* n'étaient, dans la compréhension des phénomènes de l'histoire, que la plus complète absence de sens historique et une superficialité désespérante. Nietzsche disait: *ce qui mérite de tomber, il faut encore le précipiter*; l'histoire pratique couramment cet aphorisme du moraliste qui a dit: *devenez durs*; mais les cœurs

faibles et mous et les intelligences raccornies de tous nos moralistes et rationalistes trouvent cela scandaleux et sans doute tout à fait *boche*. Ils ont perdu tout sens du sublime, dans la notion duquel, selon l'analyse très profonde qu'en a faite Kant (mais c'est un Boche encore !), il entre toujours un élément de *terreur sacrée*. L'histoire est une hécatombe d'empires, de royaumes, de nations, de races et de classes; ce spectacle a quelque chose d'horrible, de terrible et de sublime en même temps; et la raison s'arrête devant lui en proie à une sorte de panique; mais la première indignation passée, il apparaît que toutes ces destructions revêtent un caractère de nécessité impérieuse et inéluctable : *il fallait que les Ecritures s'accomplissent*. Que les chrétiens relisent donc le récit de la destruction du temple de Jérusalem, et ils cesseront de déclamer, comme ils le font très superficiellement et très peu chrétiennement au fond, contre les *atrocités* allemandes et bolchevistes. Mais nous sommes tous tellement routiniers, tellement misonéistes, tellement enfoncés dans la chambre fermée de nos habitudes, dont nous finissons par ne plus même sentir l'atmosphère profondément viciée, que tout courant d'air un peu violent nous fait pousser des cris d'épouvante et d'effroi; nous aimerions mieux mourir d'asphyxie dans notre poêle plutôt que d'ouvrir nous-mêmes la fenêtre, de crainte du froid; il faut donc que la *violence extérieure* intervienne, poussant brusquement cette fenêtre, tel un vent terrible : nous commençons par crier, protester, tempêter; puis, peu à peu, éprouvant le bien-être profond que procure l'air purifié, nos protestations baissent de ton, pour, finalement, se tourner en

bénédictions et allégresse générale. Ainsi procède la violence historique à l'égard des régimes qui persistent à vivre dans leur air vicié, et qui ne savent pas mourir de leur belle mort. Les guerres et les Révolutions sont, dans l'histoire, les coups de vent furieux qui renouvellent l'atmosphère de cette chambre de malade où l'humanité n'aime que trop continuer à vivre une vie réduite, ouatée, calfeutrée et faussement saine — par routine, inertie, vain traditionalisme et autres motifs inventés par l'indécrottable Paresse, ce péché capital.

**G, page 91.** — On pourrait se livrer à une comparaison, qui ne manquerait pas d'intérêt entre l'affaire Dreyfus et la « grande guerre », où l'Allemagne a représenté exactement ce que *l'Etat-Major* représentait pour les dreyfusards, et où l'on a vu Charles Maurras prendre par conséquent une attitude exactement contraire à celle qu'il prit dans la fameuse Affaire et parfaitement illogique de sa part : il fut le dreyfusard de la Grande Guerre! On sait que Sorel, dans sa brochure *La Révolution dreyfusienne*, a fait voir que le résultat essentiel de l'Affaire Dreyfus fut de ruiner l'aristocratie républicaine pour donner le pouvoir à la pure et simple démagogie; on pourrait de même dire que le résultat essentiel de la grande guerre a été d'assurer le triomphe de la ploutocratie démagogique la plus éhontée; au point de vue moral, *l'idéalisme* de la grande guerre a amené la même corruption *Directoire* que l'idéalisme dreyfusien; et *le sublime bourgeois* s'est avéré une deuxième fois *une simple valeur de Bourse*. Enfin, on

pourrait ajouter que de même que le syndicalisme révolutionnaire naquit d'une réaction contre la politique issue de l'Affaire Dreyfus, le bolchevisme est peut-être essentiellement une réaction contre la domination de cette nauséabonde démo-ploutocratie bourgeoise dont la grande guerre a assuré le règne absolu dans notre Europe occidentale, sur les ruines du dernier rempart de l'Ancien Régime, qu'était l'Allemagne des Hohenzollern. Vis-à-vis de l'Affaire Dreyfus, on sait aussi, on se le rappelle, que les révolutionnaires furent très divisés sur l'attitude à prendre; les uns furent des dreyfusistes ardents, comme Allemane et Jaurès; d'autres se réservèrent, comme Guesde et Vaillant; en général, les socialistes de tradition démocratique se montrèrent beaucoup plus fervents dreyfusiens que les socialistes de tradition marxiste. On a retrouvé les mêmes divisions par rapport à la grande guerre, où l'on vit les révolutionnaires démocrates, se rattachant à la tradition « Révolution française », se déclarer de fervents *ententistes*, et marcher contre l'Allemagne, incarnant le militarisme tout court, avec le même enthousiasme qu'ils avaient marché contre l'Etat-Major dans l'Affaire Dreyfus; les socialistes de tradition marxiste, au contraire, furent *antiquerriers* et presque *antiententistes*; ils avaient parfaitement compris que le pacifisme bourgeois de l'Entente n'était qu'une affreuse comédie et que la fameuse *dernière guerre* n'amènerait nullement la fin du militarisme, mais consoliderait au contraire la domination de la bourgeoisie en Europe et même la rendrait complète et absolue. Il pourrait sembler, au premier abord, que la destruction de l'Allemagne féodale au centre de l'Europe, soit, au

point de vue révolutionnaire, un résultat très précieux, et qui ouvre toute large et complètement libre la voie à la Révolution européenne; mais, d'autre part, la consolidation bourgeoise et la prostration ouvrière, le recul du capitalisme industriel et de la bourgeoisie libérale, par rapport au capitalisme usuraire et à la bourgeoisie proprement réactionnaire, et cette espèce de marécage immonde où barbotte l'Europe depuis l'armistice, ce ne sont peut-être pas là de bien bonnes conditions pour un développement sain et vraiment fécond de la lutte de classe. C'est toujours, au fond, la question très controversée et très controversable qui se pose pour les révolutionnaires, de savoir si la démocratie constitue le terrain le meilleur pour la *marche au socialisme*. L'expérience montre qu'une collaboration un peu prolongée et assez étroite des révolutionnaires avec la démocratie bourgeoise ne laisse pas d'avoir pour eux, moralement et politiquement, des conséquences néfastes. Ou faut-il dire, avec Marx, que « la pourriture est le laboratoire de la vie » ? Les mystiques assurent que les voies de Dieu sont impénétrables, et il est de fait que *la politique de Dieu* recourt à des moyens dont la moralité, la logique et même le simple bon sens peuvent se scandaliser, tant ils sont parfois singuliers, déconcertants et même tout bonnement immoraux; Hegel parlait dans le même sens *des ruses de la Raison*; et il faut convenir que la dialectique de l'histoire n'est pas loyale et conforme aux règles de la logique humaine courante : ses voies ne sont pas droites. Sans la guerre, évidemment, pas de Russie des Soviets; *felix culpa*, disent les mystiques en parlant du péché d'Adam, sans lequel nous n'aurions pas eu

le Christ rédempteur; sans abolitions et sans destructions, pas de renaissances. Le spectacle de ces ruines immenses a quelque chose d'affolant, et la raison à leur aspect est prise, je le répète, de panique; l'Europe d'avant-guerre pouvait sembler plus saine, mieux équilibrée, que celle d'après-guerre, livrée à un « chaos obscène »; mais notre vieux monde doit sans doute, pour connaître une renaissance, descendre, comme dit Proudhon, *per inania regna*, et tomber dans une dissolution complète et affreuse; et mieux vaut peut-être encore la corruption cynique, franchement étalée et purulente, que le vernis trompeur d'une santé apparente et d'un *ordre* devenu tout mécanique et tout artificiel, d'où la vie vraiment spirituelle est absente et qui n'est plus qu'une épouvantable hypocrisie, où ne subsiste rien de sincère, de jeune et de généreux. Le spectacle en est nauséabond et capable de porter les âmes droites et restées honnêtes au plus noir des désespoirs; on serait tenté de répéter avec Vigny le magnifique blasphème du *Mont des Oliviers* :

S'il est vrai qu'au Jardin des Saintes Ecritures  
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté;  
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,  
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,  
Le Juste opposera le dédain à l'absence  
Et ne répondra plus que par un froid silence  
Au silence éternel de la Divinité.

Nous sommes dans la nuit; — mais rappelons-nous qu'il n'y a pas de nuit sans aube, « l'aube qui toute la nuit erre au bas du ciel » comme dit Hugo, — et vivons les yeux fixés sur cette Russie des

Soviets, qui est pour notre monde moderne l'espérance et l'aurore, riche de promesses, d'une ère nouvelle.

**H, page 114.** — Entre les nationalistes et nous, la scission est désormais profonde et irrévocable. Avant la guerre, il avait pu sembler qu'un rapprochement, dans la lutte commune contre la démocratie, était possible: la guerre a creusé entre nous un abîme infranchissable. Les nationalistes ont épousé la guerre de tout leur cœur et de tout leur esprit; pour eux, cette période de 1914-1918 ouvre une ère nouvelle, qui date du 2 août 1914 et de l'Union sacrée; avant, c'est... *de la préhistoire*. Pour nous, une ère nouvelle a bien été aussi ouverte, mais elle ne commence pas au 2 août 1914, avec l'Union sacrée; elle commence au 27 octobre 1917, avec la Révolution bolchevique. Pour eux, la guerre de 1914-1918, ce fut *la Grande Guerre*, et la victoire de la Marne *une victoire de Poitiers* — une de ces victoires qui sauvent la civilisation, en arrêtant une invasion de Barbares, ou encore « une victoire de Valmy » — de qui date, selon le mot de Goethe, un *ordre nouveau* dans l'histoire du monde — ordre nouveau qui comportera, comme il est naturel, une « économie nouvelle »; et les combattants de cette *grande guerre*, la plus grande de toute l'histoire, sont des géants, et Foch, cet élève des Jésuites qui fit mentir Renan, assurant que jamais officier prussien ne pourrait être battu par un nourrisson des « Bons Pères », un des génies militaires les plus grands que l'humanité guerrière ait enfantés, comparable à Annibal, à César, à Napo-

l'éon. Pour nous, la guerre de 1914-1918 n'a été au contraire qu'un *accident* — un accident énorme, si l'on veut, au point de vue quantitatif, mais un accident — dans le développement de *l'ère ploutocratique* que le régime du 2 Décembre a ouverte; par elle-même, elle n'a rien *ouvert*, mais n'a fait que précipiter un processus de décomposition et de dissolution sociale depuis longtemps commencé; elle est plutôt une fin qu'un commencement, et elle n'a rien de vraiment grand : ce fut une guerre morne, où rien de sincère ne fut mis en jeu, où tout fut truqué, artificiel, factice, mensonger, comme il est naturel dans une vaste opération machinée par des ploutocrates; et ses combattants nous apparaissent, non comme des héros, mais comme des dupes et des victimes — et cela non seulement ceux qui crurent aux grands mots de la *Guerre du Droit*, mais encore et peut-être surtout ceux qui, de bonne foi et en toute naïveté, crurent combattre pour la France et ne firent que renouveler la duperie des royalistes servant les Jacobins et Napoléon. L'événement capital pour nous, c'est, je le répète, la Révolution russe, c'est-à-dire un événement qui commence *la réaction* contre la guerre, un événement qui est destiné à clore *l'ère ploutocratique* et à inaugurer vraiment une ère nouvelle — l'ère du Travail vainqueur de la Ploutocratie. Nos nationalistes considèrent — et ils sont logiques — la victoire de Varsovie comme une seconde victoire de la Marne; la Ploutocratie, en effet, a réussi à assurer ce jour-là une deuxième fois le triomphe de sa domination : sur la Marne, elle avait vaincu l'Allemagne féodale; sur la Vistule, elle a arrêté pour un temps l'armée rouge et la Révolution prolétarienne; mais il lui sera impos-



sible d'empêcher désormais l'essor des idées soviétiques en Europe et hors d'Europe : tout l'Orient est ébranlé; et le capitalisme anglais, centre du capitalisme européen, miné à sa base même, est menacé de perdre ses deux greniers de l'Inde et de l'Égypte; les États-Unis il est vrai, dont l'intervention dans la guerre a assuré l'hégémonie mondiale, restent une puissance formidable, vis-à-vis de laquelle l'Europe tout entière risque d'être réduite à la situation de tributaire : c'est pourquoi sans doute Lénine écrivit cette « lettre aux ouvriers américains » dont la « bolchevisation » apparaît par suite si importante pour l'avenir du monde. Le capitalisme anglo-saxon — Londres et New-York — est sorti vainqueur de la Grande Guerre; il a réduit le monde au servage. Un seul ennemi sérieux s'est opposé à sa domination : la Russie des Soviets. Si nos nationalistes qui parlent quelquefois de lutter contre les maîtres de l'or, et d'engager contre la Ploutocratie internationale une guerre sans merci, étaient des gens sérieux et non des fanatiques attardés, rêvant l'impossible restauration d'un passé trois fois enseveli, ils comprendraient qu'il n'y a qu'un moyen de secouer le joug ignominieux de ce capitalisme anglo-saxon, tête et cœur de la Ploutocratie internationale; et c'est précisément de constituer autour de la Russie des Soviets une coalition des peuples prolétarisés, comme l'Allemagne et l'Italie; mais la France, aveuglée par sa haine de l'Allemagne, livrée à la domination des grandes banques et de la grande presse, serve des grandes banques et que la guerre a liée au capitalisme anglo-saxon par des liens qu'elle ne peut plus briser, n'a plus la liberté d'entrer dans la seule poli-

tique qui serait susceptible de sauver la liberté de l'Europe, la politique des « bons Européens ». Nos nationalistes en préconisant l'alliance anglaise, ont serré sur leur cou un joug qu'ils trouvent aujourd'hui trop dur; ils voudraient le secouer; mais que peut faire *la France isolée* en face du monstre Léviathan? A-t-elle une flotte capable de couler au fond de l'Océan la flotte anglaise et cette flotte américaine qui sera tout à l'heure plus formidable que la flotte anglaise? Il aurait fallu une coalition européenne, Russie, Allemagne, Italie et France; mais cette coalition ne pourra être l'œuvre que de la Révolution prolétarienne: l'Europe bourgeoise elle, est et restera vassale du capitalisme anglo-saxon. On l'a bien vu à la conférence de Washington, où la France n'a pu obtenir de ses ombrageux alliés la flotte qui correspondrait à ses besoins, au développement de ses côtes et à son empire colonial; la pauvre bourgeoisie française n'a même plus la liberté, malgré tout son nationalisme, d'avoir sur mer une politique nationale; et le sous-marin français excite autant de défiance, de la part de l'amirauté anglaise, que le sous-marin allemand! Accuser Briand, en l'espèce, est puéril; Poincaré n'eût pas mieux fait... Non, cette situation est le résultat fatal de la guerre: on peut dire au bourgeois français: *Tu l'as voulu, Georges Dandin!*

**I, page 120.** — Haine stupide? Peut-être au contraire est-elle très clairvoyante, comme est souvent la haine. Si nos intellectuels bourgeois nationalistes ont voué à l'Allemagne une haine de ce genre, et si d'aucuns ne proposent rien moins que de rem-

placer dans notre culture l'Allemagne par l'Espagne, Hegel par... Balmès, c'est qu'il s'agit ici, au fond, d'un conflit métaphysique d'une très grande profondeur et d'une très grande signification : c'est le conflit, en définitive, de l'Être et du Devenir, de la Transcendance et de l'Immanence (je signale à ce sujet un intéressant article de M. Louis Boisse : *La Guerre et la Mystique de l'Immanence*, dans le *Mercure de France* du 1<sup>er</sup> avril 1918); et il ne faut donc pas s'étonner de voir les catholiques, qui, naturellement, sont les partisans par excellence d'une philosophie de l'Être et de la Transcendance, vouer à Hegel, le grand philosophe du Devenir et de l'Immanence, une animadversion toute particulière. Si l'on voulait, d'ailleurs, au point de vue idéologique et en limitant ses observations au monde des intellectuels, approfondir les raisons pour lesquelles l'Allemagne apparaît si odieuse à tant d'entre eux, on découvrirait qu'il y a là comme un nid d'antagonismes, tous *intéressants* au premier chef : conflit de l'Être et du Devenir, de la Transcendance et de l'Immanence, comme je viens de le dire; mais aussi, conflit de la Renaissance et de la Réforme, de l'Art et de la Morale, de Rousseau et de Hegel, du *droit naturel* et du *droit historique*; et l'on n'ignore pas à quel degré de profondeur et d'acuité toutes ces choses sont antithétiques ! Pour nos catholiques, surtout pour ceux dont on pourrait appeler le catholicisme un catholicisme de la Renaissance (n'est-ce pas le spectacle de la Rome catholique paganisée et *artiste* qui a déterminé dans l'âme du moine « grossier et moyen-âgeux » que fut Luther sa révolte et sa scission criminelle ?), l'Allemagne est avant tout la patrie de ce Luther,

qui détruisit l'unité chrétienne, fut un mystique si peu délicat et *un vrai barbare* (se rappeler ici les pénétrantes observations de Nietzsche sur l'absence de délicatesse — *la délicatesse du Midi* — qui caractérise le mysticisme des gens du Nord). Luther s'est marié; il n'a pas su comprendre *l'idéal virginal* du christianisme, si cher aux mystiques latins; les races du Nord, plus lourdes et plus sensuelles, ne peuvent s'élever jusqu'aux sublimités quintessenciées du mysticisme méridional, plus voluptueux et plus artiste, pour qui l'état de mariage est évidemment bien inférieur à l'état de virginité : le Christ vierge, né d'une mère vierge et dont saint Jean fut l'ami vierge, c'est là évidemment la glorification souveraine de cet état virginal qui enchante l'imagination tendre, ardente et chastement érotique de nos mystiques latins, à qui l'idée seule du *prêtre marié* soulève le cœur de dégoût, tant elle leur paraît grossière, immonde et scandaleuse à tous points de vue, à celui du goût, de la beauté comme de la morale. Pour tous nos *artistes*, comme pour tous nos *libertins*, l'Allemagne est d'ailleurs la patrie du mauvais goût et du moralisme sans grâce et sans nuance; — comme pour nos *anarchistes* de lettres, elle est la patrie de la discipline raide et du caporalisme : le fameux *impératif catégorique* de Kant, n'est-ce pas du pur caporalisme? Ici, on pourrait peut-être faire remarquer à nos *bochophobes* enragés que la raideur puritaine caractérise bien plutôt le protestantisme anglo-saxon, né de Calvin, que le protestantisme germanique, né de Luther; Luther est, à certains égards, une manière de *Rabelais allemand*, nature grossière et fangeuse si l'on veut, mais riche, puissante, débordante de vie

et de sève bouillonnante, nullement incapable, au demeurant, de délicatesse : Proudhon ne trouvait-il pas Rabelais plus *chaste* que Lamartine ? Il y aurait bien des choses à dire sur l'antagonisme de Calvin et de Luther, celui-là logicien, rationaliste, sombre et fanatique ; celui-ci plus mystique, plus spontané, plus libre, finalement plus artiste et homme de la Renaissance, de cette puissante Renaissance allemande, dont Holbein et Dürer furent les grands peintres. Je suis étonné, au demeurant, de voir que nos catholiques n'aient pas l'air de s'apercevoir que le protestantisme luthérien est plus proche du catholicisme que le protestantisme calviniste ; Bossuet ne manque pas d'une certaine sympathie pour Luther, et il tenta un rapprochement avec Leibniz. Dans un livre plein de suggestions curieuses, *il Tramonto del liberalismo*, un écrivain italien, E. Giovanetti, voit dans les calvinistes les Jésuites du protestantisme, et, dans Genève, la Rome des Réformés ; le catholicisme des Jésuites, à la fois césarien et démocratique, centralisé et anarchiste, n'est pas, en effet, sans ressemblance avec le calvinisme de Genève ; mais Rome, dans le catholicisme, n'est pas la patrie de la mystique et de la théologie, elle n'est que le lieu du gouvernement ; et Luther fut l'homme du IV<sup>e</sup> Evangile, le plus mystique des quatre, celui où le surnaturel est affirmé avec le plus de force et où se trouvent les plus *gros* miracles... Quoi qu'il en soit — et ce n'est pas le lieu, dans cette note, cela demanderait trop de développements, d'approfondir cet antagonisme de Calvin et de Luther — on peut dire que l'Allemagne s'est arrangée pour accumuler sur sa tête diabolique toutes les détestations : démocrates,

qui voient en elle le foyer de la Réaction, conservateurs, pour qui elle est au contraire l'âme satanique de la Révolution; catholiques, qui ne lui pardonnent pas d'avoir enfanté Luther et la Réforme, et libres-penseurs, anarchistes, artistes et libertins, fils de la Renaissance, pour qui elle est la patrie du capitalisme, du moralisme et du mauvais goût, tous la considèrent comme une nation pestiférée, et comme la *delenda Carthago* du monde moderne. Je lis cependant dans Nietzsche (*Par delà le Bien et le Mal*, p. 271) ces réflexions extrêmement suggestives : « Il ne faut pas oublier qu'une fois déjà les Anglais, par le fait de leur profonde médiocrité, ont déterminé une dépression générale de l'esprit en Europe ; ce qu'on appelle les « idées modernes » ou « les idées du dix-huitième siècle » ou encore « les idées françaises », tout ce contre quoi l'esprit allemand s'est levé avec un profond dégoût, tout cela est incontestablement d'origine anglaise. Les Français ne furent que les imitateurs et les acteurs de ces idées, comme ils en furent les meilleurs soldats et malheureusement aussi les premières et plus complètes victimes : car, à la maudite anglomanie des « idées modernes », *l'âme française* a fini par s'appauvrir et s'émacier au point qu'aujourd'hui, ses seizième et dix-septième siècles, son énergie profonde et ardente, la distinction raffinée de ses créations, ne sont plus qu'un souvenir à peine croyable ». Et je dédie ces réflexions à Charles Maurras, aux yeux de qui l'Allemagne est avant tout le foyer de la Révolution... Mais je lis aussi ceci, qui n'est pas moins suggestif (même ouvrage, p. 97) : « Dans l'Ancien Testament juif, le livre de la justice divine, il y a des hommes, des choses et

des discours d'un si grand style, que les littératures grecque et hindoue n'ont rien à leur opposer... Le goût pour l'Ancien Testament est une pierre de touche, pour connaître ce qui est *grand et petit* ». Or, Maurras, élève des Bons Pères, a souvent déclaré qu'il n'avait aucun goût pour la Bible, et je rappelle qu'il a écrit : *fuyons le sublime à la mode*. La Bible, et la Bible traduite en latin, avec l'accentuation dramatique que donne encore aux oppositions la langue de Tacite (mais Maurras a traité les Latins de *huguenots antiques*), donne à ceux qui s'en nourrissent le sens du sublime et du grandiose en morale. Par le *Choral* de Luther, la musique de Bach, de Hændel, de Beethoven et de Wagner, la morale de Kant et la métaphysique de Hegel, l'âme allemande, déjà toute nourrie de la Bible, a été abreuvée de sublime à un degré extraordinaire; et cela déroute quelque peu et déconcerte le plat empirisme anglais et notre petit rationalisme français, si court et si terre à terre, comme, au point de vue moral, cela dépasse singulièrement le *benthamisme* de John Bull et la morale relâchée de nos Jésuites. Pascal et Bossuet étaient nourris de la Bible, et cela n'est pas étranger sans doute à leur grandeur. On nous dit réfractaires au marxisme, mais cela prouverait que notre médiocrité petite-bourgeoise et démocratique est décidément inégale à cette doctrine puissante, fille, elle aussi, de la Bible. On ne fait pas attention en effet que Marx a comme renouvelé la notion de Révolution, et lui a donné une profondeur qu'elle n'avait pas chez nos démocrates. Le mythe grandiose de la Révolution prolétarienne, que la médiocrité trade-unioniste et le positivisme de nos syn-

dicats chrétiens ou réformistes, ont de la peine à comprendre, est une création affectée du même caractère de sublime que le choral de Luther, la morale de Kant, les symphonies de Beethoven ou *la Logique* de Hegel. Et si la Révolution russe, fille de Marx, scandalise autant tous nos intellectuels nationalistes, c'est encore évidemment que notre démocratie bourgeoise anglo-française ne peut que difficilement s'élever à la hauteur d'un phénomène dont la grandeur dépasse singulièrement sa médiocrité ploutocratique. A la nouvelle de la Révolution française, le sage de Königsberg, cet homme aux habitudes si régulières, se dérangea, dit-on, de sa promenade quotidienne; la Révolution russe a suscité chez le « solitaire de Boulogne » Georges Sorel, le même mouvement de vive sympathie; et c'est que, lui aussi, il est un grand admirateur de la Bible, qui, a-t-il écrit quelque part, est un livre écrit pour des travailleurs, alors que l'Évangile ne s'adresse qu'à des mendiants. Et je terminerai cette note sur cette opposition éminemment suggestive: l'Allemagne, patrie de Bernhardt et de Marx, pays de soldats et de producteurs, l'Allemagne de la guerre et du travail, l'Allemagne féodale et prolétarienne, devait être détestée par notre *gueserie* catholique, notre quiétisme économique, notre libertinage libre-penseur et notre démocratie anarcho-césarienne anglo-française, — la bourgeoisie ploutocratique ayant ses deux capitales à Londres et à Paris. La bourgeoisie allemande semble en effet ne devoir jouer, prise entre ses Junkers et ses prolétaires, qu'un rôle médiocre, et tout à fait inégal en tous cas à celui des bourgeoisies anglaise et française; et rappelons-nous que Marx a vu dans le prolétariat



d'outre-Rhin la classe qui, héritière de la philosophie classique allemande, est destinée à hausser toute l'Allemagne au niveau de la Révolution européenne. Nos réactionnaires n'ont pas tort de voir dans la Germanie le foyer de la Révolution — comme nos démocrates ont également raison de voir en elle le centre de la Réaction; mais les uns et les autres, trop embourgeoisés, n'ont de la Réaction et de la Révolution qu'une notion superficielle : c'est sans doute dans la grave, profonde et grande Allemagne que se livrera le combat suprême entre cette Réaction et cette Révolution et que se dénouera la tragique et terrible situation européenne actuelle.

**J, page 127.** — Pratiquement, la conception de Charles Maurras se ramène, en effet à cela; mais je dois ajouter, pour être équitable, que les raisons de cette conception ne sont pas seulement basement politiques, — elles tiennent à sa philosophie de la vie; et si l'on veut connaître à fond cette philosophie, il faut relire la préface du *Chemin de Paradis*. C'est cette préface, si curieuse et si suggestive, très fermement écrite et très fortement pensée, qui nous donne vraiment la clef des conceptions politiques et religieuses de Maurras. Maurras est un pessimiste absolu, une manière de *nihiliste*, qui trouve en dernière analyse la vie si mauvaise que le bonheur ne peut consister qu'à vivre le moins possible, qu'à rester tout près de l'instinct animal, dans la « stupéur bienheureuse » de ceux dont la conscience n'est pas encore éveillée. *Eveiller la conscience*, c'est, à ses yeux, le grand crime; et le monde moderne, dont

toutes les aspirations vont précisément à éveiller le plus grand nombre de consciences, est frappé de folie et marche à sa perte en croyant courir vers la joie et l'émancipation universelle. Car « une logique médiocre eût bien suffi à leur montrer en quoi gît la béatitude : cela n'est point, comme ils l'ont trop dit, de tout ignorer, mais, plus profondément, de peu vivre et de peu sentir ». « Bienheureux, dira la sensibilité clairvoyante, celui-là dont les œuvres toujours répandues sur les choses ne sont rien qu'effets machinaux, liaisons d'habitudes, inertes mouvements, et totales occupations ! Incliné sur la terre, il est si proche d'elle qu'il s'en distingue à peine avant d'y rentrer à jamais. « *Oh! ne l'éveillez pas* » comme eût supplié Michel-Ange « *Cher lui est son sommeil et plus chère encore son essence de pierre. Ne pas voir, ne pas sentir, lui est grande grâce* ». L'humain mépris devrait frapper quiconque fait vagir la première concupiscence dans le cerveau ou dans les entrailles d'un instinctif, quiconque diminue le vénérable privilège qu'ont parfois ces bénis *de mourir sans avoir vécu* ». Maurras n'est donc pas loin de penser avec Rousseau — il ne sera pas flatté du rapprochement, mais il s'impose — que « l'animal qui médite est un animal dépravé ». Voltaire disait à Rousseau, qu'il donnait envie de marcher à quatre pattes : quand on a lu cette préface du *Chemin de Paradis*, on regrette évidemment la stupeur bienheureuse des êtres encore ensevelis dans les ténèbres de la béate inconscience et qui n'ont pas encore pu s'apercevoir à « quels tragiques culs-de-sac cet univers est développé ». Pascal faisait consister la grandeur de l'homme dans ce fait qu'il est un *roseau*

*pensant* : mieux vaudrait, pour Maurras, qu'il fût resté un simple roseau. Mais Pascal est un chrétien, que la lecture des « turbulentes écritures orientales » a de toute évidence irrémédiablement gâté. Et le christianisme est bien coupable, qui cherche à éveiller les consciences; — grande est au contraire l'Eglise catholique, pour avoir réassoupi cette conscience dans la torpeur bienheureuse de sa tradition. « Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis, mort que vivant » dit un proverbe oriental; Maurras n'est pas un grec, c'est un bouddhiste, dont le pessimisme est si radical qu'il ne peut évidemment considérer le monde moderne, en proie à un insensé mobilisme, qu'avec une grande pitié. Maurras, assurément, n'a pas tort de penser que conscience, c'est souffrance, que la douleur est le fait fondamental de la vie psychologique, et que *le mal* est le grand moteur du progrès et du mouvement. Mais faut-il reculer devant cette tragique destinée et chercher à rebrousser chemin vers la « stupeur bienheureuse »? Sommes-nous des bouddhistes et des épicuriens, ou des pessimistes héroïques, qui acceptent bravement la loi de l'univers et pensent que toute grandeur et toute noblesse consistent précisément dans cette acceptation virile? Sans doute, l'optimisme moderne est agaçant, naïf et fou — mais c'est qu'il est à base, au fond, de quiétisme; Rousseau déplore la civilisation et prêche le retour à l'état de nature, parce qu'il veut retrouver la « stupeur bienheureuse » chère à Maurras; nous ne sommes pas, nous, aussi naïfs que Rousseau; nous savons à quels tragiques culs-de-sac l'univers est en effet développé; mais nous pensons que la seule manière de résoudre les antagonismes est de les pousser

à fond et non de leur verser je ne sais quels stupéfiants; notre idéal n'est pas *la béatitude*, mais *la grandeur*, conquise au prix d'un effort obstiné, de luttes sans cesse renaissantes; l'histoire n'est pas une idylle, mais un drame, où le maximum de grandeur, de noblesse et de beauté est acquis au prix du maximum de conscience, de souffrance et de travail. Nos adversaires — traditionalistes ou démocrates — nient la lutte de classes, et voudraient la résoudre dans l'unité de l'ordre royal ou national, la démocratie n'étant, comme l'a bien vu Proudhon, qu'une transposition pseudo-populaire de la monarchie; ils prétendent, les uns et les autres, qu'elle n'est qu'une création artificielle de quelques *meneurs* à qui la lecture du *boche* Karl Marx a tourné la tête; supprimez ces meneurs, et, sans doute, les ouvriers français recouvreront leur stupeur bienheureuse et nationale. On peut admettre, évidemment, avec Maurras, que créer *artificiellement* dans une conscience le sentiment de sa misère essentielle, ce soit un crime et que mieux vaudrait, du point de vue de la vraie pitié, la laisser dans la stupeur bienheureuse : il n'est peut-être pas permis, en effet, d'engager personne sur la voie douloureuse et héroïque, qui est la voie spirituelle; car cette voie exige une sorte de vocation. Renan disait que si, à Tréguier, il allait à la messe, c'était pour ne pas apporter dans un milieu paisible et croyant un trouble artificiel et parfaitement inutile; ce n'était pas là, sans doute, de sa part, hypocrisie, mais la manifestation de cette vraie pitié dont parle Maurras; mais il s'agit précisément de savoir si la lutte de classe est *artificielle*, dans le sens où le disent nos nationalistes et si elle est simplement

l'effet de la prédication criminelle de quelques meneurs dévoyés, déclassés et dénationalisés. Son caractère universel et profondément historique ne permet vraiment pas, il me semble, une interprétation aussi puérile. Mais entre les partisans du *repos* et ceux du *mouvement*, entre les tenants de *l'Être* et ceux du *Devenir*, le malentendu est essentiel et fondamental; on est *quiétiste* ou l'on est *mobiliste*, conservateur ou révolutionnaire; — je renvoie le lecteur aux premières pages des *Confessions d'un révolutionnaire* de Proudhon, ainsi qu'à sa lettre sur le *Progrès*, pour la pleine intelligence de cet antagonisme capital et éternel.

**K, page 143.** — Dans un article du *Resto del Carlino*, signé *Concetto Pettinato*, sur « l'impérialisme français », je trouve des observations fort pénétrantes sur le caractère essentiellement « aristocratique » de la civilisation française, qui, avec un orgueil à la fois raffiné et ingénu, se considère, sans plus, comme la reine des civilisations, estimant les civilisations étrangères des civilisations *barbares* et à peine existantes. Avant la guerre il avait paru déjà un livre sur « la renaissance de l'orgueil français »; pendant la guerre, Maurras a publié son *Quand les Français ne s'aimaient pas*; (au fond, c'était là du snobisme, car les Français, même et peut-être surtout quand ils se dénigrent, c'est encore par vanité nationale, n'ont jamais cessé d'avoir d'eux-mêmes l'estime la plus outrecuidante et François Porché, un ami de Péguy, a fait jouer une pièce intitulée *Finette et les Butors* où la finesse de la France est naturellement opposée

au *butorisme* germanique); depuis la guerre, l'infatuation nationale ne connaît plus de bornes. La France est *une aristocratie bourgeoise*; René Johannet a écrit dans la *Revue critique des idées et des livres* un « éloge des bourgeois français » où tout l'orgueil ingénu d'une bourgeoisie fortifiée par la guerre se traduisait en accents qui voulaient être lyriques; nous sommes un pays de bourgeois-gentilshommes et de prolétaires-bourgeois; et nous sommes convaincus, candidement, que le savoir, le goût, la raison, la mesure, « tout est chez nous retiré »; nos catholiques sont plus chauvins que personne, étant toujours assurés que la France est restée la Fille aînée de l'Eglise, et nos démocrates ne le sont pas moins, ne doutant pas non plus que la France est plus que jamais la Fille aînée de la Révolution; notre droit à régner sur le monde entier nous apparaît comme la chose la plus incontestable, et fort impertinent qui oserait le contester... Il y a là, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, un cas de *narcissisme* national tout à fait extraordinaire et très inquiétant aux yeux de ceux qui aiment vraiment et sérieusement la France. Car, s'enfoncer dans l'adoration de soi-même avec cet aveuglement, ce n'est pas là un signe de force réelle ni de grandeur véritable; je veux que l'orgueil soit parfois une grande vertu et soit nécessaire à l'édification des grandes choses; mais encore faut-il qu'il réponde à des *réalités*. Or, la réalité est, par rapport aux prétentions, tout simplement *tragiquement disproportionnée*. Pays de célibataires et de fils uniques, pays sans enfants, et qui ne veut plus en faire, et qui considère comme du *lapinisme* de la plus grossière sorte le fait d'en avoir seulement trois par

famille; pays de rentiers, de fonctionnaires, de petite bourgeoisie routinière, de paysannerie individualiste et farouchement refermée sur elle-même; pays de ploutocrates, où la grande presse et les grandes banques, alliées, font la loi et gouvernent une soi-disant démocratie, qui ne connaît de la démocratie que les grandes phrases et les passions viles; la France apparaît comme un pays au fond épuisé, anémié, qui vit sur son passé de gloire, s'en fait un manteau de pourpre, j'allais dire un linceul, comme celui où Renan nous dit que dorment les dieux morts, fait encore des rêves de grandeur, comme ces malades que guette la paralysie générale, mais, sentant bien sa réelle faiblesse, ne cesse de trembler à la pensée de la revanche germanique. Sans doute, les Français ont montré, dans la dernière guerre, qu'ils savaient encore se battre et mourir; ils ont *tenu* pendant quatre ans, ce dont on les aurait crus à peine capables, et cela fut dû sans doute tant à la naturelle endurance des terriens qu'à la facilité avec laquelle la paysannerie française a pu gagner de l'argent à l'arrière et racheter un nombre respectable de milliards d'hypothèques; si bien que la guerre a été, pour elle, comme une deuxième *libération*, rappelant la première grande libération procurée par la Révolution française; mais le terrible phénomène de la désertion des campagnes et de leur croissant dépeuplement n'aura pas été arrêté par la guerre : au contraire, il sera accru, précipité, porté à toutes ses conséquences désastreuses. Il suffit de lire le cahier de Daniel Halévy, *Visite aux paysans du Centre*, pour en avoir la sensation tragique — pour autant que la manière volontairement modérée, enveloppée et prudente de l'auteur permette

de telles sensations : Halévy est un pessimiste doux, qui recule toujours un peu devant les conséquences de son pessimisme et cherche volontiers à se les estomper pour lui-même et pour les autres. Mais quand on a fini de lire ce cahier, la France apparaît comme un grand pays désolé qui, littéralement, se vide peu à peu par le dedans et devient un vrai désert. Renan disait que la civilisation antique a péri par paucité ; il en sera de même, il faut le craindre, de la civilisation française. Oui, la France est bien une aristocratie — une aristocratie bourgeoise et fort entichée de son bourgeoisisme — et elle périra, hélas, comme périssent toutes les aristocraties : par épuisement interne et faute d'apports de sang nouveau. Notre grâce, notre finesse, notre gentillesse, notre sens de la mesure, tant vantés, ce sont là des qualités, incontestablement, mais prenons garde que notre raffinement ne soit... mortel ! L'art d'un Claude Debussy est sans doute exquis, et Wagner, à son prix paraîtra lourd et grossier ; mais aussi, chez lui, quelle puissance, quelle richesse de sève ! Un Baudelaire, un Flaubert sont des artistes consommés et *rare*s ; ils donnent le sentiment de la *perfection littéraire* ; mais, chez le premier, quel spleen et quel désespoir ; chez le second, quelle secrète impuissance et quel air de renfermé ; — et, chez tous deux, quelle haine du bourgeois et de la civilisation bourgeoise, dont ils ont littéralement la nausée, en sorte que cette France, aristocratie bourgeoise, se voit, à l'apogée de sa puissance, reniée et bafouée par deux de ses meilleurs artistes ! Notre syndicalisme révolutionnaire lui-même, héroïque et raffiné dans ses conceptions, est maigre et pauvre en réalisations. Il manque toujours



à toutes les manifestations de notre vie nationale cette abondance, cette luxuriance, cette puissance, qui sont la marque des organismes en plein essor de vitalité ; mais l'abondance et la puissance apparaissent comme de la grossièreté à notre pessimisme de voluptueux quintessenciés : *la vie*, en définitive, pour nous, est *grossière et vulgaire !* Au fond, nous aurions eu besoin d'être, une fois de plus, fécondés par le robuste et puissant génie allemand ; et rien n'eût été plus souhaitable, à tous points de vue, que l'union de la France et de l'Allemagne, tant pour elles-mêmes que pour le destin de l'Europe. Une politique, à la fois naïve et folle, en a décidé autrement... *Alea jacta est !*

L, page 170. — Ce parallélisme de la guerre et du travail est vraiment remarquable et suggestif. Déjà, dans *l'Idée générale de la Révolution au XIX<sup>e</sup> siècle*, Proudhon avait parlé des *compagnies ouvrières*, substituts des *armées permanentes*, et voici comment il les définissait : « Enfin, apparaissent *les compagnies ouvrières*, véritables armées de la Révolution, où le travailleur, *comme le soldat dans le bataillon*, manœuvre avec la précision de ses machines ; où des millions de volontés, intelligentes et fières, se fondent en une volonté supérieure, comme les bras qu'elles animent engendrent par leur concert une force collective plus grande que leur multitude même » (p. 232). Quand on sait bien le lire, tout le syndicalisme révolutionnaire se trouve dans Proudhon ; ce qu'il appelle *compagnie ouvrière*, c'est ce que nous appelons syndicat, groupement que les syndicalistes considèrent comme étant non seulement un organe de combat

mais comme étant aussi et indivisiblement le futur organe producteur, la cellule-mère de la production syndicaliste. Toute la conception syndicaliste est là, dans cette idée du syndicat héritier direct de l'atelier fondé par le capitalisme, et appelé à gouverner cet atelier en pleine autonomie, comme aujourd'hui le capitalisme; les groupes producteurs, constitués par les syndicats, ne doivent pas disparaître dans le gouffre d'une production étatisée; mais c'est l'État qui doit tomber pour ne plus laisser debout que les ateliers librement gérés par eux. En ce sens, le bolchevisme actuel est encore loin, comme je l'ai déjà dit, d'être à la hauteur du syndicalisme révolutionnaire; il constitue une révolution encore toute politique; mais l'état de la Russie et l'immaturité de la classe ouvrière russe rendaient nécessaire la tactique suivie par Lénine. Plus la Révolution russe se développera d'ailleurs et plus la question des rapports du *parti* et des *syndicats* y prendra de l'importance. Proudhon ne se dissimulait pas au demeurant les difficultés que Lénine a vécues, et voici ce qu'on peut lire dans cette même *Idée générale de la Révolution*, p. 235-236 : « Il faut le reconnaître : si la classe travailleuse, par sa force numérique et par la pression irrésistible qu'elle peut exercer sur les décisions d'une assemblée, est parfaitement à même, avec le concours de quelques citoyens éclairés, de réaliser la première partie du programme révolutionnaire, la liquidation sociale et la constitution de la propriété foncière, elle est encore, par l'insuffisance de ses vues et son inexpérience des affaires, incapable de gérer de si grands intérêts que ceux du commerce et de la haute industrie, et conséquemment *au-dessous de sa propre des-*

*tinée*. Les hommes manquent dans le prolétariat aussi bien que dans la démocratie; nous ne le voyons que trop depuis trois ans. Ceux qui ont fait le plus de bruit comme tribuns sont les derniers qui, en matière de travail et d'économie sociale, méritent la confiance du peuple. Demandez aux associations parisiennes, éclairées déjà par l'expérience, ce qu'elles pensent aujourd'hui d'une foule de petits grands hommes qui, naguère, portaient devant elles le drapeau de la fraternité. Force serait donc, pour ce qui concerne l'exploitation des grandes industries, d'associer aux travailleurs affranchis des notabilités industrielles et commerciales qui les initient à la discipline des affaires. On les trouverait en abondance : il n'est bourgeois, sachant le commerce, l'industrie et leurs innombrables risques, qui ne préfère un traitement fixe et un emploi honorable dans une compagnie ouvrière à toutes les agitations d'une entreprise personnelle ; il n'est commis exact et capable qui ne quitte une position précaire pour recevoir un grade dans une grande association. Que les travailleurs y songent, qu'ils se défassent de tout esprit mesquin et jaloux : il y a place pour tout le monde au soleil de la Révolution. Ils ont plus à gagner à des conquêtes de cette nature qu'aux tâtonnements interminables, toujours ruineux, que leur feraient éprouver des chefs dévoués, sans doute, mais peu capables ». Lénine a éprouvé dans toute leur force ces difficultés, nées de l'immaturité industrielle des ouvriers, et l'appel qu'il a dû faire aux techniciens de la bourgeoisie était, comme on le voit, prévu par Proudhon. Nos bourgeois et nos *dissidents*, leurs alliés honteux et dissimulés, triomphent naïvement de ces difficul-

tés : se figurent-ils qu'on les méconnaissait et qu'une révolution, aussi radicale et aussi profonde que la Révolution socialiste, peut se réaliser d'emblée, par un coup de baguette magique et comme par enchantement ? *Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage*, disait le sage Boileau : le *métier révolutionnaire* s'improvise encore moins qu'un autre; et Marx a très bien prévu après quelles âpres luttes et à travers quels longs et pénibles tâtonnements s'enfanterait la Cité nouvelle; or, Lénine est, comme Marx, *un grand réaliste*. L'essentiel, c'est de bien comprendre vers quel but marche le prolétariat, qui ne veut réaliser ni *un Etat socialiste*, ni même, au sens strict du mot, *le communisme* (nous n'avons nullement la superstition de l'association pour l'association; il restera énormément d'individualisme dans une cité syndicaliste, et, pour ne parler que du problème agraire, il est bien évident qu'il n'est pas susceptible des mêmes solutions que le problème industriel; pour un marxiste, c'est *la technique* qui commande la forme de l'organisation, et Proudhon, dans *l'Idée générale de la Révolution* a très bien posé la question), mais une société où, l'adéquation du travail et de la propriété étant réalisée dans la plus grande mesure possible, l'atelier hautement progressif, legs du capitalisme, comme la propriété individuelle agraire, baigneront dans un milieu socialisé et dépersonnalisé et garderont toute leur autonomie, leur puissance d'initiative et leur entière responsabilité. « La propriété, écrivait Proudhon (*Théorie de la Propriété*, p. 190), existe au milieu des créations de la société, de même que l'homme au milieu des créations de la nature; elles ne lui font rien, s'il ne lui plaît pas d'en user; comme

aussi, elle y puise de nouvelles forces, des moyens d'action plus puissants, dès que, toute la propriété se mettant en exercice, chacune commence à éprouver les effets de la concurrence ». Le socialisme a toujours effrayé et paru *impossible*, parce qu'il semblait vouloir précipiter la société dans une sorte de gouffre où seraient noyées toute liberté, toute dignité, toute responsabilité personnelle ou collective; mais ce n'est pas chez des hommes nourris de Proudhon, de Marx (malgré certaines apparences), et j'ajoute de Sorel, que le sentiment de la liberté pourra jamais faiblir; le socialisme tend au contraire à développer chez les ouvriers l'orgueil de la liberté et à redresser en eux, de toute sa stature, l'homme, fils de Prométhée; *l'épopée des grèves*, comme les guerres de la Liberté, en exaltant le sentiment juridique, doit enfanter une génération d'ouvriers révolutionnaires à qui toute espèce de tutelle et de sujétion sera intolérable et qui ne supporteront évidemment pas de retomber, au sortir de luttes glorieuses, sous le joug d'un Etat, quel qu'il soit. La liberté, pour reprendre le parallèle de Proudhon, sera fille du Travail, comme elle a été fille de la Guerre; et le *travailleur social*, plus que le *noble* de la société féodale et que le *citoyen* de la démocratie bourgeoise, sera l'incarnation de cet esprit d'indépendance irréductible qui soulève progressivement la société humaine hors des étreintes de tout despotisme. Dans le mouvement d'émergence de la Liberté vis-à-vis de l'Autorité, le socialisme ne représente pas une rétrogradation, mais une *promotion* nouvelle.

**L bis, page 172.** — Le but de l'*ascèse* est d'assurer le triomphe de l'esprit sur la chair et de faire du corps l'instrument docile de l'âme; ses formes peuvent varier et évoluer, et ce que Proudhon appelle *ascétisme industriel* ne sera qu'une forme nouvelle de l'*ascétisme éternel*, qui apparaît une discipline vraiment indispensable à la vie spirituelle. Le monde moderne semble avoir horreur de l'ascétisme; il se rue à la jouissance avec une frénésie matérialiste où se marque bien toute sa bassesse bourgeoise; et le *sensualisme plébéen* semble, lui aussi, peu favorable à toute discipline ascétique : la guerre a encore accru cette soif de plaisirs qui travaille nos *mercantis* et nos prolétaires ploutocratisés par un régime factice de hauts salaires et aux yeux de qui, pendant quatre ans, on a fait reluire je ne sais quels *Eldorados fantastiques* devant émerger de la victoire de l'Entente — en sorte qu'à l'heure actuelle, parler, même au futur, d'*ascétisme industriel*, à la suite de Proudhon, semble d'un *anachronisme* inouï et dérisoire : ce que les ouvriers réclament au contraire, à grands cris, c'est « le bien-être et la liberté » et plus encore, sans doute, le bien-être que la liberté, et « le moins d'heures de travail possible pour le plus haut salaire ». Proudhon prédisait « l'aggravation du travail » et dénonçait « l'illusion de la richesse », dont le monde moderne est la proie hallucinée; mais Proudhon, homme au fond de l'ancien monde et de l'ancienne économie à base rurale, semble à notre société actuelle, ploutocratisée jusque dans les moelles, dominée par les trusts, auxquels pourrait bien s'ajuster une espèce d'aristocratie du travail qui

leur vendrait sa liberté pour son bien-être, — Proudhon, dis-je, semble un moraliste bien *vieux jeu* et bien *rococo* : les belles pages que, dans le deuxième volume de *La Guerre et la Paix*, il a consacrées à célébrer la Pauvreté (qu'il distingue soigneusement du paupérisme) — cette pauvreté qui, dit-il, comme les compagnons de Daniel, rayonne de santé en mangeant ses légumes, et n'est pas *l'aisance*, laquelle serait déjà, pour le travailleur, *de la corruption*, car il n'est pas bon que l'homme ait *ses aises* — ces belles pages ont un accent tout virgilien et chrétien qui détone singulièrement aux oreilles actuelles, incapables d'en saisir la beauté et l'harmonie tout intérieures dans le fracas des *jazz-band* et des *dancings*, où nos enrichis de toutes catégories redeviennent de vrais sauvages. « Cette élégance des villes, ces fortunes colossales, ces splendeurs de l'Etat, ce budget de la rente, de l'armée, des travaux publics; ces dotations, cette liste civile, ce fracas de banques, de Bourse, de millions et de milliards; ces joies enivrantes, dont le récit arrive parfois jusqu'à vous, tout cela vous éblouit, et, vous faisant *croire à la richesse*, vous attriste sur votre pauvreté. Mais songez donc que cette magnificence est prise en déduction de la chétive moyenne de 3 fr. 50 par famille de quatre personnes et par jour, que c'est un prélèvement sur le produit du travailleur, avant fixation du salaire. Le budget de l'armée, prélèvement sur le travail; le budget de la rente, prélèvement sur le travail; le budget de la propriété, prélèvement sur le travail; le budget du banquier, de l'entrepreneur, du négociant, du fonctionnaire, prélèvement sur le travail; le bud-

get du luxe, par conséquent, prélèvement sur le nécessaire. Donc, n'ayez pas de regret; acceptez virilement la situation qui vous est faite, et dites-vous, une fois pour toutes, *que le plus heureux des hommes est celui qui sait le mieux être pauvre.* » Ce discours de Proudhon — en notre monde actuel que la *grande guerre* a achevé de ploutocratiser jusque dans ses couches inférieures, et que *l'illusion de la richesse* enfièvre et hallucine plus que jamais et par rapport à qui la société du Second Empire, dont notre moraliste socialiste fut le témoin déjà attristé et épouvanté, était encore bien *innocent* et *patriarchal* — qui est encore capable de l'entendre? « L'antique sagesse, continue Proudhon, avait entrevu ces vérités. Le christianisme posa le premier, d'une manière formelle, la loi de pauvreté, en la ramenant toutefois, comme c'est le propre de tout mysticisme, au sens de sa théologie. Réagissant contre les voluptés païennes, il ne pouvait considérer la pauvreté sous son vrai point de vue; il la fit souffrante dans ses abstinences et dans ses jeûnes, sordide dans ses moines, maudite du ciel dans ses expiations. A cela près, la pauvreté glorifiée par l'Évangile est la plus grande vérité que le Christ ait prêchée aux hommes. La pauvreté est décente; ses habits ne sont pas troués comme le manteau du Cynique; son habitation est propre, salubre et close; elle change de linge une fois au moins par semaine; elle n'est ni pâle ni affamée. Comme les compagnons de Daniel, elle rayonne de santé en mangeant ses légumes; elle a le pain quotidien, elle est heureuse. »

Ici, nous voyons se dessiner la figure du *nouvel*



*ascète*, tel que Proudhon se le représente et qui n'est plus le Pauvre, image souffrante et humiliée du Christ, que le christianisme oppose *au Monde*, qui en est comme le contrepoids nécessaire et providentiel dans les harmonies surnaturelles qu'il construit, et dont le type du *cynique* était déjà une sorte d'anticipation; mais ce *Travailleur social*, dont j'imagine qu'il pourrait être la création historique du mouvement ouvrier révolutionnaire moderne — tout dévoué à son travail, comme le soldat à son pays ou le mari à sa femme, à égale distance du *paupérisme* et de l'*aisance*, et trouvant dans l'*ascèse industrielle* le profond équilibre des sens, de l'âme et de l'esprit. Les macérations et les mortifications effrayantes, que les ascètes chrétiens s'imposaient pour contrebalancer la corruption non moins effrayante d'un monde où règne Satan, paraîtront sans doute à notre *futur ascète* des *exercices* à tout le moins inutiles ou n'atteignant même pas toujours le but qu'ils se proposaient, l'histoire des sectes mystiques, comme celle des ordres religieux, montrant de quelles aberrations sexuelles et de quels relâchements étranges cet ascétisme était souvent payé. Dans le christianisme lui-même, il semble d'ailleurs que l'ascétisme classique tende à prendre des formes de moins en moins rigoureuses et qu'*au régime de la pénitence médiévale*, la dévotion moderne s'efforce de substituer une discipline toute fondée sur l'amour, ce que traduit le culte de plus en plus dominant du *Sacré-Cœur* : on pourrait dire peut-être qu'à la religion de la 2<sup>e</sup> Personne, toute de pénitence, à l'imitation du Christ sur la croix, le résultat de cette évolution serait de substi-

tuer la religion de la 3<sup>e</sup> Personne, celle du Saint-Esprit, toute d'amour et de charité, le règne du Paraclet, annoncé par le Christ lui-même (1). Dans son commentaire du fameux tableau de Courbet, *Le Retour de la Conférence (du Principe de l'art et de sa destination sociale)*, Proudhon met en relief l'impuissance de la contemplation pure : « Le prêtre,

---

(1) Dans son beau livre *La Révolte idéale* (chapitre *La Crise chrétienne*, Oriani, le grand Romagnole, émet cette hypothèse d'une religion de la 3<sup>e</sup> Personne. Il écrit : « Le problème de la religion sera toujours pour les hommes le plus profond et le plus passionnant. Or, le problème, pour nous, de la religion, c'est le problème des destinées du christianisme : celui-ci deviendra-t-il vraiment universel, l'emportant et se substituant à toutes les autres grandes religions ? Est-il vraiment la religion définitive de l'humanité, ou de son dualisme sortira-t-il une autre forme religieuse ? Si le mosaïsme fut la religion du Père, et le christianisme la religion du Fils, y aura-t-il la religion de l'Esprit ? » (p. 234). Je lis également dans la *Capacité politique des classes ouvrières* ces lignes suggestives de Proudhon : « Cette religion de l'avenir, qui doit compléter l'Évangile, c'est la religion de la Justice... Au temps de Moïse, la plèbe hébraïque ne pouvait être saisie que par une idée affective, l'autorité paternelle ou le patriarcat, se rattachant à l'autorité du Dieu Très-haut, père céleste d'Israël. C'est pour cela que la loi mosaïque, bien que voulant la Justice, la subordonne dans l'application à l'autorité paternelle, royale et pontificale, au culte de Jéhovah (*c'est, dirons-nous, la religion du Père*). Au temps de Jésus, le sacerdoce, la royauté et l'aristocratie avaient abusé ; toutefois, le peuple ne s'était pas élevé à la spiritualité de la Justice ; l'Apôtre lui-même nous le déclare. A l'autorité paternelle et sacerdotale, devenue prévaricatrice et païenne,

pour son malheur, est, comme l'artiste romantique et classique, adorateur de l'idéal et de l'absolu ; il n'en est pas le metteur en œuvre ; il n'est pas le maître de son idée, pas plus que de ses impressions ; il en est l'esclave ; c'est ce qui fait sa misère morale, et, tôt ou tard, amène une chute honteuse... Si bien... que, tandis que l'artiste arrive à l'impuissance par son idéal, le

---

Jésus substitue donc la charité fraternelle ; il fonde la confrérie évangélique, l'Eglise (*c'est la religion du Fils*). Mais Jésus lui-même a annoncé qu'après lui viendrait un troisième personnage, le Paraclet, en latin *advocatus*, l'avocat, ou comme qui dirait l'homme du Droit, le Justicier. Ce Paraclet, dont les apôtres attendaient la venue, que l'on a attendu de siècle en siècle, et sur lequel on a débité tant de rêveries, pourquoi ne dirais-je pas que nous en avons aujourd'hui la manifestation dans ce mouvement régénérateur de la plèbe moderne ? La même raison qui fit comprendre au prophète de Nazareth, il y a plus de dix-huit siècles, que la charité prêchée par lui n'était pas le dernier mot de l'Evangile, est celle qui illumine notre Démocratie, quand, s'exprimant par la bouche des Soixante, elle nous dit : « Nous repoussons l'aumône ; nous voulons la justice » (p. 74-75). Tout annonce, tout semble annoncer qu'aux profondes transformations sociales qui se préparent, correspondra une profonde transformation religieuse ; pas de *révolution*, disait Hegel, sans *réformation*. Le christianisme devra se transformer ; le modernisme fut une tentative avortée de cette transformation, mais qui sera inévitablement reprise : une religion de l'Esprit, en termes trinitaires de la 3<sup>e</sup> Personne, n'est-elle pas très plausible, et de même que le christianisme a abrogé le mosaïsme tout en le conservant, ce *spiritualisme* ne pourra-t-il pas abroger le christianisme tout en le conservant également ?

prêtre, dont la vie doit servir de modèle à ses frères, aboutit à l'immoralité par la théologie. C'est en vain qu'il invoque, dans son ardente prière, l'Esprit de vie et de sanctification : *Veni, Creator spiritus* ; il n'en sera pas visité ; il ne doit s'attendre à aucun réconfort. Or, le principe de toute vertu est en nous-même, n'attendant pour se développer que le service de ses deux puissants auxiliaires, le travail et l'étude... Entre le prêtre, dont la conscience n'est affermie qu'en Dieu, et l'artiste, dont le génie ne se repait que d'idéalités formelles, spirituelles, d'idoles, l'analogie est complète : ils périront l'un et l'autre de la même dissolution. La scène qu'a représenté Courbet en est un exemple. Est-ce que des membres de l'Institut, dînant ensemble, à la suite d'une discussion, se griseraient ? Le fait est possible ; il ne se suppose pas... tant nous sommes convaincus, dans notre for intérieur, que le péché n'approche que très difficilement l'homme d'action et d'idée. Travaillez, pensez, méditez, observez, aimez dans la mesure des affections légitimes, et les séductions de la chair et de l'idéal seront impuissantes contre vous : *Non appropinquabit ad te malum* ; vous résisterez aux assauts de la concupiscence et de l'orgueil, *et conculcabis leonem et draconem*... Là est la supériorité morale de la science profane sur la science sacrée ; de l'action sur la contemplation » (pp. 267-68-69).

Tout le *pragmatisme* moderne est là — dans cette affirmation de la supériorité de l'*action* sur la *contemplation*. « Les philosophes, dit Marx (note sur Feuerbach) n'ont fait jusqu'ici qu'*interpréter* le monde. Or, il importe de le *changer*. » Sorel parle d'une *culbute*

*idéologique* mettant en haut les notions qui étaient en bas et en bas celles qui étaient en haut (les notions abstraites); et Proudhon proclame quelque part que « l'ouvrier dûment instruit est supérieur au savant classique ». Kant avait déjà proclamé la précellence de la *raison pratique* sur la *raison pure*; et si l'on veut un exemple de la décadence morale, et, par voie de conséquence inéluctable, intellectuelle, à laquelle un pur *contemplatif* est exposé, il suffit de considérer un Renan — élevé sur les genoux de l'Eglise, tout confit en idéalisme, avouant lui-même *son incapacité pratique* et sa prédilection pour une existence de gras chanoine entretenu, et finissant sa vie dans le plus complet scepticisme, en véritable cabotin, se livrant à des pitreries théoriques et à des plaisanteries polissonnes du goût le plus douteux — le satyre gascon crevant le masque de Breton idéaliste que, par pose et ostentation intéressée d'austérité, il s'était appliqué à garder pour jouer son rôle de *faux franciscain*, apôtre d'un « cinquième évangile » « Les « contemplatifs » sont cent fois pire, — je ne sais rien qui me cause plus de dégoût qu'un de ces fauteuils « objectifs », un de ces mignons parfumés de l'histoire, mi-prêtre, mi-satyre, dans le goût de Renan » (Nietzsche, *Généalogie de la Morale*, p. 275). Il n'y a pas d'hommes, comme l'a observé Sorel très justement, qui soit plus éloigné de toute conception plus ou moins apparentée au « matérialisme historique » que Renan; il considère le monde des producteurs comme « un monde de goujats », chargé d'entretenir les gens voués à la vie noble, c'est-à-dire purement spirituelle; son exemple est donc particulièrement

topique, pour montrer à quelle corruption morale et à quelle dégénérescence intellectuelle est exposé le monde des purs contemplatifs, prétendant planer au-dessus du monde de la production. On peut dire, en effet, que l'énergie de notre conscience morale et l'énergie de notre esprit sont en quelque sorte proportionnelles à l'énergie avec laquelle nous savons nous insérer dans le rythme de la création éternelle. « *Le temps est invention ou n'est rien du tout* », dit Bergson; il s'agit de participer le plus activement possible à ce processus créateur : tous ceux qui prétendent s'asseoir à l'écart ou sur une soi-disant hauteur, dans un de ces « fauteuils objectifs » dont parle Nietzsche, sont voués à la décadence; la corruption la plus effroyable guette toutes les aristocraties au fur et à mesure qu'elles s'élèvent dans les régions de la pure contemplation et de la pure jouissance — cette jouissance prit-elle les aspects les plus idéalistes et les plus éthérés; une aristocratie ne se maintient forte et pure qu'en restant *guerrière* et fortement attachée au sol, à la terre des ancêtres; car nous savons, et Proudhon nous l'a montré, que la guerre ne fut en quelque sorte que l'*anticipation* du travail. Quand toute l'humanité sera insérée dans le rythme de la production; quand le travail souverain aura éliminé toutes les formes du parasitisme, *même ses formes les plus sacrées*; quand, autrement dit, l'Action aura pris décidément l'emport sur la Contemplation, et que la Cité du travail aura remplacé l'ancienne Cité héroïque, que rien, jusqu'ici, n'avait encore remplacée — alors, comme dit Proudhon, la Beauté se révélera de nouveau aux hommes par le *nouvel Ascète*, que sera le *Travailleur social*,

dont l'énergie sera toute insérée dans un rythme productif prodigieusement intensif et dont l'âme sera la fleur splendide de la nouvelle Cité. « Le socialisme, écrit Sorel (*Ruine du monde antique*, p. 270), revient vers la pensée antique; mais *le guerrier de la Cité* est devenu *l'ouvrier de la grande industrie*; *les armes* ont été remplacées par *les machines*. Le socialisme est une philosophie de producteurs; que pourrait lui apprendre l'Évangile, qui s'adresse à des mendiants ? » Dans l'énorme intervalle qui va de la ruine de la Cité antique à la réédification très laborieuse de la Cité moderne, les âmes, pour reprendre une expression énergique de Proudhon, pendaient en l'air; et la mystique chrétienne recueillit les plus nobles et les plus pures d'entre elles. Quand la cité sera reconstruite sur la base du travail, le travailleur social sera comme une synthèse du *héros antique* et de *l'ascète chrétien*. « Le citoyen antique — c'est Hegel qui en a fait la remarque — tenait sa liberté *d'une puissance antérieure à la Cité*, de la nature, par la naissance (en tant que citoyen athénien, spartiate, etc.); le chrétien la tient de Dieu même, c'est-à-dire *d'une puissance transcendante à la Cité*; le citoyen socialiste, lui, la tiendra de la Cité elle-même. Il sera libre dans et par la Cité. L'État antique embrassait *extérieurement* l'individu, qu'un développement spirituel inférieur faisait plus proche de la nature, en sorte que la solidarité antique était plutôt externe et mécanique que vraiment intime et sociale. Avec le christianisme, au contraire, la solidarité s'est faite si *intérieure* qu'elle ne fut plus que *mystique* et que l'individu, détaché de la nature et de la société, vécut à part de toute

solidarité réelle. Avec le socialisme, la solidarité sera à la fois *intérieure* et *réelle*; et l'individu, vivant une vie non plus *infra-sociale* ou *extra-sociale*, mais vraiment *sociale*, atteindra son plein développement spirituel. » Je me permets de reproduire ce passage de mes *Dialogues socialistes*, où j'ai réussi, je crois, à exprimer d'une manière assez heureuse le sens profond de la révolution socialiste. Dans un gros livre, qui fut naguère lancé avec un certain fracas et dont, depuis, on n'a plus entendu parler, je veux parler de la *Cité moderne*, de M. Jean Izoulet, l'idée que l'âme n'est que la fleur suprême de la Cité était reprise avec une certaine grandiloquence; l'auteur avait voulu donner *une métaphysique au socialisme*; il fut mal accueilli des socialistes, parce qu'il semblait exclure toute idée de lutte de classes et qu'il paraissait avoir voulu donner à la Troisième République bourgeoise la philosophie sociale qui lui manque et qu'elle avait cru trouver naguère dans Auguste Comte. Mais il est évident que, tant que *l'individualisme bourgeois* n'aura pas été vaincu par *le solidarisme prolétarien*, l'idée de l'âme « fleur suprême de la Cité » — idée renouvelée de la Cité antique — ne pourra pas triompher : c'est seulement dans la civilisation prolétarienne, qui sera une conciliation harmonieuse des idées de solidarité et de liberté, que les formules de M. Jean Izoulet, dont quelques-unes sont très belles et très heureuses, pourront trouver des... auditeurs et leur application.



**M page 178.** — Si l'on veut une condamnation péremptoire et décisive du féminisme, on la trouvera dans cette note de *La Guerre et la Paix*, p. 85 : « Entre l'homme et la femme, la guerre crée une inégalité colossale, irréparable. Pour quiconque aura une fois compris cette grande loi de notre nature, la guerre, le seul fait de l'incapacité militaire de la femme, en vaut des millions. La femme n'a vraiment d'existence que dans la famille. Hors de là, toute sa valeur est d'emprunt; elle ne peut être rien, et elle n'a le droit de rien être, pour la raison décisive qu'elle est inhabile à combattre. Parmi les partisans de l'égalité des sexes, les uns, prenant au pied de la lettre des fictions ingénieuses, ont prétendu que la femme pouvait aussi bien que l'homme devenir garde national, cavalier et fantassin et n'ont pas hésité à lui donner la cape et l'épée. Mais l'habit militaire ne sera jamais pour la femme qu'un déguisement amoureux, une fantaisie sans réalité, un véritable acte d'adoration adressé par le sexe faible au sexe fort. Les Jeanne d'Arc se comptent dans l'histoire; pour une héroïne, il y a des millions de héros. D'autres ont cru tourner la difficulté en niant purement et simplement la guerre et en faisant de son abolition le signe de l'avènement des femmes à l'égalité civile et politique : ce qui est renvoyer l'époque de cet avènement aux calendes grecques. Qu'ils fassent mieux : qu'au lieu d'ôter à l'homme ses attributs guerriers, ils lui enlèvent tout de suite le sceau de la virilité. Mais alors les femmes n'en voudront plus : qu'aimeraient-elles, en effet, si elles n'aimaient plus fort qu'elles ? » Et l'on pourrait appliquer, ici encore, le parallélisme de la guerre et du travail : la *femme ouvrière* est un non-sens tout

autant que la *femme soldat*; c'est une fantaisie sans réalité, un déguisement. Qui a vu, de 1914 à 1918, les malheureuses femmes employées dans les usines de guerre à tourner des obus, a connu un spectacle horrible et monstrueux, et dont la seule vue a suffi, j'espère, pour dégoûter les hommes de tout... féminisme. Proudhon a raison, mille fois raison, souverainement raison : la femme n'a vraiment d'existence que dans la famille. La *femme ouvrière* est une monstruosité de la civilisation bourgeoise. Dans une société de *producteurs*, comme dans une société de *guerriers*, la place de la femme est, non à l'atelier, mais au foyer; la femme préside à la consommation, et ne doit nullement participer à la production. Elle est éducatrice, médiatrice et auxiliaire; il y a dans le féminisme une férocité, une barbarie, qui tiennent à un mépris avoué ou caché de la femme; les féministes sont les pires ennemis de la femme. La démocratie bourgeoise a inventé le droit de vote pour la femme : c'est sans doute pour consommer la dérision du suffrage universel, son dogme sacro-saint, et le livrer à la risée éternelle de l'histoire.

**N, page 178.** — Le malthusianisme des révolutionnaires, héritage d'une philosophie et de mœurs toutes bourgeoises, est un des signes les plus navrants de notre décadence : une doctrine de vie et d'avenir n'aurait jamais dû pouvoir accueillir des idées qui conduisent tout droit à la mort sociale. Comme nous sommes loin de la magnifique santé morale témoignée par notre Proudhon, et qui lui fit écrire le virulent article « Les Malthusiens » (*Mélanges*, vol. I, p. 105.

11 août 1848). Au reste, si l'on veut trouver une doctrine du mariage et de la population qui ne soit pas de l'*immoralité pure*, mais s'élève au contraire à la hauteur de notre idéal révolutionnaire, c'est assurément dans Proudhon qu'il faut la chercher. Mais les révolutionnaires ont plutôt, en cette matière, suivi Fourier que Proudhon : la *papillonne* du premier a plus séduit que la morale austère du second. Dans son cahier, *Visite aux paysans du Centre*, Daniel Halévy, que cette question obsède, relève un mot de Griffuelhes qui semble cependant indiquer une réaction heureuse : « Les malthusiens vont trop loin, aurait dit Griffuelhes à Guillaumin. Est-ce que nous nous donnons tant de mal pour que personne n'en profite après nous ? » (p. 40). Il ne faut pas dire seulement que les malthusiens vont trop loin ; il faut dire qu'ils font carrément fausse route. Tant que les révolutionnaires n'auront à nous offrir qu'une philosophie fort plate et toute matérialiste de la jouissance, ils ne pourront se flatter de conquérir le monde : le monde va aux forts, aux sains, à ceux qui ont une doctrine de vie, et non aux *nihilistes*, dont les idées traduisent un pessimisme radical et conduisent au *suicide cosmique*, et cela non par la chasteté universelle, comme le voudrait Schopenhauer, mais par un débordement de lubricité stérile. On ne voit plus guère que chez les catholiques ces familles nombreuses qui sont un évident témoignage de leur bonne santé, de leur moralité et de leur confiance robuste dans la vie ; on ne constate au contraire chez beaucoup de révolutionnaires qu'une stérilité effrayante qui semble bien être systématique et qui traduit un fond de pessimisme social étrange chez des gens qui ont l'ambition de transfor-

mer le monde. Est-ce que, finalement, la Révolution est destinée, elle aussi, à périr *par paucité*, en face d'une contre-Révolution qui aurait encore le courage d'être prolifique? Je sais bien que nos *repopulateurs* sont souvent d'un cynisme effarant et que les conditions économiques actuelles font plutôt appréhender que désirer la venue des enfants; ce sont nos bourgeois d'ailleurs qui ont commencé à donner l'exemple de la stérilité volontaire et du malthusianisme systématique; il prêchent au peuple la repopulation, évidemment pour avoir en abondance de la chair à canon, de la chair à travail et... de la chair à plaisir; mais ce n'est pas une raison pour que les révolutionnaires préconisent une morale sexuelle dont l'article essentiel est un *anticonceptionnisme* parfaitement immoral. Je répète une fois de plus que la morale et la métaphysique des socialistes sont encore loin d'être à la hauteur de l'idéal révolutionnaire.

**O, page 179.** — Il y aurait tout un volume à écrire rien que pour élucider les raisons qui ont empêché Proudhon d'aboutir à la théorie de la lutte des classes, point de départ de Marx, et, d'une façon générale, pour déterminer les rapports qu'il faut établir entre ces deux grandes figures du socialisme occidental, que furent Proudhon et Marx, et qu'on essaie aujourd'hui d'opposer l'une à l'autre. Si le parallèle n'était un exercice scolaire bien démodé et assez oiseux, on pourrait ici en esquisser un, et très intéressant, où l'on confronterait le Gaulois et le Germain, le Moraliste et l'Immoraliste, le « Philosophe de la Misère » et l'ironiste de la « Misère de la Philosophie ». Mais ce

qu'on peut dire de plus pertinent sur ce sujet, c'est, je pense, ceci : Proudhon, en définitive, reste dominé par ce que j'appellerai, après Sorel, *le mythe de la Révolution française*, qui, pour lui, a ouvert la troisième ère du monde, celle qui succède à l'ère chrétienne, comme celle-ci a succédé à l'ère antique. Fils de la France paysanne, et tout plein encore de l'enthousiasme révolutionnaire provoqué par les guerres de la Révolution et de l'Empire, *ces guerres du paysan libéré contre l'Europe féodale*, il ne peut voir dans le socialisme, malgré toutes les critiques dont il accable la démocratie, qu'une sorte de couronnement de la Révolution française, qui n'est pas pour lui, comme pour Marx, *une simple révolution bourgeoise*, mais la Révolution tout court, celle qui met fin à l'Ancien Régime, pour inaugurer l'ère nouvelle, celle de la Justice; grand moraliste, attaché comme un Romain de l'ancienne Rome aux idées de famille et voyant dans la fidélité conjugale le cœur même de l'éthique, l'Idéologie lui paraît, selon une remarque très pénétrante de Sorel, indépendante des formations de classe, et il ne peut voir, comme Marx, dans l'idéologie prolétarienne, née des conditions mêmes de la vie ouvrière et en opposition à l'idéologie bourgeoise, la *neue Weltanschauung* qu'y découvre, par une intuition de génie, son émule german. Marx a raillé un peu lourdement les illusions rationalistes et métaphysiques de Proudhon; tout nourri de Hegel, dont il ne garde que ce qu'il a de vivant (comme dit Croce), c'est-à-dire *la conception du devenir*, ayant abandonné toute notion de droit naturel au profit du droit historique, il ne voit plus dans l'histoire la réalisation d'une Idée, mais *un*

*devenir de classes*; sur la base d'une nouvelle économie, doit s'élever, selon lui, une société nouvelle, avec un droit, une morale, une idéologie générale en rapport avec cette infrastructure matérielle nouvelle; il y a eu une économie féodale, avec prédominance de la propriété foncière et tout un ensemble d'institutions juridiques et politiques, se couronnant elles-mêmes par une Idéologie adéquate; il y a une économie capitaliste, avec prédominance de la propriété industrielle, et supportant toute une civilisation qu'on a le droit d'appeler *bourgeoise*; il y aura une économie socialiste, où le Travail se fera souverain: la mission historique du prolétariat révolutionnaire, né du développement même de la grande industrie, est de réaliser cette souveraineté du Travailleur et du Producteur; c'est là *le mythe de la Révolution prolétarienne*, que Marx aura le mérite immortel d'avoir construit, et qu'on ne peut avoir connu, sans qu'il ne soulève dans l'âme un enthousiasme et, pourquoi ne pas le dire, une Foi, dont la présence ou la perte ont les mêmes effets que produisent la présence ou la perte de la foi chez un chrétien. Et c'est ce mythe, qui est devenu le grand moteur de tout le mouvement ouvrier international, qui s'est emparé des masses ouvrières dans tous les pays, par une sorte de contagion électrique, et qui constitue vraiment *l'âme du prolétariat révolutionnaire* — mythe qui, avant la guerre, et par suite de la pratique parlementaire et réformiste, s'était comme obscurci, mais à qui Lénine et les bolcheviks ont su redonner un éclat nouveau; mythe dont le caractère mystérieux et sublime fait toute la grandeur et toute la valeur morale du socialisme, et dont on ne peut pas plus contester la puis-

sance souveraine qu'on ne peut raisonnablement la refuser à Hegel dans le domaine philosophique ou à Wagner dans le domaine musical; qui a contribué certes à assurer à l'Allemagne une primauté qui peut exciter la jalousie, mais dont il est difficile de chicaner la légitimité : on pourra trouver la philosophie sociale de Marx un peu *grosse*, comme un délicat, dont l'oreille se sera faite aux harmonies subtiles d'un Debussy, pourra trouver la musique de Wagner lourde et pâteuse; mais on doit comprendre que, par sa puissance et sa grandeur même, elle se soit imposée victorieusement aux foules prolétariennes. Marx a absorbé dans son rayonnement Proudhon et Bakounine; c'est son mot d'ordre, son cri de guerre, « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous! » qui a été entendu de toutes les masses ouvrières — et cela fut parfaitement légitime. Proudhon, certes, a une philosophie plus riche, plus nuancée, plus compliquée et plus profonde, mais, par cela même, moins susceptible de devenir populaire. Il y a dans son œuvre des *anticipations* de génie, et sur la base définitive où Marx a placé le socialisme, elle pourra être reprise pour donner au mythe prolétarien toute la précision juridique et tout le développement moral dont il est virtuellement riche; mais ce mythe lui-même reste la construction propre de Marx et sa gloire immortelle. Au lieu d'essayer, très vainement d'ailleurs, d'opposer Proudhon à Marx, celui-là comme représentant un soi-disant *socialisme français*, destiné à faire pièce au *socialisme boche* de celui-ci, il vaudrait mieux voir que c'est sous leur égide à tous deux et conjointement — c'est en somme ce que Sorel a fait — qu'il faut essayer de construire la philo-

sophie révolutionnaire qui mènera le prolétariat à la victoire. Dans son livre *France et Rhin*, où Proudhon parle de la frontière du Rhin, « que seuls, dit-il, *les attardés du chauvinisme* continuent à désirer », on peut lire ces lignes : « Ce n'est plus un grand empire français ou allemand qu'il s'agit de fonder; c'est la liberté et la philosophie que nous avons à faire refluer vers l'Orient. Pour cette œuvre, ce n'est pas trop de l'antique alliance d'Aétius et de Mérovée, du Gaulois et du Franc. Si quelque pensée menaçante pour la liberté du monde pouvait surgir, ce ne serait plus de ce côté-ci ni de ce côté-là du Rhin, *ce serait sur le Niémen* (p. 91) ». La guerre a donné le coup de grâce au tzarisme, dont notre République bourgeoise recherchait l'alliance; la Russie des Soviets, fille de Marx, est en train de faire refluer la liberté et la philosophie vers l'Orient; le *knoutisme* russe, espoir suprême de tous les *réactionnaires* en Occident, ne pourra plus peser, sur l'Europe, comme une menace permanente; et le salut du monde est dans l'union des prolétariats de France, d'Allemagne, de Russie et d'Italie, dans cette *sainte alliance prolétarienne* — seule capable de faire le 1843 européen, qui assurera l'indépendance de l'Europe tant par rapport à la contre-révolution, dont le tzarisme était l'appui, que par rapport aux Anglo-Saxons, ces peuples *gros mangeurs*, comme dit Proudhon, et qui représentent éminemment l'exploitation bourgeoise.

**P, page 193.** — Dans le petit livre que Bertrand Russell, le distingué professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge, a consacré au bolche-



visme « *La Pratique et la Théorie du Bolchevisme* » et où fourmillent les observations les plus pénétrantes et les plus suggestives, les communistes russes sont comparés aux puritains de Cromwell. « Les communistes sincères, écrit Russell (et tous les membres un peu âgés du Parti ont prouvé leur sincérité par des années de persécution), rappellent assez les soldats puritains par leurs rigides desseins à la fois politiques et moraux. Les rapports de Cromwell avec le Parlement ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Lénine avec l'Assemblée Constituante. L'un et l'autre de ces hommes, partant d'un mélange de démocratie et de foi religieuse, ont été amenés à sacrifier la démocratie à la religion renforcée par une dictature militaire. L'un et l'autre ont essayé de contraindre leur pays à mener une vie présentant un degré de moralité et d'effort que les populations n'ont pu tolérer. Dans la Russie nouvelle, tout comme dans l'Angleterre puritaine, la vie est, sous bien des rapports, contraire à l'instinct. Et si les bolcheviks sont destinés à tomber un jour, ce sera pour la même raison que les puritains, parce qu'il arrive un moment où l'humanité se rend compte que les distractions et le bien-être valent tous les biens réunis ». Russell compare encore le régime bolchevik à la République de Platon : « Mais aucun précédent historique, poursuit-il, ne rappelle le régime bolchevik autant que la République de Platon. Le parti communiste correspond aux tuteurs; les soldats jouent à peu près le même rôle dans l'un et dans l'autre; on s'efforce, en Russie, d'organiser la vie de famille plus ou moins d'après les idées de Platon. Je ne crains pas de me tromper en disant que tous ceux qui enseignent la philosophie de Platon détestent le

bolchevisme et que tous les bolcheviks considèrent Platon comme un bourgeois arriéré. Malgré cela, le parallèle est extraordinairement frappant entre la République de Platon et le régime que les meilleurs d'entre les bolcheviks s'efforcent de créer ». Et ceci encore : « Le bolchevisme est *aristocratique* au dedans et *militant* au dehors. Les communistes ont toutes les bonnes et toutes les mauvaises qualités d'une aristocratie jeune et vivace. Ils sont courageux, énergiques, capables de commander, toujours prêts à servir l'Etat; par contre, ils sont autoritaires, ils n'ont pas les moindres égards pour la plèbe; ils possèdent à eux seuls à peu près tous les pouvoirs et jouissent en conséquence d'innombrables avantages » (pp. 35-36-37). Les bolcheviks apparaissent donc à Bertrand Russell comme des puritains fanatiques, des guerriers platoniciens, des aristocrates autoritaires, et, comme tels, ils ne lui sont pas extrêmement sympathiques, Russell estimant par-dessus tout la liberté, la bienveillance et la tolérance mutuelle. A propos de ce rapprochement du régime bolchevik avec la République de Platon, j'invite instamment le lecteur à relire ce que dit Sorel dans l'*Avant-Propos* de ses *Matériaux pour une théorie du prolétariat*, comme je l'invite également, pour ce qui est du rapprochement des communistes russes avec les puritains de Cromwell, à relire la préface aux *Réflexions sur la violence* — l'admirable lettre à Daniel Halévy. Il est évident qu'il y a chez les bolcheviks beaucoup de *survivances*; leur communisme est en effet quelque peu platonicien, et leurs idées sur les rapports des sexes en particulier sont assez loin de celles de Proudhon; on se rappelle l'article de Sorel :

*Y a-t-il de l'utopie dans le marxisme ?* paru dans la *Revue de métaphysique et de morale* (mars 1899); et l'on pourrait dire qu'il reste, certes, beaucoup d'utopie dans le bolchevisme, qui paraît avoir gardé du marxisme tout ce qu'il y avait en lui de caduc, de suranné, de philosophiquement *dépassé*; ce qu'on peut trouver de voltairien et de dix-huitième siècle dans Marx et Engels a été, par exemple, hérité tel quel par les bolcheviks, pour qui, sans doute, l'*Anti-dühring* est une espèce de *Somme socialiste* en tous points vénérable. Leur politique agraire et leur politique religieuse s'en sont fâcheusement ressenties et leur tentative de violenter l'économie rurale russe, comme l'âme mystique des foules slaves, a connu de rudes échecs. Tout cela était caduc et devait avorter; et Lénine, qui a un grand sens de la réalité, commence d'ailleurs à appliquer une nouvelle politique, mieux adaptée à la Russie rurale et mystique. Mais l'essentiel est de savoir si le fanatisme que Russell dénonce chez les bolcheviks, est une conséquence inévitable de toute conception révolutionnaire; et c'est ici, je crois, qu'apparaît tout ce qui sépare les syndicalistes révolutionnaires des communistes russes. Sorel, dans ses *Réflexions sur la Violence*, a bien fait voir quelle distinction très importante il faut établir entre la *violence* et la *force*, et il s'y montre très opposé à toute politique qui serait, dit-il, « pourvoyeuse de guillotine ». Il avait conçu une *épopée des grèves* qui devait tendre jusqu'au sublime l'âme exaltée des foules prolétaires et engendrer ces convictions ardentes où les hommes puisent la force de réaliser de grandes choses : il compare l'ouvrier grève-généraliste au

légionnaire romain, au soldat des guerres de la Révolution et de l'Empire, aux mazzsniens ; et le rapprochement avec les puritains de Cromwell, que fait Russell à propos des bolcheviks, n'était pas sans doute pour lui déplaire. Mais la question est de savoir si ces états d'âme passionnés et exaltés, nécessaires pour réaliser *le sublime historique*, et qu'engendre l'acceptation de participer à une guerre, sont compatibles avec cette bienveillance, cette tolérance mutuelle, cet esprit de liberté si chers à Bertrand Russell et ne produisent pas forcément ce fanatisme terroriste qui lui est si odieux. Il me semble que la guerre, *quand elle est régulière*, et faite, comme dit Proudhon, *dans les formes*, (ce qui, à la vérité, est rare) ne provoque pas du tout nécessairement ce fanatisme de nature théologique dont il est question ici ; l'âme d'un véritable guerrier ne connaît pas la haine, elle est au contraire toute pénétrée de respect et d'estime pour l'adversaire qui a bien combattu ; il n'est pas impossible d'imaginer chez un syndicaliste ardent un sentiment de respect pour le patron qui sait bien défendre sa cause ; les sentiments d'envie, de jalousie, de haine, qui sont propres à la démocratie jacobine, ne sont pas ceux qui animent les syndicalistes révolutionnaires, pour qui la haine n'est nullement *créatrice*, comme pour Jaurès, et qui n'ont vraiment de colère que contre le régime qu'ils combattent. Il faut distinguer ici ce qu'on peut déjà distinguer dans le monde religieux, où il y a les mystiques et les intellectualistes ; l'âme des mystiques n'est pas moins envahie tout entière par la certitude que l'âme d'un théologien doctrinaire et tout nourri de *la Somme* ; mais cette certitude

n'engendre pas le fanatisme ni, par suite, le besoin de recourir au *bras séculier* pour imposer par la force la foi aux réfractaires. Dans le camp révolutionnaire, on pourrait retrouver la même opposition que dans le camp religieux, entre les *mystiques* et les *intellectualistes fanatiques*; et il n'est pas besoin de dire que Sorel et les syndicalistes se rattachent à la tradition mystique plutôt qu'à la tradition intellectualiste : pour Sorel, le marxisme est tout entier dans l'idée de la lutte de classe, il en a rejeté tout ce qui rappelle le communisme utopique et intellectualiste à la manière de Platon. Je renvoie le lecteur, encore une fois, à l'avant-propos des *Matériaux pour une théorie du Proletariat*.

**R, page 194.** — Il ne s'agit pas, il va sans dire, de préconiser une sorte de culte des *grands hommes* ou du *surhomme*, à l'instar de nos démocrates (aux *grands hommes* la Patrie reconnaissante) ou de ces littérateurs soi-disant nietzschéens, qui se croient tous, pour avoir pondu quelque vague sonnet, des *surhommes* authentiques. L'esprit syndicaliste a horreur de ces aristocraties factices, écloses en serre chaude, ou produit de cénacles, qui n'ont de l'aristocratie que la morgue, l'insolence, l'outrecuidance, l'esprit d'exploitation cynique — aucun salaire, aucun privilège n'étant jamais évidemment à la hauteur de leur vanité incommensurable. Mais l'esprit syndicaliste, s'il n'est pas *hiérarchique*, n'est pas non plus *égalitaire*, au sens où nos démocrates jaloux

entendent et pratiquent l'égalitarisme, et qui n'est que la basse envie vis-à-vis de toute grandeur, de toute noblesse, de toute beauté. *La démocratie, c'est l'envie*, disait Proudhon. L'horrible égalitarisme qui n'aboutit qu'à créer *l'inégalité à rebours*, c'est-à-dire en faveur des médiocres et des pires, dont *la majorité compacte*, comme dit Ibsen, écrase toute vraie supériorité et toute vraie grandeur, restera la tare indélébile des démocraties bourgeoises ou jacobines : le syndicalisme révolutionnaire est complètement étranger à cette fureur de bassesse et de nivellement automatique. Au sein de ces armées de la Révolution où *le meilleur ouvrier* est en même temps *le combattant le plus brave* et dont l'objectif est de fonder la Cité du Travail, le héros révolutionnaire se détache avec la même spontanéité et le même ascendant naturel qu'au sein des corporations artistes du Moyen-âge le maître-artisan ou qu'au sein des armées de la République un Hoche, un Marceau, un Kléber — truchement fidèle, miroir splendide, expression magnifique de l'état d'âme des masses exaltées, et dont toute la gloire est de porter à leur maximum de force, de pureté et d'éclat les sentiments de ses compagnons d'armes et de travail — comme ces poètes dont la grandeur est d'exprimer et de sublimer les émotions collectives de leur temps. Dans notre misérable civilisation bourgeoise, où les individus sont éparpillés et enfermés dans leur moi, comme en une tour qui n'est pas toujours d'ivoire, nous ne connaissons plus guère la puissance électrisante et prodigieusement fécondante de ces émotions collectives; l'artiste, le poète, le philosophe se sentent effroyable-

ment seuls (1) dans cette mêlée obscure d'égoïsmes féroces déchainés et de sordides intérêts en concurrence; d'où le caractère, ou trop raffiné ou trop basement vulgaire, de l'art moderne. Rien de plus funeste à l'art que l'individualisme anarchiste, bourgeois ou mondain. Nous ne reverrons une grande époque artistique que le jour où l'artiste pourra de nouveau se sentir *en communion sociale*, c'est-à-dire le jour où les syndicalistes purs auront édifié la Cité du Travail — une Cité, je le répète, qui ne sera ni *hiérarchique* ni *égalitaire*, mais profondément *solidaire*, et librement, spontanément, joyeusement solidaire, et où pourra éclater et s'épanouir *la force individualiste dans des masses soulevées*, selon l'expression très heureuse de Sorel (*Réflexions sur la Violence*, La morale des Producteurs, p. 376). Pourquoi Sorel est-il si peu compris des démocrates et des individualistes, et pourquoi, au contraire les vrais conservateurs, comme les vrais révolutionnaires, se sentent-ils portés vers lui par une sympathie irrésistible? C'est que, chez l'auteur du *Procès de Socrate* et des *Réflexions sur la Violence*, on sent un esprit qui est aussi opposé précisément à l'esprit sottement hiérarchique et pseudo-nobiliaire des sociétés à base ploutocratique, où tout est réglé sur des conventions et des vanités, où tout est artificiel (et Sorel aime

---

(1) Je pense à ce pauvre et grand Baudelaire, poète du désespoir et du spleen modernes, et dont cependant le beau vers, tout classique de forme, a des mouvements d'une fraîcheur, d'une vie, d'une jeunesse éternelles : ses *Tableaux parisiens* montrent bien qu'il était parfaitement capable de sentir la foule et de l'exprimer.

avant tout la sincérité, la franchise, la spontanéité des passions) qu'à l'esprit basement égalitaire des démocraties à tendances jacobines ; ploutocratie et démocratie, voilà, pour Sorel, les deux faces complémentaires du même état social, où la médiocrité est reine. Sorel prend le parti d'Aristophane contre Socrate, et c'est naturel : à Sorel comme à Nietzsche, Socrate apparaît comme le destructeur de la Tragédie et de l'ancienne cité héroïque grecque. Sorel, comme Proudhon, peut être considéré tout aussi bien comme un grand conservateur que comme un grand révolutionnaire ; il est tout autant pour la Tradition (quand celle-ci est sincère, sérieuse, et non plus seulement un mensonge de *faux conservateurs*, aussi démocrates au fond que leurs adversaires et plus frivoles encore, n'étant plus par rapport à ce passé qu'ils prétendent continuer ou même restaurer que des *caricaturistes* plus ou moins grotesques) que pour la Révolution ; et ce grand aristocrate de l'esprit, qui ne partage aucune des passions niveleuses et purement destructrices de la Démocratie, s'il est révolutionnaire, c'est qu'il convie — comme Proudhon — le prolétariat moderne à s'élever à la hauteur d'un « nouveau patri-ciat ». Chez lui, aucune trace de cet odieux *esprit de parti*, qui rétrécit et rapetisse tout l'horizon intellectuel ; aucune courtisanerie — un regard libre, absolument, souverainement libre ; aucune passion que la passion de la vérité et de la grandeur, qu'il saluera avec enthousiasme partout où il la rencontrera, et le souci aigu, perpétuellement inquiet et frémissant, de ne jamais tomber dans le psittacisme et l'automatisme idéologiques, de conserver toujours avec le réel un contact que ne doivent fausser ni préjugés



d'aucune sorte, ni parti-pris, ni routine inconsciente, orgueil de système ou vanité d'inventeur; et voilà pourquoi *il dérouté* tant de lecteurs, amoureux de belles architectures intellectuelles bien symétriques, de belles constructions classiques bien ordonnées: mais Sorel ne sacrifie jamais la vérité à la cohérence logique, à la belle ordonnance, à la dialectique, dont la paresse de notre esprit, qui aime vite se reposer dans un système et vivre en rentier retiré des affaires, est si friande; *penser*, c'est renouveler perpétuellement ses idées pour les accorder au réel changeant; or cela n'est pas *naturel*; il y faut un effort, Bergson dira *une torsion* de l'esprit qui, évidemment, est pénible, laborieuse, fatigante; et les routines, qui constituent toutes *des détente*s où nous aimons nous prélasser, nous emprisonnent tout de suite dans la convention, le lieu commun, les *béatitudes* spirituelles. Jamais esprit ne fut plus libre que celui de Sorel — même et surtout vis-à-vis de lui-même; et s'il déconcerte, c'est que la vraie liberté spirituelle est chose rarissime et en effet fort déconcertante.

**S, page 204.** — Il pourra peut-être sembler *léger* de comparer un atelier industriel à un orchestre; l'industrie, dira-t-on, n'est pas l'art; et compter, pour assurer la production, sur un enthousiasme artistique analogue à celui qui anime un musicien amateur faisant partie d'un orchestre, c'est vraiment tomber dans l'utopie pure et simple et méconnaître cette vérité fondamentale que le travail, quoi qu'on fasse pour en améliorer les conditions, ne pourra jamais s'élever des régions de la dure nécessité à

---

celles de la liberté : *tu travailleras à la sueur de ton front*, telle est la loi, et telle restera la loi, malgré toutes les rêveries que l'optimisme démocratique peut inspirer à des gens émancipés du sage et profond pessimisme chrétien. Je pourrais d'abord répliquer que ma comparaison d'un atelier socialiste avec un orchestre porte surtout sur le caractère *non patronal* de la direction; un chef d'orchestre ne *possède* pas son orchestre, comme *un patron* possède son usine; mais cette question de la discipline dans un atelier syndicaliste est trop importante pour ne pas s'y arrêter longuement et il importe de bien faire voir sur quels ressorts exacts elle reposera. On pourrait tout d'abord faire observer que l'artiste n'est pas nécessairement l'être capricieux et fantasque qu'imaginent nos bourgeois, pour qui, sans doute, une existence de bohème semble l'accompagnement obligatoire d'une vie artistique; il y a une conception *bourgeoise* de l'art, qui n'est d'ailleurs qu'un décalque des anciennes conceptions aristocratiques, et qui assimile l'artiste, à un *amuseur*, à une espèce de *bouffon* ou de *fou* (comme il y en avait dans les cours et dans les grandes maisons seigneuriales), à qui l'on permettait toutes sortes de fantaisies et de libertés. « Quand on parle de la valeur éducative de l'art, écrit Sorel (*Réflexions*, p. 378, en note), on oublie souvent que les mœurs des artistes modernes, fondées sur l'imitation d'une aristocratie joviale, ne sont nullement nécessaires et dérivent d'une tradition qui a été fatale à beaucoup de beaux talents ». La vérité, c'est qu'il faut, avec Sorel, considérer l'art comme une *anticipation* de la plus haute production; le véritable *artiste* n'est pas ce travailleur fantaisiste et bohème, qui

---

hante l'imagination à la fois scandalisée et naïvement séduite de nos bons bourgeois, mais *un ouvrier extra-qualifié*, dont la vie, très régulière, est toute subordonnée à son travail, pour lequel il éprouve un goût, une ardeur, un désir de perfection si infini qu'il n'est jamais satisfait. La bourgeoisie ne peut pas imaginer à l'activité d'autres mobiles que l'amour du lucre et du profit, et si l'ouvrier travaille, évidemment, c'est qu'il y a... *l'homme au fouet*, le Maître, qui impose du dehors sa rude discipline, lui-même n'aspirant qu'à acquérir, le plus rapidement possible, une grosse fortune. Comme le dit Marx, la bourgeoisie a noyé tous les sentiments « dans les eaux glacées du calcul égoïste » ; et tous les mobiles désintéressés ont perdu, sous sa domination, une grande partie de leur force : l'homme est devenu étrangement et féroce*ment utilitaire*. Mais il appartient au socialisme de redonner aux puissances désintéressées de l'âme humaine un essor inconnu jusqu'ici. Pour le monde antique, le travail était *servile*, et l'esclave n'avait point de part à la raison, toute logée dans le cerveau du maître ; pour le monde chrétien, l'ouvrier a bien acquis *une âme immortelle*, à qui le maître est tenu de témoigner une certaine charité, comme à *une figure* du Christ, et selon le précepte que « qui donne au pauvre prête à Dieu » ; mais il reste au fond un serf ; pour le monde socialiste, le travailleur social sera l'homme enfin parvenu à la liberté, maître de lui-même et de la société, organisée tout entière selon le plan d'un atelier hautement progressif, et où la véritable *ascèse* sera précisément le travail, non plus *servile*, comme celui d'un être privé de raison (Aristote), non plus le résultat

---

de notre déchéance originelle et soumis par suite à toutes les disgrâces inhérentes à cette condition, nécessaires d'ailleurs à notre salut, comme dans la conception chrétienne; mais *affirmation normale de la vie*, expression la plus haute de notre personnalité, et orgueil suprême d'un être libre. J'invite le lecteur à relire dans les *Réflexions sur la violence* le beau chapitre d'éthique prolétarienne qu'est la *morale des producteurs*; et je l'invite également à relire la magnifique étude de Proudhon sur le travail dans *la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, qui serait à citer tout entière: « Depuis que le monde existe, le travailleur est damné. Après vingt siècles d'esclavage, la religion n'a eu pour lui qu'une parole de pitié: d'esclave, elle l'a fait serf. *C'est la loi d'amour!* Et maintenant elle l'engage plus amoureusement que jamais à servir encore, seul moyen, dit-elle, de libérer son âme pour l'éternité... Le peuple au contraire est convaincu que sur cette question du travail qui fait aujourd'hui tout son espoir et tout son avoir, il y a quelque chose de mieux à faire que de rabâcher l'*offre* et la *demande* des économistes, le *laissez faire laissez passer* des robins, la *charité* des prêtres, et puis de donner la chasse aux ouvriers, qui se mettent en grève... Le peuple prétend que le travail serait pour lui une grande jouissance, s'il travaillait pour lui-même, s'il était maître de ses opérations, si la grandeur de l'œuvre et sa variété en ôtaient le dégoût. « Je ne connais pas de plus grand plaisir, me disait un paysan philosophe, que de labourer; quand je vire mes sillons, il me semble que je suis roi. Cultiver la terre est par excellence la fonction de l'homme, de même que soigner le ménage est ce qui

---

sied le mieux à la femme. La chasse qui a tant d'attrait pour la jeunesse distinguée, est un exercice féroce, qui nous rapproche des carnassiers ». « Le peuple affirme le travail joyeux et demande le droit, sans pouvoir se rendre compte de ce qui produit la joie du travail et en constitue la charte. Il l'a demandée, cette charte, à Louis-Philippe; il l'a demandée à la République; il l'attend de l'empereur; *craignez qu'il ne finisse par se la donner lui-même*. La transition pourrait être brusque, et si vous ne voyiez des miracles, vous courriez risque de voir des catastrophes. » « L'enseignement industriel réformé suivant les principes que nous venons d'établir, *je dis que la condition du travailleur change du tout au tout*; que la peine et la répugnance inhérentes au labeur dans l'état actuel s'effacent graduellement devant la délectation qui résulte pour l'esprit et le cœur du travail même, sans parler du bénéfice de la production garanti d'autre part par la balance économique et sociale... *Les enfantements de l'industrie sont les fêtes de l'humanité*... C'est une volupté intime à laquelle le recueillement de la solitude n'est pas moins favorable que les excitations de l'atelier et qui résulte pour l'homme de travail du plein exercice de ses facultés : force du corps, adresse des mains, prestesse de l'esprit, puissance de l'idée, orgueil de l'âme par le sentiment de la difficulté vaincue, de la nature asservie, de la science acquise, de l'indépendance assurée; communion avec le genre humain, par le souvenir des anciennes luttes, la solidarité de l'œuvre, et la participation égale au bien-être. » « Pourquoi, dès lors le travail, développé et entretenu selon les principes de la genèse industrielle, remplissant toutes

---

les conditions de variété, de salubrité, d'intelligence, d'art, de dignité, de passion, de légitime bénéfice, qui sont de son essence, ne deviendrait-il pas, *même au point de vue du plaisir*, préférable à tous les jeux, danses, escrime, gymnase, divertissements et autres balançoires que la pauvre humanité a inventées, afin de se remettre, par un léger exercice du corps et de l'âme, de la fatigue et de l'ineptie que la servitude du labeur lui cause ? » Depuis la guerre, nous avons entendu bien des lamentations sur la *vague de paresse* qui menacerait de submerger le monde et de compromettre à fond la civilisation ; la bourgeoisie, après avoir accordé, sans coup férir, la loi de huit heures, *pour jeter du lest*, ne cesse, depuis cette concession faite sous l'empire de la peur, de gémir sur les méfaits de cette loi ; elle essaie d'entonner des hymnes à la production et de les faire chanter par les travailleurs, qui devraient se dévouer corps et âme à *l'intérêt national* ; il faudrait, selon elle, que la classe ouvrière, au lieu de raccourcir sa journée de travail, l'allongeât encore, pour réparer les pertes immenses occasionnées à la production par une guerre ploutocratique, dont le dessein secret était d'enrayer le mouvement révolutionnaire ; c'est vraiment, de la part de nos bourgeois, trop de machiavélisme ; et ce serait supposer, de la part des ouvriers, vraiment trop de candeur ; les ouvriers communistes de Russie ont consenti au gouvernement soviétiste des heures supplémentaires, parce que, sans doute, ils avaient conscience de travailler *pour leur cause* ; c'est *l'intérêt social et humain* du travail qu'il faut réveiller ; *l'intérêt national* est désormais un mobile impuissant.

---

**T, page 233.** — La bourgeoisie démocratique a fait du patriotisme une espèce de religion qui ne souffre pas plus d'hérétiques que n'en souffrait naguère l'Eglise romaine; et ce patriotisme signifie, au fond religion de l'Etat, loyalisme gouvernemental absolu, et adoration des actes de l'autorité, quels qu'ils soient; sous prétexte en effet de « patriotisme », le citoyen, le fameux citoyen libre des démocraties modernes, est livré, sans défense possible, aux mains de l'Etat, plus jaloux de son pouvoir que ne le fut jamais un Louis XIV ou n'importe quel despote de l'Orient ou de l'antiquité. Sous la Révolution, *patriote* signifiait pourtant *ami de la liberté, ennemi des tyrans*; et le patriotisme avait une signification révolutionnaire, qu'il a gardée pendant toute la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et qu'on trouve encore très nette chez Proudhon, pour qui *patriote* a exactement le même sens que *révolutionnaire*. Je lis, par exemple, à la fin de son livre *La Révolution sociale démontrée par le coup d'Etat*, ces lignes bien significatives: « O patrie, patrie française, patrie des chantres de l'éternelle révolution! patrie de la liberté, car, malgré toutes tes servitudes, en aucun lieu de la terre, ni dans l'Europe, ni dans l'Amérique, l'esprit, qui est tout l'homme, n'est aussi libre que chez toi! patrie que j'aime de cet amour accumulé que le fils grandissant porte à sa mère, que le père sent croître avec ses enfants! Te verrai-je souffrir longtemps encore, souffrir non pour toi seule, mais pour le monde qui te paye de son envie et de ses outrages; souffrir innocente, pour cela seulement que tu ne te connais pas?... Il me semble à tout instant que tu es à ta dernière épreuve! Réveille-toi, mère: ni tes princes, tes

---

barons et tes comtes, ne peuvent plus rien pour ton salut, ni tes prélats ne sauraient te reconforter avec leurs bénédictions. Garde, si tu veux, le souvenir de ceux qui ont bien fait, va quelquefois prier sur leurs monuments : mais ne leur cherche point de successeurs. Ils sont finis ! Commence ta nouvelle vie, ô la première des immortelles, montre-toi dans ta beauté, Vénus Uranie ; répands tes parfums, fleur de l'humanité ! Et l'humanité sera rajeunie, et son unité sera créée par toi ; car l'unité du genre humain, c'est l'unité de ma patrie, comme l'esprit du genre humain n'est que l'esprit de ma patrie » (pp. 280-281). Pour Proudhon, on le voit, la France apparaît comme la patrie par excellence de la Liberté et de la Révolution ; elle est *le Messie révolutionnaire* appelé à affranchir toute l'humanité ; nous trouvons là exprimée en termes magnifiques, l'essence du *patriotisme révolutionnaire*. Ce sentiment n'est pas d'ailleurs complètement mort, bien que le patriotisme, de nos jours, ait pris un sens nettement *réactionnaire* ; c'est encore lui qui a soutenu dans la dernière guerre nombre de combattants qui crurent, très sincèrement, en luttant contre l'Allemagne, patrie de la Réaction, défendre dans la France la patrie de la Révolution et la terre de la Liberté ; et il ne serait pas difficile de le retrouver chez tous les « communistes » français dont la résistance à Moscou, par exemple, ne s'explique que par un reste de ce qu'on pourrait appeler *le chauvinisme révolutionnaire français* ; ils ne peuvent souffrir au fond qu'on enlève à Paris *le primat révolutionnaire* pour le donner à Moscou ; et ils ne sauraient admettre qu'eux, les descendants des *grands Ancêtres*, et qui, Dieu merci, n'ont pas *du sang de moujik* dans les

---



veines, on veuille les mettre à la remorque des Russes; il y a chez eux la révolte de l'orgueil révolutionnaire français, pour qui la liberté occidentale ne saurait être confisquée par ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de considérer comme une nouvelle forme du *despotisme oriental*. Pendant tout le cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ce siècle à la fois *libéral* et *national*, les *émigrés de Coblenz* — ces hérétiques de la Révolution — eurent une si mauvaise presse, que Charles Maurras, qui est cependant au fond *un émigré de Coblenz à l'intérieur*, s'est toujours énergiquement défendu de préconiser *la Révolution devant l'ennemi*; et il craint, comme la peste, de paraître manquer de *loyalisme patriotique*. Que d'efforts il n'a pas faits pour démolir la *légende* des Bourbons revenus « dans les fourgons de l'étranger » ! Et l'on sait si *les traités de 1815* sont restés longtemps odieux aux yeux des libéraux et des bonapartistes, qui ne cessèrent d'en demander l'abolition — ces traités leur apparaissant comme ayant voulu diminuer la France, et, par suite, porter atteinte à la Liberté révolutionnaire. Proudhon s'attira même, en les défendant, l'animadversion des démocrates, comme il s'attira leur défiance invincible en s'opposant à *l'unité italienne*, si chère à toute la tradition démocratique française. On peut déjà même considérer Proudhon comme *un hérétique* par rapport à ce chauvinisme révolutionnaire français, dont il rejeta pas mal de dogmes, entre autres *le dogme polonais*.

Le cas de Proudhon, d'ailleurs, sur cette question du patriotisme, est curieux. C'est lui qui a écrit que « le sentiment de la patrie est comme celui de la famille, de la possession territoriale, de la corporation

industrielle, *un élément indestructible de la conscience des peuples* » et qui a proclamé également « que la patrie est là où est la justice », parole dont Sorel a pu écrire avec juste raison qu'il ne s'en était jamais prononcé *de plus internationaliste*. L'âme de Proudhon, âme toute romaine, s'est trouvée souvent, on le sent surtout dans sa *Correspondance*, déchirée entre son sentiment du droit qui était inflexible, et un amour très profond de cette patrie française dont il est certainement, d'ailleurs, une des figures les plus originales et dont le sang, un sang riche et généreux, coule très pur dans ses veines. Il est comme un fils très dévoué, très affectueux et très respectueux, à qui le douloureux secret d'une *faute maternelle* aurait été révélé; dans sa *Correspondance*, il y a des cris de douleur et d'indignation en face des *apostasies* de la France et de sa décadence morale dont Proudhon signale avec colère les honteux progrès. Une patrie qui trahit la justice, n'est plus, pour lui, qu'un monstre, et il a pour elle des sarcasmes terribles; c'est ainsi qu'il va jusqu'à écrire que « notre cher pays est *ignoble* » et jusqu'à approuver *la trahison* de Coligny (1). Notre pudibonderie patriotique et notre bassesse morale s'effarouchent et se scanda-

---

(1) Il n'y a pas, dans l'ancienne France, que Coligny qui ait *trahi*; Turenne et Condé *trahirent* aussi et offrirent tour à tour leur épée aux *ennemis du Roi* pendant les heures troubles de la Fronde. Nos pères ignorèrent ce loyalisme gouvernemental dont la bourgeoisie moderne a fait un dogme. Et la fameuse *Ligue* n'eut-elle pas des intelligences avec l'Espagne ?

lisent de pareils jugements; mais nous sommes devenus tellement indifférents à la justice, notre conscience est si trouble et si veule, notre esprit de fierté et d'indépendance est si abaissé, que nous ne pouvons plus comprendre, sinon à grand'peine, une *conscience* comme celle de Proudhon, chez qui la droiture, la fierté, l'inflexibilité étaient souveraines et dont l'idéalisme était si haut que notre matérialisme abject le trouve *abstrait* et *utopique*. Proudhon rappelle ces *Vieux Français*, chez qui la pureté du sang s'alliait à l'inflexibilité de la raison et à la rectitude de la conscience — race magnifique, dont il y eut pas mal d'exemplaires dans l'ancienne France, avant qu'elle ne fût embourgeoisée, démocratisée et médiocrisée; il est un de ces Gaulois, hardis jusqu'à la témérité, qui savaient dire leur fait aux Puissances, sans effronterie comme sans bassesse, avec toute la dignité et toute la fermeté d'une conscience que seul le Droit gouverne; sa foi révolutionnaire a la pureté, la force, la solidité, la liberté de ces fois chrétiennes antiques, qui n'auraient rien cédé à César, si César avait ordonné quelque chose de contraire à Dieu; nos catholiques nationalistes, qui ont mis à la mode une espèce de *christianisme tricolore*, ne peuvent évidemment plus comprendre un Proudhon; mais je suis assuré qu'un véritable chrétien, si du moins il en existe encore et comme il en a existé certainement autrefois, se trouvera fort près de ce *rustre héroïque*, — c'est Maurras lui-même qui l'a qualifié ainsi — athlète de la Révolution, que nos Marches de Bourgogne ont enfanté, comme elles avaient déjà enfanté l'athlète du catholicisme, le grand Bossuet, pour lequel il avait une si vive admiration et dont il a cer-

tainement hérité tout le feu dialectique et toute la mâle éloquence.

Proudhon n'eût donc pas éprouvé, très vraisemblablement, vis-à-vis de Moscou, les susceptibilités nationalistes de nos révolutionnaires; et l'idée d'une intervention possible de l'Armée Rouge, venant apporter la délivrance à la France asservie par la Ploutocratie, ne l'eût pas scandalisé, lui qui approuvait *la trahison* de Coligny, et estimait que « la patrie est là où est la justice ». J'ai dit déjà que, pour lui, la Révolution, désormais, ne pouvait plus être ni française, ni germanique, ni russe, occidentale ou orientale, mais vraiment *européenne* et *humaine*; il n'avait pas encore sans doute, au même degré de clarté que Marx, la conception du prolétariat révolutionnaire, comme porteur et héraut de cette Révolution européenne, chargé de réaliser *la nouvelle Idée universelle* — universelle comme le fut l'idée chrétienne; mais lui qui traita le chauvinisme *d'idiotie nationale*, il n'eût certainement pas donné dans le nationalisme révolutionnaire de nos *résistants*.

Cette question des rapports à établir entre l'idée de patrie et le socialisme, qui ne peut être qu'internationaliste, est d'autant plus délicate, au demeurant, qu'il ne faut pas confondre l'attitude des révolutionnaires avec celle des tolstoïens et des pacifistes en général. Je tiens à reproduire ici, pour bien marquer la différence, qui a une importance capitale, un commentaire de Sorel sur un livre de Tolstoï : *L'esprit chrétien et le patriotisme*. Voici ce que Sorel écrivait (*Ère nouvelle*, 1894) : « Le patriotisme est, suivant Tolstoï, une illusion sentimentale entretenue en vue d'opprimer le peuple. A mesure que l'instruction se

répand, plus d'individus viennent prendre part au festin gouvernemental; et il y a aussi un bien plus grand nombre d'hommes occupés à répandre et à fortifier cette étonnante superstition. D'ailleurs, tout enfant de la plèbe, au sortir du collège, doit choisir entre les menaces du gouvernement et les bénéfices de la piraterie gouvernementale. En dernière analyse, le patriotisme est une forme de loyalisme approprié aux conditions de la vie politique contemporaine. *Il y a lieu de faire une distinction qui échappe à Tolstoï*: au commencement de ce siècle, on appelait patriotes les gens qui combattaient pour la liberté et qui défendaient les intérêts de la collectivité contre la rapacité des privilégiés; plus tard seulement, on désigna sous ce nom les serviles admirateurs des gouvernements établis. En France, le patriotisme révolutionnaire n'est pas mort aussi complètement que s'imaginent nos maîtres; il ne faudrait pas une propagande fort active pour le réveiller dans les masses. Il appartient aux socialistes de diriger ce sentiment populaire; ils commettraient une grande faute s'ils laissaient leurs adversaires continuer leur propagande réactionnaire et loyaliste. En terminant son *Histoire d'Israël*, Renan jette un coup d'œil sur l'avenir: « Les questions sociales ne seront plus supprimées, dit-il, elles prendront de plus en plus le pas sur les questions politiques et nationales ». A l'heure actuelle, le patriotisme révolutionnaire est une question sociale de premier ordre. La civilisation, la science et le socialisme qui les résume sont menacés par la sainte Russie; c'est ce qui explique pourquoi les fêtes franco-russes ont été accompagnées d'un réveil religieux qui charme tant Tolstoï; l'Eglise de France a salué le protectorat

du Tzar avec autant d'enthousiasme qu'elle avait salué le coup d'État du 2 décembre. Les idées chrétiennes de Tolstoï présentent un sérieux danger; elles n'agiront pas en Russie et ne réduiront pas la force du despotisme; *si elles agissaient dans l'Occident de manière à réduire la puissance défensive des pays ayant une culture scientifique, la civilisation serait dans le plus grand péril* ».

Aujourd'hui, depuis la Révolution russe, la situation est comme renversée. Ce n'est plus *la sainte Russie*, en qui nos conservateurs avaient placé toutes leurs espérances réactionnaires, qui menace « la civilisation, la science et le socialisme qui les résume »; en face de l'Europe bourgeoise, qui s'enfonce dans la réaction la plus féroce, la Russie des Soviets représente au contraire la Révolution elle-même; elle est devenue la citadelle du prolétariat révolutionnaire. Et chez ceux qui *résistent* à Moscou, que trouve-t-on le plus souvent, à côté de ce chauvinisme révolutionnaire dissimulé que j'ai signalé plus haut, sinon *un tolstoïsme larvé*, au nom duquel on ose s'élever contre *le militarisme rouge*? S'il est vrai que *le patriotisme révolutionnaire* est une question sociale de premier ordre, comme Sorel l'affirmait avec pleine raison, on peut dire que ce patriotisme est incarné aujourd'hui dans la Russie des Soviets, devenue *la patrie socialiste* par excellence de tout véritable révolutionnaire. Le despotisme n'a plus sa citadelle en Russie, le Tzarisme s'est effondré — ce tzarisme, cœur de la réaction européenne, et dont Marx craignait tant la prépotence qu'il en était presque *slavophile* et que, si la social-démocratie allemande a participé de si bon cœur à la

grande guerre, c'est en grande partie pour détourner de l'Europe « le péril cosaque »; c'est Lénine, fils spirituel de Marx, qui a remplacé Nicolas II; et la Russie, de puissance réactionnaire, est devenue *la première puissance révolutionnaire* de l'Europe. Les *baïonnettes intelligentes*, à l'heure actuelle, ce ne sont plus celles de l'armée française, comme aux temps épiques des guerres de la Révolution et de l'Empire; l'armée française est devenue au contraire l'armée de la réaction européenne, *l'armée blanche*; et c'est dans l'armée rouge, dans l'armée de la Russie des Soviets, qu'il faut chercher les légendaires et fameuses *baïonnettes intelligentes*. Le despotisme est aujourd'hui incarné dans la ploutocratie bourgeoise, qui domine l'Occident, depuis qu'elle a écrasé l'Allemagne féodale; et la Liberté révolutionnaire voit son drapeau flotter sur le Kremlin, drapeau que doivent rallier tous les hommes libres et tous les révolutionnaires de l'Europe. Et à cette France socialiste qui paraît engourdie et comme chloroformée, et qui prend je ne sais quel ombrage de la suprématie révolutionnaire de Moscou, par vaine susceptibilité nationale ou préjugé libertaire suranné, j'aurais presque envie de répéter l'appel pathétique de Proudhon : O patrie, patrie française, patrie des chantres de l'éternelle Révolution, réveille-toi, mère! Secoue cette léthargie étrange où tu sembles ensevelie, reprends hardiment le fil de cette tradition révolutionnaire dont tu étais jusqu'ici la tête et le cœur, et qu'une bourgeoisie ignare, avare et féroce, oublieuse de son propre passé, essaie de briser. Ce génie si franc, qui était comme ton apanage, et qu'un Proudhon saluait comme le

plus libre du monde, semble comme obnubilé, et tu laisses de nouveaux *ultras* tenter sur ton sol, qui semblait le sol sacré de la Liberté elle-même, je ne sais quelle seconde édition d'une *Terreur blanche*, dont la première édition fut déjà si honteuse. Tes intellectuels, qui naguère étaient les fils des Rabelais, des Montaigne, des Pascal, des Corneille, des Molière et des Voltaire, de tous ces libres esprits, ces *grands classiques*, dont Proudhon, leur héritier direct, a marqué en termes splendides le rôle essentiellement révolutionnaire, et dont seuls un France ou un Roland ont actuellement gardé quelque peu l'esprit, sont tous devenus *de fieffés réactionnaires* et suivent une espèce de rhéteur, romantique attardé qui se croit dans la pure tradition d'Athènes et de Rome et n'est qu'un élève des *Bons Pères*, dont l'influence d'un Auguste Comte, ce Jésuite masqué de positivisme, a achevé de faire le prophète de la *stupeur bienheureuse* dans l'immobilisme d'une raison toute alexandrine; tes révolutionnaires, ou qui se disent tels, ressemblent à des crabes se dévorant au fond d'un panier, et, en proie à des discussions affreusement stériles, semblent plutôt des échappés de Byzance que les héritiers de la grande tradition révolutionnaire française au nom de laquelle ils osent cependant résister à Moscou. Réveille-toi, réveille-toi, mère : la Russie révolutionnaire te tend la main, l'Allemagne prolétarienne espère en toi; il t'appartient de réaliser enfin ce vœu suprême de Marx, qui entendait la Révolution européenne éclater au cri retentissant du coq gaulois.



U, page 235. — Si la « grande guerre » est destinée à conserver une signification historique, ce ne pourra être que celle-ci, d'avoir contribué à créer cette unité de l'Europe en achevant son unification bourgeoise, préface nécessaire de son unification prolétarienne, comme l'unité chrétienne a présupposé l'unification du monde ancien sous la loi de Rome : l'exaspération malade et apparente des divers nationalismes ne doit pas nous empêcher de voir ce fait fondamental, qui est d'ailleurs la seule justification historique et idéologique possible du monstrueux carnage que fut cette grande guerre. La défaite de l'Allemagne féodale, l'éroulement des trois grands derniers empires absolutistes, c'est la fin de l'*Ancien Régime* en Europe ; *l'ordre féodal* a définitivement vécu, et c'est *l'ordre bourgeois* qui triomphe sur toute la ligne. Ce qui peut masquer ce grand résultat historique, c'est que, pour faire face au prolétariat révolutionnaire, incarné dans la Russie des Soviets, la bourgeoisie triomphante, qui a créé l'Etat moderne, dont l'organe politique est le Parlement, a une tendance marquée à redonner à cet Etat des formes absolutistes qui correspondraient plutôt à un capitalisme du genre féodal qu'au capitalisme vraiment industriel, préface, selon Sorel, à la *marche au socialisme*. La guerre a amené, au point de vue économique, un recul du capitalisme de ses formes purement industrielles et vraiment progressives à des formes usuraires et ploutocratiques, qui semblaient dépassées ; et c'est pourquoi la bourgeoisie libérale subit dans toute l'Europe une sorte d'éclipse, la bourgeoisie réactionnaire prenant partout le dessus. *L'Ancien Régime*, a dit Marx, *est le défaut caché de l'Etat moderne* : la bourgeoisie

est moins une classe, ayant un principe spirituel interne (1) qui lui soit propre, qu'une espèce de *cohue* dont l'unité est toute mécanique et extérieure — tantôt distendue et présentant toutes les apparences d'une véritable *anarchie*, tantôt au contraire se ramassant toute et se concentrant autour de l'Etat comme une poussière qui se coagulerait et se solidifierait autour d'un noyau central. La bourgeoisie est une classe *amphibie*, ressemblant bien plutôt à un *lieu de passage*, à une sorte de *crible*, qu'à une véritable classe, ayant, comme la noblesse l'a eue ou comme le prolétariat révolutionnaire l'aura, une unité interne, avec un principe spirituel propre comme idée directrice. Entre l'aristocratie déchue et la classe ouvrière en émergence, elle est sans cesse ballottée, oscillant de l'anarchie au césarisme, du libre-échange au protectionnisme, du romantisme révolutionnaire au romantisme conservateur, incapable, au point de vue économique, de promouvoir un ordre vraiment industriel, comme au point de vue politique, de fonder une véritable démocratie, et dans le domaine de l'esprit, d'avoir un art et une philosophie qui soient vraiment *classiques* (2). Elle vit, perpétuellement partagée entre les regrets du monde qu'elle a détruit et la terreur d'un monde qu'elle voit avec épouvante sortir d'elle automatiquement — entre la

---

(1) Voir à ce sujet une conférence de Sorel sur *les facteurs moraux de l'évolution*, publiée dans la Bibliothèque générale des sciences sociales, *Questions de morale*, Paris, Alcan, 1900.

(2) Lire dans les *Notes et éclaircissements* ajoutés par Proudhon à la *Justice*, ce qu'il dit de la bourgeoisie.

Réaction et la Révolution comme disent ses hommes d'État — et effrayée de son propre *néant spirituel*, ne sachant plus trop à quel saint se vouer, se donnant finalement à quelque César. Léon Daudet a écrit un livre qui s'appelle *le stupide XIX<sup>e</sup> siècle* et où il y a pas mal de vérités; mais il ne s'est pas aperçu qu'il avait fait en réalité le procès de la civilisation bourgeoise. Proudhon n'avait pas attendu Léon Daudet pour stigmatiser la décadence littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle et déclarer que ses littérateurs y furent presque tous des « gens sans emploi »; mais il en avait discerné, lui, au nom de la critique révolutionnaire, la véritable cause, qui fut l'incapacité pour nos lettrés de s'élever à un véritable *classicisme*, faute de pouvoir s'appuyer à un ordre social qui fût autre chose que le regret stérile du passé ou le rêve abstrait d'un avenir nébuleux. Tout est mensonger, truqué et artificiel, dans la civilisation bourgeoise — l'art, comme la politique, la philosophie et la religion comme l'économie elle-même. Il appartiendra au prolétariat révolutionnaire, en menant énergiquement et héroïquement sa guerre de classe, de promouvoir *un nouvel âge classique*, où, comme dit Proudhon, « la beauté se révélera de nouveau par le travailleur, *le véritable ascète* » (1) comme elle s'était révélée par les dieux dans les âges antiques. Une civilisation classique ne peut être que *militaire* ou *ouvrière*; seule une classe, comme la classe noble, ou classe de guer-

---

(1) Lire dans la *Philosophie du Progrès* de Proudhon ce qu'il a écrit sur ce sujet et, particulièrement, la note de la page 73.

riers, et la classe ouvrière ou classe de producteurs, qui repose en quelque sorte sur elle-même, et n'a pas *une vie empruntée*, peut promouvoir un art classique : une classe, qui, comme la bourgeoisie, est constituée par les trois catégories essentielles des « marchands, des intellectuels et des politiciens », gens qui ne vivent que de l'échange et ne sont que des *intermédiaires*, ne peut être que romantique. Je me permets de renvoyer ici le lecteur à ce que j'écrivais à ce sujet dans mes *Dialogues socialistes* dans le chapitre sur l'art.

L'unification bourgeoise du monde, résultat essentiel de la « grande guerre » que le Traité de Versailles a consacrée et sanctionnée, et quelques efforts que la bourgeoisie fasse pour restaurer un *Ancien Régime postiche*, n'en reste pas moins la préface nécessaire de son unification prolétarienne : sur le sol de l'Europe, débarrassé de cette survivance féodale qu'était l'Allemagne des Junkers, *vivant anachronisme*, la route est désormais libre pour l'édification de l'Unité prolétarienne; Rome avait préparé les voies au christianisme; et c'est sur la base de la *paix romaine* que s'édifia le nouveau monde chrétien. La Bourgeoisie aura de même préparé les voies au socialisme : elle a beau se raccrocher à je ne sais quel nationalisme; l'œuvre du capitalisme, dont elle est l'agent historique est une œuvre essentiellement internationale; le capitalisme broie et mêle sous son « talon de fer » peuples, races et patries, comme Rome les broyait sous les pas de ses légions; et il aura, pratiquement, créé *cette unité humaine*, sur la base de laquelle le Prolétariat vainqueur fondera une nouvelle civilisation, celle du Travail.

V page 236. — Il y a deux sortes d'esprits, parmi nos gens d'Action Française : il y a des *athées cléricaux*, genre Maurras et Bainville, chez qui domine l'esprit païen, sceptique et politique de la Renaissance et du xviii<sup>e</sup> siècle (et l'on s'explique leur tendresse obstinée pour un homme comme Anatole France); et il y a les catholiques en qui survit l'esprit *zouave pontifical*, et qui se rattachent à l'ultramontanisme de dom Guéranger, du cardinal Pie et de Louis Veuillot. Cela fait une association quelque peu *monstrueuse* en soi; et l'on se demande comment deux genres d'esprits aussi différents peuvent voisiner et collaborer; mais cela est *très français*, et je rappelle certaines réflexions de Renan dans son fameux article sur la *Théologie de Béranger*. « Je n'insisterais pas, écrit Renan, sur la puérilité de cette théologie roturière, si elle ne nous faisait toucher du doigt un des phénomènes de la conscience religieuse les plus dignes d'être étudiés, je veux dire l'alliance singulière qui s'établit quelquefois entre le dogmatisme et la frivolité. Rien ne met à l'aise comme les opinions arrêtées en fait de politique, de religion, de littérature. Ce qui fait la rhétorique en poésie fait en religion le besoin des formes rigoureusement déterminées. On ne songe pas que la clarté est l'opposé de la poésie et de la religion, qui poursuivent un idéal obscur et mystérieux. La France, le seul pays où l'on s'amuse, est par excellence le pays des partis pris et des horizons bornés. La tendance qu'ont les gens du monde à prendre pour de l'orgueil le calme du philosophe, se passant de ce qu'ils regardent comme essentiel à la vie tranquille, la facilité avec laquelle les personnes qui ont mené une vie légère se prêtent sur le retour à des idées

étroites, se rattachent à la cause que nous indiquons ici. La Fontaine se convertit; Boccace et l'Arioste ne se convertirent pas. Cela est tout simple; les contes de La Fontaine sont licencieux; les récits de Boccace et de l'Arioste ne sont que charmants. La grande pensée ne connaît pas de résipiscence et le grand art n'a jamais à se repentir » (*Questions contemporaines*, p. 472). « Comprend-on maintenant pourquoi M. Béranger a obtenu son brevet d'orthodoxie, et comment le pays catholique par excellence a choisi pour son poète national le railleur superficiel des dogmes du catholicisme, l'inconvenant détracteur de son culte et de ses pratiques? Son apparence de légèreté a été son excuse. Un grain de polissonnerie lui a fait tout pardonner. Qu'on examine les réputations devenues nationales, on verra qu'il n'en est presque aucune où n'entre ainsi un peu de la faveur qui s'attache à un certain mauvais goût. Les bonnes manières, au contraire, qui sont nécessairement aristocratiques, en ce sens qu'elles impliquent le respect de soi et des autres, déplaisent toujours et rendent impopulaire. Combien n'a-t-il pas servi à Henri IV d'être un libertin! Ce bon pays de France n'a pu résister à la séduction d'un roi bon camarade, ne respectant aucune femme et ayant des airs familiers. Il y a quelques années, le public raffola de la correspondance d'un homme célèbre, où celui-ci s'avouait joueur, aventurier et mauvais sujet. Cela ne lui fit aucun tort, et quand on raconta qu'il fit une fin chrétienne, tous en furent édifiés. J'imagine qu'il arrivera quelque chose de semblable pour M. Béranger. La légende le fera se confesser, en échangeant un gros rire avec son curé. Lui-même s'était complu dans cet affreux

type du curé rabelaisien, le *vicaire de Wakefield* de la race gauloise, dont l'idéal a été caressé par tous nos chansonniers, et que M. Béranger nous a montré, dans une de ses plus piquantes chansons, buvant au cabaret et ne damnant personne » (Id., pp. 474-475).

Ces réflexions de Renan (et je recommande cet article sur la *Théologie de Béranger*, qui est à lire et à relire pour comprendre certains aspects plutôt fâcheux de l'esprit français) s'appliquent admirablement à ce singulier amalgame que constitue l'*Action Française*, où voisinent le sec, égoïste et sceptique Jacques Bainville qui se croit un nouveau Talleyrand et le voyant Georges Valois, à l'imagination de feu, au cœur ardent et qui aurait fait sans doute un magnifique zouave pontifical. La sécheresse de cœur, le scepticisme machiavélique, l'immoralisme pseudo-nietzschéen, le réalisme positif de beaucoup de ces messieurs qui aiment à se poser en *profonds politiques* revenus de tout (ils ont une façon de railler le candide idéalisme démocratique d'un Marc Sangnier qui sent son homme désabusé d'une lieue; ils se croient, eux, bien trop *intelligents* pour donner encore dans ces billevesées, car *l'intelligence*, retirée en eux naturellement tout entière, *est leur superstition*) semblent bien un dernier écho de ce XVIII<sup>e</sup> siècle, où les ministres sceptiques d'un roi débauché donnaient encore la chasse aux protestants, sans doute parce qu'ils les trouvaient, comme Maurras, *trop chrétiens* et qu'un certain catholicisme à la fois étroit, dogmatique, païen et frivole leur semblait plus adéquat à notre génie national, qui sut toujours concilier, comme l'a très bien vu Renan, le dogmatisme le plus fanatique avec la frivolité la plus libertine et pour qui

le mot de Henri IV, le roi Vert-Galant, « *Paris vaut bien une messe* » est le fin du fin de la *grande politique*. Dans l'antigermanisme forcené de Maurras, on retrouve toute l'horreur que peut inspirer à un fils de la Renaissance, qui se croit le dernier enfant de l'Hellade rationaliste et artiste, un pays qui a adopté pour son grand homme un Luther, ce moine grossier, pour qui « l'Évangile de quatre Juifs obscurs » ne fut pas, certes, un livre inconnu et du reste fort dangereux pour l'ordre public. *L'Action Française* constitue une armée où des chefs sceptiques, héritiers de Machiavel, d'Henri IV et de Rivarol, conduisent, comme à une belle gageure, des troupes de ligueurs (on se croirait revenu en effet au temps de la *Ligue*) crédules et trop convaincus à une soi-disant restauration monarchique où, sans doute, *quelque Paris* vaudra bien de nouveau *quelque messe*.

**W, page 266.** — Dans son petit livre *La Pratique et la Théorie du Bolchevisme*, Bertrand Russell écrit ceci : « Tout homme qui croit, comme moi, que l'intelligence libre est l'instrument essentiel du progrès humain, ne peut pas ne pas être radicalement opposé au bolchevisme, *tout autant qu'à l'Eglise de Rome* » (p. 127). Il est curieux de constater combien, même dans nos milieux révolutionnaires, où la tradition de libre-pensée selon le XVIII<sup>e</sup> siècle et la Renaissance est restée si vivante, la résistance est vive contre ce qu'on appelle le *despotisme* de Moscou, son *sectarisme*, son *fanatisme*; et quand le IV<sup>e</sup> Congrès mondial décida d'enjoindre aux communistes français de se séparer de la Franc-Maçonnerie et de la Ligue des



Droits de l'Homme, on a vu beaucoup d'entre eux se cabrer contre cet *ukase* et crier à la *tyrannie*. Je n'arrive pas, en vérité, à comprendre en quoi la liberté intellectuelle est intéressée dans la question; personne ne force personne à être communiste; mais il est élémentaire qu'un communiste n'appartienne pas *en même temps* à une organisation bourgeoise et à une organisation prolétarienne; la simple honnêteté le commande; crier ici à la tyrannie n'a pas le sens commun, et nos *résistants* se moquent du monde: ils montrent seulement par leur attitude ou qu'ils n'ont rien compris encore à la théorie de la lutte de classe, ou qu'ils veulent se dérober, sous prétexte de liberté, à des ordres trop austères et pratiquement gênants: on sait que le cœur humain est plein de ruses et le raisonnement humain jamais à court d'arguments captieux et de sophismes subtils, quand il s'agit de justifier une conduite intéressée, lâche ou immorale. Le soi-disant *libéralisme* n'est trop souvent qu'un masque pour la médiocrité morale et intellectuelle; *et tous les modernismes se ressemblent* — le socialiste comme le catholique. La discipline communiste fait autant crier les *libérâtres* que la discipline romaine; et Proudhon, peu suspect cependant de ne pas aimer la liberté, a écrit que « la liberté est toujours invoquée avec ferveur aux époques de décadence ». Il est d'ailleurs d'observation constante que ce sont les gens dont la pensée est la plus arbitraire et la plus inconsistante qui se montrent le plus chatouilleux sur l'article « liberté de pensée ». Quant au fond de la question, je renvoie le lecteur aux observations suivantes de Sorel dans sa *Ruine du monde antique* (p. 137): « Les théologiens soutiennent, écrit Sorel, qu'ils pos-

sèdent une science bien plus certaine que l'hygiène, une science nécessaire pour le salut des âmes et la prospérité des États ; — cette science est absolue ; hors d'elle, il n'y a qu'erreur et mensonge. Il est tout naturel qu'ils demandent à faire passer la théorie en acte ; ce qui est rationnel au premier chef doit devenir réel. *L'intolérance est une nécessité pour toute théologie sérieuse.* Bien des doctrines modernes ont abouti aux mêmes conséquences, parce qu'elles étaient coulées dans le moule catholique. La situation du socialisme scientifique est tout à fait à part ; le collectivisme ne pourra jamais s'occuper des choses qui sont en dehors du domaine économique ; tous les jours, on nous reproche de négliger le bric-à-brac idéaliste ; cela prouve que, de l'avis de tout le monde, nous n'avons pas la prétention de réglementer le domaine sentimental : *le socialisme scientifique peut seul assurer la complète liberté de la conscience* ». Le socialisme n'est pas une théologie ; c'est un mouvement réel, la révolte d'une classe déterminée — le prolétariat révolutionnaire — contre la civilisation bourgeoise ; cette révolte prend nécessairement la forme d'une guerre, et cette guerre exige une armée, qui, comme toute armée, comporte une discipline ; mais, dit Renan quelque part, « mieux vaut le soldat que le prêtre, car le soldat n'en veut qu'à notre corps, et le prêtre en veut à notre âme ». Il est curieux de constater que ce sont précisément les socialistes dits intellectuels et idéalistes qui répugnent le plus à cette discipline militaire ; c'est qu'au fond ils pensent que la discipline est bonne pour ces masses mécanisées dont ils estiment être l'élite pensante et, à ce titre, non soumise à la discipline commune ; ils sont les

successeurs des anciens clercs et, au pouvoir, on les verrait, eux qui crient tant contre Moscou, étaler leur intolérance foncière.

**X, page 269.** — « L'Allemagne paera,, l'Allemagne doit payer » — la bourgeoisie française répète ce refrain depuis l'armistice avec une obstination de maniaque; et je signale à ce propos un très judicieux article de l'historien italien Ferrero dans le *Secolo* du 29 décembre 1922, intitulé *Paradoxes*, et où cette espèce de folie étrange qui s'est emparée des Alliés, et en particulier de la France, depuis leur victoire sur l'Allemagne, est très bien marquée. Evidemment, ceux de nos bourgeois qui ont conservé quelque bon sens, se rendent parfaitement compte que l'Allemagne ne peut pas payer les sommes fantastiques qu'on réclame d'elle; il n'y aurait qu'un moyen pour faire rendre à la victoire, selon le mode antique, tout ce qu'elle peut rendre, ce serait de réduire les Allemands à l'état d'esclaves et de faire de l'Allemagne une simple colonie française; mais le but réel, c'est de démembrer politiquement *le Reich* et de ramener l'Allemagne à l'état d'émiettement où elle était au xvii<sup>e</sup> siècle, afin que la France puisse de nouveau assurer son hégémonie sur le continent, comme aux temps de Richelieu et de Louis XIV — ce à quoi, naturellement, l'Angleterre ne saurait consentir : d'où l'antagonisme anglo-français. Notre bourgeoisie rêve très sérieusement de s'installer sur le Rhin pour, de là, dominer toute l'Europe et assurer la prépotence d'une ploutocratie réactionnaire, qui réduirait le prolétariat européen en esclavage. Jacques Bainville

répète tous les jours dans l'*Action Française* que si l'Allemagne ne peut pas payer et si l'Autriche en est réduite où elle est, c'est... la *faute du socialisme*. Nos bourgeois sont vraiment extraordinaires : non seulement ils se refusent à payer personnellement les frais d'une guerre, qu'ils n'ont pu mener jusqu'au bout qu'à l'aide de discours grossièrement mensongers, où ils faisaient reluire aux yeux des foules l'*Eldorado* fantastique qui devait résulter de leur victoire, enflévrant ainsi eux-mêmes les désirs et les convoitises; mais ils voudraient aujourd'hui que le prolétariat international redoublât d'efforts et de sacrifices pour remettre la production à flots et réparer les ruines immenses que leur *jusqu'aboutisme* insensé a accumulées : le prolétariat allemand, en particulier, doit à lui seul supporter tout le fardeau de la guerre; et cependant que sa bourgeoisie s'enrichit d'une manière scandaleuse, accepte de travailler à *force* pendant au moins cinquante ans pour engraisser non seulement ses capitalistes, mais aussi les nôtres; quant au prolétariat français, il devrait faire comme le prolétariat anglais, qui si longtemps partagea avec sa bourgeoisie les bénéfices de l'exploitation du globe: il devrait s'unir à nos bourgeois pour faire payer aux prolétaires allemands les frais de la victoire et les réduire ainsi à la misère et à l'esclavage. La *folie bourgeoise* et le *cynisme bourgeois* ne connaissent vraiment plus de bornes; mais quelle imprudence! J'invite le lecteur à relire dans *la Guerre et la Paix* de Proudhon, les hypothèses qu'il fait au sujet de la résolution possible du vieil antagonisme entre la France et l'Angleterre : *c'est une réduction de la guerre à l'absurde*, qui est pleine d'enseignements. Et

ce que Proudhon dit du conflit anglo-français, on peut naturellement l'appliquer au conflit franco-allemand. Sorel, dans la 2<sup>e</sup> édition de son *Introduction à l'économie moderne* a rappelé (*Avertissement*, p. vii, note), un texte très important de la *Guerre et la Paix* sur le parallélisme entre les guerres sociales et les guerres internationales : « Nous avons cité, écrit Proudhon, les paroles des auteurs; *pour réduire un ennemi opiniâtre et toujours renaissant*, tous les moyens que fournit la victoire sont licites : la dissolution de l'Etat, le partage des territoires, l'enlèvement des colonies, *l'expropriation des citoyens*. C'est ainsi que le Tiers-Etat en a usé pendant la Révolution vis-à-vis du clergé et de la noblesse; pourquoi une nation n'en userait-elle pas de même vis-à-vis d'une autre nation? Et pourquoi, ô sagesse profonde du *Journal des Débats*, si jamais la guerre se rallume entre la bourgeoisie et le prolétariat et que celui-ci soit le maître, pourquoi le prolétariat n'userait-il pas aussi de la victoire vis-à-vis des bourgeois? *Patere legem quam ipse docuisti*, vous dirait-il, et vous répondriez en baissant la tête : Tu l'as voulu, Dandin. *Merito hæc patimur*. » Et Sorel ajoute avec cette ironie qui lui est propre : « Les chefs des grands Etats capitalistes ont, dans le Traité de Versailles, fourni aux révolutionnaires *de bien redoutables précédents* ». En effet, on ne peut pas imaginer une conduite plus folle et plus imprudente que celle de nos prétendus conservateurs et défenseurs fanatiques du « principe » de la propriété individuelle; ils voudraient porter de l'eau au moulin du *communisme maudit* qu'ils n'agiraient pas autrement! La bourgeoisie ne sait plus littéralement ce qu'elle fait;

elle a perdu la tête; elle court au devant de son destin avec cet esprit d'erreur dont parle Athalie dans son fameux songe. L'Allemagne paiera, l'Allemagne paiera — mais pour que l'Allemagne paie, ô sagesse profonde de Maurras, il faut non seulement que ses prolétaires consentent à être réduits en esclavage, mais aussi que ses bourgeois soient *expropriés*. Vous vous refusez, vous bourgeois français, à payer les frais de la guerre et vous préférez, *puisque vous êtes vainqueurs*, les faire payer par la bourgeoisie allemande; à votre aise, mais prenez garde : *c'est là en effet un redoutable précédent*; et si vous vous sauvez *peut-être* en tant que *bourgeois français*, vous vous perdez sûrement en tant que bourgeois tout court, vous, et tous les bourgeois d'Europe et du monde; car vous signez tout simplement votre arrêt de mort *en tant que classe*. La guerre, déchaînée par la bourgeoisie pour écraser le prolétariat révolutionnaire, a créé à cette bourgeoisie aveugle et vraiment atteinte de folie, une situation inextricable et qui ressemble terriblement à une impasse. C'est le mot de l'Évangile : *qui veut sauver sa vie la perdra*. Le sort qui a frappé la bourgeoisie russe est celui qui, fatalement, frappera toute la bourgeoisie européenne.

**Y, page 290.** — La politique de l'Entente, en créant au prolétariat allemand une situation vraiment désespérée, où il devient le véritable *serf* de l'Europe bourgeoise, va créer ces conditions de *révolution radicale* où le peuple allemand ne pourra s'émanciper qu'en émancipant l'Europe entière. Il faudrait relire à ce propos les pages que Marx a intitulées *Cri-*

*tique de la philosophie du droit de Hegel (Devenir social, septembre 1895)* et où il fait ressortir en un relief saisissant ce qu'il y a de paradoxal dans la situation de l'Allemagne moderne : « L'Allemagne, écrit Marx, n'a pas gravi simultanément avec les peuples modernes les degrés intermédiaires de l'émancipation politique. Même les degrés qu'elle a franchis théoriquement ne sont pas encore atteints pratiquement par elle. Comment pourrait-elle — par un *salto mortale* — se mettre non seulement au-dessus de ses propres limites, mais en même temps au-dessus des limites des peuples modernes, c'est-à-dire au-dessus des limites qu'elle doit percevoir et s'efforcer d'atteindre en réalité, comme l'émancipation de ses limites réelles? Une révolution radicale ne peut être que la révolution de besoins radicaux dont les prémisses et les lieux de naissance semblent manquer. Mais si l'Allemagne n'a accompagné qu'avec l'activité abstraite de la pensée le développement des peuples modernes, sans participer aux luttes réelles de ce développement, elle a, d'un autre côté, partagé les souffrances de ce développement, sans en partager les jouissances et les satisfactions partielles... *L'Allemagne se trouvera donc un beau matin au niveau de la décadence européenne, sans jamais avoir été au niveau de l'émancipation européenne.* » « Ce n'est pas la Révolution radicale, ce n'est pas l'émancipation humaine générale qui est un rêve utopique pour l'Allemagne : c'est plutôt la Révolution partielle seulement politique, la Révolution qui laisse debout les piliers de la maison... L'Allemagne ne peut s'émanciper du *Moyen-âge* qu'en s'émancipant aussi des triomphes partiels déjà remportés sur le *Moyen-âge*,

En Allemagne, aucune espèce de servitude ne peut être brisée sans briser toute espèce de servitude. La couche profonde de l'Allemagne ne peut faire de révolution sans révolutionner tout *de fond en comble*. *L'émancipation de l'Allemand est l'émancipation de l'homme*. La tête de cette émancipation est la philosophie, son cœur, le prolétariat. La philosophie ne peut se réaliser sans supprimer le prolétariat; le prolétariat ne peut se supprimer sans réaliser la philosophie. Lorsque toutes les conditions intrinsèques seront remplies, le jour de la *résurrection allemande* sera annoncé au cri retentissant du coq gaulois ». Il semble bien que la *grande guerre*, en écrasant l'Allemagne féodale, ait réalisé ces conditions intrinsèques, et fait tomber l'Allemagne « au niveau de la décadence européenne », sans qu'elle ait jamais été, comme dit Marx « au niveau de l'émancipation européenne » — ce qui donne à la lutte entre la *Réaction* allemande et la *Révolution* allemande, c'est-à-dire entre l'Allemagne féodale vaincue par l'Entente, et l'Allemagne prolétarienne, réduite par elle en une sorte d'esclavage, un caractère particulièrement tragique. Le prolétariat allemand est devenu *le vrai prolétariat de l'Europe*; et sa condition tendant à tomber encore plus bas que celle du prolétariat russe, son émancipation ne pourra se faire que par la Révolution européenne, mise en branle par la Russie des Soviets et qui ne pourra devenir vraiment effective qu'en gagnant l'Allemagne prolétarienne, « au cri retentissant du coq gaulois ». La Révolution allemande qui a éclaté au lendemain de la guerre, et où la social-démocratie allemande a rempli le rôle classique de la bourgeoisie déficiente



(entre la noblesse prussienne qui gouvernait avant la guerre et le prolétariat allemand, la bourgeoisie, *politiquement*, n'existe pas en Allemagne), est une révolution politique encore plus superficielle que celle accomplie en Angleterre et en France par la bourgeoisie anglaise et la bourgeoisie française: le Moyen-âge allemand et tout ce qui reste en Europe de Moyen-âge (*l'Ancien Régime*, répétons-nous avec Marx, *est le défaut caché de l'Etat moderne*) ne pourra vraiment être dépassé et éliminé que par la Révolution prolétarienne.

**Z, page 297.** — On pourra peut-être trouver excessif de ranger Charles Maurras parmi « les défenseurs de la liberté des peuples opprimés, du droit naturel, du progrès »; mais, si paradoxal que cela doive sembler, il y a plus de *démocratie* qu'on ne pourrait croire dans la pensée de Maurras. Il n'est pas, cela est certain, un partisan du *droit historique*, et, comme les scolastiques, il tient évidemment pour le *droit naturel*; d'autre part, il n'a jamais fait aucune réserve sur l'œuvre des rois dans leur destruction radicale de la noblesse et sa domestication; Saint-Simon, s'attaquant au *roi bourgeois* que fut Louis XIV, lui paraît sûrement un vil calomniateur et un *féodal* anarchisant, et il ne serait pas loin de partager l'amour tout particulier que certains démocrates nourrissent pour Richelieu et Louis XIV, considérés comme des *précurseurs* de la démocratie, ayant bien travaillé pour son avènement; Le Play, qui faisait commencer *la décadence française* à 1661, c'est-à-dire au gouvernement personnel de Louis XIV, doit lui sembler au

fond un bien mauvais esprit; et sa manière de réhabiliter Louis XV le Bien-aimé, à qui il pardonne *la profanation* qu'il fit de la royauté de saint Louis pour le simple fait qu'il nous donna la Lorraine et la Corse — opérations qui furent d'ailleurs presque *automatiques* et où il n'eut guère de mérite, et qui ne compensent guère au surplus la perte de l'Inde et du Canada — prouve qu'il n'a pas de la royauté une idée bien relevée et qu'il est au fond plus *bonapartiste* que *royaliste*; c'est-à-dire plus sensible à la grandeur matérielle de l'Etat et à l'ordre extérieur et mécanique qu'à la bonne qualité spirituelle de sa constitution intime — ce que confirme encore sa conception, *toute consulaire*, des rapports de l'Eglise et de l'Etat. Venu de la critique littéraire à la monarchie, Maurras me paraît finalement un représentant de cette moyenne bourgeoisie cultivée qui voit dans le Roi le protecteur naturel de la République des Lettres, — une République des Lettres, dont Moréas et Anatole France seraient les dieux et qui constituerait toute la liberté que Maurras laisserait aux sujets de son Roi, un Roi qui serait une sorte de combinaison de François I<sup>er</sup> et de Bonaparte, combinaison particulièrement chère, on le sait, à un *bourgeois lettré*, sceptique en matière religieuse, *libertin* en morale, conservateur au point de vue social, ami avant tout de l'ordre en politique, et seulement un peu *fol* en art, encore que peu enthousiaste du sublime et plus amateur de beautés formelles et cénaculaires que de la grande et vraie beauté apollinienne. Sa tendresse obstinée pour Anatole France est suggestive, bien que l'on puisse soutenir qu'Anatole France s'apparente à une tradition littéraire bien plus large, plus forte et plus libre,

celle de Rabelais, de Montaigne et de Voltaire, en qui Proudhon a pu voir de *grands révolutionnaires* et qu'on puisse s'expliquer par là comment Anatole France, plus *grand bourgeois* que Maurras, a pu s'élever jusqu'à la compréhension du bolchevisme; Maurras est un homme de la *petite Renaissance*, celle qui se contente d'une indépendance littéraire due au *bon plaisir* royal, et jamais bien audacieuse; Anatole France appartient davantage à la *grande Renaissance*, celle de ces libres aventuriers de l'Esprit, dont le scepticisme apparent cachait souvent des convictions singulièrement fortes et tenaces, et sa participation au dreyfusisme, comme son adhésion à Lénine, le prouvent bien; il n'est pas moins *antigermain* (et c'est pourquoi, sans doute, au début de la guerre, il fut *ententiste*), ni moins *antiprotessant* que Maurras et il est un bien plus grand *libertin* que lui encore; mais l'irréductible indépendance de son esprit et un amour obstiné de la justice, qui l'apparenteraient à ces stoïciens si chers au *sceptique* Montaigne, lui font pratiquement adopter des attitudes qui ne peuvent que *scandaliser* le sage nourrisson des *Bons Pères*, que reste Maurras, pour qui la notion d'*ordre* est bien supérieure à celle de *justice*; tous deux profondément hostiles au christianisme, mais Maurras cachant cette hostilité essentielle sous une déclaration de respect à Rome, Rome ayant à ses yeux le grand mérite de *canaliser* le mysticisme oriental et, par là, de le rendre socialement inoffensif, tandis qu'Anatole France, qui fut *combiste*, s'affiche nettement anticlérical et appartient à cette démocratie anticatholique dont les Encyclopédistes sont les Pères, qui crie avec Leconte de Lisle que le Moyen-âge fut « un

hideux siècle de foi, de froc et de cagoule » et qui déteste dans le christianisme la règle austère des mœurs, ce frein si fâcheux à cette chère *liberté sexuelle* dont la tradition libertine est avant tout férue, à laquelle Maurras est également attaché, mais que ne gêne guère un catholicisme romain tout pénétré de l'esprit de la Renaissance, artiste et sachant concilier un dogmatisme étroit avec une essentielle *frivolité* morale, ce à quoi ne réussit guère évidemment le moralisme fanatique des farouches huguenots, fermés à la *beauté* et toujours *iconoclastes*.

---

## APPENDICE

---

### Le Tertullien du Socialisme (1)

---

On sait que Sorel, toute sa vie de penseur, mena parallèlement une double investigation et se livra à une double exégèse, l'exégèse socialiste et l'exégèse chrétienne, et que s'il est l'auteur des *Réflexions sur la Violence*, son œuvre maîtresse, il écrivit aussi le *Système historique de Renan*, la *Crise de la pensée catholique*, la *Religion d'aujourd'hui*. On peut dire que le problème religieux le hanta tout autant que le problème social, et je me rappelle même que, vers 1904, à un moment où, découragé, il avait presque perdu toute espérance socialiste, il me dit : « Laissez donc là le socialisme, qui n'a plus d'avenir, et occupez-vous du problème religieux ». Selon lui, le *mythe révolutionnaire* pouvait remplir, tout aussi bien que la religion, les régions de notre psychologie profonde; et il avait coutume de comparer au prêtre défroqué le révolutionnaire assagi: à ses yeux, ces deux êtres étaient livrés à une profonde démoralisation et condamnés à une sorte de *nihilisme* moral par la perte

---

(1) Cet appendice est la reproduction d'un article paru dans la *Rivoluzione liberale* (14 décembre 1922) que publie à Turin Pierre Gobetti.

de leur foi, perte qui ne laissait plus dans leur âme que le vide le plus horrible.

Non pas qu'il conçût le socialisme comme une sorte de succédané du christianisme ou qu'il lui reconnût « un caractère religieux ». Le catholicisme social ou le socialisme chrétien lui paraissaient au contraire deux contrefaçons, deux *tactiques*, d'ailleurs profondément naïves, que certains chrétiens ont pu imaginer pour essayer de redonner à l'Eglise son empire sur le peuple devenu profondément *areligieux*; la manie des anciens socialistes, saint-simoniens, fouriéristes ou cabetistes, de présenter le socialisme sous une couleur chrétienne ou christianoïde — manie qui sévit jusqu'à Proudhon et Marx — lui semblait du dernier ridicule, et je signale à ce propos son article (reproduit dans les *Matériaux pour une théorie du Proletariat*) sur le *caractère religieux du socialisme*, où la question est parfaitement élucidée.

Mais l'étude de la *conquête chrétienne* l'intéressait au premier chef, parce qu'il s'agissait pour lui de découvrir quelles sont les raisons qui assurent le triomphe d'une idéologie et qu'il pensait que les socialistes modernes pouvaient trouver dans la manière dont l'idéologie chrétienne avait réussi à s'imposer au monde antique, une sorte de *modèle* pouvant les guider et leur enseigner comment et à quelles conditions ils avaient chance de faire triompher l'idéologie prolétarienne dans notre monde moderne. « Il ne faudrait pas croire, écrit-il dans son *Avertissement (Système historique de Renan, p. 2)*, que les origines juives et chrétiennes doivent intéresser seulement les personnes qui se préoccupent du problème religieux : ces origines nous fournissent un type si classique de la

formation d'un monde qu'en les étudiant, on peut mettre à l'épreuve, d'une manière très sûre, tous les systèmes qui ont été imaginés pour expliquer l'histoire des mœurs, des institutions et des idées. Je crois que les socialistes auraient beaucoup d'enseignements à tirer de la conquête chrétienne et j'espère traiter un jour ce sujet au point de vue de la connaissance qu'il nous fournit pour nos luttes de classes ».

Sorel n'a pas réalisé ce projet, mais on peut trouver dans son œuvre, et notamment dans le *Système historique de Renan*, beaucoup d'indications extrêmement précieuses pour celui qui voudrait entreprendre la matière. L'idée dominante, c'est que si le christianisme est arrivé à triompher dans le monde antique, c'est grâce à ceux qui, comme Tertullien par exemple et les montanistes, maintinrent la scission chrétienne à son maximum de pureté, de rigueur et d'exaltation. Je trouve, à la fin de la II<sup>e</sup> partie (*Renan historien du Judaïsme*), des remarques de la plus haute importance : « Ce problème de la scission, écrit Sorel, est capital dans l'histoire des origines chrétiennes. On se demande comment une Eglise qui ne cessait de s'accroître dans tous les rangs de la société a pu demeurer près de trois siècles assez isolée pour se créer une idéologie indépendante. Les découvertes archéologiques rendent aujourd'hui le problème beaucoup plus difficile, parce qu'elles montrent que le christianisme eut beaucoup d'adhérents dans les hautes classes et à la Cour impériale. Les persécutions agirent évidemment dans le sens de la scission; mais leur action fut bien soutenue par la littérature biblique (ou issue de la Bible). Les gnostiques rejetaient l'Ancien Testament et trouvaient absurde l'ar-

deur des martyrs : ce ne sont point là deux faits indépendants l'un de l'autre; j'y découvre *deux manifestations de l'esprit de conciliation*. Des gens lettrés avaient découvert le christianisme et soupçonné son avenir; ils cherchèrent à exploiter ces tendances, à *civiliser la barbarie chrétienne* et à faire entrer la nouvelle religion dans les cadres de la philosophie des gens du monde. » Et Sorel ajoute en note : « Il y a une grande analogie entre le gnosticisme et le socialisme des gens cultivés contemporains; *la grosse question est encore celle de la scission*; mais il ne semble pas que le socialisme ait autant de ressources que le christianisme primitif pour se tenir séparé. *Les grèves violentes tiennent ici la place des anciennes persécutions* » (p. 207-208).

La grosse question est encore celle de la scission, dit Sorel : voilà donc bien pour lui le problème capital, et il se demande comment le socialisme peut arriver à se maintenir *séparé*; il estime même, et non sans inquiétude, que le socialisme n'a pas autant de ressources pour cela que le christianisme. Le christianisme se maintint séparé grâce aux persécutions et grâce aussi à la littérature biblique; et je relève sur le rôle de la Bible, dans ce même chapitre, des réflexions singulièrement suggestives : « La Bible, écrit Sorel, constitue bien une des grandes forces du christianisme; mais il me semble que Renan a omis d'indiquer l'essentiel, c'est-à-dire *de déterminer quelles sont les âmes qui sont ainsi foudroyées*. La fascination est irrésistible pour les natures mystiques : il ne faut jamais oublier qu'au point de vue de la psychologie, *la mystique, c'est l'amour* : or l'âme ardente ne connaît pas les nuances; elle ne comprend



que l'abandon le plus absolu ou la haine; mystiques ou amoureux jugent que toute position moyenne suppose de bas calculs ou l'égoïsme. L'Eglise a imité, tant qu'elle a pu, le style de l'Ancien Testament; sa littérature est toujours pleine de la Vulgate; on a souvent reproché aux écrivains catholiques leurs exagérations oratoires, parce qu'on n'a pas observé que ces exagérations constituent une des causes du succès des idées religieuses : nos races, portées au sacrifice et à la mystique, ont rarement marchandé leur dévouement à l'Eglise, quand elle leur a parlé cette langue. Cette langue convient très bien pour exprimer les sentiments de révolte absolue. Si dans des questions qui comportent une infinité de nuances et seulement des solutions pleines de contradictions, les hommes modernes appliquent ce point de vue archaïque des prophètes hébreux et divisent, comme eux, toutes choses en bonnes et mauvaises, ils sont amenés à réclamer la destruction de l'ordre établi avec un sauvage enthousiasme. La Bible convient donc très bien aux temps troublés et elle fournit des textes pour rendre avec une force singulière l'espoir d'une révolution catastrophique. Les hommes de la Réforme ont ainsi tiré grand parti de l'Ancien Testament qui leur semblait renfermer une expression prophétique de leurs passions. Il me semble que Renan n'a pas complètement démêlé les raisons qui donnent à la Bible ce caractère révolutionnaire : « Israël, dit-il, a tant aimé la justice que, ne trouvant pas le monde juste, il le condamne à finir. Comme les anarchistes de nos jours, à ceux qui lui disent : le monde tel qu'il est fait, a des injustices nécessaires, il répond : Eh bien, il est mal fait, il faut le briser » (tome V,

p. 422). Il ne s'agit pas ici de la justice; mais d'une conception très archaïque des relations sociales : conception qui reparaît, (suivant les lois de Vico) en temps révolutionnaires. « *L'homme ne détruirait, sans doute, jamais rien, s'il était toujours sous l'influence de la raison, et cependant il faut des négations absolues, des abolitions et des renaissances.* La Bible fut donc un facteur considérable de l'histoire; son rôle est bien faible aujourd'hui, car il ne semble pas qu'elle soit destinée à inspirer les révolutionnaires. Ces considérations nous permettent de comprendre l'influence que la langue ecclésiastique eut sur le maintien de l'idée de scission dans la première société chrétienne : scission qui semble avoir été mieux comprise en Occident que dans les pays grecs, *justement parce que le latin exagère encore la vigueur de l'expression biblique.* »

Ces réflexions de Sorel sur l'importance révolutionnaire de la Bible dans l'histoire du monde et sur les causes de cette importance me paraissent, je le répète, éminemment suggestives et jettent une lumière très vive sur la conception que Sorel s'est faite du socialisme. Si le socialisme, tout comme le christianisme, ne pourra réaliser sa mission historique et faire triompher son idéologie qu'à la condition de se maintenir *séparé*, on comprend que Sorel lui ait conseillé de s'enfermer dans le mythe de la grève générale, en écartant de lui toute collaboration étrangère, et en particulier celle des gens cultivés qui voudraient *civiliser sa barbarie* et l'introduire *dans le cadre de la philosophie des gens du monde*. Le socialisme des intellectuels, pour Sorel, n'a jamais été qu'une farce;

il est au socialisme révolutionnaire ce que le gnosticisme fut au christianisme.

Si les gnostiques rejetaient l'Ancien Testament, et trouvaient absurde l'ardeur des martyrs, nos socialistes superintellectuels et réformistes rejettent Marx et trouvent absurdes les grèves violentes. Et à propos de cette impuissance des intellectuels, je veux encore citer ces quelques lignes de Sorel, très significatives (Ch. VIII, *Renan, historien du Judaïsme*) : « Après avoir beaucoup vanté l'œuvre de Philon, écrit-il, Renan avoue que les Juifs hellénisés n'étaient pas dans la direction qui devait engendrer l'avenir. *Ce sont des lettrés, et les lettrés font peu de chose.* C'est de pauvres conventicules de messianistes et d'égarés de Palestine, gens ignorants, n'ayant pas de philosophie, ne sachant pas un mot de grec, que sortira Jésus » (tome V, p. 365). Si nous nous reportons aux thèses de Vico, nous voyons que le renouvellement religieux ne pouvait, en effet, sortir d'un travail de réflexion, d'une subtile exégèse, d'un raffinement de l'intellectualisme grec; *il fallait qu'il y eût, au départ, quelque chose d'instinctif, de passionné, de mythologique*; c'est pourquoi les apocalypses juives offrent un si grand intérêt pour l'histoire. » Tous ceux qui veulent faire sortir le socialisme *d'un raffinement de l'intellectualisme moderne* font donc, aux yeux de Sorel, complètement fausse route : le socialisme ne sera pas engendré par des lettrés subtilisant sur des textes, mais par les ouvriers eux-mêmes, s'enfermant dans leurs syndicats et élaborant au cours de leurs luttes syndicales, grâce à un puissant instinct de classe, une sorte de mythologie passionnée, seule capable d'apporter du nouveau dans un monde vieilli,

épuisé, sursaturé d'intellectualisme, et devenu profondément sceptique et impuissant. Nos rationalistes de tout acabit oublient en effet que l'homme ne détruirait jamais rien, s'il restait toujours sous l'influence de la raison, et que cependant il faut des abolitions et des renaissances. » *Destruam et ædificabo*, disait Proudhon; et l'on sait si nos intellectuels et nos *gens sages*, amateurs d'évolutions graduées savamment au gré de leur courte sagesse, ont reproché à Proudhon de n'être qu'un *démolisseur* et un *critique*. Et que de gens, à l'heure actuelle, se sont jetés sur Proudhon pour en faire, grâce à une subtile exégèse, un socialiste à l'eau de rose, très acceptable tant pour les nationalistes que pour nos démocrates, et capable de faire pièce à Karl Marx, ce *Juif boche*, et ont ainsi édulcoré et émasculé ce puissant génie essentiellement *révolutionnaire* et qui, lui aussi, finit sa carrière d'écrivain socialiste en recommandant à la classe ouvrière de *faire scission* et de dénoncer nettement le pacte social. Quant à Marx lui-même, chez qui le souffle révolutionnaire était si fort et qui élabora le premier, complètement, le mythe de la Révolution prolétarienne, on sait assez ce que tous nos *marxistes orthodoxes*, allemands, français ou russes, ont fait de son œuvre et à quelle exégèse évanouissante ils se sont livrés sur elle. La grandeur d'un Lénine est certainement d'avoir recouvré, dans toute sa verdeur révolutionnaire, le sens primitif du marxisme : il ressemble sur ce point à nos Réformés du xvi<sup>e</sup> siècle recouvrant, en face de la Rome des papes entièrement paganisée, le sens chrétien primitif. Et le grand mérite du bolchevisme restera d'avoir, face à notre Occident enlisé dans les marécages d'un socialisme réformiste

et rationaliste, réveillé l'idée révolutionnaire et rafraîchi le sentiment, très émoussé, de l'irréductible originalité des conceptions socialistes et des sacrifices héroïques qu'elles impliquent de la part de ceux qui les adoptent. On signale que, parmi les bolcheviks, il y a beaucoup de Juifs; mais si nous réfléchissons aux remarques de Sorel sur la grande influence de la Bible dans l'histoire du monde comme expression des sentiments de révolte absolue et des espoirs de révolution catastrophique, cette présence de nombreux Juifs dans le camp révolutionnaire ne nous étonnera plus, et nous en comprendrons tout le sens. Nietzsche trouvait dans l'Ancien Testament une grandeur et un sublime qu'il n'arrivait pas à découvrir au même degré dans le Nouveau, qu'il accusait presque d'être, pour employer une expression familière aux marxistes et qui, pour eux, a un sens si méprisant, *petit-bourgeois*; et je rappelle que, un peu dans le même sens, Sorel a écrit que la Bible est un livre écrit pour des travailleurs, le livre par excellence de la démocratie paysanne, tandis que l'Évangile est écrit pour des mendiants.

J'ai signalé ailleurs (voir mon article du *Secolo*, 18 décembre 1922) à quel degré l'âme de Sorel était hantée par l'idée du sublime. Ce n'est pas lui, certes, qui dirait avec Maurras : *fuyons le sublime à la mode*. Il remarque quelque part que l'âme allemande avait été saturée de sublime, et que le réformisme de Bernstein lui parut scandaleux en raison précisément de cette sursaturation de sublime. Mais, ajoute Sorel, Kautsky ne faisait que rabâcher *la phrase révolutionnaire* : il n'était au fond qu'un *petit-bourgeois démocrate*, et son attitude vis-à-vis du bolchevisme l'a en

effet bien montré. La renaissance du marxisme ne pouvait plus se faire en Allemagne; il fallait qu'elle s'accomplît dans un pays qui, comme autrefois la Palestine pour le monde romain, fût resté un pays archaïque, où l'âme des foules fût encore puissamment instinctive, passionnée et mythologique — dans cette Russie de Tolstoï et de Dostoïewski, qui, par rapport à notre Occident rationalisé et intellectualisé à outrance, présente un caractère si étonnant de spontanéité et de fraîcheur originales. « Par rapport au monde européen, écrit Sorel (conclusion de son *Système historique de Renan*), le christianisme fut une renaissance du sentiment religieux. Une telle renaissance était impossible dans les pays que la culture gréco-latine avait fortement touchés, parce qu'on y était devenu trop lettré, qu'on y était habitué à trop argumenter, et qu'on était trop engagé dans la vie mondaine, pour pouvoir revivre une époque tout à fait primitive. Les tentatives qui furent faites au iv<sup>e</sup> siècle pour rajeunir le paganisme aboutirent à un pur charlatanisme: l'histoire des derniers philosophes et de l'empereur Julien illustre fort bien la théorie de Vico sur les *ricorsi*. Il peut paraître étrange que la renaissance se soit faite dans un pays sémitique; mais cet apparent paradoxe ne pourra pas étonner ceux qui auront suivi avec soin les faits exposés dans ce livre. Renan avait dit que la religion juive était demeurée fort semblable à celle des nomades primitifs de l'Arabie; mais il n'a presque point utilisé cette admirable intuition qui sert de base à mon explication du christianisme. La Judée, demeurée si archaïque au point de vue de la pensée, était très propre à une renaissance religieuse ».

On pourrait dire de même que la Russie, demeurée archaïque également au point de vue de la pensée, était très propre à une renaissance socialiste; et l'on peut constater chez les communistes russes une sorte de *folie de la Révolution* analogue à la *folie de la Croix* des chrétiens. « On ne saurait trop insister, écrit encore Sorel, sur le caractère de nouveauté que présente le christianisme : il n'a pas été une réforme ni un perfectionnement du judaïsme, pas plus qu'une synthèse du monothéisme juif et du polythéisme grec: par lui a commencé une ère nouvelle. Il ne faut pas discuter cette nouveauté en se plaçant à un point de vue abstrait, en comparant des formules morales ou métaphysiques; il faut considérer la masse tout entière de la vie chrétienne et la traiter comme une naissance, un *ricorso* (suivant la terminologie de Vico)... Puisque nous sommes à une époque primitive, il ne saurait y avoir de vrai symbolisme dans le premier christianisme : les paroles doivent être entendues dans le sens le plus littéral; les rites renferment autant de réalité que la vraisemblance permet de leur en imposer; c'est à la logique populaire qu'il faut s'adresser pour comprendre les sens nouveaux que prennent les formules qui proviennent de milieux lettrés et qui tombent dans les nouveaux courants. Nous trouvons ici un prodigieux développement des facultés poétiques; il y avait plus d'enthousiasme que de logique dans la conscience chrétienne; il faut éviter de vouloir juger les premières expressions de la nouvelle religion au moyen de principes qui appartiennent soit à l'ancienne philosophie grecque, soit à la théologie avancée » (p. 46).

*Il y avait plus d'enthousiasme que de logique dans*

---

*la conscience chrétienne* : on pourrait dire de même que, selon Sorel, pour que le socialisme triomphe, il faut aussi qu'il y ait plus d'enthousiasme que de logique dans la conscience révolutionnaire; sa théorie des mythes, et en particulier du *mythe de la grève générale*; vient évidemment de cette importance capitale accordée par lui au développement des facultés proprement poétiques; cette théorie, d'ailleurs, lui venait directement du grand penseur italien Vico, auquel il se référait expressément; c'est la théorie des *ricorsi* nécessaires au renouvellement périodiques de l'humanité; et l'on comprend ainsi pourquoi Sorel était si enthousiaste de Bergson, de Newman, et de tous ceux qui mettent l'intuition, l'enthousiasme poétique et créateur, au-dessus de la dialectique et de la logique, pour qui il avait un violent et sarcastique mépris.

Quand on relit *les Réflexions sur la Violence*, ce livre qui restera, comme je l'ai dit, l'œuvre maîtresse de Sorel, on est frappé de la gravité et de la ferveur révolutionnaires du ton sur lequel il a été écrit; *le sublime prolétarien* semble avoir soulevé d'un élan puissant l'âme de Sorel, qui était une âme essentiellement passionnée, une âme de feu; ce qu'il appréciait chez les poètes, avant tout, c'était *le feu* allumé au plus profond de leur cœur, *ex imo pectore*; les poètes scolastiques du genre de Moréas, si cher à Maurras, ne lui semblaient que des *poètes de café*. Les livres de Sorel ressemblent plus généralement à des collections de notes faites en marge d'une lecture, qui avait puissamment ébranlé son imagination. Les *Réflexions* sont, elles, *un vrai livre*, où il y a des parties lyriques, et où passe un souffle, qui a porté l'auteur au sommet

---



de l'enthousiasme socialiste. Le syndicalisme révolutionnaire avait fortement excité et exalté son esprit — les *Réflexions* ont été écrites en quelque sorte sous sa dictée, et s'il est vrai que, selon le mot de Goethe, dans *Poésie et vérité*, les grands livres sont des livres de circonstance, on peut affirmer que leur immortalité est assurée.

---

---

---

## TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
AVERTISSEMENT AU LECTEUR.....	5
AVANT-PROPOS .....	17
CHAPITRE PREMIER. — <i>La faillite du sublime bourgeois</i> .....	39
CHAPITRE II. — <i>L'essor du sublime prolétarien..</i>	89
CHAPITRE III. — <i>Proudhon, Marx, Georges Sorel.</i>	115
CHAPITRE IV. — <i>Maurras ou Lénine</i> .....	197
NOTES ET OBSERVATIONS.....	307
A. <i>L'Action Française</i> et le prolétariat révolutionnaire. — B. La révolution sociale ou le roi. — C. Le XVIII <sup>e</sup> siècle, <i>grand siècle français et... bourgeois</i> . — D. Georges Valois, la démocratie et les Soviets. — E. La force et la violence. — F. Rôle historique et symbolique de la violence. — G. L'affaire Dreyfus et la « Grande Guerre ». — H. 2 août 1914 ou 27 octobre 1917 ? — I. La haine de l'Allemagne. — J. La philosophie de Maurras. — K. La France, <i>aristocratie bourgeoise</i> . — L. Parallélisme de la guerre et du travail. — L bis. <i>L'ascétisme industriel</i> . — M. Le fémi-	

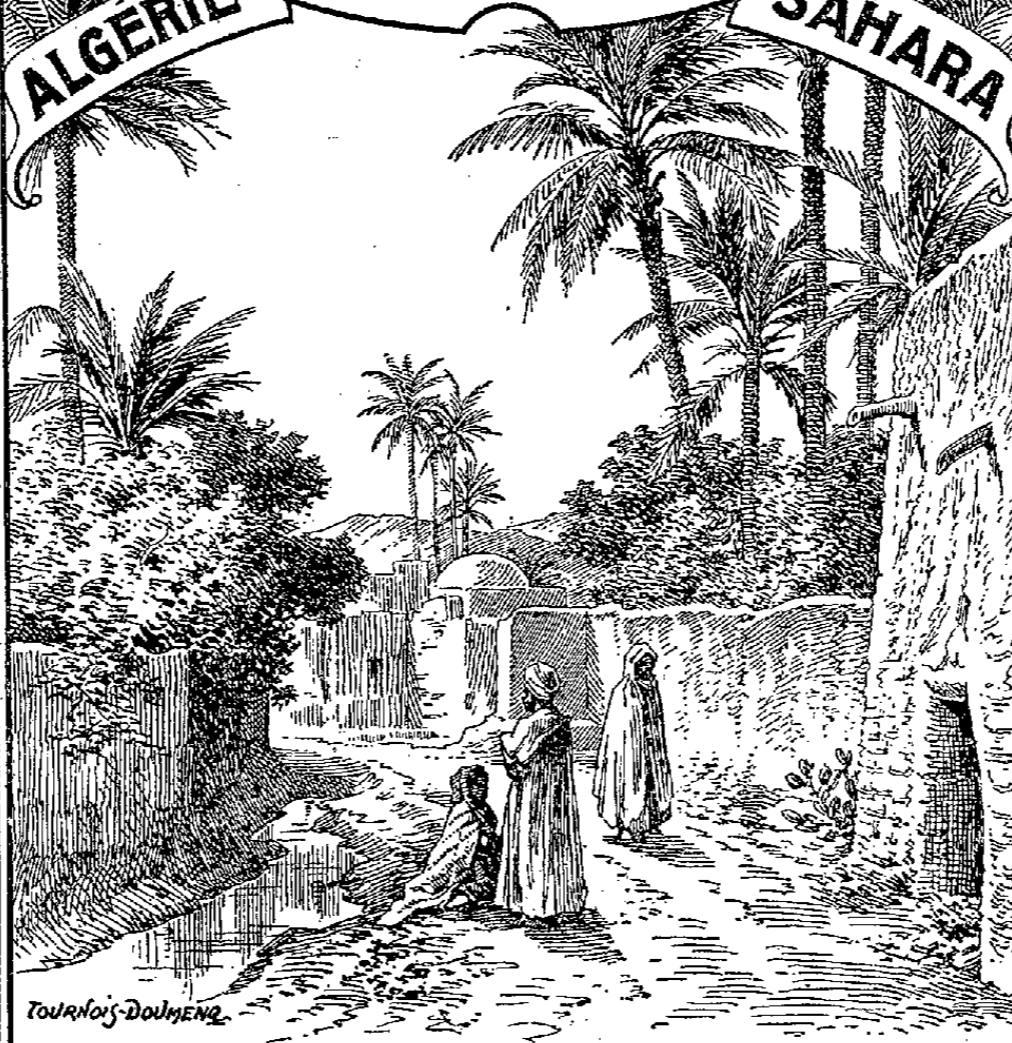
nisme, monstruosité bourgeoise. — N. Le malthusianisme, pourriture bourgeoise. — O. Proudhon et Marx. — P. Bolcheviks, puritains et... République de Platon. — R. *Grands hommes, surhommes* et... syndicalisme révolutionnaire. — S. L'art, anticipation de la haute production. — T. Le *patriotisme révolutionnaire* et l'internationalisme. — U. L'unification bourgeoise du monde et la Révolution prolétarienne. — V. *L'Action Française* et la... *Théologie de Béranger*. — W. Fanatisme romain et... fanatisme russe. — X. L'Allemagne paiera ! — Y. La *réaction* et la *révolution* allemandes. — Z. Charles Maurras, la démocratie et la... *petite Renaissance*.

APPENDICE. — *Le Tertullien du Socialisme* . . . . . 425

CHEMINS de FER  
ALGÉRIENS  
DE L'ÉTAT

ALGERIE

SAHARA



TOURNOIS-D'OR

ALGER

CONSTANTINE

ORAN

· KABYLIE ·

· TIMGAD ·

H<sup>TS</sup> PLATEAUX

· SÉTIF ·

· BISKRA ·

· FIGUIG ·

· BOUGIE ·

— — — — —

· COLOMB-BÉCHAR

# CHEMINS DE FER ALGÉRIENS DE L'ÉTAT

DIRECTION : 20, rue de Rome, à Paris.

## EXPLOITATION

RÉSEAU DE L'EST ALGÉRIEN : 6, rue Ménerville, à Alger.

RÉSEAU ORANAIS : 22, boulevard Sébastopol, à Oran.

## SAISON D'HIVER 1910-1911

# ALGER = CONSTANTINE

Tous les jours un *express de jour* et un *express de nuit* circulent dans chaque sens entre Alger et Constantine.

Départ d'Alger . . .	7 h. 20 matin		8 h. 1 soir
Arrivée à Constantine	8 h. » soir		8 h. 20 mat.
Départ de Constantine	6 h. 33 matin		8 h. 40 soir
Arrivée à Alger. . .	6 h. 54 soir		8 h. 55 mat.

Les EXPRESS DE JOUR comprennent chacun un wagon-restaurant. Prix des repas : déjeuner, 3 fr. 50; diner, 4 fr.; collation, 1 fr. 50.

Un *sleeping-car* entre dans la composition de chacun des *express de nuit*.

## ALGER-CONSTANTINE-BISKRA

Des relations directes existent tous les jours entre Alger et Biskra et entre Constantine et Biskra.

Départ d'Alger . . . . .	<b>8 h. 1</b>	soir
— de Constantine . . . . .	<b>6 h. 33</b>	matin
Arrivée à Biskra . . . . .	<b>1 h. 30</b>	soir
Départ de Biskra . . . . .	<b>3 h. 35</b>	soir
Arrivée à Constantine . . . . .	<b>11 h. 20</b>	—
— à Alger. . . . .	<b>8 h. 55</b>	matin

Un *sleeping-car* circule régulièrement entre Alger et Constantine pendant toute l'année.

Un wagon-restaurant-salon circule régulièrement entre Constantine et Biskra pendant toute la saison d'hiver.

Prix des suppléments à payer par les voyageurs porteurs d'un billet de 1<sup>re</sup> classe ou d'un titre de circulation en tenant lieu pour être admis :

a) *Dans le sleeping-car :*

Entre Alger et Constantine **15 fr.** par place

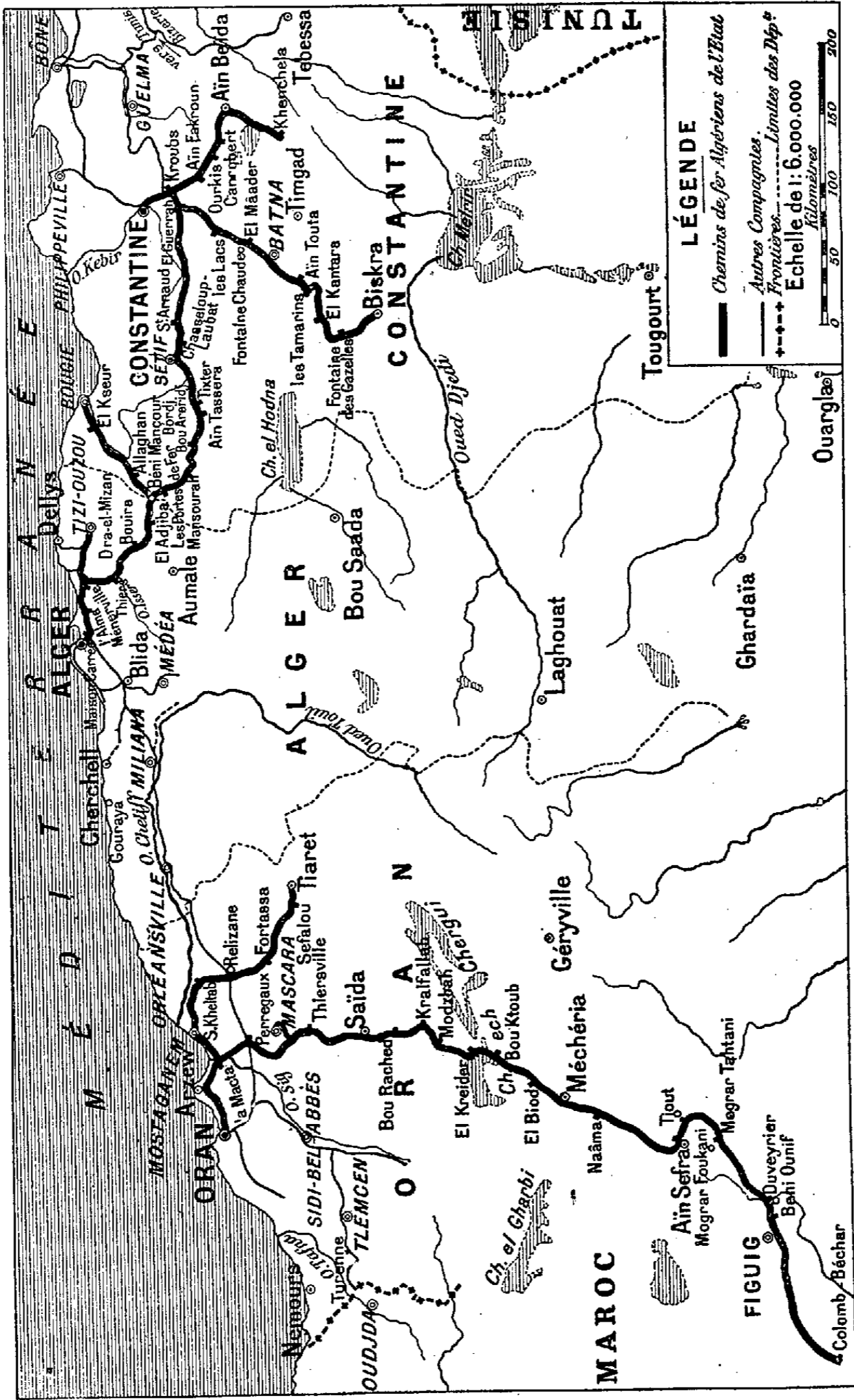
b) *Dans le compartiment-salon :*

Entre Constantine et Biskra **10 fr.** par place

Entre Constantine et Batna. **5 fr.** —

Entre Batna et Biskra . . . **5 fr.** —

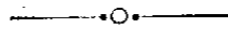
**Timgad**, l'ancienne cité romaine si bien conservée, est desservie par la gare de Batna.



E. Mayeux, éditeur.



## ORAN - FIGUIG - COLOMB-BÉCHAR



Un train direct circule, *dans chaque sens*, tous les jours entre Oran et Saïda et trois fois par semaine entre Saïda et Colomb-Béchar, par Beni-Ounif de Figuig.

Départ d'Oran . . . . .	<b>5 h. 18</b> soir
Arrivée à Saïda . . . . .	<b>12 h. 59</b> matin
— à Beni-Ounif de Figuig . . . . .	<b>2 h. 48</b> soir
— à Colomb-Béchar . . . . .	<b>6 h.</b> » —
Départ de Colomb-Béchar . . . . .	<b>7 h. 33</b> matin
— de Beni-Ounif de Figuig. . . . .	<b>10 h. 53</b> —
— de Saïda . . . . .	<b>12 h. 33</b> —
Arrivée à Oran . . . . .	<b>8 h. 10</b> —

Chaque train est composé de voitures à couloir de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe et d'un wagon-restaurant. Prix des repas : déjeuner, **3 fr.**; dîner, **3 fr. 50**; collation, **1 fr. 50**.

Dans les voitures de 1<sup>re</sup> classe on a aménagé des compartiments à couchettes.

Le supplément à payer par couchette est de **12 fr.**, quelle que soit la distance parcourue.

## VOYAGES CIRCULAIRES

à itinéraires fixes

de FRANCE en ALGÉRIE et en TUNISIE

---

Ces voyages ont pour point de départ Paris; ils comportent des parcours plus ou moins étendus sur les lignes de l'Algérie et de la Tunisie. Ceux qui comprennent en tout ou en partie les lignes de l'Est algérien portent les numéros 63, 63 A, 63 B, 66, 66 A, 69 A, 70 A, 73, 73 A, 73 B, 74, 74 A, 74 B, 75 et 76.

La durée de validité de chaque carnet est de 90 jours.

L'émission a lieu pendant toute l'année.

*(Pour les prix et les conditions, voir le tarif commun G. V. n° 205.)*



# BILLETS D'EXCURSION

sur le

## RÉSEAU DE L'EST ALGÉRIEN

	PRIX DES BILLETS individuels aller et retour			DURÉE de validité
	1 <sup>er</sup> Cl.	2 <sup>e</sup> Cl.	3 <sup>e</sup> Cl.	
Alger à Biskra. (sans réciprocité)	98 <sup>f</sup> 45	70 <sup>f</sup> 35	52 <sup>f</sup> 75	12 jours
Constantine à Biskra. (sans réciprocité)	37 50	26 75	20 10	7 jours
Alger à Constantine. (et vice versa)	72 75	51 95	39 —	7 jours
Alger à Tizi-Ouzou et retour de Bougie à Alger . . . . . (et vice versa)	28 75	20 55	15 40	7 jours
Alger à Bougie et re- tour de Sétif à Alger (et vice versa)	44 50	31 80	23 85	7 jours
Alger à Tizi-Ouzou et retour de Sétif à Al- ger . . . . . (et vice versa)	32 55	23 25	17 45	7 jours

La durée de validité peut être prolongée deux fois de moitié, moyennant un supplément de 20 p. 100 pour chaque prolongation.

## BILLETS DE FAMILLE

Pour les billets de famille, la réduction sur les prix du tarif ordinaire varie de 35 p. 100 (famille de 2 personnes) à 50 p. 100 (famille d'au moins 5 personnes).

**Voyages circulaires à itinéraires facultatifs**  
**de FRANCE en ALGÉRIE, en TUNISIE**  
**ou aux ÉCHELLES DU LEVANT**  
*et vice versa*

---

Pendant toute l'année il est délivré des carnets de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> classe pour effectuer des voyages pouvant comporter des parcours sur les grands réseaux français, sur les réseaux algériens et tunisiens, ainsi que sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie Générale Transatlantique, la Compagnie de Navigation mixte (C<sup>ie</sup> Touache), la Société générale de Transports maritimes à vapeur ou par la Compagnie des Messageries Maritimes.

Ces voyages doivent comprendre, en même temps que des parcours français, soit des parcours maritimes, soit des parcours maritimes et des parcours sur les réseaux algériens ou tunisiens.

Les carnets peuvent être *individuels* ou *collectifs*. Des réductions spéciales sont consenties pour les carnets collectifs s'appliquant à plus de 2 personnes, sauf sur certains parcours maritimes.

*(Pour les prix et les conditions, voir le tarif  
commun G. V. n° 205.)*



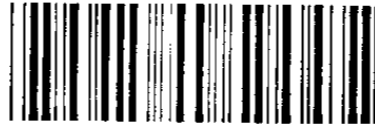
“ Études sur le Devenir social ”

- I. Les illusions du progrès, par GEORGES SOREL, 4<sup>e</sup> édition augmentée, 1921 ..... 9 fr. »
- II. Dialogues socialistes, par ED. BERTH..... 6 fr. »
- III. Karl Marx : l'économiste, le socialiste, par A. LABRIOLA, traduit par BERTH. Préface de GEORGES SOREL. 6 fr. »
- IV. Réflexions sur la violence, par GEORGES SOREL, 5<sup>e</sup> édition, 1922 ..... 8 fr. »
- V. Le mythe vertuiste et la littérature immorale, par VILFREDO PARETO, Professeur d'économie politique 4 fr. 50
- VI. L'interprétation économique de l'Histoire, par E. SELIGMAN, traduit par H.-E. BARRAULT. Préface de GEORGES SOREL ..... 6 fr. »
- VII. Pour le droit naturel. A propos du livre de M. Hauriou : Les principes du droit public, par G. PLATON. 2 fr. 25
- VIII. Introduction à l'économie moderne, par GEORGES SOREL, 2<sup>e</sup> édition, 1921..... 9 fr. »
- IX. La possession communale du sol, par N.-G. TCHERNICHEWSKY ..... épuisé.
- X. La Révolution sociale, par KARL KAUTSKY, 1912. 4 fr. 50
- XI. Les grands hommes et le milieu social, par A. ISAÏEFF ..... 4 fr. »
- XII. Les disciplines, nécessité littéraire et sociale d'une renaissance classique, par HENRI CLOUARD, 1913... 5 fr. 25
- XIII. Les méfaits des intellectuels, par ED. BERTH, 1914. Prix : ..... 6 fr. »
- XIV. Introduction à la philosophie, par WILLIAM JAMES, traduit par ROGER PICARD, 1914..... 7 fr. »
- XV. Matériaux d'une théorie du prolétariat, par GEORGES SOREL, 2<sup>e</sup> édition, suivie d'exégèses proudhoniennes, 1921, 456 pages ..... 9 fr. »
- XVI. De l'utilité du pragmatisme, par GEORGES SOREL, 1921, 472 pages ..... 12 fr. »
- XVII. Les derniers aspects du socialisme, par ED. BERTH, 1923 ..... 4 fr. »
- XVIII. Guerre des Etats ou Guerre des Classes, par ED. BERTH, 1924, 440 pages..... 9 fr. »
- XIX. La Ruine du monde antique, par GEORGES SOREL, 2<sup>e</sup> édition revue par l'auteur .....

Impri

uve-Saint-Georges  
(S.-et.-O.)

Berth, Édouard  
Guerre des États ou



\* 2 3 6 0 2 \*